This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

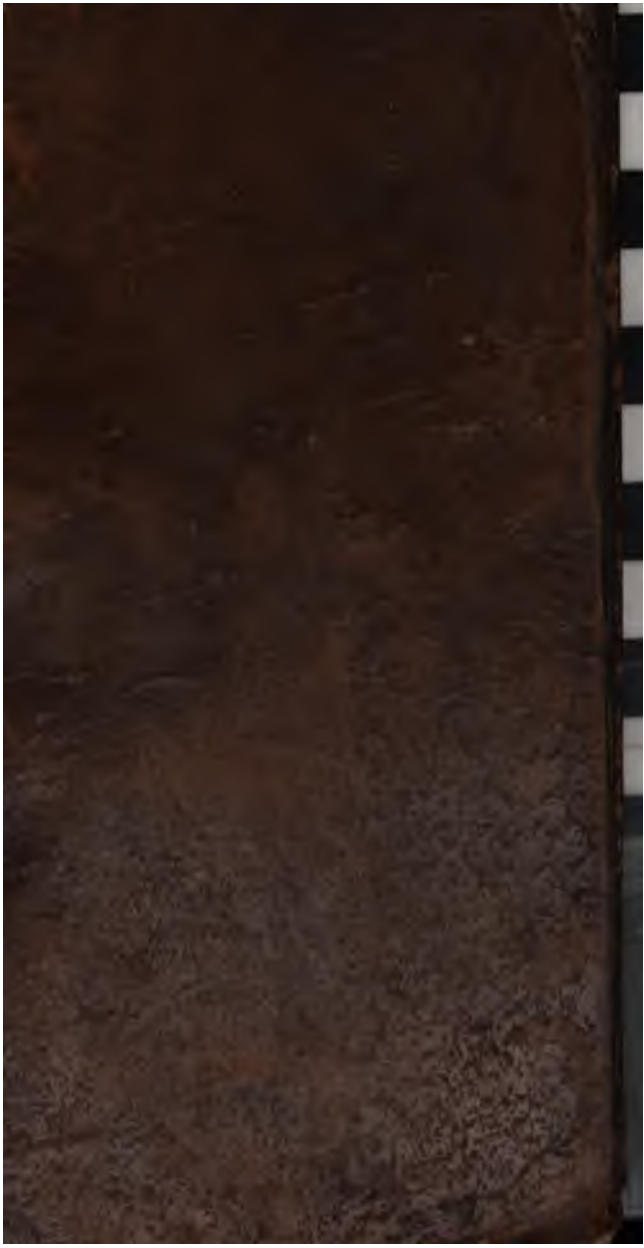
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DISCOURS POLITIQUES DES ROYS.

Par Monſieur de SCVDERY.

A PARIS,

Chez la Veuve BOBIN, dans la Grand' Salle du Palais, au cinquiéme Pillier, vis à vis la Grande Chambre, à l'Eſperance.

M. DC. LXXXII.

Henry septiéme à Thomas Stanley, p. 309
Soliman second à Ruſtan Baſſa, p. 335
Scanderbeg à ſes Capitaines, p. 359
Henry troiſiéme à Vibrac & Philippe des Portes, p. 385
Henry huitiéme à Thomas Cromvel ſon Chambellan, p. 409
Pepin le Bref à l'Archeveſque de Mayence, p. 432
Tamerlanes Empereur des Tartares à Axalla ſon Lieutenant General, p. 457
Hugues Capet à Frideric Comte de Mets, p. 480
Guſtave Adolphe à Oxerſterm ſon Chancelier, p. 505

Fin de la Table.

TABLE
DES SUJETS
DE CES DISCOURS.

S'Il eſt à propos de ſe demettre de l'Empire.

Qu'il eſt bon que les Rois parlent hardiment.

Qu'il ne faut point faillir par exemple.

Qu'il ne faut point juger des actions des Rois.

Que toutes voyes de s'agrandir ne ſont pas licites.

Qu'il ne faut jamais deſeſperer les ennemis.

Si la ſanté eſt preferable à la Couronne.

Que l'intereſt general doit eſtre preferé à l'intereſt particulier.

Qu'il eſt à propos d'eſloigner ceux qui ſont ſuſpects au Prince, meſme en leur faiſant du bien.

Si la Royauté peut-eſtre partagée.

Si les Rois doivent ſe ſouvenir des outrages qu'ils ont receus avant que de monter au Thrône.

S'il eſt bon de prendre une Couronne ou comme Conquerant, ou comme legitime Heritier, ou comme Mary d'une Princeſſe heritiere.

Que la foy doit eſtre inviolable entre les Princes.

Si l'on peut manquer de foy à ceux qui en manquent les premiers.

Si un Roy electif doit abandonner ceux qui l'ont eſleu, pour un Royaume plus conſiderable.

Qu'il faut tout ſacrifier à la gloire.

S'il eſt permis de ſe faire Roy.

Qu'il faut abaiſſer les ſuperbes, & pardonner aux ſouſmis.

S'il eſt bon aux Rois d'avoir un premier Miniſtre.

Que les Conquerans doivent s'expoſer aux perils de la guerre.

DISCOURS POLITIQUES DES ROIS.

SI le cœur de l'homme en general (ſelon le témoignage de l'Ecriture) eſt ſi profondément caché, que Dieu ſeul le peut penetrer, & en découvrir les ſecrets ; celuy des Rois en particulier eſt un abiſme que toute la ſublimité des Peuples ne ſçauroit ſonder. *Le cœur des Rois eſt en la main de Dieu*, (à ce qu'il nous aſſeure luy-meſme) luy ſeul donc eſt capable de le connoiſtre : & comme *par luy ſeul les Rois regnent*, luy ſeul connoiſt parfaitement, par quelles ma-

ximes on les voit regner. Il y a ſi loin de ces premiers Mobiles juſques à nous, que leurs mouvemens nous ſont toûjours imperceptibles : ils nous entraînent aprés eux, ſans que nous ſçachions comment, ny pourquoy ils nous entrainent : & comme ils ſont infiniment au deſſus de nous, lors qu'il s'agit de vouloir découvrir leurs intentions, les Eſprits les plus élevez ſe trouvent infiniment au deſſous d'eux. Si Dieu ſe nomme *un Dieu caché*, les Rois qui ſont ſes images vivantes, le ſont auſſi-bien que luy : & comme quelques Iſraëlites diſoient autrefois, *Nous avons veu Dieu; nous mourrons*, il n'eſt guerres moins dangereux de vouloir voir le fond de la penſée des Souverains. Si Dieu eſt *un feu conſumant*, & s'il ſe cache dans les buiſſons ardans, & parmy la flame, la majeſté des Rois a beaucoup de rapport avec cette Lumiere inacceſſible ; & ils ne ſe laiſſent jamais voir tous entiers non plus que luy. Que ſi l'éclat de cette premiere Majeſté oblige meſme les Cherubins à ſe couvrir de leurs aiſles ; l'éclat de cette ſeconde Majeſté eſt ſi brillant & ſi lumineux, qu'il ébloüit tout ce qu'il éclaire : & à dire les choſes comme elles

les ſont, peu d'Aigles ont la veuë aſſez forte, pour oſer regarder fixement ces Soleils. Il s'en faut peu que ces Dieux mortels ne diſent comme l'Immortel, *Je ſuis qui je ſuis*, ſans vouloir ſe découvrir davantage : Il s'en faut peu qu'un Roy ne ſe faſſe nommer *celuy qui eſt*, comme Dieu eſt nommé dans les ſaintes Lettres : & la Fable de Promethée ne nous apprend autre choſe, ſinon qu'il eſt tres-perilleux de vouloir ſçavoir tout ce que les Monarques ſçavent ; & par là vouloir eſtre ſemblable à ces Tres-hauts. *Donne-moy ce que tu voudras* (dit un ſage Courtiſan à ſon Maiſtre) *pourveu que tu ne me donne point de part en tes ſecrets* : Cependant quelque danger qu'il y aye à gouſter du fruict de cét arbre defendu, comme la curioſité eſt naturelle à tous les hommes ; que le deſir de ſçavoir le bien & le mal, a paſſé du premier à toute ſa poſterité ; qu'il ſuffit de cacher les choſes, pour faire ſouhaiter ardamment de les voir ; & que chacun tient pour maxime, *que dans les choſes grandes, c'eſt aſſez que d'avoir oſé les vouloir* ; Plus les Princes taſchent à déguiſer leurs penſées, plus les Peuples travaillent à les pouvoir deviner. La

Medecine n'eſt pas le ſeul Art, que l'on peut appeller *l'Art des Conjectures*: car le Politique vulgaire n'a point d'autres fondemens, & n'agit point par d'autres principes. Tibere a beau ſe cacher parmy les Rochers de l'Iſle Caprée, & beau envelopper ſes veritables ſentimens, ſous le voile de ſes paroles ambiguës, & de ſes termes équivoques & captieux; Rome veut expliquer ſes Enigmes les plus obſcurs, & ſes Oracles les plus embroüillez: & lors que la foudre tomba ſur la teſte de Sejanus, je m'aſſeure que le moins éclairé de tout ce grand Peuple qui commandoit à l'Univers, eut la vanité de vouloir faire croire qu'il avoit preveu la tempeſte, auparavant qu'elle arrivaſt: & que Tibere n'avoit rien penſé dans ſa ſolitude, qu'il n'euſt predit ſur le Capitole, ou preveu au pied du Mont Aventin: tant il eſt vray que chacun a bonne opinion de ſa ſuffiſance, & tant il eſt vray que chacun oſe temerairement juger des plus ſecrettes intentions des Rois. En effet, on diroit que tout un Royaume n'eſt remply que de Miniſtres d'Eſtat; qu'ils ont tous aſſiſté au Conſeil d'en-haut; qu'ils ont tous opiné aux deliberations les plus importan-

tes de la Paix & de la Guerre ; & que toute cette grande Machine n'a point de reſſorts ſi cachez, qui ne leur ſoient abſolument découverts. Cette maladie a eſté de tous les Siecles, & de toutes les Nations: Mais ſi jamais elle s'eſt épanduë par toute la Terre ; & ſi jamais elle a exercé l'Eſprit & la Politique des Sçavans & de ceux qui ne le ſont pas, & fait parler tout l'Univers ; ce fut ſans doute lors que l'Empereur Charles Quint ſe démit de l'Empire entre les mains de ſon frere, & de ſes Royaumes entre les mains de ſon fils. Chacun s'eſtonna de voir une ame ſi avide de gloire, renoncer volontairement à la gloire & à la grandeur ; paſſer du Thrône à l'Hermitage, & de la puiſſance ſouveraine à la fortune d'un homme privé : & chacun voulut penetrer dans les intentions de ce Prince, & deviner les motifs qui l'avoient porté à une action ſi extraordinaire. Or comme il eſt quelquesfois permis aux Sages de ſe meſler avec le peuple, & de ſe laiſſer emporter à la foule ; devinons comme luy ce qui n'eſt ny de noſtre Siecle, ny peut-eſtre de noſtre connoiſſance, & entendons parler cét illuſtre Solitaire aux Reynes ſes ſœurs ;

elles qui l'accompagnerent en ſon voyage par mer, lors qu'il paſſa de Flandres en Eſpagne, aprés cette grande action.

L'Empereur Charles Quint à ſes ſœurs.

IE ne doute point, mes cheres Sœurs, que toute la Terre ne parle maintenant de l'action que je viens de faire : & que les moins ſpeculatifs, n'employent toute leur Politique, toute leur Morale, & tout leur raiſonnement, pour en deviner la cauſe. Cette action a eſté aſſez grande, & aſſez extraordinaire, pour donner de l'eſtonnement & de la curioſité aux ames qui en ſont les moins capables : & quoy que j'aye eu pour témoins en la faiſant, Philippe Roy d'Angleterre ; Maximilian Roy de Boheme, Eleonor Reine de France & de Portugal ; Marie Reine de Hongrie ; Emanuel Philibert Duc de Savoye ; Chriſtine fille du Roy de Dannemarc, Ducheſſe de Lorraine ;

tous les Chevaliers de la Thoiſon d'or, tous les Grands d'Eſpagne ; toutes les Perſonnes de condition qui ſont en Flandres ; & un nombre infiny de peuple ; je doute (dis-je) avec raiſon, ſi la poſterité la pourra croire. Tous les Siecles nous fourniſſent aſſez d'exemples de Gens qui ont uſurpé des Empires & des Royaumes, & de Princes qui les ont perdus : mais l'Hiſtoire univerſelle nous fait voir ſi rarement, ceux qui ont quitté ſans contrainte des Sceptres & des Couronnes, que qui en exceptera l'Empereur Diocletian, je penſe que je n'auray perſonne à imiter. L'on m'a veu remettre à mon fils, tous les Royaumes, toutes les Provinces, toutes les Iſles, tant du vieux que du nouveau Monde, où je commandois ſouverainement : L'on m'a veu envoyer par le Prince d'Aurange à mon frere Ferdinand Roy des Romains, le Sceptre & la Couronne Imperiale : L'on m'a veu ſortir d'un Palais, & me retirer dans une maiſon particuliere à Bruxelles ; & l'on me va voir en ſuitte, paſſer de cette maiſon à un Hermitage Mais peut-eſtre n'a-t'on pas veu, & peut-eſtre ne verra-t'on jamais, la cauſe qui me l'a fait faire. Si j'avois per-

du des Batailles ; ſi les Barbares avoient envahi toutes les Provinces de l'Empire, ou ſi toutes ces Provinces s'eſtoient revoltées, l'on pourroit dire que je quitterois ce que je ne pourrois garder: & que je ferois ſemblant d'abandonner volontairement une choſe que j'abandonnerois par force. Mais toute la Terre ſçait, que depuis l'âge de dix-ſept ans, où je pris mes premiers Sceptres, juſques à l'âge de cinquante-ſix, où je les quitte avec les derniers : toute ma vie & toutes mes avantures n'ont eſté qu'un enchaiſnement de Victoires & de Triomphes, & qu'une longue ſuite de proſperitez. J'ay joüy quarante ans des Royaumes de mon pere, que j'abandonne à mon fils, & trente-ſix ans de l'Empire, que j'abandonne à mon frere : mais avec tant de bonheur, & tant de gloire, que je puis dire ſans vanité, que depuis les premiers Ceſars mes Devanciers juſques à moy, Charlemagne ſeul, peut eſtre comparé à Charles. En effet, quel Prince peut eſtre preferé à Charles, puis que Charles a eſté preferé à François ? Ce grand Homme, que le ſeul deſir de gloire a rendn mon eternel ennemy, & que le bruit de mes Victoi-

res a ſi ſouvent réveillé, aſpiroit à l'Empire auſſi bien que moy, & n'oublia rien pour y parvenir. Il fit remuer en Allemagne toutes les machines ſecrettes de ſes intelligences, & fit oüir le bruit de ſes Armes au bord du Rhin, pour intimider les Electeurs : Cependant *le Demon d'Auguſte fut plus fort que celuy d'Antoine*, quoy que celuy de cét Antoine fuſt plus fort que celuy de tout le reſte des hommes. Oüy, malgré toute la reſiſtance de cét illuſtre Rival, j'obtins l'Empire où il pretendoit : & je l'obtins avec d'autant plus d'honneur, que toute l'Europe ſçeut qu'il y avoit pretendu. Mais ce n'eſt pas le ſeul avantage que la Fortune m'a donné ſur ce redoutable ennemy : au contraire, il ſemble qu'elle ne l'a fait naiſtre en mon Siecle que pour ma gloire, & que le triomphe de Charles n'euſt pas eu tout ſon ornement, ſi ce fameux Vaincu n'euſt ſuivy ſon Char. Je ne ſçay, ma ſœur, ſi ce n'eſt point manquer de jugement, & choquer la bien-ſeance, que de vous parler en cette rencontre, de la priſon de voſtre mary : Mais outre qu'il ne l'eſtoit pas encores, & qu'il ne le fut meſme que parce qu'il fut mon pri-

ſonnier ; cette tentation eſt ſi douce, qu'une ame autant avide de gloire que la mienne, auroit beaucoup de peine à luy reſiſter. Et puis (à dire les choſes comme elles ſont) un Roy que l'on a pris l'eſpée à la main, au milieu du Champ de Bataille, tout couvert de ſang & de feu, tout environné d'armes rompuës, de Drapeaux deſchirez, d'Eſquadrons en fuite, de Bataillons renverſez, & de Morts & de Mourants : ce Roy (dis-je) tout vaincu qu'il eſt, n'eſt gueres moins glorieux que ſon vainqueur. Souffrez donc, ma Sœur, que je me ſouvienne de la Bataille de Pavie, comme de la plus grande action de mon Regne : & ſi vous vous ſouvenez que ce Prince que l'Italie & l'Eſpagne virent priſonnier fut voſtre mary, vous n'oublierez pas, s'il vous plaiſt, que je ſuis encore voſtre frere. Mais pour paſſer des affaires eſtrangeres aux domeſtiques ; des guerres de dehors, à nos diſſenſions civiles, & d'Eſpagne en Flandre ; quel honneur n'acquis-je point, lors que je fus chaſtier la rebellion de Gand ? Cette rebellion eſtoit grande ; la conſequence en eſtoit à craindre ; & cependant pour pouvoir eſteindre ce feu, avant

qu'il s'accruſt davantage, il falloit ſe confier à un ancien ennemy nouvellement reconcilié : il falloit entrer dans les Eſtats d'un Prince qui ne faiſoit que de ſortir de noſtre priſon : il falloit s'aſſeurer en la courtoiſie d'un homme dont la rançon avoit eſté aſſez rigoureuſe ; En un mot, il falloit s'expoſer à perdre tout, pour eſſayer de ſauver la Flandre. Une Politique plus craintive que la mienne n'auroit jamais pû vaincre ſes ſcrupules en cette occaſion : & pendant qu'elle euſt perdu le temps à deliberer les rebelles l'auroient employé à fomenter leurs revoltes, & à s'affermir dans leur injuſte uſurpation. Pour moy je n'en uſay pas ainſi : & tout auſſi-toſt que la raiſon m'eut fait voir que je ne pouvois ſouffrir ſans honte & ſans lâcheté l'audace de cette Ville rebelle ; *je remis Ceſar & ſa fortune* à la mercy des vents & des vagues ; je mépriſay ce qu'on tâchoit de me faire craindre ; je traverſay toute la France heureuſement, & je fus chaſtier cette Ville revoltée, & la remettre en ſon devoir. François en uſa veritablement avec une generoſité digne de luy : Mais je penſe pouvoir dire qu'en cette rencontre, ma har-

dieſſe fut digne de moy. Que ſi pour repaſſer de Flandres en Eſpagne, nous tournons teſte vers Fontarabie, quels nouveaux Trophées n'y verra-t'on point ? ce Siege ne me couſta pas plus de jours, qu'on croyoit qu'il me couteroit d'années : & ce fut là que Ceſar pût dire encore une fois, *qu'il eſtoit venu, qu'il avoit veu, & vaincu.* Mais c'eſt à vous ſeules, mes cheres Sœurs, que je veux avoüer une choſe que la bien-ſeance m'a obligé de nier à toute l'Europe : Voſtre diſcretion merite cette confidence ; & celuy qui vous confiroit ſa vie, ne ſçauroit craindre de vous confier ſon ſecret. Diſons donc que la priſe de Rome adjouſta un merveilleux éclat à ma gloire, de quelque nuage que l'on ait tâché de l'obſcurcir. C'eſt ſur le Capitole que doivent triompher les Ceſars & les Empereurs : & il eſtoit juſte de faire ſentir la puiſſance de ſes premiers Maiſtres, à cette ſuperbe Maiſtreſſe du monde. Que ſi la Vertu ſcrupuleuſe trouve quelque choſe qui la choque en ce Triomphe, permettons luy d'en deſtourner les yeux, pourveu qu'en les deſtournant de Rome elle les porte ſur Bologne, & qu'elle nous

y voye recevoir la Couronne Imperiale des mains du ſouverain Pontife. Que s'il luy faut quelque choſe de plus pour l'apaiſer, & pour luy faire oublier le ſac de Rome, faiſons qu'elle nous ſuive en Auſtriche : Elle nous y verra eſtre comme le Bouclier de toute la Chreſtienté, & repouſſer les forces invincibles de Soliman, le plus grand de tous les Empereurs Turcs. Elle nous y verra faire teſte à ce redoutable ennemy : & arreſter ce dangereux torrent qui menaçoit de ravager toute l'Allemagne, & peut-eſtre toute l'Europe. Que ſi de l'Europe cette meſme Vertu tourne ſes regards ſur l'Afrique, elle m'y verra encore aux mains avec les meſmes ennemis ; c'eſt à dire avec les ennemis de toute la Chreſtienté ; c'eſt à dire avec les Mahometans. Qui n'a point ſçeu la priſe de la Goulette ? & quel Climat a eſté aſſez éloigné des coſtes de Barbarie, pour n'entendre point parler de cette grande occaſion ? Preſque tous les Chreſtiens ne furent que ſpectateurs pendant cette guerre : & moy ſeul fis voler & triompher l'Aigle Romaine en des lieux où elle n'avoit jamais paru, depuis la deffaite d'Hani-

bal, & la victoire de Scipion. Qui n'a point entendu parler de la fuite de Cairadin Barberouſſe, ce fameux & redoutable Corſaire, qui a tant enrichy l'abominable ville d'Alger des dépoüilles des Chreſtiens, & qui en a tant fait d'eſclaves ? il eſtoit l'effroy de toutes nos coſtes : il eſtoit la terreur de tous nos vaiſſeaux ; quelques-uns meſmes l'avoient nommé *le Dragon de la Mer* ; & cependant ce Dragon s'enfuit devant une Aigle ; & ſi ce Pirate ne perdit ny ſa flotte, ny ſa vie, ny ſa liberté, il perdit l'honneur, qu'il devoit plus eſtimer que ſa flotte, ny ſa vie, & meſme que ſa liberté. Il s'enfuit enfin ce fameux Voleur de tant de richeſſes ; & nous euſmes au moins la gloire de voir fuïr devant nos Galeres ce redoutable Tyran de la Mer. Qui n'a point entendu parler de l'importante priſe de Thunis, la ville Capitale d'un Royaume dont elle porte le nom ? N'avions-nous pas lieu d'eſperer aprés l'avoir emportée, que Fez & Maroc auroient le meſme deſtin ; qu'Alger meſme tomberoit ſous noſtre puiſſance ; & que toute l'Afrique entiere cederoit à la Fortune du Vi-

ctorieux ? Ouy, mes cheres Sœurs, nous avions lieu de l'eſperer : & le ſuccés euſt infailliblement reſpondu à noſtre attente, ſi les affaires de l'Europe n'euſſent point arreſté nos progrez en Barbarie, & ne m'euſſent point contraint de repaſſer promptement la Mer : il eſt vray que je ne changeay que de Climat & d'ennemis ; car je ne changeay point de fortune. La victoire me ſuivit de l'Afrique en Allemagne, & le Duc de Cleves ſentit bien-toſt que j'eſtois un redoutable ennemy. Je luy défis toutes ſes Troupes, je luy pris toutes ſes villes ; & ſi ma clemence n'euſt égalé ma valeur, je l'aurois enſevely ſous les ruines de ſes Eſtats. Lors que l'erreur de Luther eut infecté la Germanie, & qu'il falut oppoſer le fer & le feu à ce dangereux Monſtre naiſſant ; combien de villes s'oppoſerent à mes victoires, c'eſt à dire combien de villes virent tomber leurs murailles, ſous l'heureux effort de mon bras ? Ulme ceda la premiere ; Auſpurg la ſuivit bien-toſt aprés ; Halle voulut imiter l'une & l'autre ; plus de trente villes l'imiterent elles-meſmes, & Straſbourg enfin avec

cét horloge dont toute l'Europe parle tant, marqua l'heure de ſa priſe, & celle de mon Triomphe. Que vous diray-je du Duc de Saxe, ce dangereux Chef de Party ; cét ardant deffenſeur des impoſtures de Luther ; qui mit toute l'Allemagne en armes, & toutes les Terres de l'Empire en confuſion ? n'eſprouva-t'il pas à ſa honte & à ma gloire que Dieu *conduit Ceſar & ſa fortune*, & qu'ayant un ſi bon & ſi grand Pilote ſa Nef ne ſçauroit jamais perir ? Toute l'Europe ne l'a-t'elle pas vû dans mes fers, ce fameux appuy de l'Hereſie ? & ſa priſon n'a-t'elle pas fait voir clairement, que ma cauſe eſt celle du Ciel, que c'eſt ſe prendre à luy que ſe prendre à moy ; & que tant que Dieu ſera pour nous, nous pourrons demander, *qui ſera contre nous ?* Ouy, mes cheres Sœurs, j'ay eu cette bonne fortune particuliere, que preſque toûjours ceux qui ont osé s'attaquer à moy, ont perdu non-ſeulement l'eſperance de me vaincre ; non-ſeulement la Victoire ; non-ſeulement leurs Armées ; non-ſeulement leurs Eſtats ; mais encores la liberté. Et c'eſt icy que cette penſée me remettant en memoire la

priſon du Grand François, & cette priſon les avantages que j'en ay tirez; & les belles ſuites qu'elle a euës, il faut que j'acheve par leur recit le dénombrement de mes Triomphes; & que j'en faſſe comme le couronnement de toutes mes grandes actions. Hédin s'offre d'abord à mon ſouvenir, & demande ſa place parmy les Peintures de ce Triomphe: Teroüenne priſe ne pretend pas en eſtre un foible ornement; & pluſieurs villes que j'ay conqueſtées en France, demandent que je les y mette auſſi. Mais voulez-vous, mes cheres Sœurs, que je vous die tout en peu de paroles, & plus que je ne vous ay dit encor? Sçachez que j'ay fait trembler Paris. Paris (dis-je) qui pourroit faire trembler tout un Royaume; Paris cette grande & ſuperbe ville, qui peut comme l'ancienne Rome mettre ſeule des Armées ſur pied; Paris enfin que toute la terre conſidere maintenant, comme l'abregé du Monde, & comme la merveille de l'Univers. Aprés cela, mes cheres Sœurs, je n'oſerois plus vous rien dire, de tout ce que j'ay fait en Europe & en Affrique: mais comme la Deviſe que l'on m'a donnée, me

fait paſſer par delà les Colonnes d'Hercule, vous vous ſouviendrez, s'il vous plaiſt, que ç'a eſté ſous mes auſpices, & ſous mon autorité, que l'on a découvert le Peru, cette ſource ineſpuiſable de l'or; ce Monde nouveau, que le vieux n'avoit jamais connu; ce merveilleux amas de richeſſes, par le moyen deſquelles mes Succeſſeurs ſe pourront vanter bien plus veritablement que Pompée de faire naiſtre des Armées entieres, en frappant la terre du pied, toutes les fois qu'ils le voudront. Ouy, mes Sœurs, ce ſera de là que viendra l'éclat de la puiſſance d'Eſpagne: & ce ſera par là qu'elle ſe rendra formidable à toute la Terre. Bref, pour vous faire un abregé de toute ma vie, depuis l'âge de dix-ſept ans, j'ay fait neuf voyages en Allemagne, ſix en Eſpagne, ſept en Italie, quatre en France, dix aux Païs-bas, deux en Angleterre, deux en Afrique, & traverſé onze fois la Mer. Que vous diray-je plus? j'ay fait des guerres, des tréves, des paix & des alliances également honorables: & qui en exceptera l'entrepriſe d'Alger, & le ſiege de Marſeille, il ſe trouvera (comme

je vous l'ay déja dit) que mon Regne n'a eſté qu'une ſuite continuelle de proſperitez : & que cét ancien Capitaine que la Grece nomma le preneur de villes, n'en avoit pas tant pris que moy. Mais (me dira-t'on) puis que toutes choſes vous ont ſuccedé ſi favorablement, qu'il ſemble que vous-meſme ayez eſté dans le Ciel y ſituer les Aſtres, les mettre en des aſpects favorables, & regler vous meſme vos deſtinées : pourquoy voulez-vous abandonner le timon d'un grand vaiſſeau que vous avez ſi heureuſement conduit, & l'abandonner aux ſoins d'un jeune Pilote, qui n'ayant pas tant d'experience que vous, n'aura pas non plus tant d'adreſſe, ny peut-eſtre tant de bonheur ? Ha ! mes cheres Sœurs, c'eſt cét immortel deſir de gloire, qui me fait abandonner cette gloire : & c'eſt pour vivre eternellement en la memoire des hommes, que je ceſſe de regner. Il eſt vray que juſques à maintenant la Fortune m'a toûjours eſté favorable, qu'elle a toûjours ſuivy mes Drapeaux, qu'elle n'a quaſi jamais changé de party, & que ſes faveurs ont ſurpaſſé mes eſperances, & ſecondé tous mes

ſouhaits : Mais ne m'a-t'on jamais appris qu'elle eſt ſa nature, & ne ſçay-je pas qu'il ne s'y faut point trop fier ? Elle a mis ma gloire au plus haut point où jamais celle d'un homme ſoit parvenuë, mais auſſi elle m'a mis ſi haut, que de par tout je me trouve environné de precipices, capables d'épouventer le cœur le plus aſſeuré. Quelque ferme que je marche, & quelque accouſtumé que je ſois à les regarder ſans effroy, ſi ne faut-il qu'un faux pas, pour me faire trebucher avec toute ma gloire, & pour perdre les travaux de toute ma vie par un inſtant mal-heureux. Ouy, mes Sœurs, comme je connois l'inconſtance de la Fortune, je connois auſſi l'injuſtice de tous les hommes, pour ce qui regarde les Conquerans. Ils ne veulent pas qu'ils ſoient ſimplement heureux, ils veulent qu'ils le ſoient toûjours. Ce n'eſt que par les derniers evenemens qu'ils jugent de la grandeur de tous les autres : & dés que la Fortune les abandonne, la gloire les abandonne avec elle, & la reputation ne les ſuit plus. L'on dit que le hazard fit leur avantage, & que leur imprudence a fait leur mal-heur. Et certaine-

ment ſi Alexandre luy-meſme aprés avoir gagné la Bataille du Granique, euſt perdu celle d'Arbelle, il fuſt retourné ſans honneur en Macedoine, quoy qu'il n'euſt eſté effectivement ny moins ſage ny moins vaillant. Pourquoy donc ne voudroit-on pas que je miſſe un clou à la roue de cette inconſtante, pour en arreſter l'inſtabilité? Et pourquoy voudroit-on que je m'expoſaſſe à perdre une gloire qui m'a tant couſté à acquerir? Ne vaut-il pas mieux que je quitte cette volage que ſi elle me quittoit? & que je deſcende volontairement du Thrône, plûtoſt que de m'expoſer au hazard qu'elle m'en faſſe trébucher? Car enfin il ne faut point ſe flater & ſe tromper ſoy-meſme en une matiere auſſi importante que celle-cy: mon Thrône n'eſt pas plus ferme que celuy de Bajazet: & Tamerlanes n'a pas eſté le ſeul Barbare capable d'en renverſer. Il y a moins de Couronnes entieres & de Sceptres entiers en toute la Terre, que l'on ne void de Couronnes briſées & des Sceptres rompus ſous les pieds de la Fortune: & ce grand & triſte objet doit enſeigner à tous les Princes, qu'en faiſant trembler des Peu-

ples, ils doivent trembler eux-meſmes. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon, que par une conſideration ſi forte je regagne le rivage, aprés avoir navigé ſi heureuſement : & d'autant plûtoſt, que ne pouvant eſtre plus riche que je ſuis, ou du moins ne pouvant pas raiſonnablement ſouhaiter de le devenir davantage, je m'expoſerois inutilement aux tempeſtes, aux écueils, aux bans de ſable, & au naufrages. D'ailleurs, comme les Rois n'ont pas l'immortalité des Dieux (s'il eſt permis à un Chreſtien de parler ainſi) comme ils en ont la puiſſance; & qu'au contraire ils ſont ſujets à toutes les foibleſſes, & à toutes les infirmitez des autres hommes; j'eſtois avertis par des maladies qui s'augmentoient tous les jours, de donner ordre à mes affaires, de peur d'eſtre prevenu : & de remettre le faix du Gouvernement que je ne pouvois plus ſoûtenir, ſur les épaules d'un Prince plus jeune & plus vigoureux, & par conſequent plus capable de ſupporter un fardeau ſi peſant, avec toute la dignité de l'Empire. L'eſprit & le corps, mes cheres Sœurs, ſont tellement mêlez enſemble, qu'il

eſt difficile que les foibleſſes du ſecond ne ſe communiquent au premier ; & lors que la conſtitution de l'un eſt alterée, il n'eſt gueres poſſible que les operations de l'autre ne le ſoient auſſi. Jugez donc ſi aprés que tant de Peuples & tant de Princes ont écouté ma voix comme un Oracle, & ſuivi mes opinions comme des Decrets des Cieux, j'euſſe eu bonne grace d'aller expoſer mes foibleſſes aux yeux de tout l'Univers ? Non, non, mes Sœurs, lors que les piquantes douleurs de la goutte forceront ma patience d'avoir recours à des cris, il ſera à propos que ces cris n'éclatent que dans le deſert, où ils ne ſeront entendus de perſonne. Vouloit-on que je fiſſe comme Tibere, qui pour conſerver quelque ombre de ſa puiſſance paſſée, dans cette Iſle où il fut ſe confiner, eſtoit obligé pour déguiſer ſa miſere, de faire mourir tous les jours quelqu'un à Rome, afin ſeulement que l'on ſçeuſt qu'il eſtoit vivant ? Non, cette procedure barbare n'eſtant digne ny d'un Chrêtien, ny d'un Prince, ny même d'un homme, je n'avois garde de la pratiquer. Tant que j'ay eu de la ſanté, je

penſe avoir gouverné mes Peuples d'une façon qu'il n'y a que mes ennemis qui puiſſent eſtre fâchez que j'aye vécu & regné : mais maintenant que les forces m'abandonnent, je n'aurois garde de preferer mon ambition, au repos de mes Sujets. Les autres Princes laiſſent leurs Couronnes à leurs Enfans, ſeulement à l'inſtant qu'ils meurent, c'eſt à dire, lors qu'ils ne les peuvent plus porter ; pour moy, je n'ay pas voulu que la mort fiſt ce preſent à mon fils ; & j'ay voulu qu'il ne le tinſt que de moy-même ; & que comme il vivoit par moy, il regnaſt encore par moy, afin de l'obliger davantage. De plus (pour ne vous rien cacher de mes penſées) je ſçavois que preſque tous les Peuples de la Terre, ont l'injuſtice de ces anciens Peuples de Lybie, qui adoroient le Soleil Levant, & mépriſoient celuy qui ſe couche : Ouy, mes cheres Sœurs, l'âge floriſſant de Philippes, alloit oſter le cœur de tous les Sujets, à la vieilleſſe de Charles. Ils euſſent regardé les dernieres années de mon regne, comme un nuage importun, qui s'oppoſoit aux premiers rayons de ce nouvel Aſtre ; ils euſſent attendu avec impa-

impatiance, une choſe que plus raiſonnablement ils devoient craindre ; & ſi les plus moderez l'euſſent attenduë, les plus indiſcrets l'euſſent deſirée, & euſſent faits des vœux injuſtes pour l'obtenir. L'eſprit humain qui flotte eternellement, qui eſt dans une inſtabilité continuelle, & qui n'eſt jamais ſatisfait de l'eſtat preſent des choſes ; ſe forme des felicitez imaginaires, dans celles de l'avenir. Il eſt des Peuples comme des malades, qui penſent recevoir du ſoulagement, en changeant de ſituation : & quelque bon qu'ait eſté un Prince, l'on entend moins de gemiſſemens à ſes funerailles, que l'on n'entend de cris d'allegreſſe, au Couronnement de ſon Succeſſeur. D'abord ils s'imaginent l'âge doré, & l'innocence des premiers Siecles, au regne de ce nouveau Maiſtre : & à ſix mois de-là, ils regrettent le mort, & ſe plaignent du vivant. David qui eſtoit ſelon le cœur de Dieu, n'eſtoit pas ſelon celuy de Semeï & d'Abſalon : Or qui ſçait (en imitant ce dernier) ſi la maladie de ces eſprits inquiets n'auroit point eſté contagieuſe ; & ſi les mauvais conſeils des flateurs, n'en auroient point infecté l'ame de Phi-

lippes? Il eſt bien né, mais il eſt jéune ; il eſt mon fils, mais il eſt Prince; & comme je ne ſuis pas ſi ſage que David, il pouvoit ne l'eſtre pas plus qu'Abſalon. Je ſçavois qu'on l'avoit entendu plaindre en Angleterre, de l'eſtat de ſa fortune: & je n'ignorois pas que ſes Confidens luy avoient dit pour l'irriter par le dépit, que les Anglois ne le nommoient pas leur Roy, mais le mary de la Reine. Eût-on voulu (mes cheres Sœurs) que j'euſſe attendu que ce jeune Lion euſt rompu ſes chaînes, & que ſa fureur fuſt venuë troubler le cours de mes proſperitez? N'avois-je pas aſſez de la guerre eſtrangere, ſans ajoûter encore la civile? & vouloit-on que je me miſſe en eſtat de haïr plus que la mort un fils que j'aime plus que ma vie? Vouloit-on (dis-je) que je m'expoſaſſe au danger d'une guerre, où la victoire & la deffaite euſſent eſté également funeſtes pour moy? Vouloit-on ſi j'eſtois vaincu que ie le fuſſe par un paricide? & vouloit-on ſi i'eſtois vainqueur, que ie fuſſe contraint de ſacrifier mon propre Fils, à la dignité de l'Empire; & d'effacer par mon propre ſang, ce crime de

leze-Majeſté ? Non, non, Herodes & Charles ne ſuivent pas les mêmes maximes : s'il fit mourir ſes enfans j'aime mieux faire regner le mien : & comme l'innocence de Philippes eſt égale à celle de ces jeunes Princes ; j'ay voulu l'empécher de la vouloir perdre, afin de m'empécher d'imiter ce mal-heureux Politique. Je croy que peu de Princes imiteront mon exemple ; comme à peine en ay-je pû trouver à imiter dans tous les Siecles paſſez : mais au moins la poſterité loüera mon deſſein, lors qu'elle ſçaura que ce Fils meritoit qu'on fiſt pour luy une choſe ſi extraordinaire ; & je ſouhaite de tout mon cœur, que Philippes ait un jour des enfans ſi ſages, qu'il puiſſe faire pour eux, ce que je viens de faire pour luy, qu'il puiſſe comme moy leur ceder volontairement l'Empire, & n'y eſtre jamais contraint. Toutes ces raiſons (mes cheres Sœurs) eſtoient, ce me ſemble, aſſez fortes, pour m'obliger à faire ce que j'ay fait; neanmoins ſi ſans oſtentation & ſans vanité, je puis vous découvrir le fond de mon ame, je vous avoüeray, que je me ſuis en partie dépoüillé de l'Empire, par un ſentiment de pieté, &

par un principe de Religion. Quoyque toute ma vie ſe ſoit paſſée parmy le tumulte des armes, & dans l'agitation de la guerre, où celuy qui s'eſt nommé *le Seigneur des Armées*, n'eſt pas le mieux adoré; je n'ay pas laiſſé de ſçavoir, que celuy duquel toute Puiſſance releve leur demandera un compte exact de leur adminiſtration : & que ceux qui jugent les Peuples & les Nations, ſeront enfin jugez eux-mêmes. Ouy, mes Sœurs, comme je ſçavois que l'ambition de François & la mienne, avoit agité toute l'Europe, & troublé le repos de toute la Chrêtienté; j'ay eu peur que cét ardant déſir de gloire, qui nous animoit tous deux, ne fuſt pas une cauſe legitime, devant le redoutable Tribunal de la Juſtice de Dieu : & qu'ainſi que *la ſageſſe des hommes, eſt une folie devant luy*, leur vanité n'y fuſt une abomination criminelle. J'ay eu peur (dis-je) que le ſang de tant de ſoldats meurtris; que les cris de tant de Peuples ruïnez; & que la flâme de tant de villes bruſlées, ne montaſſent iuſques à ſon Throſne, & n'y demandaſſent vangeance contre moy. Que s'il eſt vray (comme il n'en faut pas douter, puis

que la verité meſme l'a dit) *que le juſte peche ſept fois*; combien peche celuy qui ne l'eſt pas? Cette reflexion (mes cheres Sœurs) m'a fait conſiderer les Sceptres & les Couronnes, les Royaumes & les Empires, comme des obſtacles à mon ſalut; & m'a fait reſoudre à les perdre, pour tâcher au moins de me ſauver. *Il faut* (me dit un iour un vieux Capitaine, qui me demandoit ſon congé;) *il faut laiſſer quelque eſpace entre les affaires de la vie, & le jour de la mort.* Cette grande parole s'imprima ſi bien dans mon ame, qu'elle n'en a jamais eſté effacée: & depuis le jour bien-heureux, où ce ſage Capitaine la prononça, iuſques à celuy où i'ay imité ſa ſageſſe, elle n'eſt iamais ſortie de ma memoire. Non, mes Sœurs, ce n'a point eſté en tumulte, que i'ay fait cette grande action: ie l'ay examinée cent fois avant que de la faire: & aprés cela, ie me ſuis abandonné aveuglément aux inſpirations du Ciel. Que ſi aprés une cauſe ſi legitime de ma retraite, il m'eſt permis d'en aioûter encore une, qui ſera la derniere, & la fin de ce Diſcours, ie vous avoüeray franchement, que la mort de François premier a ſemblé dire à Charles

Quint, qu'il eſtoit temps qu'il ceſſaſt de vivre, ou à tout le moins de regner. En effet, il n'eſtoit pas iuſte que ce grand Homme ioüiſt du repos du Tombeau, & que ie fuſſe toûiours en peine. Puis que nos travaux avoient eſté ſemblables, il falloit qu'en quelque façon, la recompenſe la fuſt auſſi: de ſorte que comme on l'avoit enſevely mort, i'ay voulu m'enſevelir tout vivant. Toute la Terre n'avoit plus d'ennemy digne de Charles, aprés la mort de François: & la ieuneſſe de Henry avoit trop peu de proportion avec l'âge ou ie me trouve, pour meſurer mon épée avec la ſienne. Il euſt fallu qu'il euſt fait trois cens Sieges, & gagné plus de vingt Batailles, pour entrer armes égales en ce duel: & il n'eſtoit pas iuſte d'expoſer legerement la gloire d'un vieux Capitaine, à la fortune d'un ieune Soldat. J'avois trop à perdre, & ie voyois trop peu à gagner pour m'obſtiner davantage à un ieu ſi hazardeux: & ie n'aurois pas moins témoigné d'imprudence que de courage, ſi ie m'y fuſſe opiniaſtré plus long-temps. Et puis (pour vous en parler à cœur ouvert) le ſiege de Metz me fit aſſez voir, que la For-

tune eſt comme les Dames, & qu'elle aime les ieunes gens. Qu'on ne trouve donc pas eſtrange, ſi ie me retire de ſon ſervice, & ſi ie luy abandonne mon fils : En un mot, Charles s'eſt oppoſé à François tant qu'il a vécu, que Phillippes s'oppoſe à Henry tant qu'il vivra. Il ſuffira donc pour ma gloire, que i'ay ceſſé de regner, lors que i'en avois le plus de pouvoir : & que tout l'Univers doutera, lequel me ſera le plus glorieux, ou d'avoir ſi ſouverainement regné, ou d'avoir ceſſé volontairement de regner. Comme depuis l'Empire des premiers Ceſars, nul n'a pas eſté plus Grand que moy, il a fallu aprés avoir vaincu tous les autres, que ie me vainquiſſe moy-meſme, en quittant mon ambition avec mes Sceptres & mes Couronnes : & que de ce nouveau genre de victoire, ie tiraſſe une gloire toute nouvelle, que la poſterité n'égalera qu'avec peine. Allons donc, mes cheres Sœurs, allons apprendre aux Arbres de mon Deſert, les glorieux Trophées de tant de Nations que i'ay vaincuës : & faiſons confeſſer à toute la Terre, que quiconque a pû quitter des Couronnes, n'eſtoit pas indine de les porter.

Veritablement, il ne faut gueres moins de force à quitter des Sceptres qu'à les conquerir : & ceux qui ont dit : *que s'il eſtoit permis de violer les Loix, falloit que ce fuſt pour regner*; n'auroient eu garde de donner leur approbation, à ce que fit l'Empereur Charles-Quint en cette rencontre. Cette femme impie qui fit paſſer ſon Char ſur le corps de ſon propre pere, pour ſe faire un chemin au Thrône, n'auroit eu garde d'en deſcendre volontairement comme luy. Ainſi une action ſi extraordinaire, ſurprit tellement tout le monde, que beaucoup ne la crurent point; que beaucoup l'admirerent, ſans iuger pourtant qu'elle fuſt digne d'eſtre imitée ; que beaucoup l'attribuërent à grandeur de courage, & quelques autres (ſi ie l'oſe dire) à puſilanimité. Son fils meſme, ſon propre fils, à ce que nous aſſure Strada, ne pût s'empécher d'en faire une raillerie fort galante & fort ſpirituelle : car comme on luy dit un jour, qu'il y avoit un an que l'Empereur ſon pere luy avoit remis ſes Couronnes; il repartit, *qu'il y avoit un an qu'il s'en eſtoit repenty.* Cette parole fut un veritable pronoſtic de l'humeur de Philippes ſecond: &

l'avanture du Prince ſon fils, & celle de Charles d'Auſtriche, ont fait voir depuis bien clairement, qu'il jugeoit autruy par ſoy-meſme: & que ce n'étoit pas de luy qu'on pouvoit dire, ce que l'Antiquité a dit d'un Grec, *Tidides meilleur que ſon Pere.* Cét adroit & delicat Politique, s'empêcha bien de faire pour Philippes troiſiéme, ce que l'on avoit fait pour luy: & à peine la vieilleſſe, la goutte, & la mort, purent l'obliger a quitter un Sceptre qu'il avoit porté ſi long-temps. Noſtre Louys onziéme n'euſt pas approuvé non plus une maxime de cette nature: & tant qu'il pût retenir ſon ame, il retint avec la puiſſance Souveraine, toutes les marques de la Royauté. Il les envoya veritablement à ſon fils, aux derniers momens de ſa vie: mais il les luy envoya d'une façon, qui me fait croire, que ce fut plûtoſt pour le tenter que pour l'obliger; & plûtoſt pour découvrir les ſentimens du Dauphin, que pour exprimer la tendreſſe des ſiens. On peut dire que ce Prince fit long-temps ſemblant de vivre, afin que l'on cruſt qu'il regnoit encore. Il fit mourir des mal-heureux, afin que l'on ſceuſt qu'il

eſtoit vivant ; il fortifia le Chaſteau du Pleſis lez Tours ; plûtoſt contre la Mort, que contre ſes ennemis ; il eſſaya les remedes ſur-naturels aprés tous les autres, pour ſe guerir de la vieilleſſe & de la Phtiſie : & ſi le Chriſtianiſme n'euſt un peu adoucy l'âpreté de la Politique, je penſe qu'il auroit ordonné en mourant, ce qu'un autre grand Politique ordonna, afin que l'on viſt répandre des pleurs à ſes funerailles, & que l'on ſentiſt encore ſa puiſſance, lors meſme qu'il ne ſeroit plus. Cependant, s'il eſt permis en l'eſtat que ſont les choſes, à un François, de loüer un Eſpagnol (ſi toutes fois un Prince qui eſtoit né en Flandres peut porter ce nom) j'oſeſeray dire que l'action de l'Empereur Charles Quint fut grande & belle, & abſolument heroïque. Car enfin il quitta ce que la perte de dix Batailles n'auroit pû luy faire quitter ; il connut la vanité des Grandeurs, qu'auparavant il avoit ſi peu connuës ; il oſta à la Fortune le pouvoir de luy rien oſter ; & comme ſa Deviſe eſtoit *Plus ultra*. Il jugea qu'il y avoit quelque choſe au delà de ſon Empire & de ſes Royaumes, qu'il falloit ſonger à

acquerir : & cette grande ame connut enfin, que toute la Terre n'eſtoit qu'un point, en comparaiſon du Ciel. Sans doute *cét eſprit principal* qui inſtruit les Rois, (à ce que nous dit un grand Roy) luy ſuggera cette genereuſe penſée : & quoy que cette action n'ait eu pour exemple que Diocletian, que nos premiers Chreſtiens n'ont pas mis parmy les bons Princes ; ſi faut-il avoüer qu'elle eſt grande, & tres-digne d'admiration, & tres-digne de ces heureux Siecles, où l'on a dit que les Philoſophes regnoient, & que les Rois philoſophoient : En effet, il n'eſt guere moins rare de voir un Roy devenir Hermite, que de voir un Jardinier devenir Roy, comme le fut cét Abdolomin qu'Alexandre fit couronner : Mais quoy qu'il ſoit beau de quitter un Sceptre comme Charles Quint, il n'eſt pas moins beau de le prendre comme le prit un de nos Rois, je veux dire Loüis quatriéme. Son pere eſtoit mort en priſon, ſes peuples s'eſtoient revoltez, luy-meſme avoit eſté long-temps exilé en Angleterre : cependant la ſuite du temps ayant changé toute

la face des affaires, & tous les ſentimens de ces rebelles ; ceux meſmes qui avoient ſi mal traité le Pere, rappellent le fils pour l'élever ſur le Troſne : & voicy ce que leur dit ce jeune Prince au bord de la Mer, & à la veuë des vaiſſeaux qui l'avoient porté de Douvre à Calais, avant qu'accepter le Sceptre qu'ils luy preſentoient.

LOUIS QUATRIE'ME, à ſes Sujets revoltez.

AUparavant que de recevoir de vous le ſerment de fidelité que vous me voulez faire ; il ne ſera pas hors de propos, de vous faire connoiſtre que vous r'appellez aujourd'huy un Prince, qui pendant ſon exil n'a fait autre choſe qu'aſſayer d'apprendre comme il faut regner, de peur que ſi vous ne le croyiez pas ainſi, vous ne le fiſſiez deſcendre du Troſne, pour paſſer dans la priſon de ſon pere : & qu'aprés luy en avoir

offert la Couronne, vous ne vouluſſiez encore luy en faire porter les fers. Je ſçay que ce diſcours vous doit ſurprendre ; & que vous n'avez pas crû que vous puſſiez me preſenter un Sceptre, ſans en recevoir plûtoſt des remerciemens que des reprimandes : mais cette avanture eſt ſi extraordinaire, & en ſon commencement, & en ſa ſuite, & en ſa fin, qu'il eſt juſte que toutes les circonſtances le ſoient auſſi. Qu'il vous ſuffiſe donc ſeulement de ſçavoir, que ſi je n'ignore pas juſques où doit aller l'obeïſſance des Sujets ; je n'ignore pas auſſi juſques où peut s'étendre la clemence des Souverains. Il y a neanmoins cette difference entr'elles, que la premiere n'a point de bornes, & que l'autre en doit quelquesfois avoir. Les Peuples ſont attachez aux volontez des Princes, & par la naiſſance, & par les Loix : ils leur doivent leurs biens, leurs vies & leurs libertez ; & les Princes ne leur doivent que la juſtice, qui ne pardonne jamais à des criminels. Si ces veritez & ces maximes euſſent eſté également connuës & ſuivies du feu Roy mon Seigneur & de vous, les choſes ne ſeroient pas dans les termes où elles ſont ; l'E-

ſtat ne ſeroit pas renverſé comme il eſt, toutes les Provinces ne ſeroient pas cantonnées : l'Allemagne ne ſeroit pas pleine de factions, comme on ſçait qu'elle en eſt remplie, l'Italie ne ſeroit pas diviſée, toutes les Villes du Royaume n'auroient pas autant de Rois, qu'elles ont de Gouverneurs, vous n'auriez point eſté criminels de leze-Majeſté, en élevant au Troſne un uſurpateur ; le Roy mon pere regneroit peut-eſtre encore, ou du moins j'aurois pris la Couronne de ſes mains, & non pas des voſtres, ſon Tombeau auroit eſté arroſé de nos larmes, ſon Sceptre n'auroit point eſté prophané, ſon Cercueil euſt eſté couvert de Trophées, & non pas de chaînes, & pour dire tout en peu de paroles, vous euſſiez tous eſté heureux & innocens. Mais comme ſa clemence & voſtre rebellion, ont eſté les ſeules cauſes de tant de malheurs, il faut que l'obeïſſance & la Juſtice tâchent de les reparer. Conſiderez un peu, je vous prie, afin de n'y retomber pas, en quel eſtat vous avez eſté, en quel eſtat vous eſtes encore, & en quel eſtat je ſuis. Premierement vous avez violé toutes ſortes de droits en la perſonne du Roy,

vous luy avez fait la guerre, vous l'avez attaqué, vous l'avez pourſuivy, vous avez abuſé de la confiance qu'il avoit en vous, en le retenant priſonnier, avec autant de trahiſon que d'injuſtice, avec autant d'inſolence que de cruauté : & le droit des Gens que l'on ne viole jamais en la perſonne d'un ſimple Heraut, a eſté lâchement violé en celle de voſtre Roy. Vous l'avez retenu priſonnier durant un traité de Paix, vous l'avez traîné pendant cinq ans, de priſon en priſon, vous l'avez forcé non ſeulement de ſe démettre de la Couronne, mais vous l'avez contraint avec violence, de la faire paſſer en d'autres mains que les miennes : Enfin, vous l'avez fait mourir, & vous m'avez reduit moy-meſme à la dure neceſſité de chercher mon ſalut dans ma fuite, & d'aller montrer ma miſere au delà les Mers. Mais ce n'eſt pas encores tout, vous avez fait une choſe, que nul autre n'a jamais faite : il s'eſt veu quelquesfois que les Grands d'un Royaume ſe ſont oppoſez à la tyrannie, & qu'ils l'ont détruite : mais il ne s'eſt jamais veu qu'ils ayent eux-meſmes élevé le Tyran ſur le Throſne comme vous avez fait ; &

c'eſt veritablement de cette eſpece de crime que l'on peut dire que les Complices ſont plus criminels, que celuy qui en reçoit tout le fruit. Ouy, ſi chacun de vous en particulier avoit aſpiré à ſe mettre la Couronne ſur la teſte, vous ſeriez plus excuſables, que de l'avoir arrachée à voſtre Prince legitime, pour la mettre ſur celle d'un uſurpateur. Mais (me direz vous) le Prince qui la portoit, ne la pouvoit pas ſouſtenir : à cela je vous répondray, que comme j'avois l'honneur d'eſtre ſon fils & ſon ſujet, ce n'eſt point à determiner ce qu'il pouvoit, ou ce qu'il ne pouvoit pas. Puis qu'il eſtoit mon pere, je ne dois pas eſtre ſon Juge : & puis qu'il eſtoit mon Roy, je ne dois pas avoir l'audace de condamner ſes actions ; veu qu'il n'eſtoit obligé d'en rendre compte qu'à Dieu ſeul. Or ce meſme reſpect que j'ay pour ſa memoire, vous deviez l'avoir eu pour ſa perſonne : il eſtoit voſtre Roy comme le mien, & puis que les Rois ſont appellez les Peres des Peuples, les Peuples ſont obligez d'avoir pour eux, tous les ſentimens de reſpect que peut inſpirer la naiſſance. Au reſte, comme les Souverains ſont la veritable

image de Dieu, & que l'éclat de leur puiſſance, eſt un rayon de la ſienne, il faut avoir pour toutes leurs volontez une ſubmiſſion égale. Lors que vous voyez paroiſtre une Cometé; lors que le Soleil s'éclipſe; lors que la foudre tombe quelquesfois ſur des teſtes innocentes; lors que les fleuves emportent des villes entieres par leurs débordemens; lors que la Mer en paſſant ſes bornes, enſevelit des Provinces, dans la profondeur de ſes abiſmes, où elle les engloutit; & lors que la Terre par des tremblemens effroyables, boule-verſe des Royaumes, voyez-vous (dis-je) qu'il ſoit permis aux Peuples d'en murmurer? Et ne voyez vous pas au contraire, qu'en ces occaſions ils redoublent leurs vœux & leurs prieres, & qu'ils ne ſont jamais plus obeïſſans a Dieu, que lors qu'il ſemble que Dieu ait abandonné le ſoin de l'Univers? Ainſi quand il arrive que le Ciel pour la punition de vos crimes, vous donne un Prince ſous le regne duquel la Politique & la Prudence ne ſont pas bien écoutées; ſous le regne duquel les guerres civiles & eſtrangeres font des ravages terribles; ce n'eſt point à vous à vous en pren-

dre au Souverain. Car s'il eſt foible, vous le devez ſouſtenir ; s'il eſt malheureux, vous le devez plaindre, & s'il eſt méchant, il faut le conſiderer comme un chaſtiment que le Ciel vous envoye, & attendre le remede de la ſeule main qui vous a fait le mal. Lors qu'un Prince commande une Armée, & qu'il donne une Bataille, s'il arrive que ſes ſoldats ne faſſent pas leur devoir ; que ſes eſquadrons plient, que ſes bataillons ſoient rompus, & qu'enfin aprés avoir fait des miracles de ſa perſonne, il ſoit contraint d'abandonner le Champ à ſes ennemis ; n'eſt-ce pas le Prince qui perd la Bataille ; n'eſt-ce pas le Prince qui eſt couvert de honte, n'eſt-ce pas le Prince qui eſt vaincu, & porte ſeul & la perte & l'infamie de cette Journée ; quoy que par ſes actions particulieres, il euſt merité de vaincre ? Cela eſtant ainſi, pourquoy ne voulez-vous pas en d'autres rencontres, ſouffrir les foibleſſes ou les malheurs de vos Princes, puis qu'ils ſupportent les voſtres ? ou pour mieux dire encore, pourquoy par voſtre obeïſſance ne reparez-vous pas ces deſordres ? le Prince en une Bataille, eſt ſeul à ſouſtenir la lâcheté des ſiens, &

vous eſtes des millions pour appuyer l'autorité de voſtre Roy, lors qu'il n'a pas la force de la faire valoir. Croyez-moy, ſi tous les Sujets eſtoient fidelles, il ne ſeroit point de regne malheureux : & ſi tous les Princes panchoient plus vers la ſeureté que vers la clemence, il ne ſeroit pas tant de Sujets rebelles. Au reſte, s'il eſtoit permis au caprice des Peuples, d'oſter & de donner des Couronnes, toutes les fois que la fantaiſie leur en prendroit, je penſe qu'il n'eſt point de Bergers qui ne puſſent devenir Rois, ny point de Rois qui ne puſſent devenir Bergers, tant il eſt vray que leurs ſentimens ſont déreglez & incertains. Mais à vous dire la verité, les choſes ne doivent pas aller ainſi : Nous ſommes vos Maiſtres, & vous ne devez jamais eſtre les noſtres. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien, que Dieu qui diſpoſe des Sceptres & des Couronnes, comme il luy plaiſt, qui les donne ou qui les oſte comme bon luy ſemble, & qui fait toujours l'un ou l'autre ſans injuſtice, n'ait quelquefois permis que les Peuples ayent élevé ſur le Troſne, des hommes qui ſembloient n'y devoir iamais pretendre :

mais lors que cela arrive, il faut que ce ſoit en faveur de ces perſonnes extraordinaires, en qui la Vertu a imprimé un caractere de Royauté ſi exprés, qu'il y auroit de l'injuſtice à ne les pas faire Rois. Enfin il faut que ce qui precede & ce qui ſuit, iuſtifie la choſe: & il faut (pour dire tout en peu de paroles) des Charles Martels, des Pepins & des Charlemagnes, pour affermir puiſſamment un Troſne qui n'eſt point fondé ſur un droit de ſucceſſion. Or en cette rencontre, vous voyez bien que l'évenement iuſques à preſent, n'a pas autoriſé voſtre deſſein: le Chef de l'entrepriſe eſt mort dans une Bataille; & l'Archeveſque de Rheims n'a conſervé la vie, que trois iours aprés l'avoir ſacré. Mais il n'eſt pas temps auiourd'huy d'exagerer l'iniuſtice de voſtre procedé; ie ne veux point particulariſer les choſes, & ie me contente de dire en general, que les Rois ne doivent perdre la Couronne qu'avec la vie, que rien ne peut diſpenſer les Sujets du reſpect & de l'obeïſſance qu'ils doivent à leurs Souverains; & que nul pretexte ne peut iamais autoriſer la Rebellion. Si les perſonnes ſacrées n'avoient pas ce privile-

ge particulier, de ne dépendre que de Dieu, elles ſeroient plus expoſées que les autres, à toutes ſortes de mal-heurs; leurs Gardes leur devroient tenir lieu d'ennemis : & le Thróne leur devroit plûtoſt ſembler un precipice effroyable, qu'un lieu de reſpect & de ſeureté. Un Roy de cette ſorte ne ſeroit qu'un illuſtre Eſclave, puis qu'il aura autant de Maiſtres que de Sujets : & ce premier deſordre en cauſeroit bien-toſt un ſecond. Car lors que les Grands d'un Eſtat manquent de reſpect pour leurs Princes, les propres Vaſſaux en manquant aprés pour eux-meſmes : & la rebellion ſe communiquant des Grands aux petits, & paſſant d'eſprit en eſprit, il ſe fait une confuſion univerſelle. Tout le monde veut commander, perſonne ne veut obeyr, & dans cette égalité de ſentiment, chacun eſt eſclave de ſa propre ambition; & perſonne ne commande, ny aux autres, ny à ſoy-meſme. Enfin, le plus pitoyable eſtat où un Royaume ſe puiſſe trouver, eſt celuy où les Sujets ceſſent de l'eſtre: & où pour leur punition, le Prince n'a pas la force de les retenir en leur devoir. Pour moy lors que je ſonge que je ſuis fils d'un Roy,

ſucceſſeur de tant de Rois, & que pourtant je ne ſuccede pas à mon Pere; cette image me donnera un eſtrange confuſion pour vous, & une extréme douleur pour moy: Car le moyen de comprendre; que ces meſmes Sujets qui ont mis Charles dans les fers, & qui ont donné la Couronne à Robert, mettent Louys ſur le Thróne? la haine qu'ils avoient pour le pere, n'a-elle point paſſé au fils? & ne craignent-ils point que le fils ne vange les outrages du pere? Mais (me dira-t'on) ceux qui vous ont eſté chercher, & qui ont paſſé la Mer pour vous aller offrir un Sceptre, ne ſçauroient craindre que le ſouvenir de leur ancienne injuſtice, vous oblige à les en punir: & ils ont lieu de croire plûſtoſt que cette derniere action effacera le ſouvenir de la premiere. Il eſt certain que dans l'exacte juſtice, nulle belle action ne doit eſtre ſans recompenſe; mais auſſi nul crime ne doit eſtre ſans chaſtiment. Aprés cela, que ne devez-vous pas craindre, & que devez-vous eſperer. Vous me rappellez au Throſne, il eſt vray, mais ſi vous ne m'y rappelliez point, ne ſeriez-vous pas auſſi coupables envers

Charles? Celuy qui rend à un autre ce qu'il luy a oſté, reſtituë ſans doute ce qu'il a pris; mais en le luy rendant, il ne luy fait pas un preſent, & il ne doit pas attendre des remercimens pour une action de cette nature. Non, il ſuffit qu'on ne le puniſſe pas de la premiere, ſans qu'il attende des recompenſes de la ſeconde. Ainſi je penſe pouvoir dire, que vous n'eſtes point en droit d'attendre toutes choſes de moy, parce que vous ne m'avez pas laiſſé dans mon exil; parce que vous me rendez ce qui m'appartient: parce que vous n'avez pas attendu que je vinſſe le reprendre avec une puiſſante Armée: & parce enfin qu'eſtans laſſez de vos crimes & de vos mal-heurs, vous avez crû deſarmer la fureur du Ciel, par cette action de juſtice. Non, non, ne vous fiez point à toutes ces choſes: car ſi je n'avois pas de plus fortes conſiderations que celles-là, ie pourrois commencer mon Regne par la punition de vos crimes: ie pourrois mettre dans des cachots, ceux qui mirent le Roy mon Pere en priſon: ie pourrois expoſer aux plus cruels ſupplices, ceux qui ont cauſé ſa mort, par la grandeur de ſes infortunes. Il y a des crimes que rien ne

peut effacer, les larmes & le repentir ne ſont que pour des fautes communes, que la fragilité humaine excuſe, & non pas pour des rebellions, ny pour ceux qui ont renverſé des Throſnes, enchaîné des Rois, & protegé des Tyrans. Ne penſez donc pas qu'en recevant de vous le ſerment de fidelité que vous me devez, m'engage à rien qui ſoit indigne d'un Roy: Non, ie ne voudrois point d'un Throſne où ie ſerois Eſclave: & i'aimerois mieux paſſer dans la priſon de mon Pere, que de ne regner pas Souverainement. Ces Peuples parmy leſquels la royauté eſt elective, ne laiſſent pourtant pas de faire leurs Rois abſolus, quoy qu'avec plus d'apparence de iuſtice, ils puſſent ne le faire pas; iugez donc ſi ceux qui ne la tiennent que du Ciel, doivent vous reconnoiſtre pour Maiſtres? & s'ils ne doivent pas au contraire vous punir ou vous pardonner comme il leur plaiſt? Enfin, ie trouverois plus de gloire à eſtre un Suiet fort obeïſſant, qu'à eſtre un Roy mal obey. Preparez-vous donc à me rendre toute l'obeïſſance que vous me devez: & ſans vous informer ſi j'écouteray plus a Clemence que la Juſtice, reſolvez-vous ſeulement à la ſoumiſſion.

ſion. Je ſçay bien que les lâches Politiques trouveront qu'en cette rencontre je n'agis pas comme je devois; & qu'il falloit traiter adroitement des choſes paſſées; vous remercier des preſentes, & vous faire beaucoup eſperer de l'avenir; Mais ſelon mon ſens, ma Politique eſt plus genereuſe, & plus aſſeurée que la leur: car ſi je vous avois parlé de cette ſorte, vous m'auriez peut-eſtre crû plus digne des fers de mon Pere que de ſa Couronne; vous m'auriez pû ſoupçonner de foibleſſe & de diſſimulation: & cette indulgence exceſſive vous auroit donné plus de crainte & moins d'eſtime. Ainſi bien loin de ſuivre leurs maximes, je vous dis encore une fois que je pretens eſtre voſtre Roy, & non pas voſtre Eſclave: & que ſans capituler avec vous, je monte au Troſne avec la meſme autorité que je ferois ſi vous ne m'y aviez point rappellé. Juſques icy je vous ay fait voir que je n'ignore pas juſques où doit aller l'obeïſſance des Sujets: mais doreſnavant il faut que je vous apprenne juſques où peut s'étendre la clemence des Souverains: afin que par cette connoiſſance vous puiſſiez craindre & eſperer raiſonnablement. Sçachez donc qu'encore qu'un Prince puiſſe punir tous

les criminels, il peut auſſi quelques fois pardonner à tous les coupables: principalement lors qu'il y a lieu d'eſperer qu'en leur pardonnant ils s'amanderont. Car comme les Rois ſont les Peres des Peuples, il ne doivent pas toûjours écouter l'exacte Juſtice & puis que le Prince peut eſtre clement, méme à ſes ennemis, il le peut ſans doute eſtre auſſi envers ſes propres Sujets : il ne peut les perdre qu'en s'affoibliſſant, ny répandre leur ſang qu'en diminuant ſes forces : c'eſt pourquoy ils les doit eſpargner autant qu'il luy eſt poſſible. Lors qu'un particulier attente quelque choſe ou contre le Prince, ou contre l'Eſtat, il faut que ſa tête repare ſa faute, & que par un exemple rigoureux l'on inſtruiſe les autres à ſes dépens. Mais lors que le nombre des coupables eſt preſque infiny ; & que pour les punir tous, il faudroit deſoler des Provinces entieres ; perdre plus d'hommes qu'en quinze batailles ; faire des montagnes de morts, & des ruiſſeaux de ſang ; En ces occaſions, dis-je, il vaut mieux donner un grand exemple de Clemence, qu'un grand exemple de Juſtice ; il vaut mieux hazarder quelque choſe, que de perdre tant de miſerables ; & c'eſt veritablement gagner une grande victoire, que de ſçavoir

vaincre ſon reſſentiment en ſes dangereuſes rencontres. Ne craignez donc pas que j'abuſe de mon autorité, puis qu'à dire les choſes comme elles ſont, ſi je voulois punir tous les criminels, il faudroit que je fiſſe un grand deſert de tout mon Royaume. Car qui eſt-d'entre vous qui n'a point failly ? Les uns ont fait le mal ; les autres l'ont deſiré, ou du moins l'ont laiſſé faire : les uns ont aſſiſté Robert ; les autres ont directement fait la guerre à leur Roy : les uns ont mis perfidement la main ſur *l'Oingt du Seigneur*, & mis dans les cachots une Perſonne ſacrée ; & les autres du moins l'ont abandonné. Le bien public a eſté le pretexte de toutes ces choſes, mais la rebellion ſeule les a faites. Les Grands pour leur intereſt, ont agy comme ils ont fait ; & le peuple par ſon caprice a ſecondé la fureur des Grands, & executé leurs intentions parricides. Vos femmes meſmes & vos enfans, ne ſont pas exempts de crimes : puis que ſans doute ils ont fait des vœux pour des criminels, & des prieres contre leur Prince. Ainſi ne pouvant vous punir ſans vous exterminer, il ne reſte à mon choix que de devenir Roy ſans Sujets, ou de vous pardonner par pure bonté, & non pas par obligation. Peut-eſtre que

quand vous me devrez la vie, vous vous repentirez de vos anciens crimes, & deviendrez auſſi fidelles, que vous avez eſté deſobeïſſans. Mais, me direz vous, nous nous ſommes déja repentis, puis que nous vous avons envoyé ſupplier de venir prendre le Sceptre qui vous appartient : Il eſt vray que la choſe eſt comme vous la dites : & qu'à la conſiderer, il ſemble qu'il y ait lieu d'attendre que l'avenir reparera le paſſé ; & que de vos propres mains vous releverez le Trône que vous avez renverſé. Mais aprés tout, quiconque a pû abandonner le chemin de la Vertu, pour prendre celuy du vice, peut encore une fois s'égarer ſi l'occaſion s'en preſente. C'eſt pourquoy vous ne devez pas m'avoir peu d'obligation, de la confiance que j'ay en vous : car enfin ſi je ne me fuſſe pas reſolu de vous pardonner, ce grand nombre de Nobleſſe que le Roy d'Angleterre mon Oncle m'a donné pour m'accompagner, ne ſeroit pas venu ſans Soldats : chacun de ceux que vous voyez à l'entour de moy, auroit commandé des Troupes : je n'aurois voulu recevoir la Couronne de mon Pere, qu'à la teſte d'une Armée glorieuſe, & au milieu d'un Champ de bataille, couvert de morts & de mourants, & ar-

roſé du ſang de dix mille rebelles. J'aurois voulu eſtre le Conquerant de mon Eſtat, & je n'aurois pas voulu monter au Troſne ſoûtenu par les meſmes mains, qui en avoient arraché mon Pere: Mais je me ſuis ſouvenu que je ſuis voſtre Roy, comme vous eſtes mes Sujets: & par cette qualité, je vous ay encore aimé, tous criminels que vous eſtes. J'ay eu pitié de vos erreurs, & de voſtre aveuglement; & n'ay pas voulu me mettre en eſtat de verſer des larmes aprés la victoire. Je ſuis donc venu ſans Armée, reprendre ce qui eſt à moy: cette action a ſans doute quelque choſe d'aſſez hardy, pour en meriter quelque gloire; & quelque choſe d'aſſez obligeant, pour vous porter à la reconnoître par toute ſorte de fidelité. Auparavant que vous fuſſiez coupables, le droit divin & humain vous obligeoit déja de n'en manquer pas pour voſtre Prince: mais aujourd'huy il y a encore une obligation plus particuliere qui vous y engage. Il ne faut pas ſeulement eſtre fidelles, pour ſatisfaire à vótre devoir: mais encore pour effacer le ſouvenir du paſſé, & pour juſtifier le preſent. Vous ne me devez pas conſiderer ſimplement comme voſtre Roy, mais comme un Roy que vous avez choiſi;

comme un Roy qui vous pouvoit punir ; comme un Roy qui vous a pardonné ; & comme un Roy qui ſe confie en vous ; qui va remettre ſa Perſonne entre vos mains, & vous abandonner le ſoin de ſa vie. Penſez donc à ſatisfaire à tant d'obligations preſſantes : & n'attirez pas le courroux du Ciel ſur voſtre teſte, par de nouvelles rebellions. Ceux qui n'ont jugé de vous, que par les choſes paſſées, n'ont pas approuvé la reſolution que j'ay priſe de revenir en France comme j'ay fait : Car (me diſoient-ils) qu'elle confiance pouvez-vous avoir, en ceux qui n'ont point eu de reſpect pour leur Prince legitime ? ils vous deſirent en apparence, mais en effet ils vous craignent : & c'eſt plûtoſt pour s'aſſeurer de voſtre Perſonne, que pour vous redonner le Sceptre, qu'ils vous rappellent aujourd'huy. Tant que voſtre premiere jeuneſſe a duré, ils ont laiſſé durer voſtre exil, & ont obey à Robert : Mais à preſent qu'il eſt mort, & qu'ils voyent que vous allez eſtre en eſtat d'obtenir par la force ce qu'ils vous offrent, ils font ſemblant de ſe repentir, & ne cherchent pourtant que voſtre perte. Voila à peu prés les raiſons dont l'on a combatu ma reſolution : Mais quoy qu'elles ne fuſſent pas ſans apparence, je

ne-me ſuis point laiſſé perſuader : & dans le chois de vous faire la guerre, ou de me fier en vous, j'ay choiſi le dernier, comme le plus glorieux : & j'ay mieux aimé expoſer ma Perſonne, que deſtruire moy-meſme mon Eſtat. Ceux qui m'ont enſeigné l'Art de regner, avoient bien preveu les occaſions où je me devois trouver : & c'eſt pour cela ſans doute, qu'ils ont apporté tant de ſoin à m'apprendre tout ce que doit faire la Juſtice ; & tout ce que peut faire la Clemence. Ce ſont deux Vertus qui ſemblent quaſi eſtre contraires, & qui ne le ſont pourtant pas. Elles s'accordent facilement dans le cœur d'un Prince ; elles ſe cedent l'une à l'autre l'empire de ſon eſprit, ſelon les diverſes occaſions qui s'en preſentent. Car il ne faut pas toûjours eſtre Clement, & il ne faut pas auſſi toûjours obſerver trop rigoureuſement la Juſtice. La Clemence & la Juſtice ſont deux excellentes Vertus, mais la Prudence les doit employer toutes deux, & la ſeule volonté du Prince en doit eſtre l'unique regle. Ayez donc, je vous en conjure, autant de confiance en moy, que j'en veux avoir en vous : effaçons le paſſé de noſtre ſouvenir, ou ne nous en ſouvenons que pour ny retomber jamais. Ne

regardons le Tombeau de Charles, que pour l'arroſer de larmes de tendreſſes & de repentir, & non pas pour y ſacrifier ſes ennemis; abatons tous les lieux qui luy ont ſervi de priſon, afin d'en faire perdre la memoire, & de n'en laiſſer point de marques, a la Poſterité; remontons au Trône avec autant d'éclat que s'il n'avoit point eſté prophané; & regnons, s'il eſt poſſible avec plus de bon-heur & de tranquilité, que le feu Roy Monſeigneur. Mais ne penſez pas que je le puiſſe faire, ſans le ſecours de tous mes Sujets: Non, ne vous y trompez point, la valeur, la prudence, & la vertu du Prince, ne ſuffiſent pas pour rendre ſon regne heureux. Il faut auſſi que tous les Subjets y contribuënt; il faut que tous les Grands obeïſſent; que tout le Peuple ſuive leur exemple; & que les uns & les autres ſoient vertueux. Car autrement celuy qui donne les victoires, & qui eſt le Maiſtre de la Fortune, éprouve quelques fois la vertu du Prince, en puniſſant les vices de ſes Subjets. Tous ceux qui ſont vaillans ne gagnent pas de Batailles; & tous ceux qui ſont ſages ne ſont pas heureux. Mais du moins mettons-nous en eſtat de l'eſtre; ou ſi nous ne le pouvons, de le meriter. Voila ce qu'avoit à vous dire un Prince,

qui au lieu de vous punir, vous pardonne; qui au lieu de vous combatre, ſe prepare à vous deffendre; qui au lieu d'eſtre vôtre ennemy, devient voſtre Protecteur; & qui par ſa naiſſance & par voſtre choix, devient voſtre Maiſtre & voſtre Roy. Ces deux qualitez (comme je vous l'ay déja dit) ne me permettant pas de capituler avec vous, ny de vous en dire davantage, il ſuffit que je vous die ſeulement encore, que je vous permets d'eſperer beaucoup de ma Clemence durant mon Regne, que je vous prie de craindre toûjours ma Juſtice; & que vous ne vous mettiez pas ſouvent en eſtat d'éprouver la ſeconde, ou de laſſer la premiere.

Je ne doute pas que beaucoup de gens ne s'imaginent en cét endroit, que je confonds les Vertus; que je prends la Generoſité pour la prudence, & qu'ils ne diſent que l'action de noſtre Louys quatriéme, tint plus de la fougue & de l'impetuoſité de la jeuneſſe, que de l'ordre & de la ſage conduite d'un bon Politique. Et à vray dire, il ſemble à n'examiner les choſes que ſuperficiellement, que leur objection eſt équitable, & que j'ay eu tort de mettre ce Prince parmy ceux qui ſuivent exactement les preceptes de cette Maiſtreſſe des Rois. Quelle Politique,

diront-ils pouvoit conſeiller à ce jeune Monarque, d'aller parler de haut en bas, & comme l'on dit d'a cheval, à des Peupels qui avoient encore les armes à la main ; à des Peuples qui avoient fait tomber ſon Pere du Thrône ; qui luy avoient arraché la Couronne de deſſus la teſte ; changé ſon Sceptre en des fers, & ſon Palais en ſa priſon ? N'eſtoit-ce pas les effaroucher mal à propos ? N'eſtoit-ce pas réveiller tout de nouveau la tempeſte qui venoit à peine de s'appaiſer? Et n'eſtoit-ce pas les faire ſonger à des choſes, auſquelles ils devoient avoir ſongé d'eux-mémes, s'ils euſſent eſté bien prudens ? Certainement il ſemble d'abord que cette objection eſt invincible : que Louys ne fut gueres judicieux d'en uſer ainſi : & que je ne le ſuis gueres moy-méme, de le propoſer comme un Prince qui fut ſçavant en l'Art de regner. Cependant il ne fallit point : & je ne fais point de faute aprés luy, ſi mon raiſonnement ne me trompe : & quiconque examinera ſon action à fonds, & peſera mes paroles murement, ſera ſans doute de mon avis, & ne me condamnera non plus que luy. Les conſeils de la Prudence doivent eſtre differens, ſelon la conjoncture des choſes : ils doivent changer

de face, ſelon les diverſes faces que prennent les affaires importantes : & comme les reſolutions hardies ne ſont pas toûjours de ſaiſon, les conſeils timides ne ſont pas toûjours les plus ſages. Cette Politique tremblante & mal-aſſeurée, qui ne fait jamais rien de genereux, de crainte qu'elle a de faire quelque choſe d'inconſideré, n'eſt gueres ſouvent heureuſe. Elle eſt trop ſpeculative, pour avoir de l'activité : & pendant qu'elle s'amuſe à conſiderer, ſi elle doit ou ne doit pas faire une choſe, s'il eſt bon qu'elle parle, ou qu'elle ſe taiſe : qu'elle agiſſe, ou qu'elle ne faſſe rien ; l'occaſion de bien faire ſe perd : Les Aſtres changent de ſituation & d'aſpects : ce moment fatal duquel dépend le bon ou le mauvais ſuccez d'un grand deſſein, s'écoule inutilement : Et ce Philoſophe que l'on peut appeller trop Sage, trouve aprés qu'il n'a fait que réver ſans aucun fruit, & que ſes raiſonnemens les plus ſubtils ne ſont que les ſonges d'un homme éveillé. *Les Poulets ne veulent point manger*, dirent les Augures à un ancien Capitaine : *S'ils ne veulent manger qu'ils boivent*, répondit-il, & les faiſant jetter dans la Mer, il donna la Bataille, & la gagna. *Les ennemis ſont vingt fois plus que*

nous, dit un Soldat à un autre, *& pour combien me comptes-tu?* luy repartit-il. *Les ennemis lancent une greſle de fleches*, dit encore une autre à ſon General, *Tant mieux* (luy répondit-il) *nous combatrons à l'ombre.* La Politique des Heros, & celles des Pedans, ne ſuivent pas les mémes maximes: dans la claſſe l'on raiſonne d'une façon, & dans la Tranchée d'un autre: & comme ces deux ſortes de perſonnes ſont-tres éloignées, & tres-differentes, leur maniere d'agir ne la doit pas eſtre moins. Ceux qui marchent ſur des precipices, doivent y marcher hardiment, s'ils veulent y marcher ſeurement: & qui quiconque s'amuſera à vouloir en conſiderer la profondeur & le peril, ou n'y paſſera point, ou tombera s'il oſe enfin y paſſer. Ainſi pour juger de l'action de Louys quatriéme, il faut auparavant ſe ſouvenir, comme il ſe ſouvint que la facilité de ſon Pere l'avoit ruiné; qu'il parloit aux mémes rebelles qui luy avoient ravi la Couronne & la liberté, & qui par le méme caprice qui avoit perdu le Pere, & qui rappelloit le fils; pouvoit enſuite perdre le fils, comme il avoit perdu le Pere. Il importoit donc de leur faire voir, qu'en heritant des Eſtats de ſon Devancier, il

n'heritoit pas de ſa foibleſſe. Les premieres impreſſions ne s'effacent que tres-difficilement de l'eſprit : & c'eſt pourquoy il eſt tres-important de tâcher de les donner avantageuſement. Si noſtre Louys fût monté au Throne en tremblant, il euſt fait voir qu'il ſe ſentoit capable d'en tomber. S'il euſt receu la Couronne lâchement, il ſe fuſt plû-toſt fait des Maiſtres que des Sujets ; & s'il euſt témoigné quelque crainte pour eux, difficilement euſſent-ils eu du reſpect pour luy. Concluons de là, que ce Prince fit bien d'eſtre ferme en cette occaſion ; que ſa Politique ne fut pas mauvaiſe ; & parlant en Soldat, ſon diſcours n'eut pourtant rien d'inconſideré ; rien qui choquaſt la ſouveraine Prudence des Souverains ; & qu'au contraire il fut tres-digne de la Grandeur & de la Majeſté des Rois. Mais (me dira t'on peut-eſtre encore) ces procedez hardis, n'ont pas toûjours eſté heureux : Si Ceſar euſt ajoûté plus de foy aux predictions de ſa mort ; s'il euſt mieux écouté celuy qui luy répondit, que *les Ides de Mars n'eſtoient pas paſſées encore qu'elles fuſſent venuës* : s'il euſt leu le Billet qu'on luy preſenta à l'entrée du Senat, il n'y euſt pas eſté poignardé. Si le Duc de Guiſe, au lieu de

répondre ſi fierement à celuy qu'il trouva ſous ſa ſerviette, euſt pris la poſte & ſe fut éloigné de Blois, l'on n'y euſt pas terminé les Eſtats Generaux par ſa perte ; & l'on n'en auroit pas ſigné le cahiers avec ſon ſang. Tout cela eſt vray, je l'avouë: Mais outre que ce qui eſt arrivé une fois, ne doit pas neceſſairement arriver toûjours ; y ayant plus de peril à ſe taire lâchement, qu'à parler genereuſement, pour les raiſons que nous avons dites ; il demeure toûjours conſtant que nôtre Louïs en cette rencontre, ne fit ny ne dit rien qui ne fut enſemble genereux & ſage: & qui ne ſentiſt également le Heros & le Politique. O que les Rois ont de grands ſentimens, tant qu'ils écoutent l'Ange tutelaire du Royaume, qui les leur inſpire : & qu'ils n'écoûtent point les flateurs, qui pervertiſſent leur bon naturel, par des conſeils pernicieux ! Cette verité trouve un grand exemple, en la perſonne de Mathias Corvin, cét illuſtre Roy de Hongrie, dont le nom a volé par toute la Terre : eſt parvenu juſqu'à nous avec éclat : & paſſera juſqu'à la derniere Poſterité, avec beaucoup d'honneur & de gloire. Les Venitiens s'étoient autrefois liguez avec le Turc contre les Hongrois : leur avoient aidé à

deſoler leur Royaume : avoient mis leur Eſtat fort proche de ſa ruine : & avoient eſté cauſe de la mort de deux de leurs Rois, dont le grand Huniades, Pere de Mathias, avoit eſté le dernier. Cependant s'eſtant broüillez depuis avec le Turc leur Allié, & ſe voyans une fâcheuſe guerre ſur les bras, ils envoyerent des Ambaſſadeurs en Hongrie, pour demander ſecours à l'Illuſtre Mathias Corvin : & ce Prince aprés leu avoir donné une paiſible Audience, leur répondit à peu prés de cette ſorte.

MATHIAS CORVIN, aux Ambaſſadeurs de la Republique de Veniſe.

SI les habillemens que vous portez, & ſi le langage que vous parlez, ne me témoignoient que vous eſtes Veniciens, j'aurois peine à croire que vous fuſſiez Ambaſſadeurs de cette Nation : & ſi l'habillement que je porte, & le langage que je parle, ne vous faiſoient voir clairement

que je ſuis Roy de Hongrie, je croirois que vous m'avez pris pour un autre, & que tout ce que vous venez de dire ne s'adreſſe point à moy. Car quelle apparence y a-t'il que vous ayez deu eſperer l'effet de voſtre demande, apres l'indigne traitement que nous avons reçeu de vous? Et ſi vous n'avez pas eu lieu de l'attendre, (comme ſans doute vous n'auriez pas eu raiſon) pourquoy voſtre Senat a-t'il voulu m'envoyer une Ambaſſade inutile? Veritablement la haute reputation que voſtre bonne conduite vous donne, eſt bien fondée: & l'Eſtat floriſſant de voſtre illuſtre Republique, qui depuis tant de Siecles a ſceu maintenir ſa gloire & ſa grandeur, eſt une preuve indubitable de voſtre adreſſe, aux choſes de cette nature. Mais je ſuis pourtant obligé de vous dire en cette occaſion, que comme vous abondez en jugement, vous manquez un peu de memoire; veu (dis-je) les choſes paſſées, & la priere que vous me faites aujourd'huy. Eſt-il poſſible que vous ayez entierement perdu le ſouvenir du miſerable eſtat, d'où vient de ſortir ce Royaume; & de l'impitoyable refus que fit voſtre Republique au feu Roy Vladiſlaüs mon devancier? L'orage qui ſe formoit à Conſtantinople, pour venir fon-

dre ſur la Hongrie, ſe faiſoit déja entendre par toute la Terre : la formidable puiſſance du Turc eſtoit déja preſte d'inonder toutes nos Provinces, il avoit armé toute l'Afrique ; il avoit armé preſque toute l'Aſie, & quaſi toute l'Europe contre nous : & vray ſemblablement, il falloit que nous ſuccombaſſions ſous des forces ſi prodigieuſes, & tant inégales aux noſtres. La Hongrie ayant touſiours eſté comme le Bouclier de toute la Chreſtienté, & comme une Digue inébranlable, qui s'eſt touſiours oppoſée aux ravages de ce dangereux torrent ; cét inſatiable Vſurpateur avoit juré de luy arracher ce Bouclier, & d'abatre ce ferme Ramparr, qui s'oppoſoit perpetuellement à ſes cruelles inondations. En cette fâcheuſe conjoncture, le jeune & courageux Vladiſlaüs n'oublia rien de tout ce qui pouvoit fortifier ſon party, & le ſauver de ce naufrage : & comme il ſçavoit qu'outre l'intereſt general que vous aviez auec tous les Chreſtiens en cette affaire commune ; vous en aviez encore un particulier, à cauſe du Friul que vous tenez en Terre ferme, & des Iſles que vous poſſedez en l'Archipel ; il fit tous ſes efforts pour vous obliger à faire avec luy une ligue offenſive & deffenſive contre ce redoutable ennemy. Il en-

voya pour cét effet ſes Ambaſſadeurs à Veniſe ; il fit repreſenter par eux au Senat, ce que la Republique devoit à l'honneur du Nom Chreſtien, & à l'ancienne alliance de la Couronne de Hongrie. Le Pape, comme Pere commun de tous les Chreſtiens, joignit ſes prieres aux noſtres, & tâcha de vous perſuader une choſe, à laquellle vous n'aviez pas moins d'intereſt que nous, & à laquelle la vertu & l'équité naturelle toutes ſeules vous devoient aſſez obliger. Cependant ſes perſuaſions & nos prieres furent également inutiles: il vous exhorta en vain ; nous vous priames en vain ; & vous euſtes la dureté de n'écouter ny ſes conſeils, ny nos remonſtrances ; & de nous refuſer abſolument le ſecours que nous vous demandions ; le ſecours qui nous eſtoit ſi neceſſaire, & le ſecours que nous avions tant de raiſon d'eſperer : allegant pour toute excuſe, qu'il n'euſt eſté ny beau ny juſte, de vous declarer contre un Prince qui ne vous avoit rien fait, qui vous deuſt obliger à cela. Mais voſtre cruelle Politique n'en demeura pas dans ces termes : la neutralité méme ne vous ſembla pas aſſez ſeure pour conſerver voſtre repos : il ne vous ſuffit pas d'eſtre ſpectateurs de nos miſeres, vous vouluſtes encore les augmenter. En

ne vous declarant pour l'un ny pour l'autre, vos forces auroient au moins donné quelque ombrage au Turc, & l'auroient poſſible fait marcher plus lentement, dans un deſſein de cette importance : au lieu que par l'infame & criminelle alliance que vous fuſtes faire avec luy en ce temps-là, vous luy oſtaſtes tous les ſoupçons qu'il euſt pû avoir de vos armes : vous luy fiſtes ſçavoir que vous le craigniez ; vous luy appriſtes que nous ne ſerions aſſiſtez de perſonne : & bref vous nous abandonnaſtes à ſa fureur ; nous nous expoſaſtes à perir mal heureuſement ; ou pour mieux dire, vous expoſaſtes toute la Chreſtienté à ce danger, & vous vous y expoſâtes vous-mémes. Or qu'avint-il de cét inhumain abandonnement, & quel fut le ſuccés de cette guerre infortunée, que nous fûmes contraints de ſoûtenir ſeuls ? Vous le ſçavez Venitiens, toute la Terre le ſçait comme vous ; & nous le ſçavons mieux que toute la Terre, puis que les bleſſures que nous receuſmes en ce temps-là, ſeignent encore, & que le temps n'aura point aſſez d'années, pour en eſteindre la triſte memoire, ny aſſez d'ombre pour en effacer le funeſte ſouvenir. Il avint donc qu'avec des forces tant inégales, & par les conſeils inconſi-

derez des flateurs, le brave & infortuné Vladiſlaüs perdit deux Batailles au delà du Danube, il avint qu'un nombre infiny de Soldats, & de perſonnes de condition, moururent ou furent faites eſclaves en cette Bataille, que nous perdîmes dans la plaine de Varnes, & depuis dans celle de Coſobe, païs des Triballiens; il avint que le jeune & vaillant Vladiſlaüs y perdit la vie, en combatant genereuſement; il avint que ces deux plaines furent couvertes de ſang Chreſtien; il avint que tout un Royaume fut remply d'horreur & de confuſion; il avint que mille veuves deſolées, invoquerent l'ire du Ciel contre vous, pour la perte de leurs maris: il avint que mille orphelins vous demanderent leurs peres: que mille peres vous redemanderent leurs enfans: & il fût avenu enſuite, que toute la Chrêtienté euſt pery dans noſtre perte, ſi la bonté de Dieu, plus grande encore que voſtre crime, n'euſt ſuſcité pour la deffenſe de ſes Autels, & de ſa gloire, & pour la protection du Nom Chreſtien, l'invincible Huniades, mon Seigneur & Roy; & mon Pere. Mais helas, tous ces malheurs n'ont pas eſté les derniers qu'un abandonnement ſi cruel nous a cauſé! Ils ont eu de funeſtes ſuites, & de dange-

reuſes conſequences : parmy ces pertes generales, j'en ay fait une particuliere, dont le Sceptre que je tiens, & la Couronne que je porte, ne me conſoleront jamais. Vous le diray-je ? le pourray-je dire ? mais le pourray-je celer ? le grand & l'invincible Huniades a perdu luy-même la vie, par les glorieuſes bleſſures qu'il a receuës en cette mal-heureuſe guerre, dont vous fuſtes les ſpectateurs. Il fit cent fois fuïr les Turcs devant ſa redoutable épée, mais aprés tout, il ne pût éviter enfin le tranchant de leurs Cimeterres. La victoire le ſuivit en mille occaſions, mais helas ! elle l'abandonna à la derniere : Il fut long-temps le Rampart de la Chreſtienté ; mais enfin ce Rampart fut abattu, quelque ferme qu'on le viſt eſtre. Il combatit, il vainquit, il triompha : mais aprés ces combats, ces victoires & ces triomphes, il fallut qu'il cedaſt à la Fortune. Il eut le bon-heur de monter au Throſne : mais ce ne fut que pour deſcendre au Tombeau. Il ſe fit Roy par ſa valeur : mais il ceſſa d'eſtre homme par la lâcheté de ceux qui l'abandonnerent. Il acquit une loüange immortelle : mais, helas ! il n'acquit cette immortalité que par ſa mort. Enfin, la Hongrie perdit ſon Roy ;

La Chreſtienté perdit ſon Protecteur ; l'Europe perdit ſon plus grand ornement: & Mathias l'aſſiſtance duquel vous implorez aujourd'huy, perdit ſon Seigneur & ſon Pere. Jugez donc, Venitiens, ſi n'ayant pas perdu la memoire de ma perte, & de voſtre inhumanité, vous avez raiſon d'eſperer le ſecours que vous me demandez maintenant ? Jugez donc ſi vous avez raiſon de croire que le ſang d'un Pere ; & d'un Pere tel que Huniades, ne ſoit pas plus éloquent que vous, & plus perſuaſif que voſtre harangue ? Ha ! ſi le droit des Gens n'eſtoit un droit inviolable entre les Princes qui font profeſſion d'honneur & de probité : & ſi les perſonnes des Ambaſſadedeurs n'eſtoient ſacrées parmy les Peuples les plus barbares, & les moins civiliſez : quelque audace que vous ayez fait paroiſtre en vos diſcours & en en vos prieres, il ſeroit bien difficile que la crainte ne s'y mêlaſt, & quelque douceur que je puiſſe avoir : il ne me ſeroit pas plus aiſé de m'empécher de me vanger. Mais puis que ce droit des Gens vous eſt un Azile, qui met voſtre teſte à couvert des foudres d'une colere ſi juſte & ſi bien fondée, puis que Dieu ſeul s'eſt reſervé la vangeance, comme ſe connoiſſant ſeul capa-

ble de l'exercer équitablement : puis qu'il n'y a que luy qui puiſſe *ſe vanger ſur les enfans, de l'iniquité des Peres, & les pourſuivre juſques à la troiſiéme Generation* : Puis que d'ailleurs la longueur du temps a quaſi refermé cette playe, que vous avez penſé r'ouvrir ; & puis que ce temps qui vient à bout de toutes choſes, a calmé toute ma colere, & oſté toute l'amertume de mon reſſentiment : ne ſoûlevons plus ces flots appaiſez : laiſſons dormir la tempeſte & les vents, & ſans méler aucune aigreur à vos paroles, ou du moins aucune haine à nos ſentimens : examinons ſans trouble & ſans confuſion, ce que vous fiſtes autrefois, & ce que vous voulez que je faſſe maintenant : & renvoyons avec un œil des intereſſé l'injuſtice de mes reproches, ou celle d'une ſi mauvaiſe action. Il eſt certain (& l'experience de tous les ſiecles nous l'apprend & nous le monſtre) que le delectable, l'honneſte ou l'utile, ſont les trois puiſſans reſſorts qui font mouvoir, aprés Dieu, toute cette grande & merveilleuſe Machine de l'Univers: quelque differente que puiſſe eſtre une intention, il faut neceſſairement qu'elle panche vers une des ces trois choſes ; & que celuy qui la conçoit, ait de neceſſité

un de ces trois objets. Depuis les plus baſſes conditions d'entre les hommes, juſques aux plus relevées, toutes agiſſent par un de ces trois principes : & aucune d'entr'elles ne peut agir par aucun autre motif. Les Monarques & les Bergers : les Conquerans & les pacifiques : les Gens de guerre & les Gens de lettres : les ſaçvans & les ignorans ; les ſages & ceux qui ne le ſont pas ; les forts & les foibles ; les vertueux & les méchans, les vieux & les jeunes, les hommes & les femmes ; bref, tout ce qui vit & reſpire, ſans excepter meſme les animaux ſans raiſon ; tout, dis-je, a pour but une des trois choſes que j'ay dites, tout la regarde comme ſon Souverain bien ; & tout embraſſe avec ardeur les moyens qui ſemblent eſtre propres pour y parvenir. Les voluptueux n'oublient rien de tout ce qui peut accroiſtre ou faire durer leurs plaiſirs : Les ambitieux tentent toute choſe, pour pouvoir obtenir la gloire, où leur grand cœur les fait aſpirer : & les avares ne croyent rien d'illicite pour amaſſer des treſors. Voyons donc par lequel de ces trois motifs, voſtre impitoyable Republique pût eſtre obligée à pratiquer envers nous, une ſi cruelle procedure, & à nous faire un refus ſi dangereux & ſi

plein

plein d'inhumanité. Pour le premier, quelle apparence y a-t'il, qu'un peuple qui fait partie de l'Europe; qu'un Peuple civiliſé; qu'un Peuple qui profeſſe le Chriſtianiſme, ait eu la barbarie de trouver quelque volupté en la deſolation de nos Provinces; en la ruine de nos Villes; en l'embraſement de nos Temples; en la defaite de nos Armées, & au meurtre de tous nos ſoldats? Quoy, le butin & le pillage; quoy, le fer & le feu; quoy, les larmes & le ſang; quoy, les bleſſez & les morts auront eſté des objets divertiſſans pour voſtre veuë; & vous aurez pû trouver quelque volupté bizarre & extravagante, en des choſes capables de donner de l'horreur & de la pitié aux ames les plus inſenſibles? Quoy, des montagnes d'hommes tuez & tous couverts de bleſſures; quoy des vieillards tirez par la barbe & par les cheveux, & poignardez ſur les corps de leurs enfans; quoy, des enfans arrachez de la mammelle, & écraſez contre les murailles; quoy, des meres échevelées, & perçant le Ciel par des cris horribles; quoy, des filles miſerablement expoſées à l'inſolence des Janiſſaires; quoy, le ſang de deux grands & braves Rois répandu juſques à la derniere goutte; quoy, des Temples prophanez; des

Preſtres meurtris ; des Autels briſez, & toutes les choſes ſacrées entre les mains prophanes & ſacrileges des Turcs, quoy, tout cela, dis-je, vous aura pû donner du plaiſir ? & vous aurez pû voir non ſeulement d'un œil ſec, mais d'un œil ſatisfait & content, des objets ſi épouventables, & des miſeres ſi dignes de compaſſion ? Quoy, l'on aura parlé de Neron comme d'un monſtre à faire honte à la Nature, pour avoir regardé brûler Rome ſans douleur ? & vous aurez veu brûler tout un Royaume ſans affliction, & vous ne paſſerez pas pour des Monſtres, indignes de voir le jour, & dignes de le perdre avec autant de douleur que dignominie ? Je vous en fais juges vous-mémes. Quoy des Chreſtiens auront veu perir des Chreſtiens comme eux, & tomber à monceaux ſous le Cimeterre des Infidelles, & ils auront eu l'inhumanité de s'en réjoüir ? Quoy, des Italiens auront pris les mœurs des Leſtrigons & des Antropophages, & auront quaſi mangé des hommes, ou du moins les auront veus déchirer & mettre en pieces, & ils auront pû trouver quelque contentement en des objets ſi peu propres à en donner ? Ha ! non, non, quelques barbares que vous nous ayez eſté, & quelque rigueur ex-

ſréme que vous nous ayez tenuë, nous ne ſçaurions croire encore que des hommes, que des Venitiens, que des Chreſtiens, ayent pû rire de nos larmes, ſe baigner dans noſtre ſang, & ſe réjoüir de nos diſgraces. Ceux qui ſont incapables de commettre de grands crimes, n'en ſoupçonnent pas aiſément les autres : & leur innocence leur fait juger d'autruy par eux-meſmes, tant qu'ils ne ſont pas forcez de changer de ſentimens. Nous ne croirons donc point que le delectable ait eſté l'objet que vous avez eu, en nous refuſant voſtre aſſiſtance, & en nous expoſant à la barbarie des Mahometans : puis qu'il eſt hors d'apparence que vous ayez pû concevoir la penſée de le trouver en des choſes ſi contraires à l'humanité, & ſi directement oppoſées à tout ce qui peut donner quelque joye, ou quelque ſatisfaction. Mais puis que le delectable n'a pû eſtre vôtre objet, voyons du moins ſi l'honorable vous aura pû faire agir : & ſi ç'a pû eſtre par ce motif, que vous nous avez expoſez en proye à la colere des Turcs ; & que vous avez mis toute la Hongrie, & méme toute la Chreſtienté, ſur le bord du precipice ; & s'il faut ainſi dire, à deux doigts de ſa perte univerſel-

le. Ceux qui ont le plus ſoigneuſement examiné en quoy conſiſtoit la veritable gloire des Princes; après avoir agité cette queſtion de cent manieres, & l'avoir regardée d'autant de biais differens; ſont tous demeurez d'accord, qu'elle conſiſtoit principalement, *à proteger les foibles, & à reſiſter aux Puiſſans.* Ouy, c'eſt en cela ſeul que conſiſte la veritable generoſité; c'eſt en cette vertu desintereſſée, que les Princes trouvent cette gloire éclatante, & cette reputation ſans tache, qu'ils doivent chercher toute leur vie; & l'éclat de laquelle ils doivent toûjours preferer à celuy de leur Sceptre & de leur Couronne méme; En effet, toutes leurs autres actions, quelques grandes qu'elles puiſſent eſtre, & quelques belles qu'elles paroiſſent aux yeux du monde, peuvent eſtre mal expliquées, & recevoir une mauvaiſe interpretation. Les Conquerans peuvent eſtre creus démeſurément ambitieux; les pacifiques peuvent eſtre creus timides; les rigoureux paſſent aiſément pour cruels; les Clemens ſont ſoupçonnez d'eſtre foibles; les liberaux ſont accuſez d'eſtre prodigues, les bons ménagers ſont tenus avares, les vaillans paſſent ſouvent pour temeraires; les prudens peuvent eſtre creus

lâches ; la Majeſté des Princes peut eſtre priſe pour orgueil ; leur facilité peut eſtre priſe pour une baſſeſſe : s'ils ſont trop graves, on ne les aime point ; s'il ſont trop familiers on les mépriſe ; s'ils ſont fort gais, l'on dit que la miſere des Peuples ne les touche point ; s'ils ſont fort triſtes, l'on dit que rien ne les oblige ; s'ils ſont prudens, l'on dit qu'ils ſont fourbes ; s'ils ſont francs & ingenus, l'on dit qu'ils n'ont point de prudence : En un mot, toutes leurs actions, toutes leurs paroles, & méme toutes leurs penſées ſont ſujettes à recevoir un mauvais ſens, de l'envie & de la malice des hommes. Il n'y a donc que cette protection des foibles (quand elle eſt franche & ſans intereſt caché) qui n'a point beſoin d'Apologie ; il n'y a que cette genereuſe reſiſtance que l'on fait à l'oppreſſion des plus forts, qui ſoit generalement approuvée : & dans un deſſein de cette nature, il ne faut ny raiſons ny manifeſtes, pour autoriſer les armes des Illuſtres Guerriers. La choſe parle d'elle-méme ; chacun invoque l'aide du Ciel, ſur ces Troupes Auxiliaires ; & [illegible] plus hautes entrepriſes ne ſont condamnées de perſonne, non pas meſme de leurs ennemis. La voix publique donne à ces Princes genereux ſes glorieux Ti-

tres de Deffenſeurs de la liberté, de Protecteurs de l'innocence ; d'apuis des Trones ébranlez ; de Reſtaurateurs des Etats ; de fleau des Tyrans : & la Poſterité conſerve leur Nom, & revere leur memoire, comme des choſes que la Vertu a conſacrées, & qui ne doivent jamais finir. Le Marbre & le Bronze ſont employez à éterniſer cette gloire : Les livres & les hiſtoires de toutes les Nations en parlent en toutes les langues : Les Peres en parlent à leurs enfans ; ces enfans en parlent aux leurs ; & ceux cy aux autres qui viennent aprés : & de cette ſorte par une immortelle & glorieuſe tradition, la reputation de ces grands Hommes, paſſe de bouche en bouche, d'âge en âge, & de Siecle en Siecle, s'éterniſe dans l'Univers. Or ſi jamais une Republique a trouvé une de ces occaſions favorables, la voſtre l'avoit ſans doute trouvée en la protection que nous vous demandâmes, & que vous nous refuſâtes ſi cruellement. Nous eſtions foib'es, nos ennemis eſtoient puiſſans ; ils eſtoient agreſſeurs, nous eſtions ſur la defenſive ; ils vouloient uſurper noſtre Royaume, nous voulions deffendre noſtre Patrie ; ils n'avoient aucun droit en leurs pretentions, nous n'avions aucune injuſtice en noſtre

deffenſe; Que vous diray-je encore? ils eſtoient Turcs, & nous Chreſtiens; ils eſtoient même vos ennemis naturels, nous eſtions vos Alliez & vos freres; & ſur tout (comme je l'ay déja dit) ils eſtoient forts, & nous eſtions foibles; ce qui devoit nous ſuffire pour obtenir voſtre protection, ſi vous euſſiez eſté veritablement genereux, & que vous euſſiez aſpiré à la veritable gloire. En effet, quel honneur plus grand euſſiez-vous pû jamais recevoir, que celuy de vous oppoſer vigoureuſement à ce torrent de flâme & de fer, qui venoit de ravager deux Empires, & dix Royaumes? Quelle gloire euſt eſté la voſtre, d'arreſter les conqueſtes de ce Monſtre, qui avoit renverſé le Troſne du grand Conſtantin, & éteint la Race Imperiale des Paleologues; Quelle reputation n'euſſiez-vous acquiſe en vengeant la nouvelle Rome des inſolences de ces Barbares? Et ſur tout, quelle loüange n'auriez-vous pas meritée en protegeant noſtre foibleſſe contre ſi un puiſſant ennemy? S'oppoſer à ceux qui font du mal, & deffendre ceux qui le ſouffrent, eſt un ſentiment que l'équité naturelle inſpire, & qui tombe dans le cœur de tout les hommes, tant qu'il demeure en ſon aſſiette ordinaire: &

tant que les paſſions ne l'aveuglent point & ne déreglent point ſa conduite. il eſt preſ que impoſſible a tout cœur bien né, de ne ſe ranger pas du party du foible, & de ne s'oppoſer pas à l'injuſte violence du plus fort. Un inſtinct naturel nous y pouſſe; la compaſſion nous y force; la raiſon nous y convie: & comme nous ſentons bien en nous-meſmes, qu'un pareil traittement nous ſeroit fort rude; un ſentiment d'humanité fait que nous ne pouvons le ſouffrir en autruy. Certainement il n'y a que les Statuës & les Venitiens, qui en une pareille rencontre demeure ſans mouvement & ſans action: il ne faut pas eſtre homme, pour eſtre inſenſible en ces occaſions: & c'eſt eſtre, non pas homme raiſonnable; non pas ſimplement animal ſenſible; mais nue pierre ſans ſentiment, que de refuſer ſon ſecours à l'oppreſſé qui le demande, & qui en a neceſſité. Que s'il eſt honteux de refuſer ſon aſſiſtance à celuy qui l'implore, & de ne s'oppoſer pas à l'injuſtice du plus fort; combien eſt-il plus honteux, non ſeulement de regarder perir le foible; non ſeulement de ne le ſecourir pas: non ſeulement de ne s'oppoſer point à la violence qui l'opprime; mais d'aider encore à l'opprimer, & d'aller lâchement ſe joindre à

celuy qui n'eſtoit déja que trop capable tout ſeul de perdre cét infortuné : Ha ! Venitiens, il y a quelque choſe de ſi bas & de ſi rampant en cette inhumaine procedure ; & quelque choſe de ſi noir en ce cruel aſſaſſinat, qu'on voit bien que ce fut encore moins l'honneſte que le delectable, qui vous engagea dans cette mauvaiſe action : qui bien loin de vous acquerir de la gloire, vous couvrira éternellement de reproche & d'infamie. Car enfin, ſi vous eſtiez nos ennemis, pourquoy falloit-il attendre à vous declarer tels, que le Turc ce fût declaré contre nous ? & ſi vous eſtiez nos amis ; pourquoy falloit-il vous joindre à ce Barbare, & luy aider à nous détruire : Ha ! non, non, la gloire ne fut jamais voſtre objet, dans une action ſi baſſe & ſi noire : la volupté ne fut jamais voſtre objet, dans une action ſi cruelle : Il nous reſte donc à voir ſi l'utile s'y trouvoit plûtoſt que l'honneſte & le delectable ; & ſi ce fut luy qui vous obligea à ce lâche abandonnement. Quand il ſeroit auſſi vray qu'il eſt faux, que les Rois, les Princes Souverains, & les Republiques, ne devroient abſolument conſiderer que le repos de leurs Etats, & leur utilité particuliere : quand, dis-je, l'équité naturelle, la

ſocieté civile ; les Alliances des Couronnes ; la conformité des Religions ; les intereſts communs ; la gloire & la reputation, ſeroient des choſes indifferentes ; vous ne trouveriez pas meſme cette utilité pretenduë en la mauvaiſe action que vous fiſtes lors. En effet, quelqu'un peut-il avoir la moindre teinture des principes de la Politique, & de cét Art qui enſeigne à regner, & ne ſçavoir pas *qu'un voiſin puiſſant eſt un dangereux voiſin* ? Qu'il eſt tres-avantageux, que des fleuves & des montagnes ſeparent ſes Eſtats des noſtres : afin que les uns & les autres ſoient comme des barrieres capables d'arreſter ſon ambition. Et plus avantageux encore, qu'un Prince moins redoutable que luy, par le nombre de ſes Sujets, & par l'étenduë de ſes Terres, éloigne ſes bornes de nos frontieres ; & ſoit au milieu de ces deux Puiſſances, comme un obſtacle éternel, à l'injuſte uſurpation de l'une & de l'autre. Ne valoit-il pas beaucoup mieux pour la République de Veniſe, que le Troſne des Rois de Hongrie demeurât debout, & que la valeur de ſes Princes la couvrît de ce coſté-là, que de voir les Païs où s'étend ſa domination, tous environnez de Janiſſaires ; & des Drapeaux couverts de

Croiſſans, mêlez parmy les Eſtendars de Saint Marc ? Ignoriez-vous que le voiſinage entretient une eternelle jalouſie ; & que la jalouſie d'un rival infiniment plus fort que nous, eſt infiniment à craindre ? Ne ſçaviez-vous pas que ce redoutable Voiſin ne manque jamais de pretexte ; & que l'occaſion de s'agrandir, que par nôtre perte il auroit ſi favorable, tenteroit une ame beaucoup plus moderée que la ſienne ? Ignoriez-vous que la puiſſance formidable des Othomans, eſt comme ces maladies contagieuſes, deſquelles on ne ſe peut garantir qu'en s'en éloignant ? Pouviez-vous croire que des Turcs fuſſent meilleurs voiſins que des Chreſtiens, & que la Politique de l'Alcoran, fût plus ſcrupuleuſe que la morale de l'Evangile ? N'aviez-vous jamais éprouvé que les anciens amis ſont plus aſſeurez que les nouveaux ; & qu'au corps politique auſſi bien qu'au corps humain, toute mutation eſt dangereuſe ? Ne ſçaviez-vous pas que l'ambition des Conquerans eſt comme la Mer, qui n'a quaſi ny fonds ny rive ; & que celle de Mahomet ſecond eſtoit un feu devorant, qui venoit de conſumer tant d'Empires & tant de Royaumes ? Qu'elle ſeureté donc pouviez-vous avoir en l'amitié d'un Prince de

ſon humeur: & quel avantage ſi grand pouviez-vous attendre de ſon Alliance, qui vous deuſt obliger à faire ce que vous fiſtes? Eſperiez-vous que ce ſuperbe Barbare partageroit ſes conqueſtes avec vous; & pretendiez-vous avoir voſtre part en nos funeſtes dépoüilles? Ne ſçaviez-vous pas que comme parmy les Nations civiliſées, l'on n'appelle gueres volontiers un autre au partage de la gloire; que de meſme parmy les Nations Barbares, l'on appelle encore moins volontiers un autre au partage du butin? Comme c'eſt l'unique but de leurs entrepriſes & le ſeul objet de leurs armes, ils n'ont garde d'y endurer des compagnons: & ceux dont l'ambition inſatiable, trouve que tout eſt trop peu de choſe pour s'aſſouvir, n'ont garde de pouvoir ſe contenter d'une partie. Qui ne ſçait que l'avarice, auſſi bien que l'ambition & la cruauté, eſt l'inclination dominante des Turcs? Que cette Nation n'agit jamais par aucun autre principe? & ainſi qui pouvoit ignorer que vous alliez faire une lâcheté inutilement? D'ailleurs en l'eſtat qu'eſtoient lors les affaires de Hongrie, & celles de toute la Chreſtienté, n'eſtoit-il pas facile à Mahomet ſecond, de voir que l'intereſt ſeul vous faiſoit agir; que

vous cherchiez voſtre ſeureté, & non pas ſa gloire, que vous ne nous abandonniez que pour vous ſauver; que vous ne recherchiez ſon amitié, que pour éviter ſa colere; que la crainte vous faiſoit proceder de cette ſorte, & non pas l'amour; & qu'enfin vous ne regardiez purement que vôtre avantage, dans la honteuſe Alliance que vous faiſiez avec luy? Or quelle obligation pretendiez-vous qu'il vous deuſt avoir d'une choſe de cette nature? & quelle raiſon aviez-vous d'eſperer qu'il vous en ſceuſt gré? De plus, aprés avoir veu abandonner cruellement en leur extréme neceſſité, vos anciens Alliez, vos anciens Voiſins, ou plûtoſt vos freres; veu la conformité de la Religion, & celle des Loix & des Mœurs; quelle aſſeurance vouliez-vous qu'il peuſt prendre en vos promeſſes, aprés vous en avoir veu violer de ſi ſaintes? Et quelle foy vouliez-vous qu'il ajoutât en vos paroles, aprés vous avoir veu manquer de foy? Ajoûtons encore, que ce qui affermit les Traitez, & ce qui rend le Alliances aſſeurées, & la paix durable: c'eſt lors que ces Traitez, ces Alliances, & cette Paix ſont également avantageuſes aux Rois, aux Princes Souverains, ou aux Republiques qui les font: parce que cette égalité ne-

ceſſaire, & ces avantages reciproques, obligent les uns & les autres, à l'exacte obſervation des Articles dont ils ſont convenus enſemble. Mais icy, quelle proportion y avoit-il entre la Republique de Veniſe, & le vaſte Empire du Turc : Quel avantage pouvoit recevoir de vos foibles Troupes, un Conquerant ſuivi d'un million de ſoldats : Quel profit pouviez-vous apporter à celuy qui entaſſe les Sceptres & les Couronnes à monceaux; qui deſole plus de Royaumes & d'Empires, que vous n'avez quaſi de Villes ſous voſtre domination ? & de qui les Armées formidables, couvrent les plaines les plus larges, où elles ſont rangées en bataille, & tariſſent preſque les Rivieres, au bord deſquelles on les voit camper ? N'eſtoit-ce pas vouloir ajoûter un petit ruiſſeau à l'Ocean, que de joindre vos Troupes aux ſiennes ? Et n'eſtoit-ce pas tomber dans une erreur auſſi grande, que vos forces eſtoient petites, que de croire que Mahomet obſerveroit religieuſement les Articles d'une Confederation, à laquelle il ne pouvoit trouver ny utilité ny gloire; ſur tout aprés le dangereux exemple que vous veniez de luy donner, qu'on peut violer les Alliances ſans ſcrupules? Eſt-il poſſible que l'Hiſtoire de Turquie,

vous ſoit ſi abſolument inconnuë, que vous n'ayez pas ſceu que cette Nation impie & barbare, fait profeſſion ouverte de manquer de foy, de violer la ſainteté des Traitez; de ſe moquer de la foy Publique; & de mépriſer le Droit des Gens? Ne ſçaviez-vous pas qu'ils appellent les Chreſtiens *Iaours*, c'eſt à dire Chiens; & que par cette injure, ils tirent cette conſequence de leur argument, qu'ils ne ſont pas obligez de tenir parole à des chiens? Mais ne ſçaviez-vous pas qu'ils ne l'obſervent non plus envers ceux de leur Nation & de leur croyance, qu'envers nous qui ſommes leurs ennemis? Aviez-vous ignoré la perfidie de Bajazet, qui aprés la mort de ſon Pere, envoya querir Soliman ſon frere aîné, ſur le pretexte de le vouloir faire couronner: & qui aprés avoir abuſé de la facilité de ce Prince, le fit inhumainement eſtrangler; & introduiſit le premier dans la Famille Othomane une barbarie qui fait horreur, & qui n'a eſté depuis que trop ſouvent & trop cruellement imitée? N'aviez-vous pas plus appris, qu'Orchan ſecond Empereur des Turcs, feignit de s'accorder avec quelque Prince d'Aſie, pour défaire plus aiſément les autres, & qu'il les défit aprés eux-mémes fort aiſément; parce

qu'il les avoit diviſez ? N'aviez-vous jamais leu dans l'Hiſtoire Romaine cette remarque commune du faiſſeau de verges, qui toutes enſemble ſont difficiles à rompre, & qui ſeparées, ſe rompent toutes facilement ? Enfin, eſtiez-vous ſi peu verſez en la Carte, que vous ne ſceuſiez pas que vous n'eſtiez déja que trop proches voiſins de ce Prince du coſté de l'Archipel, ſans le vouloir eſtre encore de celuy du Friul & de la Dalmatie ? Ne ſçaviez-vous pas que les fontaines & les rivieres, tant qu'elles coulent ſeparées, ne ſont gueres conſiderables ; & que lors qu'elles ſont toutes enſemble, elles compoſent une mer vaſte & profonde qui ſe fait craindre aux plus aſſeurez ? Ne deviez-vous pas conclurre de là, que tant que les Princes, & les Republiques Chreſtiennes ſeront en bonne intelligence, & dans une ferme union, les uns & les autres pourront ſans doute reſiſter à la puiſſance du Turc, & arreſter le progrez de ſes dangereuſes conqueſtes, avec aſſez de facilitez ? Mais que toutes les fois qu'on les verra diviſez, plus facilement encore ce redoutable ennemy les deſtruira tous, les attaquant ſeparément, & les uns aprés les autres : Ha ! non, non, aucune de ces juſtes conſiderations,

ne vous entra dans l'eſprit : l'intereſt particulier l'emporta ſur l'intereſt general : l'eſtat preſent des choſes, fut plus fort que la crainte de l'avenir : & voſtre avenglement fut ſi grand, que vous vous jettâtes vous-mémes dans un abyme, en penſant éviter un precipice. C'eſt en cela qu'on voit la Juſtice de Dieu ſur la teſte des pecheurs : leur fauſſe prudence penſe ſe ſauver d'un peril, & elle tombe dans un autre ; leur mauvaiſe fineſſe croit tromper autruy, & elle ſe trompe elle-méme : leur ſubtile Politique croit ſçavoir parfaitement l'Art de regner, & l'evenement fait voir que toutes ſes maximes ſont fauſſes : tant il eſt vray (comme l'Eſcriture le témoigne) *que Dieu ſouffle ſur les deſſeins des méchans, & les diſſipe comme une ombre, & comme de la fumée.* Que ſi de tout ce que j'ay dit, il paroiſt clairement, que ny le delectable, ny l'honneſte, ny l'utile, ne vous ont pû faire agir ; que reſte-t'il à conclurre, ſinon que par une inclination portée au mal vous avez voulu nous perdre : que vous avez trouvé quelque maligne joye en vos douleurs, ſans ſçavoir pourtant en quoy conſiſtoit cette joye : & bref que vous avez fait ce mal, parce que vous n'eſtes pas nais au bien ? Mais

comme cette excuſe ne ſuffit pas à des hommes de qui la volonté eſt libre : qui peuvent agir par élection, & ſe porter par choix au bien ou mal : au vice ou à la vertu : Ne ſommes-nous pas en droit à noſtre tour, de nous ſouvenir que la Juſtice vindicative n'eſt pas moins Juſtice, que celle qui donne les recompenſes? Ne ſçavons-nous pas que par le droit de la guerre, les repreſſailles ſont permiſes ? que la plus rigoureuſe Morale ſouffre qu'on reſiſte aux agreſſeurs ; qu'on ſe deffende de leur violence, & qu'on repouſſe la force par la force? Que ſi la Loy de Dieu meſme ordonnoit *œil pour œil, & vie pour vie* en la punition des crimes: ne devons-nous pas en vous imitant, aujourd'huy que la chance a tourné, & que les affaires ont changé de face : Ne devons-nous pas, dis-je, aller contracter une Alliance avec Mahome ſecond, aprés vous avoir refuſé le méme ſecours que vous nous refuſaſtes autrefois ? Ne devons nous pas aller joindre nos forces aux ſiennes ? Ne devons-nous pas l'aſſiſter de nos conſeils & de nos ſoldats ? Ne devons-nous pas luy aider à ravager vos Frontieres ; à deffaire vos Armées ; à forcer vos meilleures Places ; à faire des Eſclaves des vos Generaux ; à vous chaſ-

ſer de la Terre-ferme; & enſuite de toutes les Iſles que vous tenez en l'Archipel? Ne ſommes-nous pas obligez dans une conjoncture, ſi favorable, de méler nos Drapeaux à ſes Enſeignes, & de marcher conjointement contre cette orgueilleuſe Ville, dont les ſuperbes Ramparts font ombre à toute la Mer Adriatique, & commandent imperieuſement à tous les rivages d'alentour? Ouy, ſans doute, nous y ſommes obligez; & pour peu que nous écoutions la raiſon humaine, & le ſouvenir du paſſé, vous eſtes perdus, nous ſommes vengez, & Veniſe va ſervir d'exemple par ſon effroyable chaſtiment, à tous les ſiecles à venir, & apprendre à toutes les Republiques, à ne refuſer pas ſi cruellement & ſi lâchemẽt tout enſemble, leurs ſecours à leurs anciens Alliez. Ha! pour peu que nous voulions écouter la plus douce de toutes les tentations, & celle où ſuccombent les plus grandes Ames, la haute & belle vengeances que nous pouvons prendre de voſtre inhumanité! Et l'occaſion favorable, que la Fortune nous preſente, de nous ſatisfaire pleinement! Vous nous refuſaſtes voſtre ſecours, nous pouvons vous refuſer le noſtre. Vous fûtes faire Alliance avec noſtre ennemy, nous pouvons la faire avec le voſtre.

Vous augmentez vos Troupes aux Gennes, nous voyons croiſtre vos Armees à ſes Armees. Vous auvaites à nous deffaire, nous pouvons vous aider à vous mettre en pieces. Vous penſates ruiner noſtre Royaume, nous pouvons ruiner voſtre Republique. Vous avez eſté cauſe de la funeſte mort de deux de nos Rois, nous pouvons immoler ſur leurs Tombeaux, voſtre Duc & vos Senateurs. Vous avez aide a renverſer nos Bataillons, aux plaines de Varne & de Coſobe, nous pouvons aider a renverſer vos murailles; a brûler voſtre belle Ville, & à faire chercher les ruines parmy les meſmes Joncs & les meſmes Roſeaux, où ſe furent cacher vos Devanciers, pour ſe garantir de la violence des Huns. Ouy, Venitiens, nous le pouvons; & meſme en quelque façon nous le devons, mais à Dieu ne plaiſe que nous le voulions. L'action que vous fiſtes autrefois, nous a donné trop d'horreur, pour la vouloir imiter aujourd'huy: Si vous oubliâtes que nous eſtions hommes comme vous, nous tâcherons de n'oublier pas que vous eſtes Chreſtiens comme nous. Celuy qui nous a commandé *d'aimer nos ennemis*, trouvera bien meilleur encore, que nous

pables qu'ils puiſſent eſtre. Et puis, à dire les choſes comme elles ſont, quelle vengeance plus illuſtre ſçauroient deſirer les grands cœurs, que celle de voir ceux qui les ont offenſez, reduits à la dure neceſſité de leur faire des prieres ? Cela ſuffit, Venitiens, cela ſuffit à nous faire tomber les armes des mains, ou plûtoſt a nous les faire reprendre, pour vous proteger contre celuy qui vous attaque. Non, nous ne damandons point voſtre ſang, pour l'aver voſtre crime, puiſque vos larmes ſuffiſent. Ces deux grands Princes que voſtre rigueur a mis dans le Ciel, en les mettant dans le Tombeau, n'auront garde de condamner noſtre clemence : veu qu'en perdant leurs Couronnes, ils gagnerent celle du Martyre; plus precieuſe mille fois, que toutes celles de la Terre. Comme ils ſont ſans reſſentiment dans la Gloire, ils trouveront bon que nous ſoyons ſans colere, dans le chemin de la Gloire. Et comme ils ont donné leur ſang & leur vie, au bien de la Religion, ils approuveront ſans doute, que nous donnions le ſouvenir de nos mal-heurs & de vos fautes, au bien de cette même Religion. Qu'ils poſſedent donc, ces bien-heureux Eſprits, la recompenſe qu'avoient merité leur ſervices : Qu'ils

combat. Que ſi les particuliers y rencontrent tant d'obſtacles, quels doivent eſtre ceux des Princes & des Rois ? Et comment peuvent ne vouloir que ce qu'ils doivent, ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, & qui d'un ſeul acte de volonté, ſont en puiſſance de ruïner ceux qui les ont irritez ? Tenir la foudre & ne la lancer pas toûjours ſur la teſte des coupables, eſt quelque choſe de divin, & quelque choſe au deſſus de l'homme : *Punir, appartient aux Bourreaux, &, pardonner aux Dieux*, a dit un Poëte Latin : mais ſans doute la theorie de cette Science, eſt plus facile que la pratique. Les Princes n'oublient gueres en ces occaſions, que la Juſtice eſt diviſée en deux parties (comme je penſe l'avoir dit en quelqu'autre endroit de ce Livre) & que celle que l'on appelle vindicative, n'eſt pas moins équitable que l'autre, quoy qu'elle ſemble moins humaine. Ceux qui diſent *qu'ils puniroient, s'ils n'eſtoient pas en colere*, ſont auſſi rares que le Phenix : & l'Hiſtoire univerſelle n'en marque pas plus des uns que de l'autre, c'eſt à dire, qu'elle n'en a parlé que d'un. Or de la difficulté d'eſtre clement & puiſſant tout à la fois; de pouvoir punir & de pardonner ; de

pouvoir

pouvoir ſe vanger & ne le faire pas ; c'eſt trop peu dire, de pouvoir perdre ſes ennemis, & les deffendre : de tout cela (dis-je) on vient à connoiſtre parfaitement, combien grande eſtoit la vertu, & combien haute la generoſité de ce Prince dont nous parlons. Sans doute il n'avoit pas ſeulement apris la Morale d'Ariſtote & de Seneque ; il avoit ſans doute apris la Morale du Chriſtianiſme, qui eſt ſans comparaiſon plus excellente que toutes les autres, & de laquelle toutes les autres ne ſont que de foibles crayons. Il ſçavoit, ce grand Roy, que celuy qui s'eſt appellé *le Dieu des vengeances*, ſe les eſt reſervées à luy ſeul, parce que luy ſeul eſt capable de s'y porter ſans paſſion, & de punir ſans intereſt. Il ſçavoit que voir ſes ennemis à ſes pieds, eſt quelque choſe de plus glorieux, que de les voir dans le Tombeau : & il ſçavoit infailliblement, que quiconque a pû ſe vanger, eſt vangé, pourveu que ce ne ſoit pas par foibleſſe que l'on pardonne, l'outrage que l'on a receu. Certes de quelques biais que l'on enviſage ſon action, on la voit toûjours grande & toûjours belle. Elle n'eſt point comme ces Peintures, qui par

des illuſions d'Optique, changent de face ſelon les divers coſtez dont on les regarde : au contraire elle eſt ce qu'on dit qu'eſt la Verité, *toûjours une*, je veux dire toûjours admirable. Car enfin quand nous nous tiendrions dans les regles les plus exactes de la Politique, & que ſans conſiderer les maximes de la Religion, nous conſidererions ſeulement les ſeules maximes d'Eſtat ; qui doute que ce Prince ne fiſt bien d'en uſer comme il en uſa, & que ſa procedure ne fuſt auſſi prudente que genereuſe ? Ne ſçavoit-il pas que les ennemis du Turc, ne s'appellent ny Grecs, ny Hongrois, ny Venitiens, & qu'il en veut à la Chreſtienté toute entiere ? L'exemple de ſes propres ennemis, ne luy apprenoit-il pas ce qu'on doit attendre de cet Allié ? Et de toutes les choſes paſſées, ne devoit-il pas tirer des conſequences pour l'advenir ; & par là s'empeſcher de faire une faute par exemple ; & s'empeſcher de ſe perdre, en s'imaginant de ſe vanger ? Il le devoit, & il le fit, ce grand & genereux Prince : & ſa ſageſſe & ſa bonté meriterent & acquirent également une loüange immortelle, en la bouche de tous les hommes. Ceux qui ont dit que l'

valeur faiſoit dans les Ames, ce que la chaleur du Soleil fait dans les plantes, ont eu raiſon : car comme le premier fait du venin, en faiſant de la Ciguë & du Napelle, & des remedes en faiſant mille autres herbes ſalutaires ; de meſme, la Valeur produit des effets bien differents, dans de differentes Ames. En un mot, elle eſt genereuſe parmy les Lions ; elle eſt cruelle parmy les Tygres. Ie penſe que nous pouvons mettre entre ces derniers, Mahomet ſecond, & pour ſa valeur, & pour ſon humeur barbare. Aprés que ce foudre eut ravagé deux Empires & vingt Royaumes, & remply de ſang & de feu, la ſuperbe & infortunée Ville de Conſtantinople ; on luy preſenta parmy le riche butin, une Beauté ſans pareille. Elle luy plut ; il l'ayma ; car enfin les Tygres ayment : & ce Tygre apprivoiſé en fit lors toutes ſes delices. Sa fureur ſembla s'aſſoupir ; ſa valeur en fut ſuſpenduë ; & ſon ambition, qui le bruſloit jour & nuit, en paroiſſoit preſque eſteinte. Bref, cét inſolent Vainqueur fut vaincu de ſon Eſclave, & fut Eſclave luy-meſme, de la beauté de cette Greque. Cependant ſes avares ſoldats accouſtumez au pillage, com-

mencerent à murmurer de ſon oiſiveté, & de l'appeller honteuſe. Ce Tygre ſe réveilla aux cris de cette multitude : & ſa rage ſe réveillant avec luy (ô Dieu ! le pourray-je dire , & le pourra-t'on bien croire ?) il déchira cette innocente & mal-heureuſe Beauté ; il fit tomber d'un d'un coup de Cimeterre comme une victime , celle qu'il avoit adorée comme une Deeſſe ; & à laquelle la victime de ſon cœur , avoit eſté cent fois offerte. Il oſta la teſte, à celle qui luy avoit oſté ce cœur ; & cependant ſon amour nageant encore dans le ſang & dans les larmes , Voicy ce que je crois qu'il pût dire aux ſoldats qui l'écoutoient , & qui avoient cauſé ſa peine.

MAHOMET SECOND, aux Ianiſſaires.

I'Avois toûjours crû que je n'avois en toute l'eſtenduë de mon Empire, que des Eſclaves pour Sujets : que je pouvois juger ſouverainement des actions de tous ceux qui vivent ſous ma puiſſance, & que nul ne pouvoit avoir l'audace de juger des miennes. En effet, ce Caractere ſacré, qui diſtingue les teſtes Couronnées, d'avec celles des autres hommes, devoit eſtre inviolable en ma perſonne. Ce n'eſt point à ceux qui doivent commander, à obeyr ; ce n'eſt point à ceux qui font la loy, à la recevoir : & ce n'eſt point aux Peuples à ſe meſler de reprendre ceux qui par toutes ſortes de droits, peuvent diſpoſer de leurs vies comme il leur plaiſt. Car enfin, ſi les Princes Souverains, ſont vos Maiſtres legitimes, vous ne pouvez pas eſtre leurs Iuges : Ces deux qualitez ſont incompatibles ; il faut

donc ou les renverſer du Thrône, ou leur obeïr ſans reſiſtance & ſans reſerve : autrement ce n'eſt eſtre ny Eſclaves, ny Sujets, ny Tributaires, ny Vaſſaux : c'eſt vouloir uſurper la Soüveraine authorité, ſur tous les Princes de la Terre ; c'eſt vouloir leur arracher le Sceptre & la Couronne ; c'eſt leur vouloir donner autant de Rois qu'ils ont de Sujets ; autant de Maiſtres qu'il y a d'hommes en leurs Royaumes ; & c'eſt faire enfin une confuſion de toutes choſes, & troubler l'ordre de tout l'Vnivers. Cependant, quoy que je puiſſe dire avec verité ; que peu de Princes ont mieux appris l'Art de regner que je le ſçay, je n'ay pû toutesfois empeſcher que vous n'ayez eu l'inſolence de condamner une de mes actions, aprés en avoir loüé tant d'autres, qui vous ont comblez de gloire. Pour moy, je vous avoüe, que je ne puis trouver la cauſe de cette temerité ; car ſi vous me regardez comme voſtre Prince legitime, & comme deſcendu du premier des Othomans, quel reſpect ne me devez-vous pas ? Si en ſuite vous me conſiderez comme un Conquerant, & que vous regardiez parmy les Trophées qu'on m'a eſlevez, ce *grand nombre* de Sceptres & de Cou-

ronnes, que j'ay arrachées par ma valeur, à ceux qui les poſſedoient, quelle veneration ne devez-vous pas avoir pour moy ? Et ſi enfin vous me conſiderez encore comme un Prince, de qui l'inclination panche plus vers l'exacte Iuſtice, que vers la Clemence, qui aime mieux eſtre craint que aimé ; & de qui l'authorité ne s'eſt affermie que par le ſang de ſes plus proches & des plus Puiſſans de ſon Empire, quelle frayeur ne devez-vous pas avoir de l'irriter ? Cependant aprés avoir mis l'abondance dans vos Provinces ; aprés avoir conqueſté douze Royaumes & deux Empires ; apres avoir gagné trente deux Batailles rangées ; aprés avoir combatu, & payé de ma perſonne, en plus de cent rencontres ; aprés avoir donné des exemples de ma Iuſtice, qui ſembloient approcher un peu de la cruauté, à ceux qui ne ſçavent pas juſques où ſes bornes s'étendent : Aprés (dis-je) toutes ces choſes, l'éclat de mes actions, la grandeur de mes Triomphes, la reconnoiſſance de mes Victoires, ny la crainte de mes chaſtimens, n'ont pû vous empeſcher de murmurer ; de porter le feu juſques dans mon Serrail ; & tout cela, parce qu'aprés tant de guerres, tant de

peines, & tant de travaux, j'avois trouvé quelque douceur dans les yeux d'une belle Eſclave, & quelques repos dans les charmes de ſa converſation. Mais injuſtes que vous eſtes, voyez comment aprés avoir vaincu les autres, je me ſuis vaincu moy-meſme; voyez la funeſte victoire que j'ay remportée; & par les larmes du victorieux, jugez de la difficulté qu'il a euë à ſurmonter une telle Ennemie! Ouy, cruels, cette belle & mal-heureuſe perſonne, & ſans armes, & ſans deffenſe, m'a donné plus de peine que n'auroient fait les plus redoutables Ennemis! Ne pouvant pour vous ſatisfaire, luy oſter mon affection, il a falu luy oſter la vie: & d'un meſme coup de Cimeterre, contenter vos injuſtes deſirs; r'affermir mon Thrône ébranlé; & m'arracher le cœur moy-meſme. Ne penſez pas toutefois que ce beau ſang que j'ay répandu pour l'amour de vous, ne tire que quelques larmes de vos yeux: Non, non, vous n'en ſerez pas quittes à ſi bon marché: Vous voulez (dites-vous) que voſtre Prince renonce entierement à l'amour, & ne ſoit ſenſible qu'à l'ambition; vous demandez la guerre, & vous l'aurez. Mais je vous remeneray en des occaſions,

où vous verrez ſans doute qu'il y aura de la gloire à me ſuivre : & où (ſi vous n'eſtes point laſches) voſtre ſang me payera celuy que je viens de répandre. Mais que dis-je ! ce ſang que je viens de répandre eſtoit ſi noble, que rien ne le ſçauroit payer : il faudroit immoler cent teſtes couronnées, ſi je voulois proportionner les victimes, à celle à qui je les veux offrir : & il faudroit me ſacrifier moy meſme ; ſi je voulois expier la faute de ceux qui m'ont contraint de faire une ſi barbare action. Mais comme en me ſacrifiant j'abandonnerois ſa vengeance, il faut que je vive pour vous punir : afin d'aprendre aux autres Sujets à reſpecter mieux leurs Princes : & aux autres Rois, comment il faut chaſtier leurs Sujets. Ceux qui refuſeroient à leurs Souverains les tributs qu'ils leur doivent, ſeroient plus excuſables dans leur crime, que ceux qui oſent cenſurer leurs actions, & porter leur jugément ſur leur conduite. C'eſt une choſe aſſez naturelle, que d'aimer à garder pour ſoy, de l'Or, des Perles, & des Diamans, qui enrichiſſent une Famille, & qui ſervent à la commodité de la vie : mais de ravir la gloire de ſon Maiſtre, en expliquant mal ſes intentions, c'eſt une

faute qui n'a point d'excuſe, puis qu'elle ne peut eſtre utile à celuy qui la commet ; & qui par conſequent n'eſt pas pardonnable. Et puis, où voit-on que les Rois examinent les crimes de leurs Sujets avec tant de ſoin ? Y a-t'il quelqu'un d'entre vous, à qui l'amour, la haine, l'avarice, la vengeance, l'ambition, ou l'envie, n'ayent fait commettre cent fautes, qui parce qu'elles n'ont pas troublé la ſocieté civile, & qu'elles ne ſe ſont pas addreſſées à moy, ne vous ont pas ſeulement eſté reprochées ? Et pourquoy voulez-vous donc, injuſtes Cenſeurs que vous eſtes, que je réponde devant vous, (non pas d'un crime, car les Rois n'en ſçauroient commettre ;) mais de ce que n'eſtant pas inſenſible, je me ſuis laiſſé toucher à la Beauté la plus accomplie, que le Ciel euſt jamais fait naiſtre ? Mais ſi en cette occaſion, vous vous plaignez de la tendreſſe que j'ay euë, ce ſera pour la derniere fois. Apprenez par cét illuſtre ſang que j'ay répandu, que j'ay paſſé d'une extrémité à l'autre : apprenez par cette belle teſte que j'ay ſeparée de ſon corps, qu'il n'y en a point des voſtres qui ne puiſſe avoir le meſme deſtin : & par un ſi grand & ſi terrible exemple, craignez d'en ſervir

à ceux qui voudroient vous reſſembler. De tous les crimes que les Sujets peuvent commettre, celuy que vous avez commis, eſt ſans doute le plus directement oppoſé à la Puiſſance ſouveraine : Ouy, porter ſon jugement ſur les actions du Prince, eſt une faute plus grande, que nulle autre que vous puiſſiez vous imaginer. De toutes les autres choſes que vous pouvez entreprendre contre luy, il s'en peut ſans doute garantir : Si vous attentez contre ſa vie, ſes Gardes & ſa propre valeur le peuvent deffendre : mais d'un injuſte jugement, rien ne l'en ſçauroit ſauver. Vous terniſſez ſa gloire toutes les fois que vous en avez envie : & lors que le Prince ſonge avec plus de ſoin dans ſon Cabinet à voſtre proſperité, c'eſt lors que vous attribuez ſa retraite à faineantiſe, & à lâcheté ; & que ſans ſçavoir à quoy il penſe, vous ne laiſſez pas d'en penſer ce qu'il vous plaiſt. Ne vous imaginez pas que ce Caractere ſacré, qui met de la difference entre les Princes & leurs Sujets, conſiſte en la magnificence qui les environne ; en la puiſſance de leurs Armées, & en la richeſſe de leurs threſors : Non, ce n'eſt point tout cela qui fait la Majeſté des Rois :

Ce n'eſt point cela ſeulement qui doit les faire obeïr, & qui les doit faire regner : c'eſt un reſpect ſi profond & ſi grand dans l'ame de leurs Sujets, qu'il doit approcher de l'adoration ; c'eſt croire que le Prince ne peut faillir ; c'eſt ne ſe meſler jamais de juger de ſes actions ; c'eſt ſe laiſſer conduire ſans reſiſtance ; c'eſt ne demander ny la paix ny la guerre, c'eſt vouloir tout ce qu'il veut, & croire que tout ce qu'il veut eſt juſte. Enfin, c'eſt ſur le reſpect ſeul, que l'authorité des Rois eſt fondée, & par le reſpect ſeul qu'elle ſe peut conſerver. Quiconque manque à ce premier devoir, peut manquer à tous les autres : C'eſt le commencement de toutes les ſeditions ; de toutes les revoltes, & de tous les parricides. Il importe donc eſtrangement à tous les Princes, de tenir leurs Peuples dans ce profond reſpect, qui ſeul peut entretenir la tranquilité dans leurs Eſtats, & les faire veritablement Rois. L'ordre merveilleux qui paroiſt en la conduite de l'Vnivers, devroit ſervir de regle à tous les Peuples du monde. Depuis le commencement des Siecles, les rivieres coulent ſans retourner vers leurs ſources ; la Mer demeure dans ſes bornes ; le Ciel a ſes mouve-

mens infaillibles ; & toute la Nature ſuit les premiers ordres qu'elle a receus. Les ruiſſeaux qui coulent ſur du gravier ſeulement, ne portent point d'envie à ceux qui coulans dans une prairie, ont un lit de gazon & de fleurs. Les ſerpens rampent ſans envier le vol des oyſeaux : & chaque choſe ſe tenant ſatisfaite de la place que ſon Souverain luy a aſſignée, demeure en paix ; & par cette obeïſſance aveugle, luy rend le reſpect qui luy eſt deub ; & que je veux que tous les Peuples rendent à ceux que le Ciel a fait naiſtre leurs Maiſtres. Ouy, il faut les reſpecter quels qu'ils puiſſent eſtre : S'ils ſont vertueux, il faut faire éclater leurs bonnes qualitez : & s'ils ſont méchans, il faut cacher leurs vices avec plus de ſoin que les voſtres : ou pour mieux dire encore, il faut que les Sujets n'en connoiſſent jamais en leur Prince. Car comme il n'eſt point de vertu qui n'ait un vice qui luy reſſemble, ce n'eſt point à eux à diſtinguer l'exacte juſtice de la cruauté ; à connoiſtre ſi ce Prince eſt prodigue ou liberal ; s'il aime la paix, ou s'il craint la guerre ; s'il eſt timide, ou s'il eſt prudent ; s'il eſt temeraire, ou courageux ; s'il eſt œconome, ou avare ; & pour

tout dire en peu de paroles, celuy qui peut à tous les momens diſpoſer de leur vie, ne point ſubir leur jugement, ny eſtre ſoumis à leur cenſure : qu'ils ayent ſeulement ſoin d'eſtre vertueux, & du reſte qu'ils s'en remettent à la Deſtinée. Auſſi bien leurs murmures & leurs reprehenſions, ne corrigent preſque jamais ceux auſquels ils les adreſſent : ce ſont des traits qui réjalliſſent contre celuy qui les tire ; & qui ordinairement ne ſervent de rien. Mais (me direz - vous) nos plaintes, nos murmures, & nos cris ont réveillé voſtre valeur, de cét aſſoupiſſement, où les charmes de l'Amour vous avoient envelopé : Vous n'avez pas ſeulement quitté l'objet de voſtre paſſion, vous l'avez détruit ; vous avez eſté plus loin que nous ne voulions ; vous avez ſacrifié celle que nous nous contentions que vous abandonnaſſiez ; & nous tirons du moins cét avantage de ce malheur, que nous avons obtenu tout ce que nous demandions de vous, & meſme plus que nous ne vous demandions. I'avouë que j'ay fait ce que vous dites : mais ſçavez vous bien la raiſon qui me l'a fait faire ? ç'a eſté pour vous apprendre à ne juger jamais d'aucune de mes *actions.* Car enfin pour n'en mentir

pas, vous avez eſté trompez dans vos conjectures : Vous croyïez que l'amour avoit chaſſé l'ambition de mon cœur ; que les plaiſirs de la paix m'avoient oſté tous les deſirs de la guerre ; & que j'eſtois déja ſi accouſtumé d'obeïr aux volontez de cette belle Eſclave, que je ne ſçaurois plus l'Art de commander aux hommes. Avoüez la verité, lors que je l'ay amenée ſur ce funeſte Eſchaffaut, vous avez crû ſans doute que c'eſtoit pour vous montrer mon excuſe, dans la beauté de ſa taille, & dans la douceur de ſes yeux : mais encore une fois, apprenez que ce n'eſt pas à vous à eſtre mes Iuges, & que c'eſt à moy à eſtre le voſtre. Ie ne doute pas que ce ne ſoit une qualité dont vous aurez grande peine à vous défaire : & que dans le meſme temps que je parle, vous ne ſoyez auſſi bien les Iuges que les témoins de l'action que je viens de faire en voſtre preſence. Les uns me nommeront barbare dans leur cœur ; les autres diront que le beau ſang que j'ay répandu, noircira toute ma vie ; les autres diront au contraire, que j'ay plus fait par cette action, que ſi j'avois gagné une Bataille ; & tous enfin en penſeront ce qui leur plaira ; mais ſi je ne me trompe,

ils n'en parleront que comme il me plaira, ou ils en parleront bien bas. Cét exemple eſt aſſez grand, pour porter à la crainte de me faſcher doreſnavant, ceux qui ſe vantent d'avoir eſté les plus hardis à me déplaire : & pour perſuader à tous les Rois que la meilleure Politique qu'ils puiſſent ſuivre, eſt de ſonger plûtoſt à ſe rendre redoutables, qu'à ſe faire aimer. Que ſi l'on me dit qu'il eſt fort aiſé de paſſer de la ſeverité à la cruauté ; je répondray qu'il vaudroit mieux encore y pancher un peu, que de pancher trop vers la clemence. La cruauté fait des mal-heureux, je l'avouë ; mais la clemence fait des criminels. Vn Prince ſevere bannit le vice de ſes Eſtats, & un indulgent le tolere, l'authoriſe, & quelquefois meſme le recompenſe. Et puis il vaut mieux que les Sujets ſe plaignent du Prince, que le Prince ſe plaigne de ſes Sujets. Plaignez-vous donc de ma ſeverité, ſi vous avez à vous plaindre : car de l'humeur dont je ſuis, cette accuſation eſt plûtoſt une loüange qu'une injure. Ie viens de m'eſtre ſi ſevere à moy-meſme, en donnant la mort à celle qui faiſoit toute la ſatisfaction de ma vie ; que je ne penſe pas que tous les Siecles en ayent jamais

fait voir un exemple plus extraordinaire. Cependant il a fallu s'y reſoudre : l'amour & l'ambition ne pouvoient plus ſubſiſter enſemble dans mon cœur : & je ne pouvois reſtablir le repos dans mes Eſtats, que par une action ſi peu commune. Si j'euſſe mené cette belle Eſclave à la guerre, pour ne m'en ſeparer pas, vous en auriez murmuré : Si je l'euſſe laiſſée dans le Serrail, la jalouſie des Sultanes auroit attenté à ſa perſonne ; vous auriez preſté vos mains à cette jalouſie ; & que ſi vous l'euſſiez fait j'aurois ſans doute ajouſté aux qualitez d'Empereur & de Conquerant, que je poſſede, celle de Deſtructeur de mon Empire. Ainſi voyant ſa perte inevitable, j'ay crû qu'il valoit mieux la faire perir par une illuſtre main, que de l'expoſer à celle d'un infame : & que comme il s'eſt trouvé des Peres qui ont fait mourir leurs propres enfans avec gloire, pour l'intereſt de leur Patrie ; je pouvois de meſme ſans honte faire mourir ma Maiſtreſſe pour ma propre gloire, & pour l'intereſt de mon Empire, ſans devoir craindre d'en eſtre blaſmé. Ce n'eſt pas qu'en coupant la trame de ſa vie, je n'aye acourcy la mienne ; qu'en détruiſant ſa beauté, je ne me ſois détruit

moy-meſme ; qu'en eſteignant l'éclat de ſes yeux, je ne me ſois couvert de tenebres ; & qu'en m'en privant pour toûjours, je ne me ſois privé pour jamais de toutes ſortes de plaiſirs. Mais comme les Rois ne vivent pas pour eux, & qu'ils doivent rendre compte de leur vie, non pas à leurs Sujets ; mais à la Poſterité ; mais à tous les Rois qui les doivent ſuivre ; j'eſpere qu'en ſacrifiant l'objet de mon amour, j'auray fortement témoigné, que tout doit ceder à la gloire ; que cet intereſt ſeul doit emporter tous les autres ; & que rien ne doit eſtre aſſez fort pour s'y oppoſer, dans une ame vrayement heroïque. En effet, un Prince qui n'agit pas par un ſentiment ſi noble, n'eſt pas digne de la qualité qu'il poſſede ; & quiconque peut reſiſter à une occaſion d'en acquerir, ne merite pas d'en avoir. C'eſt par une ſi belle tentation, que quoy que vous ſoyez criminels, je ne laiſſe pas de vous écouter, parce que vous m'avez propoſé la guerre. Mais aprés l'avoir ſi cruellement commencée chez moy, il faut du moins l'aller porter chez mes ennemis, avec une valeur ſans égale ; il faut reparer voſtre faute par leur défaite ; il faut meriter la vie que je vous

laiſſe, en la leur oſtant, il faut répandre leur ſang pour eſpargner le voſtre ; & il faut enfin qu'une illuſtre victoire, me conſole d'une pitoyable mort. Pardonne, belle Eſclave, à celuy qui pardonne à tes ennemis, par la ſeule conſideration de ſon honneur : j'avois fait une infidelité à la Gloire pour l'amour de toy ; j'avois abandonné le deſſein de mes nouvelles conqueſtes, la haine de mes ennemis, & le deſir de la victoire : Mais cette imperieuſe Maiſtreſſe des ames heroïques, de qui la domination eſt ſi abſoluë, n'a pû ſouffrir que tu fuſſes plus long-temps ſa rivale : elle ma redemandé mon cœur tout entier, & je n'ay pas eu la force de le luy refuſer : elle l'avoit poſſedé dés mon enfance, & elle le poſſedera juſques à la fin de ma vie. Ie te quitte ; il eſt vray ; mais je te quitte pour celle que les Alexandres, les Ceſars, & tous les Heros de l'Antiquité ont cherchée juſques à la mort. Contente-toy donc de m'avoir rendu infidele pour quelque temps, & ne trouve pas mauvais que je rentre dans mes premieres chaînes, & que je reprenne mes premiers fers. Ta vie aura eſté moins longue, mais ton Cercueil en ſera plus magnifique, & ta memoire plus

illuſtre, puis que j'apprendray ſur ce Tombeau toutes les dépoüilles de mes ennemis. Allons, ſoldats, allons leur arracher les Enſeignes d'entre les mains, & toutes ces triomphantes marques, qui rendent les Victoires éclatantes aux yeux des Peuples. Vous verrez que l'Amour ne m'a pas fait oublier la guerre ; que je ſçay encore comment il faut commander, & comment il faut combattre : & veüille ſeulement le Ciel que vous n'ayez pas oublié à me ſuivre & à m'obeyr, comme vous avez oublié à me reſpecter. Songez, ſoldats, que je n'ay fait mourir cette belle Eſclave, que parce que j'ay eu peur qu'elle ne fuſt un obſtacle à ma gloire : Prenez donc garde que voſtre lâcheté ne s'y oppoſe pas : car ſi la choſe arrive, rien ne vous ſçauroit ſauver de mon indignation, & d'un chaſtiment épouventable, je puniray lors deux crimes tout à la fois : penſez-y donc ; & ne ſoyez pas moins hardis à combattre, que vous l'avez eſté à parler. Ie ſçay bien que pour ſuivre l'uſage ordinaire, au lieu de vous mener à la guerre, il faloit vous faire preparer des ſupplices, & vous les faire ſouffrir : Mais la Politique en cette rencontre, ſera plus belle & *plus utile*. Car ſi vous eſtes laſches,

mes ennemis vous puniront aſſez ſeverement, puis que vous mourrez en fuyant : & ſi vous eſtes gens de cœur, en me donnant la victoire, vous effacerez voſtre faute, & en obtiendrez le pardon. Lors qu'un particulier nous offenſe, il faut ſans doute le punir, afin d'empeſcher qu'il n'ait des ſemblables : Mais lors que pluſieurs ſont criminels, il faut tâcher de tirer quelque utilité de leur crime, au lieu de les exterminer. Ceux qui ont eu aſſez d'audace pour ſe rebeller contre leur Prince, peuvent le ſervir utilement, quand il a le pouvoir de les y contraindre. Allons donc, ſoldats, encore une fois, allons combatre : Mais comme je vous engage ma parole, de combatre avec autant d'ardeur qu'un ſimple ſoldat, & de m'expoſer autant que luy ; je pretends que vous combatiez tous, comme ſi le gain de la victoire, vous devoit tous faire Rois. Il s'agit de recouvrer l'innocence que vous avez perduë ; il s'agit d'appaiſer voſtre Prince irrité, il s'agit de payer le beau ſang que j'ay répandu ; & il s'agit enfin d'éviter la honte, l'infamie & les ſupplices que voſtre rebellion avoit meritée de ſouffrir. Vous ſçavez que je ſçay donner des bornes à ma Clemence, &

me en homme amas guerre à ta femme : tiendrez nous vous en de la premiere & maintenir de la seconde. Les enfans quand ils sont grands, ne servent bien souvent que de verges, & ne sont bons que à punir. Vous pouvez encore aimer une, & emporter l'autre ; mais vous ne pourrez échapper à ma vengeance. Si vous êtes mariés, n'y manquez ni trouver la mort, si vous n'êtes pas mariés.

Je ferai mourir cette belle esclave quand il me plaira, disoit un cruel Empereur au malheureux objet de ses affections, dans le même temps qu'il la caressoit : mais quelque barbare que paroisse cette cruelle pensée, l'a-t-elle bien pourtant, que l'on puisse raisonnablement comparer à l'effroyable action de ce Tygre de Mahomet. Les paroles du premier, n'effleurent au plus qu'un fâcheux éclat, & la cruauté du second, semble en avoir esté la foudre. Ces premiers mouvemens de l'esprit, & ces paroles inconsiderées, qui nous eschapent quelquefois, ne sont pas quasi mises au rang des pechez, non pas mesme par les Casuistes les plus scrupuleux & les plus severes. Ils nous ont dit qu'un homme

de bien peut avoir des penſées abominables, & les avoir meſme ſans crime, quelques criminelles qu'elles ſoient, pourveu que par une ſeconde reflexion, l'ame ne ſemble pas s'y plaire, & faire avoüer la choſe par la volonté. En effet, il n'eſt point d'imagination ſi pure, que ces fantoſmes ne puiſſent ſurprendre, lors qu'on la voit agir en tumulte: mais dans un eſprit qui conſerve quelque innocence ces fantômes s'évanoüiſſent comme ceux des nuës. Ils ſont comme ces animaux Ephemeres, que l'on voit mourir en naiſſant: & s'ils ont eſté dans l'eſtre des choſes, ils y ont eſté ſi peu, qu'on peut preſque dire qu'ils n'y ont point eſté du tout. Or l'action de ce monſtre de Mahomet, ne fut pas de cette nature: il joignit l'effet aux paroles: il agit meſme avec deliberation, il euſt le temps de refléchir ſur ce qu'il pretendoit faire: ſon imagination conceut la choſe, ſon entendement l'examina, & ſa volonté l'a trouva bonne; puis que ſa main commit ce crime, & que la main n'en ſçauroit commettre, ſans le conſentement de la volonté. Ce fut ſon ambition dereglée, qui d'Amant le fit devenir Bourreau: l'amour ne fut point ſa paſſion dominante: elle ceda

l'empire de ſon ame a une autre paſſion plus forte, & plus tyrannique : & la crainte d'expoſer ſon authorité, luy donna le courage de faire, ce que je n'ay quaſi pas la force d'écrire, tant cette action me ſemble barbare & dénaturée. La Politique eſt ſans doute une excellente choſe, pourveu que les maximes de la Religion ſe meſlent parmy ſes maximes, & l'empeſchent de paſſer au delà des bornes que la raiſon & l'équité luy preſcrivent : car autrement cette Politique eſt une belle Epée en la main d'un furieux. Les penſées d'un ſage, deviennent le crime d'un enragé : & ce que les Philoſophes & les Legiſlateurs ont imaginé comme un bien univerſel, devient le mal ; & meſme ſouvent le ſupplice des particuliers. Ce Prince duquel nous parlons, (ſi toutefois un barbare tel que luy, merite le nom de Prince,) fit écrire ſur ſon Tombeau, *qu'il avoit eu intention de ruiner Rhodes, & la ſuperbe Italie* : Ne nous eſtonnons donc pas ſi un homme qui a voulu faire vivre ſon ambition, ſur le Sepulchre meſme où il devoit eſtre mis aprés ſa mort, n'a pas craint de faire deſcendre au Sepulcre, celle dont il craignoit que la vie ne fuſt un obſtacle à cette farale

ambition.

ambition. Ses ſemblables ſont des lions, qui eſtranglent ſouvent ceux qu'ils careſſent : tout ce qu'ils aiment les doit craindre ; & je doute ſi leur haine eſt plus redoutable que leur amour. Mais, de grace, détournons nos yeux d'un ſpectacle ſi digne de compaſſion, & d'un Monſtre ſi digne d'horreur, quelque repentir qu'il témoigne, & portons les ſur un Roy, qui merite mieux que luy, d'arreſter nos regards & nos penſées. Ferdinand Roy de Caſtille, n'auroit eu garde d'eſtre cruel envers les perſonnes qu'il aimoit, puis qu'il ne voulut pas meſme eſtre injuſte envers ſes propres ennemis. Vn de ſes Capitaines nommé Corral, ayant trompé le Roy de Granade, & en ayant tiré adroitement beaucoup d'argent, ſur l'aſſeurance qu'il luy donnoit, que Ferdinand ſon Maiſtre trouvoit bon qu'on luy rendiſt quelques Places, que l'on avoit priſes dans ſes Eſtats. Ce genereux Prince ne ſceut pas plûtoſt, & la credulité du Roy More, & la tromperie du Gentil-homme Caſtillan, qu'il le fit mettre priſonnier : & que faiſant en ſuite venir à la Cour celuy qui commandoit ſes Armées, à la frontiere de Granade, il luy tint le diſcours que vous allez voir.

FERDINAND AV Duc de Nagera.

SI le zele inconſideré de Corral ne l'excuſoit en quelque façon auſſi bien qu'il le condamne ; & ſi je ne jugeois de ſon action, plûtoſt par l'intention qu'il a euë, que par le mauvais effet qui l'a ſuivie ; je luy apprendrois par un chaſtiment auſſi rigoureux que juſte, à ne commettre pas legerement, comme il a fait, l'honneur, la reputation, & la gloire de ſon Prince ; & à ne paſſer jamais au delà de ſes ordres, quelque avantage que ſon faux raiſonnement luy faſſe croire qu'il y puiſſe avoir. Mais parce qu'il paroiſt quelque ombre de bien parmy ce mal ; que ſon crime a quelque leger mélange de vertu ; & que la Clemence n'eſt pas moins une qualité Royale que la Juſtice ; tant pour ſuivre la raiſon que mon inclination naturelle, je me reſouds à luy pardonner : à condition toutefois, que vous Duc de Nagera, qui plus équita-

ble que luy ny que moy, l'avez retenu priſonnier, à l'inſtant qu'il a eſté coupable; luy ferez connoiſtre en le délivrant, qu'il avoit pour le moins merité une priſon perpetuelle; que cent actions d'homme de cœur qu'il pourra faire, ne m'obligeront jamais tant, que ſa laſcheté m'a dépleu; & que ſi je ne me ſouvenois que je ſuis Pere de mes Sujets auſſi bien que Roy, je donnerois en ſa perſonne une marque ſi ſanglante & ſi terrible de ma colere & de mon reſſentiment, que ſon exemple inſtruiroit tous les inconſiderez comme luy; les feroit devenir plus ſages, & feroit connoiſtre à la Poſterité, que je n'ay donné nul conſentement, à une choſe tant indigne de la grandeur, & de la Majeſté des Rois. En effet, Duc de Nagera, ſi ce coupable avoit tâché de diviſer les cœurs de Ferdinand & d'Iſabelle; & de mettre la diſſenſion & le deſordre dans la Maiſon Royale: s'il avoit (dis-je) tâché de débaucher le cœur de tous mes Sujets; de ſouſlever toutes mes Provinces; & d'armer tous mes Peuples contre moy. Diſons plus, s'il avoit eu intelligence avec le Roy de Granade qu'il a trompé; qu'il luy euſt vendu plus de Villes, qu'il ne luy en a dérobé, par la fourbe qu'il

vient de faire ; & bref qu'il euſt remply tout l'Eſtat de ſang & de flame, d'horreur & de confuſion ; Diſons encore davantage, s'il avoit attenté à la vie de mes enfans, à celle de la Reyne, & à la mienne, il m'auroit fait des outrages beaucoup plus legers, & plus faciles à pardonner, que celuy dont je me plains. Car enfin par toutes ces choſes, il auroit troublé mon repos, & voulu choquer ma puiſſance, mais il n'auroit pas attaqué ma gloire, ny terny ma reputation. J'aurois paru mal-heureux, mais non pas coupable ; il auroit paru eſtre mon ennemy, & non pas moy ſon complice ; tout le mal-heur euſt eſté pour moy, mais toute la honte euſt eſté pour luy ; & ſi j'euſſe perdu la Couronne & la vie, j'aurois au moins ſauvé ma gloire, qui vaut plus que ma vie ny que ma Couronne, & que cependant il m'a mis en eſtat de perdre. Ah ! Duc de Nagera, ceux qui ont dit que *les Princes n'aimoient pas les traiſtres, mais qu'ils aimoient les trahiſons*, ne connoiſſoient ny les veritables inclinations des Princes, ny la laideur de la perfidie, & ne ſçavoient meſme ce qu'ils diſoient : du moins ſçay je bien que le cœur de Ferdinand n'eſt point capable d'un ſentiment ſi bas & ſi lâche ;

& il peut jurer avec verité, qu'il deteſte également les traiſtres & les trahiſons. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'il y a des Siecles entiers, que ces lâches & intereſſez Politiques, ont établi, ou du moins tâché d'établir, comme une maxime indubitable, en matiere d'affaires d'Eſtat, *qu'il eſt permis de coudre la peau du Renard à celle du Lion*; c'eſt à dire de joindre l'artifice à la force, & de profiter également de l'un & de l'autre, ſelon les diverſes occaſions que la Fortune en peut offrir. Ils ont dit *que l'objet de tous les Rois eſtant la grandeur & la puiſſance, ils ne devoient perdre aucune occaſion de l'augmenter, ny oublier aucune choſe qui peuſt ſervir à ce deſſein.* Ils ont dit encore, *que pourveu que l'on arrivaſt à ſa fin, il importoit peu par quels moyens l'on y parvenoit: Que tous les chemins qui conduiſent au Thrône ſont beaux; & qu'il importe peu lors qu'on veut reculer ſes frontieres, ſi l'on plante ces nouvelles bornes en plein jour, & les armes à la main; ou ſi l'on arrache les anciennes pendant la nuit, & quaſi ſans qu'on s'en apperçoive.* En un mot, ces mauvais juges des actions humaines, ont confondu les Conquerans & les voleurs;

les uſurpations & les conqueſtes ; c'eſt à dire les bonnes & les mauvaiſes actions ; les choſes permiſes & les deffenduës ; la gloire & l'infamie. Ils ont permis *de fraper & de cacher aprés le bras qui frape :* & ces execrables n'ont pas craint de dire, *que comme la Nature n'a rien fait en vain, elle n'a pas creé les poiſons inutilement.* Voila, Duc, les maximes des impies, & les abominables paroles des méchans ; mais ce ne ſont ny les paroles ny les maximes de Ferdinand & d'Iſabelle : & avant que nous en concevions ſeulement la criminelle penſée, je ſouhaite, & le ſouhaite de tout mon cœur, que Dieu nous oſte le Sceptre & la vie. Quelque grande & magnifique que puiſſe eſtre la qualité de Roy, & meſme de Roy Conquerant ; je tiens celle d'homme d'honneur & de Chreſtien incomparablement plus excellente. L'innocence & la gloire ont quelque choſe de plus precieux, & meſme de plus éclatant que la Pourpre & l'or des Couronnes. Le repos & la tranquilité qui vient de la bonne conſcience, fait ſans doute gouſter à l'eſprit une douceur, & une ſatisfaction, que le Thrône ſeul ne donne point : & quiconque eſt touché du *deſir* de la veritable Gloire n'en peut a-

mais rencontrer qu'en la poſſedant. Quand l'indiſcret & mal-aviſé Corral, au lieu des priſonniers qu'il m'a fait retirer ſans rançon, m'auroit fait voir le Roy de Granade dans mes fers ; quand au lieu de l'argent qu'il luy a volé, il m'auroit aporté tout l'or que ce Genois, qu'on appelle Chriſtophle Colomb, nous aſſeure que l'on trouvera dans ſon nouveau Monde ; quand au lieu des Places que ſa fourbe m'a voulu donner, il m'auroit effectivement livré le ſuperbe Chaſteau de l'Halambra : quand (dis-je) il m'auroit acquis tout le Royaume de Granade ; fait ſurprendre la grande ville dont tout ce Royaume porte le nom ; chaſſer tous les Mores d'Eſpagne ; & repouſſer juſques en Afrique, ces Monſtres qui en ſont venus ; ſi toutes ces grandes actions n'eſtoient faites par des moyens legitimes, je les deſavoüerois auſſi bien que je deſavouë celle qu'il a faite : & je refuſerois ces Couronnes & ces Royaumes, comme je refuſe ces Villes & cét argent, qu'il a ſi lâchement acquis. Mais peut-eſtre dira-t'il que la Theologie des Rois ne doit pas eſtre ſi ſcrupuleuſe : que comme leur condition eſt tres-eſloignée de celle des autres hommes, leur conduite ne doit rien avoir

de ſemblable : que ce qui eſt deffendu aux particuliers, eſt permis aux Souverains ; & qu'enfin il ſuffit que la choſe ſoit poſſible & utile, ſans s'amuſer à conſiderer ſi elle eſt permiſe & honorable. Concedons luy (quoy que ſans raiſon) tout ce qu'une ſi dangereuſe erreur luy fait dire ; où trouvera-t-il aprés cela, l'utilité d'une perfidie ſi laſche & ſi noire ? Et quand il ſeroit auſſi vray qu'il eſt faux, que les Princes ne devroient jamais agir que par principe d'intereſt, quel avantage y pourroit trouver le mien ? quel bon ſuccés en pourrois-je attendre ? ou plûtoſt quel mauvais n'aurois-je pas raiſon d'en craindre ? La Foy publique, le Droit des Gens, & l'équité naturelle, ſont des Loix ſacrées & inviolables, que tous les ſiecles, & que toutes les Nations ont religieuſement obſervées : Elles ſont auſſi vieilles que le monde, & ne finiront qu'avec luy : & quiconque les viole, n'eſt pas ſeulement regardé comme un méchant ; mais comme un Monſtre, ennemy de la ſocieté civile, & comme un perturbateur du repos public. Il eſt en horreur au Ciel & à la Terre ; chacun le regarde comme un ſacrilege & comme un impie, *auquel on* devroit interdire le feu &

l'eau ; & comme il a offenſé la Nature, toute la Nature ſe ſouſleve contre luy. Tous les Peuples ont certaines Loix & certaines Coûtumes, qui leur ſont particulieres, & qui n'ont rien de commun avec celles des autres hommes : Celles des Perſans ne ſont pas celles des Turcs ; celles des Italiens ne ſont pas celles des François ; celles des Eſpagols ne ſont pas celles des Anglois ; celles des Polonois ne ſont pas celles des Moſcovites ; & ainſi de toutes les autres Nations. Or dans cette diverſité, chacun peut en obſervant les ſiennes, enfraindre celles des autres, ſans troubler la paix & le repos de l'Vnivers, & ſans que perſonne y trouve à dire : Mais il n'en eſt pas de meſme de la Foy publique, du Droit des Gens, & de l'équité naturelle : Ce ſont des choſes qui ſont univerſellement reverées de tous les Peuples, & de toutes les nations : & par conſequent ceux qui les enfraignent, ne peuvent manquer d'eſtre deteſtez de tous les hommes en general. En effet, ſi j'avois approuvé la méchante action de Corral, ma foy & ma probité ne ſeroient-elles pas d'oreſnavant ſuſpecte à tous les Princes de la Terre ? Quel de mes Alliez durant la paix, ne craindroit point d'eſtre preveny

par mes perfidies ; & quel de mes ennemis aprés la guerre, voudroit s'aſſeurer en mes paroles, & ſe fier en mes Traitez ? Mes procedures les plus franches & les plus naïves, leur ſeroient ſuſpectes de fourbe & d'artifice: Ils conſidereroient mes promeſſes comme des pieges, à tromper leur credulité ; ils écouteroient mes propoſitions, comme des fables & des menſonges ; ils croiroient que tous mes diſcours auroient un ſens caché & malicieux ; ils en examineroient tous les mots ; ils en épluccheroient toutes les ſyllabes ; & aprés cette exacte & rigoureuſe diſcuſſion de mes penſées, ils ne pourroient encore s'aſſeurer à rien : & de peur d'expoſer leur Grandeur comme le repos de leurs Eſtats, ils ſe reſoudroient à troubler eternellement le mien. Tous mes Voiſins ſont ou plus puiſſans que moy, ou mes égaux, ou mes inferieurs ; & dans ces trois divers ordres, ſont compris non ſeulement tous mes Voiſins ; mais tous les Princes de l'Vnivers. Or il eſt indubitable, que les premiers ſe reſoudroient incomparablement plûtoſt à m'opprimer, qu'à s'expoſer peu judicieuſement, au peril d'eſtre prevenus par moy. Dans le choix de commettre une injuſtice ou de la ſouffrir,

il eſt peu d'hommes aſſez genereux, pour choiſir la derniere voye : & quoy que la pureté du Chriſtianiſme, en faſſe ſinon un commandement, à tout le moins un precepte ; il eſt peu de Chreſtiens, & principalement peu de Princes aſſez perſuadez de ces eternelles veritez, pour ſuivre en cette occaſion un conſeil ſi deſintereſſé. Et puis (à dire les choſes comme elles ſont) il n'y auroit aucun Prince qui ne creuſt : & qui ne deuſt croire, ſi j'avois commis cette lâcheté, que ma perte ne fuſt un mal neceſſaire, ou pour la mieux nommer un bien general : & qui ne penſaſt faire une bonne action, en tâchant de tout ſon pouvoir, d'en avancer le fatal moment. Pour les ſeconds, qui ſont ceux dont la puiſſance eſt égale à la mienne, l'eternel ombrage que cette égalité met entre nous, eſtant de beaucoup augmenté, par la connoiſſance de ma perfidie, il ne leur donneroit jamais de repos, & ne m'en accorderoit jamais non plus. Le moindre démeſlé d'entre leurs Sujets & les miens, deviendroit affaire d'Eſtat ; le moindre deſordre qui arriveroit parmy le commerce des Vaſſaux, paſſeroit pour une entrepriſe du Souverain ; la moindre Borne qui ſeroit en diſpute vers la fron-

tiere, entre des particuliers, feroit courir aux armes de toutes parts, comme ſi j'avois fait une irruption dans leurs Provinces : & il faudroit enfin que le ſort d'une Bataille, decidaſt tous ces differens ; & que la bonne fortune dn Victorieux, l'infortune du vaincu, & peut-eſtre la ruine de tous les deux, fit ceſſer toutes ces inquietudes, & toutes ces apprehenſions. Pour les troiſiémes, qui ſont les foibles, ils paroiſſent les moins à craindre, & toutesfois ils ne ſont pas moins redoutables que les autres : car comme ils ſe connoiſſent plus expoſez, ils aportent auſſi plus de ſoin à ſe conſerver ; & n'oublient rien de tout ce qui peut les garantir de l'opreſſion qu'ils apprehendent. Ils tâchent de mettre la diviſion & la diſcorde parmy les Sujets de ce mal-heureux Politique qu'ils redoutent ; ils flattent les mécontens, & excitent leur reſſentiment ; ils plaignent ceux qui ſe plaignent ; ils s'intereſſent à leur cauſe, pour les intereſſer à la leur ; ils décrient ſon gouvernement ; ils luy reprochent ſes injuſtices : ils taſchent en ſuite d'obliger à leur protection les Princes qui ont plus de puiſſance qu'eux : ils font des Traitez ſecrets, & apres des *Confederations* publiques : Enfin, ces

Eſprits inquiets & remuans, auſquels une ſi juſte apprehenſion, redouble encore leur activité naturelle ; & auſquels un pretexte ſi ſpecieux, donne lieu de tout entreprendre ; ne ceſſent jamais d'agir, & de remuër, & de broüiller toutes choſes, juſques à tant qu'aprés avoir amaſſé ces groſſes nuées, ſur la teſte de ce Prince criminel, l'orage vienne à crever, & que la foudre tombe & l'accable. En vain en cette extremité, voudroit-il chercher du ſecours parmy ceux de tous ſes voiſins qui ne ſe ſont pas encore declarez contre luy : Sa perfidie donne de l'horreur à chacun ; ſes maux ne font pitié à perſonne ; il n'a pas meſme la conſolation d'eſtre plaint dans ſes infortunes : & les plus ſcrupuleux croyent faire aſſez, lors qu'ils ne ſont que ſpectateurs de ſes diſgraces, & qu'ils ne tâchent pas de les augmenter. Mais quelques grands que ſoient ces maux, ce ne ſont pas les plus redoutables : & ces fleaux de dehors ne ſont pas ceux qu'il doit le plus apprehender, aprés l'injuſtice de ſon action. Les Princes ordinairement, ſont la regle de leurs Sujets ; ils ſont ce premier Mobile, qui donne le branſle à tous les autres : ce grand exemple eſt ſuivy de tous les

Peuples ; chacun le voit, chacun le regarde ; & chacun tâche de l'imiter. La complaiſance commence cette imitation; l'habitude la continuë. Si le Prince eſt vertueux, ils le ſont auſſi ; s'il eſt méchant, ils le deviennent : & comme le Thróne eſt ſi eſlevé, qu'il y eſt veu de tout le monde, ſes fautes ne ſçauroient eſtre cachées, ny par conſequent ſes Peuples ne ſçauroient manquer de les imiter : Or cela eſtant ainſi, quelle aſſeurance peut avoir en la fidelité de ſes Sujets, un Prince qui luy-meſme n'a point de foy ? Ne leur enſeigne-t'il pas, par le manquement de ſa parole, à n'obſerver pas religieuſement la leur ? Veut-il qu'ils croyent la rebellion un plus grand crime que la perfidie ? Penſe-t'il qu'en leur enſeignant que le Droit des gens n'eſt point ſacré & inviolable, il ne leur enſeigne pas auſſi que le reſpect que l'on doit aux Rois ſe peut violer ? Croit-il en mépriſant l'équité naturelle, que le Peuple ait du reſpect pour ſon injuſtice ? Ne ſonge-t-il point qu'en mal-traittant ſes égaux par ſa lâcheté, ſes inferieurs qui ſont ſes Sujets ont lieu de craindre ſa violence ? Et bref, croit-il ſi les bons Princes ont bien de la peine à regner heureuſement, que les méchans

ne trébuchent pas enfin avec ignominie ? Mais quand rien de toutes ces choſes n'arriveroit ; quand (dis-je) les Princes voiſins ſeroient ſans ambition, & mes ſujets ſans revoltes, pour n'avoir rien à craindre du coſté de la Terre, n'aurois-je rien à craindre de celuy du Ciel ? Ne ſçay-je pas que Dieu a en horreur les perfides & les perfidies ? Ne ſçay-je pas que la ſainteté des ſermens ne ſe peut violer ſans crime ? Ignoray-je que le Droit des Gens eſt encore appuyé du Droit Divin en cette rencontre ? Ne m'a-t'on point appris à *ne prendre point le Nom de Dieu en vain* ? Et puis-je ne ſçavoir pas que dans tous les Traitez que font les Princes, il eſt en paroles, ou en intention, comme le témoin de ces Traitez, & comme le garant de ce que ces Princes ſe promettent l'un à l'autre ? puis qu'il s'appelle *le Seigneur des Armées & des Batailles* ; puis qu'il nous aſſure *qu'il y eſt fort*, & puis que nous ſçavons qu'il eſt juſte, dois-je penſer qu'il approuvaſt l'injuſtice de celuy qui ſe ſerviroit de ces Armées, dont il eſt le Seigneur, pour authoriſer ſes perfidies, & pour violer impunément la ſainteté de ſes promeſſes ? Ou pluſtoſt n'aurois-je pas raiſon, non ſeulement de craindre, mais

de croire comme une choſe infaillible ; qu'il m'abandonneroit à la fortune de mes ennemis ; qu'il lanceroit ſur ma teſte les foudres de ſa colere, & de ſon indignation, & qu'il me rendroit par ma miſere, comme un redoutable exemple de ſa Juſtice, & de l'énormité de mon crime ? Ah ! Duc de Nagera, quand il n'y auroit que cette conſideration toute ſeule, je ne laiſſerois pas de deteſter, comme je fais la mauvaiſe action de Corral, & de deſavoüer, comme je le deſavouë, ſon injuſte procedé. Mais peut-eſtre que cét inconſideré dira, pour taſcher de déguiſer un peu la choſe, & pour eſſayer de farder en quelque ſorte la laideur de ſa perfidie, que ſi j'avois eu en teſte des Ennemis genereux, qui fiſſent profeſſion d'honneur, & qui fuſſent accoûtumez à tenir leur parole, il n'auroit eu garde d'en uſer comme il a fait : mais que ſçachant par mille experiences du paſſé, que l'Afrique de noſtre Siecle, eſt la meſme Afrique de l'antiquité, que *la foy Punique* ſi décriée par toute la terre autrefois, eſt la meſme foy dont les Mores ſe ſervent encore aujourd'huy, pour tromper la credulité des autres Peuples, il n'a pas crû faillir en les imitant : & qu'il a cûr au contraire, faire une action de juſtice, en les puniſſant par les meſmes

voyes qu'ils ſuivent toûjours injuſtement. Mais en quelle eſcole a-t'on appris qu'il faille imiter les choſes mauvaiſes, & un exemple dangereux ? Si celuy qui marche le premier, ſe jette dans un precipice, ceux qui le ſuivent ſont-ils obligez d'en faire autant ? Si les Mores ſont des perfides, faut-il que les Chreſtiens le ſoient auſſi ? L'Alcoran & l'Evangile enſeignent-ils les meſmes maximes ? Jeſus-Chriſt & Mahomet ont-ils laiſſé les mêmes preceptes ? Et devons-nous nous faire des Loix d'une doctrine que nous deteſtons comme abominable, & que nous croyons eſtre venuë de l'Enfer ? Ces actions laſches, & ces trahiſons infames, doivent donner de l'horreur à Corral, & non pas faire naiſtre en ſon ame le criminel deſſein de les imiter. Il devoit ſe ſouvenir qu'il eſtoit né en Eſpagne, & non pas à Fez ny à Maroc : Il devoit ſe ſouvenir qu'il eſtoit Chreſtien & non pas More, & ſur tout il ne devoit pas oublier que Ferdinand & Iſabelle ne ſe nomment ny Abindarrais, ny Fatime ? & qu'ainſi ils n'avoient garde d'aprouver une méchanceté que leur Religion condamne, qui choque directement l'honneur & la gloire, qui choque meſme le Droit des Gens, & l'équité naturelle ;

& que les Rois Mores peuvent quelquefois aprouver, mais que des Princes Chreſtiens abhorrent toûjours, s'ils ſont équitables & genereux. Et puis, à dire les choſes comme elles ſont, le More & le Chreſtien ont changé de Perſonnages en cette faſcheuſe rencontre : L'on ne voit que franchiſe & ingenuité en toute la procedure du Roy de Granade : L'on ne voit que trahiſon & perfidie en toute celle de Corral, & je m'eſtonne que cét inſolent qui n'a pas peut-eſtre ſeulement rougy de la baſſeſſe de ſa faute, n'eſt mort de honte & de confuſion, s'il a eu le ſens de conſiderer, que toute la Terre ſçaura, qu'un More a eſté fidelle, & qu'un Eſpagnol, & qu'un Gentil-homme, & qu'un Chreſtien a eu la laſcheté de le tromper. Mais, que dis-je ? il n'a pas trompé le Roy de Granade ſeul, il a trompé Ferdinand & Iſabelle, auſſi bien que luy ; il a eu l'audace, aprés vous avoir abuſé le premier, vous qui commandiez nos Armées à cette frontiere, de venir encore abuſer ſes Maiſtres enſuite de ſon General, & de les engager dans les perfidies, & dans la honte de ſa laſcheté. Car enfin lors qu'il vint me trouver pour obtenir le pouvoir que je luy accorday de traitter avec le Roy de Granade, il ne

me dit non plus que vos lettres qu'il m'apporta, le mauvais deſſein qu'il avoit. Il me dit ſimplement qu'il voyoit jour de traiter de la rançon de nos priſonniers, & de la reddition de quelques Places : & là-deſſus je luy accorday ce pouvoir conditionnel, avec lequel il a depuis trompé ce Prince. Cependant, qui croira qu'un ſujet ait eu la temerité d'entreprendre une choſe de cette nature, ſans le conſentement de ſon Maiſtre ? Ou pluſtoſt qui douteroit que je n'euſſe eu la laſcheté d'y donner le mien, ſi pour remedier à ce deſordre, je ne prenois le biais que je vay prendre, je veux dire de le deſavoüer, qui eſt le ſeul qui me reſte? Que s'il s'eſt trouvé des hommes qui ont fait mourir leurs propres enfans, ſeulement pour avoir combatu ſans leurs ordres, quoy qu'ils fuſſent revenus victorieux de ce combat ; quel ſupplice n'avoit pas merité cét indiſcret, qui non ſeulement a fait cette action ſans mes ordres, mais qui la faite mauvaiſe, qui non ſeulement s'eſt couvert d'infamie, mais qui l'a penſé faire rejalir ſur moy : Ah ! Duc de Nagera, ſi j'écoutois en cette rencontre, la raiſon & la juſtice, je pourrois n'écouter point la clemence & la pieté, & cét inſolent recevroit ſans

doute le ſalaire de ſes peines, & la recompenſe de ſa belle action. Qui ſçait meſme ſi la reſtitution que je vay faire, reparera entierement la bréche que ce méchant a faite à mon honneur ? Qui ſçait (dis-je) ſi mon ſiecle & la poſterité qui le ſuivra, auront l'équité de juger ſainement de mes intentions ? Ou ſi plûtoſt ils n'auront pas l'injuſtice de croire que mes premiers ſentimens ont eſté coupables, & que les ſeconds ne ſont que l'effet d'un remors ? La gloire de Ferdinand & d'Iſabelle, n'eſt pas ſi peu éclatante que beaucoup de Princes ne la regardent avec envie, & ne fuſſent bien aiſes de tâcher de l'obſcurcir par un nuage ſi noir & ſi laid. Mais (dira cét indiſcret) ceux que j'ay trompez ſont des Mores : mais (luy répondray-je) ceux que vous avez trahis ſont des hommes ; & meſme des hommes qui valent mieux que vous, puis qu'ils ont agy de bonne foy, & que vous au contraire les avez laſchement fourbez. Il importe peu ſi ceux avec qui nous traitons, portent un chapeau ou un turban, une épée ou un cimeterre ; & ſi dans les choſes de la Religion ils ſont de meſme croyance que nous, ou s'ils ont des opinions differentes. Il n'eſt pas meſme beſoin d'exami-

ner, s'ils ſont nos amis ou nos ennemis, s'ils nous aiment ou s'ils nous haïſſent, ſi nous les aimons ou ſi nous les haïſſons, s'ils feroient ce que nous faiſons, ou s'ils ne le feroient pas : non pas meſme ſi la choſe eſt utile ou dommageable : car il ſuffit de ſçavoir qu'on l'a promiſe, pour n'ignorer pas qu'on la doit tenir, fuſſe à un Turc, fuſſe à un More, fuſſe au plus méchant homme de la Terre, fuſſe meſme au plus grand de nos ennemis. La Foy eſt un lien ſacré, qui unit toute la Nature, & ſans lequel toute la Nature periroit, & toute la ſocieté des hommes ſeroit renverſée. Que deviendroit ſans elle, la liaiſon des Familles ; le commerce des Peuples, & la ſubſiſtance des Eſtats ? Quelle aſſeurance pourroit-on prendre les uns aux autres, pendant la paix & dans la tranquilité, s'il eſtoit permis de violer la foy impunément ? Et pendant la guerre, quelle aſſeurance pourroit-on non plus donner ny recevoir, à laquelle on ſe pût fier, ſi ces tromperies eſtoient en uſage ? Plus la Capitulation d'une Ville aſſiegée ſeroit avantageuſe, plus les aſſiegez craindroient qu'on ne la violaſt, âpres la redition de la Place ; plus un Traité de Paix ſeroit important & neceſſaire, &

moins il ſeroit faiſable, tant on craindroit de le voir rompre bien-toſt apres. Enfin, on ne pourroit faire ny la paix ny la guerre, ſi le Droit des Gens, la foy publique, & l'équité naturelle, n'étoient plus en uſage parmy les hommes. Ils ſe ſeroient tous les uns aux autres, des Tygres & des Lions qui ne chercheroient qu'à s'enrre-devorer ſeulement. Il faudroit tous aller habiter dans des bois, parmy des deſerts, & dans des cavernes, comme des beſtes ſauvages, & renoncer abſolument à la ſocieté civile; c'eſt à dire qu'il faudroit voir tomber l'Vnivers dans la confuſion du cahos. De plus, qui a dit à ce grand Politique de Corral, que la bonne fortune que j'ay euë juſques icy, m'accompagnera toûjours, & que la victoire ne m'abandonnera jamais? Qui luy a dit que le Roy de Granade, que nous avons vaincu ſi ſouvent, ne nous vaincra pas à ſon tour, & qu'il n'aura pas autant d'avantage ſur noſtre party, que nous en avons ſur le ſien? Qui luy a dit qu'apres avoir gagné tant de Batailles, nous n'en perdrons jamais aucune? Et qui luy a dit qu'en la perdant je n'y ſeray pas fait priſonnier? Eſt-ce qu'il a remarqué que je ne m'expoſe pas aſſez

au peril, pour avoir cette avanture ; ou ſi c'eſt que la ſuite luy en ſoit indifferente ? Ne ſonge-t'il point que ſi ce mal-heur m'arrivoit, aprés la trahiſon qu'il a faite au Roy de Granade, rien ne ſeroit capable de me ſauver de ſon juſte reſſentiment ? Mais ne ſonge-t'il point pour luy-meſme, s'il eſt ſoldat au point que vous me l'aſſeurez, qu'apres la ſupercherie qu'il vient de faire à ce Prince, il peut eſtre pris dans une occaſion ; il peut devenir ſon eſclave ; c'eſt à dire il peut aller ſouffrir le plus juſte & le plus cruel ſupplice, qu'aucun coupable ſouffrit jamais ? Ignore-t'il combien la Nation Africaine eſt vindicative, & ne ſe ſouvient-il plus de la haine irreconciliable qu'ils ont pour tous les Chreſtiens ? S'ils les mal-traitent ſans les connoiſtre, que ne luy feront-ils point endurer, lors qu'ils le reconnoiſtront pour celuy qui les a trompez ? Ah ! Duc de Nagera, que le Precepte eſt équitable, qui nous enſeigne *de ne faire point à autruy, ce que nous ne voudrions pas qui nous fuſt fait* : Et que ceux qui ſe propoſent ce Precepte comme une Loy, ſe portent rarement à des injuſtices. Pour moy, qui par intereſt de Religion & d'Eſtat, & par un deſir

de gloire, ſuis ancien ennemy du Roy de Granade, & qui le ſeray toûjours; j'ay bien reſolu de ne le laiſſer jamais en repos, & de n'y eſtre jamais moy-meſme, que je n'aye abbatu ſon Thrône, que je ne luy aye arraché le Sceptre de la main, & la Couronne de la teſte: & qu'aprés la conqueſte entiere de ſon Royaume, je ne le voye dans mes fers: ou du moins que je ne luy faſſe abandonner l'Eſpagne, paſſer la Mer, & ſe releguer en Afrique. Ouy, Ferdinand & Iſabelle ont pris cette genereuſe reſolution: ils mourront l'un & l'autre au pied des murailles de la ville de Granade, où ils feront voir le ſaint Eſtendart de la Croix ſur le haut des Tours du ſuperbe Chaſteau de l'Halambra. Ils en ont formé le deſſein, ils en ont conceu l'eſpoir: & j'oſe dire que cét eſpoir eſt preſque infaillible, & que toutes les Moſquées des Infidelles tremblent déja ſur leurs fondemens, & ſont preſtes de tomber. Mais je feray toutes ces choſes, par des voyes permiſes & glorieuſes, & non pas par des moyens deffendus & lâches, tels que le ſont ceux dont a voulu ſe ſervir Corral. Ouy, j'iray chercher le Roy de Granade à la teſte de ſon Armée, & dans le cœur de ſon Eſtat;

Eſtat : Ouy, je le chercheray, je le trouveray, je le combatray, & je le vaincray : je luy déferay toutes ſes Troupes, je luy prendray toutes ſes Villes, je luy enleveray toutes ſes Provinces, je le feray tomber de ſon Thrône, je changeray ſon Sceptre & ſa Couronne en des liens & en des chaînes, & je le rendray le plus mal-heureux Prince de l'Vnivers : Mais encore une fois, je feray toutes ces grandes actions, comme elles doivent eſtre faites, & non pas comme cét inconſideré l'a voulu. Quand ces mauvaiſes fineſſes ſeroient bonnes pour Corral, elles ne vaudroient toûjours rien pour Ferdinand : l'inégalité de nos conditions, en doit mettre en nos procedures : & la Grandeur & la Majeſté de la Puiſſance Souveraine ſont incompatibles avec ces petits artifices des particuliers. Comme l'épargne des Peuples s'apelle avarice aux Rois, de meſme ces adreſſes intereſſées & malicieuſes, ſont indignes de ceux qui comme moy commandent à des Peuples & à des Nations. Dans une condition ſi eſlevée, il ne faut rien concevoir de bas : il faut que tout ſoit grand, il faut que tout ſoit illuſtre, & ſur tout il faut que rien ne ſoit indigne de la qualité de Roy. Et quoy, Duc

de Nagera, j'auray des Armées ſur la frontiere toutes preſtes à marcher, redoutables & puiſſantes par le nombre des ſoldats qui les compoſent, & plus encore par la valeur de ces invincibles ſoldats, j'auray fait un amas prodigieux de chevaux, d'armes, de canons, & d'attirail, & donné ordre à la ſubſiſtance de ces Troupes, j'auray attiré les yeux de toute l'Europe ſur moy, toute la Terre attendra avec impatience, le glorieux effet de ce grand deſſein, que témoignent avoir Ferdinand & Iſabelle, & tout ce grand deſſein aboutira à tromper le Roy de Granade, & non pas à le combatre, à ſurprendre par artifice deux ou trois mauvaiſes Bicoques, & non pas à prendre d'aſſaut les plus fortes Places de ſon Eſtat, à retirer par une honteuſe fineſſe, quelques-uns de nos priſonniers ſans rançon, & non pas à faire priſonniers eux-meſmes, les plus vaillans de nos ennemis; à dérober avec infamie, une ſomme d'argent aſſez peu conſiderable, & non pas à butiner avec honneur, toutes les richeſſes d'un Royaume, & des Sceptres & des Couronnes: Ah! non, non, Duc de Nagera, l'ambition de Ferdinand n'eſt pas ſi moderée, qu'elle veüille ſe contenter à ſi peu de choſe:

il en coûtera bien davantage au Roy de Granade, avant que nous nous ſeparions : & ſi mes eſperances ne me trompent, & ſi mes conjectures ne ſont fauſſes, il n'en ſera pas quitte à ſi bon marché. Mais je veux avoir tous ces avantages par la belle voye, & non pas par des trahiſons. Quand ces Places, ces priſonniers, & cét argent, ſeroient tout l'Eſtat du Roy de Granade, bien loin de croire avoir gagné quelque choſe, je croirois avoir perdu plus que luy : & en effet j'aurois incomparablement perdu davantage, puis que j'aurois perdu l'honneur. Bien loin de paroiſtre ſur un Char de Triomphe, au milieu des Villes & des Armées, je m'irois cacher dans des deſerts & dans des cavernes, comme indigne d'eſtre veu du monde, & comme indigne de voir le Soleil. Ah ! je ſçay trop bien qu'il faut que toute la vie des grands Princes ſoit comme un miroir ſans tache, pour vouloir ternir l'éclat de la mienne, par une tache ſi effroyablement noire. Toute la Terre ne me ſçauroit rien reprocher de ſemblable : mes ennemis meſme n'auroient pas l'audace de m'en ſoupçonner ; & ma propre conſcience ne me donne aucun remords ſur ce ſujet. Que l'Envie ſe déchire donc elle-meſme, ſi elle veut.

de colere & de dépit ; & qu'elle n'eſpere pas que je luy donne matiere de me déchirer. Ma reputation m'eſt trop chere, pour l'abandonner inconſiderément à ſa malice : & je connois trop le prix de la gloire, pour ne conſerver pas la mienne ſoigneuſement. Ie ſçay qu'il la faut garder toute entiere, ſi l'on a deſſein de la garder ; que toutes les bleſſures qu'on luy fait, ſont mortelles, ou que du moins elles ne gueriſſent jamais parfaitement. Ie ſçay que cette gloire eſt un threſor qu'on ne recouvre jamais, ſi on a le mal-heur ou l'indiſcretion de le perdre. Ie ſçay que les fautes des particuliers, peuvent quelquefois ſe cacher dans la baſſeſſe de leur condition, & s'enſevelir dans l'oubly, auſſi bien que leur memoire. Mais je ſçay auſſi que celles des Princes ont trop d'éclat pour n'eſtre pas veuës ; & qu'elles ſont veuës de trop de monde pour pouvoir eſtre oubliées. Toute la Terre en parle à leur honte ; les Siecles ſuivans l'aprennent du leur, & l'aprennent à ceux qui les ſuivent : & la Poſterité fait paſſer d'âge en âge ; & de bouche en bouche, l'infame ſouvenir de leur lâcheté. Comme les Pilotes marquent leurs écueils dans leurs Cartes maritimes, afin que les autres les évitent,

l'on aprend à tous les Princes, la honteuſe action de ces criminels, pour les empeſcher d'en faire jamais de ſemblables. L'on tâche de leur imprimer dans l'ame, l'horreur du vice, en leur en monſtrant la laideur : & comme certains Peuples faiſoient enyvrer leurs Eſclaves en preſence de leurs enfans, pour les empeſcher de tomber dans un ſi ſale défaut, & de ſe voir dans un eſtat ſi honteux ; l'Hiſtoire immortaliſe ces Monſtres & leurs crimes, afin que les Rois en ayent horreur, & s'empeſchent de leur reſſembler. Leur memoire eſt en execration à toute la Terre ; ceux qui ne les ont jamais connus les haïſſent ; ceux qu'ils n'ont jamais offencez les perſecutent ; & on refuſe meſme à leurs cendres le repos & la tranquilité que tous les autres Morts trouvent en la Sepulture : & ils ſont tellement privez d'Azile, qu'ils n'en trouvent pas meſme au Tombeau. Que ceux donc qui veulent brûler des Temples, & faire des crimes illuſtres, afin que l'on parle long-temps d'eux ſuivent les conſeils de Corral, & approuvent ce que cét indiſcret a voulu faire : Mais pour Ferdinand & Iſabelle, qui veulent taſcher d'obtenir une plus glorieuſe éternité, bien loin d'aprouver une action ſi

'aſche & ſi noire, ils la condamneront toûjours : & ils condamneroient le criminel comme le crime, ſi ſa valeur ne demandoit grace pour ſon imprudence, & ſi la Miſericorde n'eſtoit une vertu Royale, auſſi bien que la Iuſtice ; & ſi elle n'avoit meſme quelque choſe de plus humain. Mais puis que quelques juſtes que ſoient les Rois, ils ont beſoin que la bonté du Ciel leur pardonne beaucoup de choſes, il ne faut pas qu'ils refuſent aux autres, ce qu'ils demandent pour eux-meſmes ; & qu'ils ſoient inexorables, pendant qu'ils ont beſoin de prier. Ils doivent aprendre par la connoiſſance de leur infirmité, à excuſer celle des autres ; & comme ils veulent qu'on ſouffre les defauts des Rois, ils doivent ſouffrir auſſi les imperfections des Sujets, ou du moins les en corriger en Peres. Que Corral vive donc, quoy qu'il ſoit indigne de vivre : à condition toutefois, qu'il tâchera de reparer par de meilleures actions, l'infamie de celle qu'il vient de faire : & que jamais il ne luy aviendra de commettre comme il a fait, la gloire & la reputation de ſon Roy. Retournez donc, Duc de Nagera, à la frontiere où vous commandez mes Armes, faites-y reſtituer au Roy de Granade toutes les

Places que cét indiſcret luy avoit ſurpriſes ; faites-luy payer de mon argent la rançon de tous les priſonniers qu'il a délivrez ; & que Corral demeure priſonnier luy-meſme, juſqu'à tant qu'il ait rendu tout celuy qu'il a dérobé à ce Prince. Envoyez en ſuite un Trompette & un Heraut au Roy de Granade, pour luy faire excuſe de l'effronterie de cét inſolent : & pour l'aſſurer en meſme temps, que je n'auray pas beſoin de pareilles fourbes pour le vaincre, & que je ne m'en ſerviray jamais. Ne manquez donc à rien de tout ce que je vous ordonne ; car enfin je pretens que toute la Terre ſçache, que *je ne veux point dérober la victoire*, ny m'agrandir par des moyens deffendus.

Certes, cette action fut digne du grand Alexandre, de qui Ferdinand a emprunté les dernieres paroles de ſon diſcours : & je ne m'eſtonne pas ſi un Prince qui avoit l'ame ſi haute, porta ſa reputation ſi haut ; & ſi ſes conquêtes répondirent à ſon courage. Ces petits artifices, & ces mauvaiſes fineſſes, dont on ſe ſert quelquesfois pour s'enrichir plus aiſément, peuvent eſtre ſupportables (ſi toutefois elles peuvent ja-

mais l'eſtre) à des perſonnes de peu de fortune , & de baſſe condition : parce que l'obſcurité de leur naiſſance ſemble cacher une partie de la honte qui les ſuit : & que d'ailleurs la neceſſité que ſon extréme baſſeſſe ſemble mettre au deſſus des Loix, leur peut encore ſervir d'excuſe , & authoriſer en quelque façon l'injuſtice de leur procedé. Mais aux Princes , mais aux Rois , mais aux Monarques , qui ne doivent avoir que la gloire pour objet, ces adreſſes ſont des crimes, & meſme des crimes honteux. Les meſmes Loix Militaires, qui ont eſtably des Herauts, pour aller denoncer la guerre, & qui ont voulu que les perſonnes de ces Herauts fuſſent ſacrées , ont toûjours condamné les Eſpions à la mort. Les meſmes Capitaines qui aprés une Bataille, embraſſent & careſſent leurs ennemis priſonniers , ont toûjours ordonné des ſuplices pour ces trompeurs. En un mot, comme l'éclair devance toûjours la foudre , les Rois ne doivent jamais ſurprendre leurs ennemis , par des fourbes indignes de leur Grandeur. Ceux que la Fortune a mis ſur le Thrône , ſont ſi riches & ſi puiſſans que dans les guerres qu'ils entreprennent , ils ne doivent avoir pour objet , que la ſeule reputa-

tion. Or quelle reputation, ſinon mauvaiſe, peuvent-ils jamais eſperer d'une perfidie intereſſée, & d'un artifice bas & malin ? *I'en uſerois ainſi ſi j'eſtois en ta place*, dit un jour un Capitaine à un grand Prince : *Et j'en uſerois peut-eſtre auſſi de cette ſorte ſi j'eſtois en la tienne*, luy répondit ce genereux Conquerant. Il eſt des Eſtoiles nebuleuſes, dont on ne voit qu'à peine les tâches ny la ſplendeur : Mais dans le corps du Soleil, la moindre noirceur y ſeroit viſible à tout l'Vnivers. Il en eſt de meſme des Rois : comme l'élevation du Thrône les met en veuë à toute la Terre, toute la Terre voit clairement leurs perfections ou leurs défauts, ils ne ſçauroient donc aporter trop de ſoin à conſerver leur renommée : & comme tous les Amans ſont un peu jaloux, ſi les Princes ſont veritablement amoureux de la Gloire, ils ne ſçauroient la conſerver aſſez ſcrupuleuſement. Ie ſçay bien que quelqu'un a dit, *qu'on devoit faire un pont d'or à l'Ennemy* : Ie ſçay bien que Philipe de Macedoine diſoit, *que toute Place où un Mulet chargé d'or pouvoit monter, ne devoit point eſtre imprenable* ; Ie ſçay bien qu'un grand Politique a écrit, *qu'on trompoit les enfans avec des noiſettes, & les hommes avec des promeſſes* : mais

je croy ſçavoir encore mieux, que toutes ces maximes ſont fauſſes, & abſolument indignes d'un grand cœur, & meſme d'un bon Politique. Mais puis que Ferdinand a déja traité à fond une matiere ſi delicate, ne nous y engageons point apres luy : & pendant que nous ſommes en Caſtille, entendons encore parler un Roy de cette Nation. Dom Henry, durant une guerre civile, ayant bloqué une Place rebelle, & les Aſſiegez ayans fait une ſortie, il y eut un de leurs Cavaliers qui eſtant demeuré priſonnier, & ſe ſentant mourir d'une bleſſure qu'il avoit receuë dans le combat, pria ceux qui le gardoient, de le faire porter où eſtoit le Roy, afin qu'il puſt avant ſa mort, luy découvrir une choſe d'importance. On luy accorda ce qu'il demandoit : & comme il ſe vid en la preſence de ce Prince, il luy dit avant qu'expirer, avec beaucoup de témoignages de repentir ; qu'il eſtoit ſorty de la ville, avec un ordre exprés de le tuër : que pluſieurs autres avoient receu le meſme commandement ; & là deſſus luy parlant plus bas, il luy nomma, ſans que perſonne puſt l'entendre, tous les Grands qui avoient aſſiſté & conſenty à une ſi méchante

reſolution, & mourut apres les luy avoir tous nommez. Depuis cela, Dom Henry ne voulut jamais reveler aucun de ceux que ce Cavalier avoit accuſez, quelques prieres que luy en fiſſent ſes plus confidens ; & ce fut pour juſtifier un ſilence ſi extraordinaire, qu'il tint le diſcours que vous allez voir, à celuy qui l'en preſſoit davantage.

DOM HENRY, au Comte d'Albe Tormes.

IE ſçay bien, genereux Comte, que la maniere dont je ſuis reſolu d'agir en cette occaſion, n'eſt pas ordinaire : mais je ſçay auſſi, (ſi la Raiſon & la Politique ne m'abuſent) qu'elle n'eſt pourtant pas déraiſonnable. En tous les évenemens de la vie d'un Prince, il ne luy eſt quaſi permis, que de conſulter ſi les choſes qu'il entreprend ſont juſtes, utiles, & glorieuſes, ſans s'informer ſi elles ſont agreables par elles-meſmes :

& quand ces trois premieres qualitez s'y trouvent, il eſt certainement bien difficile, que la derniere ne s'y rencontre pas. La Juſtice & la Gloire, donnent des joyes innocentes, que la Volupté meſme ne connoiſt point : & la Clemence, à ceux qui la ſçavent pratiquer comme il faut, donne des plaiſirs que la vengeance ne ſçauroit donner, quelque douce qu'on ſe l'imagine. Mais auparavant que d'examiner deux ſentimens ſi contraires, dont j'ay eu le choix en cette journée, il faut vous remettre en la memoire, que ce Cavalier, qui par le remors de ſa conſcience, a voulu me voir en mourant, pour me reveler le deſſein qu'il avoit eu de me tuer, & pour m'aprendre les noms de ceux qui l'avoient employé à ce cruel office, ne peut m'avoir nommé pour autheurs de ſon crime, que des Sujets revoltez. Il eſt ſorty de Vailladolit, & il n'eſtoit pas dans noſtre Camp, lors qu'il a formé cette barbare reſolution : & c'eſt par une conſideration ſi puiſſante (comme je vous le diray dans la ſuite de mon diſcours) que j'ay dû faire ce que j'ay fait. Maintenant, voyons je vous prie, ſi le pouvoir que j'ay eu aujourd'huy de me vanger ; de punir ou de pardonner ; a eſté conſide-

ré avec prudence ; ſi la cõpaſſion ne m'a point ſuborné, & ſi une fauſſe image de gloire n'a point ébloüy ma raiſon. Premierement, à ne conſiderer les choſes qu'en general ; il eſt certain que la vengeance eſt douce ; qu'elle porte un caractere de divinité, & qu'elle eſt la plus terrible marque de la puiſſance des Souverains. C'eſt par elle que la crainte s'empare du cœur des ſujets ; c'eſt par elle que les Princes voiſins ſe retiennent quelquesfois dans leurs bornes ; & c'eſt par elle enfin, que les Rois ſont redoutables a tout le reſte des hommes. Il y a toutesfois cette diſtinction à faire, que parmy les Princes Chreſtiens, ce doit eſtre aſſez que d'eſtre en pouvoir de ſe vanger, & de ſe vanger meſme quelquesfois de ceux qui pourroient nuire au bien de l'Eſtat, ſi on les laiſſoit impunis : Mais de s'imaginer que la vangeance ſoit une choſe permiſe en toutes rencontres, c'eſt une erreur que les mauvais Princes ont eſtablie ; eux qui ſçachant bien qu'ils ne pouvoient pas ſe faire aimer, ont du moins voulu ſe faire craindre. Toutes les fois que le tonnerre gronde ſur nos teſtes, il ne tombe pas ſur des criminels, quoy que l'Univers en ſoit remply : Nous voyons tous les jours que le Soleil

éclaire des coupables que le foudre ne frape pas : Dieu pardonne plus qu'il ne punit, & ſa clemence s'étend plus univerſellement par tout le monde, que ne fait pas la juſtice, quoy que ces deux perfections ſoient abſolument égales en luy, où tout eſt égal abſolument. Enfin, il ne faut ſe ſervir de cette vengeance, que comme les Medecins ſe ſervent des poiſons ; c'eſt à dire dans ces maladies violentes & dangereuſes où tout autre remede ſeroit inutile, & où il faut neceſſairement chaſſer un mal par un autre. Ouy, Comte, il faut ſe vanger quelquefois, mais il ne faut pas ſe vanger toûjours. Ces deſtructeurs de Villes, de Provinces & de Royaumes, qui pour perdre un de leurs ennemis, perdent un milion de perſonnes innocentes, ont ſans doute place en l'hiſtoire, & le ſang qu'ils répandent les y marque d'une maniere ineffaçable ; mais ſelon mon ſens, le rang qu'ils y tiennent ne doit pas eſtre envié par un Prince genereux. La clemence ne fait pas tant de bruit, mais elle jette un éclat plus pur ſur celuy qui la pratique. Elle couvre de lumiere ceux qui l'écoutent, au lieu que les autres qui écoutent la vangeance ſont couverts de ſang. L'une fait naiſtre l'amour, l'autre fait naiſtre

la haine ; l'une vous laiſſe dans la tranquilité, l'autre vous met toûjours dans le trouble : l'une vous acquiert mille ſerviteurs fidelles, l'autre vous fait mille ennemis ſecrets : l'une ne s'occupe jamais qu'à inventer des ſupplices, & l'autre qu'à ſoulager des mal-heureux : l'une ne ſonge qu'à forger des fers, l'autre qu'à détacher les chaînes : l'une ne penſe qu'à remplir des tombeaux, & l'autre enfin ne s'employe qu'à redonner la vie à ceux qui avoient merité la mort. Et puis, à parler raiſonnablement, la vangeance ne doit eſtre permiſe aux Roys que lors qu'elle peut eſtre utile ou glorieuſe, & & ce ſecret qui ſe trouve inſeparablement attaché à la perte de ceux qui nous ont voulu nuire, ne doit point eſtre conſideré par un Prince Chreſtien & genereux. Or eſt-il qu'en l'occaſion preſente il n'y auroit eu ny utilité ny gloire à ſe vanger, & la juſtice toute ſeule en auroit eſté ſatisfaite. Ce qui rend une vengeance glorieuſe, c'eſt lors qu'il ſe rencontre que l'on tient en ſes mains un ſuperbe & orgueilleux ennemy ; que le chef d'une conſpiration y tombe, & que pour faire voir à ceux de ſon party qu'on ne le craint pas, l'on abat la teſte la plus élevée qui fuſt parmy eux. Enfin, tant que la cle-

mence peut eſtre ſoupçonnée de crainte ou de foibleſſe, il vaut mieux pour la dignité de la Couronne, écouter la vengeance que la pitié. Car lors que l'on pardonne en un temps où l'on peut croire que vous ne le faites, que parce que vous n'oſeriez punir, on peut dire qu'en ces rencontres la clemence eſt une vertu douteuſe ; mais lors que l'on pardonne, comme j'ay fait, à un ſimple cavalier, tout couvert de bleſſures, étendu ſur la pouſſiere, & qui dans les derniers momens de ſa vie, ſe repent de ſes mauvais deſſeins, en demande pardon, & vous ſauve la meſme vie qu'il avoit voulu vous oſter, en vous nommant les autheurs de cette conſpiration ; il y auroit non ſeulement quelque eſpece de cruauté, mais encore beaucoup d'imprudence d'augmenter le ſupplice que ſon remords luy donne, & d'aller haſter une mort qui ne peut tarder que de quelques heures. Auſſi bien loin de le faire mourir plutoſt, je l'aurois fait vivre plus long-temps, ſi la gueriſon de ſes playes euſt eſté en ma diſpoſition, comme le pardon de ſes crimes : & certainement il n'auroit plus ſenty d'autre douleur que celle de ſon repentir. Quand les choſes ſont aux termes que

je vlens de dire, on ne peut pas ſoupçonner que la crainte ou la foibleſſe arrachent le pardon de celuy qui l'accorde ; & l'on ne pourroit pas dire non plus, qu'il y euſt de la gloire à ſe vanger d'un homme foible, mourant, & qui ſe repent de ſon crime. La difficulté & le danger font toute la gloire de la vangeance, auſſi bien que de la guerre ; & s'il ne falloit que punir indifféremment tous ceux qui ont fallly, les Princes qui ont le cœur vindicatif ne manqueroient pas de matiere pour joüir pleinement de cette ſatisfaction cruelle que la vangeance donne à ceux qui la pratiquent par inclination ; car il y a aſſez de criminels foibles dans leurs Eſtat, de qui le ſang pourroit eſtre répandu ſans avoir de faſcheuſes ſuites, & de qui la vie ou la mort ſont également indifferentes pour le repos de leurs Royaumes. Que ſi la vengeance que j'aurois pû prendre de ce mal-heureux cavalier n'eſtoit pas glorieuſe, elle n'étoit pas plus utile. Je vous ay déja dit (ce me ſemble) qu'il eſtoit ſorty de Vailladolit, qu'il n'avoit pas formé ſon deſſein dans noſtre Camp, & par conſequent cét exemple rigoureux n'eſtoit point neceſſaire pour retenir des enne-

mis ſecrets dans leur devoir, & pour les empeſcher d'éclater, puis que c'eſtoient des ennemis publics & declarez qui l'avoient employé. Car, genereux Comte, il y a cette difference (ſi la Politique ne me trompe) entre les uns & les autres, que d'ordinaire on retient les premiers par la crainte, & qu'on r'appelle les ſeconds par la douceur. Lors qu'un Roy eſt averty qu'il ſe trame quelque choſe contre ſa perſonne ou contre ſon Eſtat, & que les affaires ſont encore dans une incertitude, qui fait que ſes plus grands ennemis paroiſſent auprés de luy comme ſes amis; que les écharpes ſemblent encore eſtre de meſme couleur, quoy que les cœurs ſoient diviſez, & les ſentimens differens; & que perſonne enfin ne ſe ſoit encore declaré contre luy: c'eſt en ces occaſions qu'un exemple de vengeance eſt utile & neceſſaire. Tel ſe portera à la revolte, parce qu'il croit que le Prince eſt indulgent, qui ne s'y porteroit pas s'il le croyoit rigoureux; & c'eſt ſans doute en ces rencontres que l'on peut dire qu'un peu de ſang répandu bien à propos, peut en épargner beaucoup, & que la juſtice faite dans ſon temps oſte quelquesfois une ample matiere à la

clemence. Mais lors que ces menées ſecrettes, & ces conſpirations cachées ont éclatté hautement, que la revolte & la rebellion ont mis les armes à la main aux ſujets, pour les tourner contre leur Prince, il faut pour en venir à bout avec gloire, ſçavoir les combattre, les vaincre, & leur pardonner. La vengeance n'eſt pas de ſaiſon en ces rencontres, il faut les punir en les combatant; mais lors qu'ils ſont vaincus & priſonniers, il faut en leur pardonnant vaincre encore ceux qui n'ont pas eſté à la bataille. De cette ſorte en pardonnant aux uns vous r'appellez les autres, & remportez bien ſouvent une double victoire d'un ſeul combat. Je ſçay bien que cette regle n'eſt pas infaillible, qu'il y a des ames obſtinées au mal, qui ne ſe laiſſent toucher qu'à leur propre paſſion, & que la clemence ne rappelle pas dans leur devoir, tous ceux qui ſont engagez dans un mauvais party; mais je ſçay bien auſſi que quiconque n'eſt pas touché par un ſentiment ſi juſte, ne le ſeroit pas par la crainte. Au commencement d'une guerre civile, il n'eſt pas bon de deſeſperer tous les coupables; car enfin, quel plus grand mal-heur leur peut-il arriver aprés

leur crime, que de tomber entre les mains d'un Prince offencé, qui ne ſe laiſſe point fléchir ? c'eſt de faire des ſoldats determinez des plus laſches de leur Armée ; puis que ſans doute il arrive ſouvent que la crainte d'une mort qui paroiſt fort proche, fait faire des choſes qui vont au delà de tout ce qu'on pourroit attendre d'une veritable valeur. Et puis, (à dire les choſes comme elles ſont) la vengeance ne conſiſte pas toûjours dans les ſuplices & dans les geſnes : La poſſibilité de ſe vanger, & de ſe vanger avec facilité, eſt ſans doute le ſentiment le plus doux & le plus noble que l'on puiſſe avoir dans ces occaſions ; & il y a quelquesfois plus de douceur de forcer un ennemy à vous eſtre obligé, qu'à le voir expirer ſous la rigueur des tourmens. En effet, cét exemple de moderation que j'ay donné aujourd'huy, a peut-eſtre deſarmé les plus ardans à la pourſuite de ma vie : peut-eſtre que de l'heure que je parle, les uns ſe repentent, les autres meditent de ſe venir jetter à mes pieds, & que tous ont honte, & ſont confus de leurs crimes. Que s'ils n'en ſont pas repentans, la vengeance pour l'ordinaire, quelque rigoureuſe qu'elle ſoit, ne

peut ébranler que des ames foibles & craintives ; mais la clemence au contraire, agit plus ſur les genereuſes que ſur les autres. Les Vertus ont un enchaînement ſi étroit, que quelque difference qui paroiſſe entr'elles, elles ne laiſſent pas de briller d'un meſme feu, & d'avoir je ne ſçay quelle union ſecrette, qui fait que tous ceux qui en poſſedent quelqu'une, ſe laiſſent facilement toucher à celles meſmes qui n'ont pas, quand elles paroiſſent avec éclat. Ainſi les vaillans ſoldats admirent la juſtice en la perſonne de leur Prince, les Magiſtrats la valeur en celle des Capitaines ; & tous les cœurs enfin où il ſe trouve quelques ſentimens heroïques, ſont capables d'être touchez par un exemple vertueux. Mais (me direz-vous) ce qui m'étonne le plus de voſtre action, n'eſt pas que vous ayez pardonné à un ſimple cavalier, lors que vous l'avez veu priſonnier, couvert de bleſſures, & qu'il vous demandoit pardon de ſa faute : Mais ce qui me ſurprend davantage, c'eſt de ſçavoir que ce cavalier en mourant, vous ait apris les noms de ceux qui luy avoient mis le poignard à la main contre vous, & qui luy avoient ſuggeré le deſſein de venir attenter à voſtre vie,

ſans que maintenant vous ayez voulu en donner connoiſſance à perſonne. Il ſemble (adjoûterez-vous encore) que vous veüilliez eſtre de leur party, & que vous-meſme veüilliez agir contre vous-meſme. Voila, Comte, ce que j'ay veu dans les mouvemens de voſtre viſage, & ce que j'ay conjecturé que vous me vouliez dire, par l'impatience avec laquelle vous m'avez écouté juſques icy : mais auparavant que de vous dire une partie des raiſons qui me font agir de cette ſorte ; apprenez ſeulement que je ſeray le plus fidele de tous mes conſpirateurs, & que de ma vie je ne découvriray à qui que ce ſoit, ceux qui ont eu le deſſein de me l'oſter. Je ſçay que cette procedure eſt particuliere ; que cét exemple eſt ſingulier, mais je ne crois pourtant pas mes intentions déraiſonnables. Pour les examiner à propos, il faut y conſiderer avec ſoin l'intereſt du Prince ; celuy de ſes enfans, celuy des familles des conjurateurs, & celuy de l'Etat en general. Pour le premier, il eſt certain que s'il eſtoit poſſible que la poſterité ne ſceuſt point que l'on euſt tramé de parricide contre les Rois, il en ſeroit mieux ſans doute ; & l'hiſtoire qui fait profeſſion d'eſtre har-

die, fidelle, & exacte, pourroit, ce me ſemble, ſans ſcrupule n'aprendre pas aux ſiecles ſuivans des actions ſi dignes d'un oubly eternel, & de qui la memoire du Prince ne peut fournir aucun avantage. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit vray que l'on n'ait autant conſpiré contre la vie des Princes vertueux, que contre celle des Tyrans : mais du moins peut-on dire, que ſi ce ce n'eſt pas une marque de honte pour eux, ç'en eſt une pour leur ſiecle, pour leur regne, & pour leurs ſujets. Ainſi, ſans doute, il eſt plus glorieux aux Rois d'étouffer le bruit des conſpirations, que de le faire éclater: mais comme cette raiſon n'eſt pas aſſez forte pour apuyer ma reſolution, voyons, je vous prie, quelle utilité je pouvois trouver, en publiant ce que l'on m'a revelé. Vous n'ignorez pas (puis que nous ſommes devant Vailladolit, où comme vous ſçavez, l'Archeveſque de Tolede, l'Admiral Federic, le Maiſtre d'Alcantara, le Comte de Medellin, & tous les Confederez mes ennemis ſe rencontrent,) que les Chefs de cette conſpiration ne ſont pas au lieu où je les puiſſe prendre facilement: ils ont les armes à la main; ils ſont dans une ville tres-forte; ils ſont au milieu d'une Armée, & par conſe-

quent en état de nier ce que je publierois de leurs mauvais deſſeins, & de ſe deffendre de mes pourſuites. Que ſi dans les termes où ſont les choſes, je vay faire ſçavoir en particulier, qui ſont ceux qui ont voulu attenter à ma vie, comment penſez-vous qu'il ſe puiſſe jamais faire aucun traité de paix ? Comment penſez-vous que ces gens ſe puiſſent confier à moy ? Et comment penſez-vous qu'ils agiront, ou qu'ils devroient agir, pour mettre en execution le deſſein dont ils ſçauroient que je ſerois averty ? Certes, à dire la verité, je penſe qu'ils auroient ſujet d'en uſer ainſi : & qu'ils ſe-toient mal conſeillez pour leur ſeureté, s'ils ne vouloient pas ſe mettre à couvert de la punition d'un crime par un autre crime. Ils en auroient déja ſouffert la honte, puis qu'il ſeroit public ; ils en ſeroient au danger, puis qu'il ſeroit connu ; & vous voudriez qu'ils ne fiſſent pas ce que je dis pour ſe ſauver. Ah ! non, non, Comte, il ne ſeroit pas poſſible ; & par conſequent je ne ſuis pas en tort d'eſtre fidelle à mes ennemis. Il eſt des crimes dont on ſe repentiroit volontiers, ſi l'on croyoit n'en eſtre point accuſé : un reſte de honte fait bien ſouvent r'entrer dans le chemin de la vertu, des perſonnes qui

n'y

n'y r'entreroient jamais, ſi leurs fautes eſtoient publiques : & l'on ne doit jamais divulguer que ce que l'on peut, ou que ce que l'on veut punir. S'il eſtoit des Rois comme de leurs Sujets, il faudroit ſans doute ne déguiſer pas une verité ſi importante : parce que la haine d'un particulier ne s'eſteint qu'avec ſa vie : & que ce qu'il n'auroit pas executé en un temps, il pourroit le faire en un autre. Mais il n'en eſt pas ainſi des Princes : la haine pour l'ordinaire, ne s'attache pas directement à leurs perſonnes : & les conſpirations qu'on fait contr'eux, ont pour fondement des cauſes qui ne demeurant pas toûjours égales, font auſſi que les Conſpirateurs changent d'intentions. Tels attentent à la vie du Prince, qui par la revolution des affaires, hazarderoient la leur propre pour ſon ſalut. Et venant à obtenir ce qu'ils deſirent, ou quelquesfois meſme venant à ceſſer de le deſirer, ils perdent leurs mauvaiſes intentions, pourveu qu'elles n'ayent pas eſté publiques : & la conſtellation maligne ayant paſſé, il ſemble que le Prince ne ſoit pas moins en ſeureté avec ces coupables repentans, qu'avec ceux qui luy ont toûjours eſté fidelles. La diſſimulation eſt donc un

bien tres-conſiderable en ces rencontres : car ſi par un Manifeſte j'avois accuſé mes Conjurateurs, ſoit qu'ils ſoient d'entre les Grands, d'entre les Nobles, ou d'entre le Peuple, il eſt certain qu'ils y répondroient : & comme il eſt naturel de n'aimer pas à avoüer une méchante action, ils publieroient que cette accuſation veritable, ne ſeroit qu'une calomnie, pour decrediter leur party, & rendroient ma probité ſuſpecte à la moitie de l'Europe. Joint qu'aprés cela ils ſe déguiſeroient mieux qu'auparavant, & leur ſeroit plus aiſé de venir à bout de leur entrepriſe. Mais de la façon qu'eſt la choſe, je connoiſtray tous leurs deſſeins, par le ſimple raport qu'on me fera de leurs actions les plus connuës. Car comme je ſuis averty de leurs plus ſecrettes penſées, & qu'ils ne ſçavent pas que je le ſuis, je liray dans leurs cœurs les plus cachées de leurs intentions, & les détruiray ſi je le veux, avec beaucoup de facilité. Ainſi, Comte, je puis ſans danger attendre qu'ils ſe repentent, & je ne pourrois ſans peril les declarer criminels. Mais (me direz-vous) ne croyez-vous pas que par leurs Eſpions ils ayent apris qu'un des leurs vous a parlé en ſecret, & qu'ils ne jugent que

ce n'a eſté que pour les découvrir, & que de cette ſorte ils ne ſongent autant à eux, que ſi vous les accuſiez ouvertement? A cela, j'ay à vous répondre, qu'il y a toûjours une notable difference entre le doute & la certitude. Ceux qui ne feront que s'en douter, n'agiront gueres avec plus de precaution que s'ils n'en avoient rien ſçeu: & ceux qui n'en douteront point du tout, deviendront peut-eſtre fidelles à mon ſervice, par la ſeule conſideration d'une action ſi extraordinaire. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que l'on pourroit appeller artifice, ce qui n'eſt en moy qu'un effet de prudence & de bonté: & que la Politique a cette adreſſe, de pouvoir donner quand elle veut, deux intentions toutes differentes à une meſme action: & de pouvoir ainſi expliquer comme il luy plaiſt, les choſes les plus claires & les plus apparentes. Mais comme les Rois ne doivent pas tant donner à la prudence ordinaire, qu'ils ne donnent auſſi beaucoup aux mouvemens ſecrets que le Ciel leur inſpire, j'ay crû que dans le choix de pardonner ou de punir, de parler ou de me taire: il m'eſtoit permis de ſuivre la voye la plus genereuſe, puis qu'elle ne repugnoit pas à la ſageſſe, &

qu'elle n'eſtoit pas contraire à ma ſeureté. Que ſi apres l'intereſt du Prince, il faut conſiderer celuy de ſon Succeſſeur, je diray encore qu'il eſt tres-important dans un Eſtat, que celuy qui doit monter au Thrône, y monte dépoüillé de de toute haine, de toute paſſion, & de tout intereſt : Or comment voulez-vous que cela puiſſe eſtre, ſi on luy aprend que les Chefs des plus illuſtres Maiſons de ſon Eſtat, ont attenté contre la vie de ſon Pere ? S'il a de la tendreſſe & du bon naturel, il aura peine à n'en conſerver pas le ſouvenir : & s'il a l'eſprit ſoupçonneux, il aura encore plus de peine à ſe confier en ces perſonnes. Cependant il faut que les Rois n'épouſent nuls intereſts particuliers : & lors qu'ils reçoivent la Couronne par la mort de leurs Peres, il faut qu'ils enſeveliſſent avec eux & dans leurs Tombeaux, toutes leurs querelles, toutes leurs haines, toutes leurs vengeances : & qu'ils ne gardent dans le cœur, qu'une amour paternelle pour tous leurs Sujets. Il eſt donc infiniment important, quand on le peut, de cacher les Conjurations à ceux qui doivent ſucceder : de crainte que préocupant leur eſprit, ils ne faſſent apres de grandes fautes, en refuſant

peut-eſtre les Charges à ceux qui les pourroient le mieux exercer, & en perpetuant la haine entre le Prince & ſes Sujets. Mais comme il y a une relation neceſſaire entre les uns & les autres, il importe auſſi beaucoup aux Familles des Conjurateurs, que leur crime ne ſoit pas public : principalement quand il eſt de telle nature, qu'il va juſqu'à l'infamie, & qu'il noircit juſqu'à la Poſterité. Ouy, il eſt infiniment important de ne mettre pas legerement une tache dans ces illuſtres Races, qui ſont la force & l'apuy des Couronnes : le Prince doit eſtre jaloux de leur gloire comme de la ſienne : & il vaut mieux quand il eſt poſſible, diſſimuler leurs crimes que de les publier. Car quoy que les fautes ſoient perſonnelles, il en eſt de telle nature, qu'elles impriment une tache ineffaçable à la Poſterité de ceux qui les ont commiſes : & qu'elles effacent de l'eſprit des Peuples ce reſpect qui les rendoit conſiderables. Ce n'eſt pas qu'il n'y euſt quelque eſpece de juſtice, que leurs Deſcendans portaſſent une partie de la peine qu'ils ont meritée, ſi ce n'eſtoit que l'Eſtat s'y trouve intereſſé. Car enfin un Roy ſeul ne forme pas

un Royaume : il n'eſt que le Chef de ce grand Corps : tous les Grands en forment aprés luy la plus belle & la plus noble partie : il faut donc aporter ſoin à ne les des-honorer pas, ſi ce n'eſt qu'il ſoit abſolument neceſſaire. Or comme il a paru par toutes les choſes que je vous ay dites, que la ſeureté de ma perſonne, ma propre gloire, le bien de mon Succeſſeur, celuy de mes ennemis, l'avancement de la paix, & l'avantage de mon Eſtat, ſe trouvent plus facilement, à cacher ce qu'on m'a revelé, qu'à le publier, il ne ſera pas aiſé de me faire changer de reſolution. Si mes ennemis ſont obſtinez dans leur crime, je ne manqueray pas d'autres pretextes pour les punir, s'il arrive qu'ils tombent ſous ma puiſſance. Il ſuffit qu'ils ſoient rebelles pour leur oſter la vie avec juſtice, ſans les accuſer d'eſtre parricides : & s'ils ſont capables de ſe corriger, j'auray une joye tres-ſenſible, d'avoir tiré un effet ſi avantageux de mon ſilence. Au reſte, ſi ce ſont des perſonnes de la premiere condition, qui ayent atenté contre ma vie, c'eſt ſans doute agir judicieuſement, que de ne le témoigner pas, ſoit que je veüille leur pardonner ou les punir, puis qu'il ne ſont pas en mon pouvoir. Que

s'ils ſont de la mediocre, ce ſeroit une choſe ſuperfluë, de dire des Noms qui ne ſeroient connus de perſonne. Et s'ils ſont de la plus baſſe, ce ſeroit des-honorer la Majeſté Royale, que de s'abaiſſer juſques à s'occuper avec un ſoin fort exact, à découvrir une ſi noire conſpiration. Celuy qui tient *le cœur des Rois*, tient auſſi les foudres qui doivent accabler ceux qui les attaquent : Il eſt juſte de reſerver quelque choſe *au Dieu des vengeances* ; & de ne ſe ſervir pas toûjours de toute l'authorité qu'il nous donne. Ce n'eſt pas que ſi les veritables autheurs de la Conſpiration eſtoient en mes mains, je ne les fiſſe punir ſeverement : non pas pour l'injure particuliere qu'ils ont voulu faire à ma perſonne en particulier, mais pour celle qu'ils ont faite au Roy de Caſtille. Ie ne devrois pas ſeulement les punir pour ma ſeureté ; mais je devrois cét exemple à tous les Rois qui me ſuivront. Ainſi, Comte, ſi leur crime eſtoit connu, & qu'ils fuſſent en mes mains, ils ne ſeroient pas exempts du chaſtiment qu'ils meritent : Mais puis que je ſuis le ſeul qui puis dépoſer contre eux, je ne les accuſeray point. Je previendray leurs mauvais deſſeins, ſi je le puis, je puniray les obſtinez par d'au-

tres voyes, je pardonneray avec plaiſir, à ceux qui ſe repentiront ; & j'auray la ſatisfaction d'avoir ſauvé l'honneur de pluſieurs familles ; la vie de pluſieurs perſonnes ; & d'avoir ſurmonté mon propre reſſentiment, qui n'eſt pas une petite victoire à remporter. En toutes les autres occaſions, il eſt dangereux d'avoir ſon Témoin pour ſon Juge : mais en celle-cy, il eſt tres-avantageux à mes ennemis, que je ſois le ſeul qui les puiſſe accuſer. Car ſi leur crime pouvoit eſtre ſçeu, je n'en ferois plus un ſecret, & je n'en ſerois plus le Maiſtre, il faudroit laiſſer agir la Juſtice & les Loix : Mais puis que le Ciel l'a voulu ainſi ; que celuy qui me l'a revelé eſt mort ; je veux eſtre ſeul l'arbitre de leur deſtin, & ne me ſervir de ce pouvoir, que pour leur donner moyen de s'amender & de me flechir. C'eſt veritablement en cette rencontre, que l'authorité, que j'ay entre les mains, me fait approcher le plus prés de celle de Dieu, qui ſçait les crimes les plus ſecrets des hommes ſans les publier. Il ne donne point de marque particuliere aux méchans ; il ſouffre que la malice ſoit toute renfermée dans le cœur : & peu ſouvent arrive-t'il de ces évenemens terribles, qui ſemblent faire

voir dés cette vie, le mal-heureux ſort que les méchans doivent avoir en l'autre On diroit que le ſecret eſt l'attribut le plus eſſentiel de la Divinité : & que c'eſt par là ſeulement qu'elle a voulu ſe rendre la plus adorable & la plus redoutable aux hommes. Ne vous eſtonnez donc pas, ſi je me contente de ſçavoir qui ſont mes ennemis, ſans les découvrir ; puis que Dieu meſme en a uſé de cette ſorte. Il receut & rendit les careſſes de celuy qui le trahiſſoit, & celuy qui le trahiſſoit, ne laiſſa pas d'eſtre puny, quoy qu'il ne l'euſt pas accuſé en particulier. Laiſſez donc, genereux Comte, laiſſez le ſoin de ma vangeance à celuy qui ſeul en ſçait bien uſer : s'il veut que mes ennemis ſoient couverts de honte & de confuſion, il le fera par des voyes qui nous ſont encore inconnuës. Car comme il me donne la force de me taire, il les forcera peut-eſtre de parler & de s'accuſer, lors qu'ils n'y penſeront pas. Allons donc, allons les combatre, & ne les accuſons point. Ne des honorons pas la victoire que nous voulons remporter, en les faiſant connoiſtre pour des parricides : agiſſons en Prince & en Roy, & non pas en Delateur : employons la Force, afin de pouvoir en-

prouver la Clemence : & faſions voir enfin que c'eſt quelque choſe de plus glorieux, de ne reconnoiſtre point ſes ennemis ſecrets, que de pardonner ſimplement à ſes ennemis declarez.

Des deux opinions qui peuvent partager les Eſprits, en conſiderant l'action de ce Roy de Caſtille, j'avouë que je me range à la ſienne, & que je trouve qu'il fit bien d'en uſer comme il en uſa. Il y a des maux qu'il ne faut traiter, que par des cures palliatives (comme les apellent les Medecins) & que l'on irriteroit davantage, ſi l'on entreprenoit de les guerir. Quand tout un corps n'a qu'un bras ou qu'une jambe malade, l'on peut employer le fer & le feu ; l'on peut retrancher ce membre gaſté, pour conſerver tout le reſte : Mais lors que toute l'habitude du corps ne vaut rien, & que les parties nobles ſont attaquées, le Medecin & le Chirurgien, ſeroient non ſeulement temeraires, mais inſenſez, s'ils entreprenoient une choſe qui eſt au deſſus des forces de l'Art & de la Nature, & qui auroit beſoin d'un miracle pour reüſſir. Il n'eſt jamais bon de deſeſperer ſes ennemis, ſi l'on n'eſt abſolument aſſûré de les pouvoir perdre :

l'extremité du peril (comme ce Prince l'a dit) fait quelquefois les plus lasche les plus vaillans ; & tel se retirera d'un mauvais dessein, s'il croit n'estre pas découvert, qui le poussera jusques au bout, s'il est persuadé de l'estre. *Soyez prudens comme des serpens*, dit l'Escriture à tous les hommes ; mais si ce conseil est necessaire à quelqu'un, c'est sans doute, aux Rois qu'il est le plus necessaire. Les Egyptiens, qui dans leurs Hieroglifiques mettoient un œil au bout d'un Sceptre, pour representer la Providence, sembloient aussi avertir les Rois par cét Emblesme Royal, & par cét œil toûjours ouvert, qu'ils ne sçauroient trop soigneusement regarder aux choses qu'ils veulent faire. Le Roy des Abeilles n'a point d'aiguillon, disent les Naturalistes : remarque qui enseigne aux Rois, à ne se laisser pas emporter à la violence de leurs passions, & à pancher plûtost vers la Clemence qui leur doit estre naturelle, que vers la rigueur que toute la Nature fuit. Ie ne sçay si ceux qui ont representé la Iustice avec un bandeau ; ont fait une Peinture judicieuse : car pour moy je trouve au contraire qu'elle ne sçauroit voir trop clair. Ie luy donnerois plûtost les yeux d'Argus, que

l'aveuglement d'Edipe ou de Tireſie, ſi j'avois à la dépeindre : & ſelon mon ſens le Linx meſme ne doit pas mieux voir que les Rois, qui tiennent ſeuls l'Eſpée de cette Inſtice en leur main. Fraper ſans voir, & peſer ſans voir, ſont des choſes qui ne me ſatisfont gueres, & où je trouve peu de raiſon : Ie ſçay bien que l'Antiquité a voulu dire par ce bandeau, que la Iuſtice doit eſtre *ſans acceptation des perſonnes* : Mais il valoit bien mieux la repreſenter comme une Déeſſe, que rien n'eſt capable d'ébranler, que de nous dire tacitement qu'elle a beſoin de ne voir pas, pour s'empeſcher de commettre des injuſtices. Il eſt donc tres-neceſſaire que les Rois ne ſe laiſſent pas aveugler par leurs paſſions; qu'ils peſent avec jugement, les choſes qu'ils determinent ; & s'ils ſe ſervent de l'Eſpée, que ce ſoit (pour revenir à noſtre comparaiſon) comme les Chirurgiens ſe ſervent du fer & du feu, je veux dire diſcretement ; je veux dire en retranchant une partie pour ſauver le tout, & non pas en perdant tout, pour retrancher une partie. Mais comme il eſt temps que je me ſerve de cette figure, que les Rhetoriciens appellent *tranſition*, pour paſſer d'une matiere dans un autre;

je n'en ſçaurois employer une plus ſenſible en cette rencontre, que celle qui ſera qu'aprés avoir parlé de Medecins & de Chirurgiens, de remedes & de maladies, je parle encore d'un malade, qui parle luy-meſme de ſa gueriſon. Dom Sanche qui n'avoit jamais eu de ſanté, tant qu'on l'avoit veu ſur le Thrône de Caſtille, par un caprice de la Fortune & de la Nature, n'eut jamais de mal depuis que l'injuſtice de ſes ennemis l'eut fait tomber de ce Thrône. Or il examine par le diſcours que vous allez voir, ſi dans un ſi bizarre évenement, il a plus gagné que perdu : & ſi la condition d'un homme privé qui ſe porte bien, eſt preferable à celle d'un Roy malade.

DOM SANCHE au Comte Garcia de Cabra.

IE'Avouë auſſi bien que vous, Genereux Comte, que cette capricieuſe Fortune, qui en m'oſtant un Royaume, m'a redonné la ſanté, que je n'ay jamais poſſedée, tant que j'ay poſſedé la Couronne, a dû raiſonnablement faire naiſtre en mon eſprit, des ſentimens bien contraires: & a dû ſans doute auſſi faire naiſtre dans le voſtre, la curioſité que j'y remarque. Vous voulez donc ſçavoir en quel eſtat ſe trouve mon ame, aprés un ſi bizarre évenement: & ſi la douleur de ce que j'ay perdu, n'eſt point plus forte en mon cœur, que la joye du bien que j'ay retrouvé. Il eſt certain (à dire les choſes comme elles ſont) que la Philoſophie Stoïque, qui ſe vante de donner l'inſenſibilité à tous ceux qui la profeſſent, n'eſt pourtant point aſſez puiſſante, pour faire que l'on puiſſe tomber du Thrône ſans douleur: Mais il eſt vray

auſſi que la douleur d'eſtre tombé du Thrône, ne peut jamais eſtre aſſez violente dans une ame raiſonnable, pour l'empeſcher d'avoir beaucoup de plaiſir de recouvrer la ſanté. C'eſt un threſor trop precieux, pour le recevoir avec chagrin ; & de tous les biens de la vie, celuy-là eſt le plus univerſellement ſouhaité. Tous les avantages de la Fortune ny de la Nature, ne ſont pas ſi generalement eſtimez : il s'eſt trouvé des gens qui ont arraché des Sceptres, & il s'en eſt trouvé d'autres qui ont refuſé des Couronnes. Les richeſſes que quelques-uns amaſſent aux dépens de leurs vies, ſont abandonnées & mépriſées par les plus ſages. La gloire meſme avec tout ſon éclat, eſt ſuſpecte aux perſonnes qui font une profeſſion exacte de pieté : & il ſe trouve des hommes qui la fuyent avec autant de ſoin que les autres la cherchent. Enfin, il y en a eu qui ont regardé le Thrône comme un écüeil ; les richeſſes comme les appas du vice ; & la gloire comme une diſpoſition à l'orgueil & à la vanité. La beauté meſme, qui ſemble eſtre un rayon de la Divinité, n'a pas laiſſé d'eſtre eſtimée un grand mal, lors qu'elle n'eſt pas accompagnée d'une grande vertu. Mais

pour la ſanté, elle eſt precieuſe aux Rois & aux Peuples ; aux Philoſophes & aux ignorans : & il ne s'eſt jamais trouvé perſonne, qui ait oſé douter de ſon prix ny de ſa valeur. Il s'eſt bien trouvé une Secte, qui a eu l'audace de ſouſtenir, *qu'il n'eſtoit effectivement point de douleur* : Mais ce n'eſtoit ſans doute que parce que ſi elle euſt avoüé qu'il y en avoit, il euſt falu que le Sage qu'elle vouloit former, euſt eſté ſenſible à la triſteſſe & à la joye, quand il auroit perdu ou recouvré la ſanté, & cela auroit choqué ſes principes. Cependant pour vous ſatisfaire pleinement, il faut non ſeulement me conſiderer comme Roy ; mais comme un homme particulier, puis qu'enfin cette égalité de naiſſance & de mort, que nons avons commune avec les moindres de nos ſujets, ne nous permet pas de douter que nous n'ayons une partie de leurs ſentimens. Nous ſommes ſans doute beaucoup au deſſus d'eux, par ce caractere Divin, qui eſt inſeparable de la Royauté legitime : Mais eu égard à Dieu & à nous, nous ſommes ſouvent leurs égaux, & pouvons meſme eſtre leurs inferieurs : Nous avons en partage avec eux, toutes les infirmitez de la vie : & comme nous ne jouïſ-

ſons que du meſme Soleil, & des meſmes elemens dont ils joüiſſent, nous n'avons pas d'autres armes qu'eux pour nous deffendre de toutes les paſſions humaines, & de toutes les foibleſſes de la Nature. La multitude & la fidelité de ceux qui gardent le Prince, peut bien empeſcher un parricide d'executer ſon méchant deſſein : Mais une Armée de trente mille hommes, ne peut empeſcher que la mort ne l'emporte quelquesfois par les foibles attaques d'une fiévre lente. L'entrée des Palais ne luy peut eſtre refuſée quand elle le veut : & tout l'éclat, & toute la magnificence imaginable ne ſçauroient meſme le ſoulager de la moindre douleur. Le Dais, la Pourpre, & la Couronne, ſont des ornemens inutiles, pour guerir les maladies du corps: & je me ſuis veu ſouvent dans un ſuperbe Palais ; dans une chambre tres-magnifique, ſur un lit tout brillant de l'or dont il eſtoit couvert; environné des plus Grands de mon Eſtat, occupez à me propoſer tous les divertiſſemens poſſibles : Et au milieu (dis-je) de toutes ces choſes, m'eſtimer le plus malheureux des hommes, & porter envie à la ſanté du moindre de mes ſujets. La mort que j'ay cent fois mépriſée dans le milieu des Batailles, me ſembloit plus re-

doutable en cét eſtat, & ne me voyant en pouvoir ny de la combattre, ny de luy reſiſter, je connoiſſois veritablement lors que j'eſtois homme, quoy que je fuſſe Roy; & je voyois en ſuite qu'il eſtoit tres-difficile d'eſtre malade & grand politique, de gouverner des peuples quand on ne peut ſe gouverner ſoy-meſme, & plus impoſſible encore de ne ſe croire pas miſerable, lors que tous les plaiſirs ſont inutiles. La mort toute effroyable qu'elle eſt, & quoy que, comme je l'ay déja dit, elle égale les Rois aux ſujets, ne fait du moins autre choſe que de les égaler: Mais icy les Rois ne ſont pas ſeulement auſſi mal-heureux que les autres hommes, quand ils ſont toûjours malades, ils ſont encore plus infortunez. Un particulier, lors qu'il eſt en ce pitoyable, état n'a point d'autre ſoin que de recouvrer la ſanté: Mais il n'en eſt pas ainſi du Prince que les Secretaires perſecutent, auſſi bien que les Medecins, & qui ne doit pas laiſſer d'agir dans les plus violentes douleurs. L'image meſme de ſon bonheur, dont il n'eſt plus en pouvoir de joüir le tourmente, & les plaiſirs qu'il ne peut plus poſſeder, augmentent encore ces douleurs qui le poſſedent. Il voit ſur le viſage de tous ceux qui l'aprochent, des

choſes qui l'attendriſſent, ou qui luy donnent de la colere : il connoiſt que ſi quelques-uns craignent ſa mort, les autres la deſirent : & dans ce mal-heureux état, il a plus d'infortune que le plus infortuné de ſes ſujets, & n'a pas un ſeul des plaiſirs d'un Roy. Plus le Thrône ſur lequel il eſtoit aſſis eſt eſlevé, plus il juge qu'il aura de peine à y remonter : la Couronne luy ſemble trop peſante, & il ne peut toutesfois la quitter : le Sceptre l'incommode beaucoup, & neantmoins il ne peut ſe reſoudre à s'en défaire : Enfin, pour dire tout en peu de paroles, on veut agir, & on ne le peut ; on veut regner, & l'on en eſt incapable : bref, l'on veut tant de choſes impoſſibles, que ce n'eſt pas ſans ſujet que je ſuis perſuadé, que le plus grand mal-heur qui puiſſe arriver à un Roy, c'eſt de perdre la ſanté. Car imaginez-vous un peu en quels déplorables termes ſe trouve un Prince, lors qu'accablé de douleurs & de foibleſſe, on luy vient dire que ſes ſujets ſe revoltent ; que ſes voiſins envahiſſent ſes Eſtats ; que ſes Lieutenans ont perdu une bataille, que la pluſpart de ſes villes ſe rendent à ſes ennemis, que la frayeur commence de ſaiſir tous ſes peuples ; que ſes troupes ſe débandent à faute de Chef, qu'il

vient une puissante Armée l'assieger; que ses Alliez luy manquent de foy, & qu'en peu de jours, sans qu'il puisse seulement faire un pas pour se deffendre, il faudra simplement qu'il entende de sont lit le bruit des canons; qu'il attende que son Palais devienne sa prison; & que sans pouvoir quasi ny vivre ny mourir, il tombe dans l'extremité de la misere, & sous la puissance de ses ennemis. Dites-moy, je vous prie, Dom Garcia, si la Royauté est desiderable à à ce prix-là, & si la Couronne en cét état, est une chose digne d'envie? Tous ceux qui souhaitent d'estre Rois, n'ont sans doute cette passion que par un sentiment de gloire ou de volupté: Mais de quelle gloire & de quelle volupté peut estre capable ce Prince, qui a besoin de toute sa constance pour supporter ses douleurs; & qui bien loin de jouïr de tous les avantages de sa condition, ne peut pas mesme joüir d'une heure de repos seulement? S'il est méchant, il est impossible que le remors de ses crimes ne se mesle à ses maladies pour le tourmenter: & s'il est bon & vertueux, il est impossible encore qu'il ne s'afflige de se voir incapable d'agir pour le repos & pour la conservation de ses peuples. Du moins sçay-je bien que du-

tant cette longue ſuite de maux qui m'ont accablé, tant que j'ay eſté ſur le Thrône, rien ne m'a eſté plus inſupportable, que de voir que ma maladie eſtoit celle de l'Eſtat; & que je ne ſouffrois pas une douleur, qui ne devint contagieuſe pour mes ſujets. Il eſt vray qu'aujourd'huy que ces douleurs du corps n'offuſquent plus les lumieres de mon eſprit, & qu'il m'eſt permis de raiſonner ſans préoccupation ſur les choſes paſſées; je connois bien que je fis une faute notable, lors que me ſentant incapable de regner par moy-meſme, je ne me reſolus pas au moins de regner par autruy en nommant mon ſucceſſeur. Mais cette jalouſie qui ſuit ordinairement la ſouveraine authorité, fit que je ne pus me reſoudre de la communiquer à celuy que j'en aurois crû le plus digne. Je voulus ſouſtenir le Sceptre d'une main foible & tremblante; & j'aimay mieux me le laiſſer arracher, que de ſouffrir que quelqu'un m'aidaſt à le ſouſtenir. Voila, Comte, le crime dont je ſuis coupable, & celuy dont tous les Rois ſe doivent empeſcher, ſoit qu'ils deviennent incapables de regner par des maladies, ou qu'ils ſe le ſentent par leur propre foibleſſe. Car enfin un Prince que ſes maux empeſchent d'agir, ou qui

par le peu de talent que Dieu luy a donné pour la conduitee des peuples, n'eſt pas en pouvoir de s'en acquiter avec honneur, eſt reſponſable de tous les mauvais évenemens, s'il ne choiſit du moins un premier Miniſtre, qui puiſſe ſuppléer à ſon défaut. Et c'eſt pour cela ſans doute qu'il eſt à propos, que ſoit que les Princes ſoient ſains ou malades; qu'ils ſoient habiles ou ignorans; il eſt (dis-je) toûjours fort bon qu'ils ayent auprés d'eux de ces perſonnes fidelles & intelligentes, auſquelles ils communiquent un rayon de leur puiſſance, afin qu'elle ne puiſſe jamais déchoir. Car s'ils ſont foibles, ils les ſoûtiennent; & quand meſme ils ne le ſont pas, ils les ſoulagent, & leur donnent loiſir de repoſer quelquefois, pour entreprendre aprés de plus grandes choſes. Dieu, de qui les Rois ſont des images, n'agit pas toûjours pour la punition des crimes, par ces voyes terribles, qui ſemblent ne venir directement que de ſa main: Ces effroyables peſtes qui deſolent quelquesfois toute la terre, ne viennent pas dans tous les ſiecles: il n'employe pas toûjours la foudre, ny m'envoye pas toûiours la famine; & ces épouventables tremblemens de terre, qui en renverſent quelquesfois une partie, n'arrivent que rarement. Il ſe ſert quel-

quesfois des Princes, pour porter la guerre guerre chez ceux qu'il veut éprouver ou punir; & lors qu'il veut auſſi en d'autres rencontres benir certains peuples, & certaines nations, ce n'eſt pas non plus en faiſant toûjours pleuvoir la manne, & en faiſant des miracles. Il ſe contente d'envoyer des Princes vertueux, & veut bien enfin qu'ils ſoient les diſtributeurs de ſes recompenſes, comme ils ſont en d'autres occaſions les executeurs de ſa juſtice. Que les Princes apprennent donc à n'avoir pas cette jalouſie de leur authorité, qui leur peut eſtre ſi nuiſible: & que ce que Dieu fait ſans qu'il en ait beſoin, qu'ils aprennent à le faire par neceſſité: Les Miniſtres fidelles ſont les veritables fondemens d'un Thróne: & lors que le Prince eſt aſſez heureux pour en avoir trouvé qui meritent cette glorieuſe qualité, il peut quaſi défier, & la fortune & les maladies, & ne craindre pas de tomber au mal-heur qui m'eſt advenu. Enfin, je penſe qu'il eſt à propos de dire, qu'il eſt bon que les Rois ſoient comme le Soleil, qui eſt ſeul de jour à éclairer l'Univers; mais qui n'eſt pourtant pas ſi jaloux de ce noble employ que Dieu luy a donné, que dans la diſtribution qu'il fait de ſes rayons

& de ſa lumiere, il ne ſouffre que les autres aſtres qui la reçoivent, en ſoient non ſeulement éclairez; mais qu'ils s'en ſervent encore à éclairer auſſi bien que luy. Il y a toutesfois meſme diſtinction à faire entre un ſujet que le Prince fait ſon premier Miniſtre, & un ſujet qui de ſon mouvement le veut devenir; que celle que nous voyons entre une Comette & un Aſtre. Cette premiere qui n'eſt qu'une vapeur embrazée, jette un grand éclat; mais comme ſon feu n'eſt pas emprunté de la veritable ſource, il ſe détruit en peu de temps. Ou au contraire, cét Aſtre, qui tout lumiere qu'il eſt, demeure dans la dépendance de celuy qui l'a éclairé, conſerve ſon éclat & ſa lumiere auſſi long-temps que celuy qui la luy donne. Les choſes eſtant en ces termes, on peut dire encore que la meſme pompe & la meſme gloire que reçoit le Soleil, lors qu'aprés qu'il a diſparu, on voit tout le Ciel orné d'Aſtres & d'Eſtoiles; la meſme gloire (dis-je) reçoit le Prince, lors que ne pouvant agir par luy-meſme, il ne laiſſe pas d'agir encore en la perſonne de ceux à qui il a communiqué une partie de ſa puiſſance, & d'en avoir meſme le plus grand honneur. Mais, helas! je n'ay aprís cette Politique,

que, qu'aprés avoir perdu mon Royaume, & qu'aprés m'eſtre mis en état de n'avoir preſque autre choſe à faire, que d'examiner ſi je ſuis plus heureux d'eſtre ſain & ne regner pas, que je ne l'eſtois eſtant Roy, & malade tout enſemble. Je m'aſſure, genereux Comte, que par les choſes que je vous ay dites, il vous a eſté aiſé de juger que la Couronne n'a pas eſté ſans épines pour moy, tant que je l'ay portée de cette ſorte; & que ſi j'en ay regretté la perte, ce n'a pas eſté pour les plaiſirs que j'en ay receus. Encore ſi je l'euſſe perduë, aprés avoir perdu une bataille; que j'euſſe eu cette triſte ſatisfaction, de faire voir à mes ennemis, en la deffendant courageuſement, que je meritois de la porter; & que s'ils remportoient la victoire, c'eſtoit pluſtoſt comme plus heureux que moy, que comme plus vaillans, j'aurois eu quelque ſujet de me conſoler. Mais d'avoir eſté long-temps (comme je me ſuis veu) incapable de joüir des douceurs de la paix, & enſuite d'avoir eſté contraint de me laiſſer faire la guerre, ſans pouvoir me trouver à la teſte de mon Armée; & de m'eſtre veu arracher la Couronne & le Sceptre, ſans les pouvoir quaſi deffendre; c'eſt ce qui m'a donné le plus de

Peine à ſupporter. Si j'euſſe eſté en état d'agir, peut-eſtre qu'en quelque occaſion ſignalée, j'euſſe eſté du moins aſſez heureux, pour irriter à tel point la valeur de mes ennemis par la mienne, que je les aurois obligez à me faire perdre la vie glorieuſement. Mais de la façon dont la choſe s'eſt paſſée, il a falu ceſſer de regner, & continuer de vivre; & il a falu par un prodige tout extraordinaire recouvrer la ſanté, aprés un accident qui l'auroit fait perdre à tout autre qu'à moy. De vous dire maintenant avec quelle joye j'ay veu ceſſer cette cruelle guerre, que les douleurs m'avoient faite depuis ſi long-temps, il ne me ſera pas ſi aiſé qu'il me l'a eſté de vous dépeindre le regret que j'ay eu de perdre mon Eſtat: ſi ce n'eſt que repaſſant en voſtre eſprit, ce que je vous ay dit avoir ſouffert, vous vous imaginiez par le trouble que je vous av repreſenté, le repos & la tranquilité où je me trouve. Ce n'eſt pas que je ne croye que par la ſuite du temps, je ne m'accouſtume aſſez à la ſanté, pour ne ſentir plus une grande joye de l'avoir retrouvée, & que je ne craigne que je ne puiſſe m'accouſtumer à n'eſtre plus Roy: Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi on vouloit me rendre la Cou-

ronne, en me rendant mes maladies, je ne l'accepterois point : & que j'aimerois mieux eſtre ſain & ne regner pas, que d'eſtre Roy, & n'eſtre pas en pouvoir de regner. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que l'ambition eſt douce ; & qu'aprés avoir eſté ſur le Throſne, il eſt fort difficile de ſe reſoudre à s'aller meſler auec le peuple. Mais quand j'aurois l'inſenſibilité des ſtatuës, comme j'en avois l'immobilité, pendant la violence de mes maux, je ne laiſſerois pas pour l'intereſt du Peuple, & par une Politique Chreſtienne, de refuſer la Royauté, parce qu'elle ne pourroit eſtre que peu glorieuſe pour moy. Mais (me diront les ambitieux) c'eſt un grand mal que de perdre une Couronne : Mais (leur répondront les ſages) ce n'eſt pas un grand bien que de la porter ſans honneur, & de ne joüir pas de ſes avantages. La douleur du corps (diront-ils) s'adoucit par la ſatisfaction de l'eſprit ; & je leur ſoûtiendray au contraire, que tous les plaiſirs de l'eſprit ſont détruits par une ſimple douleur du corps. Il y a une liaiſon ſi étroite entre ces deux parties, que rien ne peut ſeparer leurs intereſts : que ſi toutesfois il y a quelque difference, c'eſt pluſtoſt à l'avantage de la

douleur du corps, que non pas à la ſatis-faction de l'eſprit. En effet, combien voit-on d'ames grandes & fermes, de qui les plus grands déplaiſirs ſont ſi mo-derez, que leur ſanté n'en peut jamais eſtre alterée ? Ils aprennent la perte de leurs enfans, ſans changer de viſage : & la bonne ou la mauvaiſe fortune, ne peut alterer leur temperament, parce qu'elle n'altere point leur raiſon. Mais pour l'autre eſpece de douleur, comme elle ne ſe peut pas regler de cette ſorte, & que la Medecine méſme, avec tout ſon art, & la vertu de ſes remedes, ne peut quelquesfois ſoulager une mediocre intemperie, il faut de neceſſité qu'elle agiſſe ſur l'eſprit de celuy qui l'endure : & que ſi elle ne l'ébranle entierement, du moins elle le fait beaucoup ſouffrir. La ſervitude, la pauvreté & l'infamie meſme, ſe peuvent ſupporter ſans que le corps s'en reſſente : Mais pour la violente douleur, elle bannit infailliblement le plai-ſir & la joye, de tous les lieux où elle ſe trouve. L'amour, l'ambition ny la gloi-re, ne ſçauroient établir une ſatisfaction paiſible dans le cœur d'un malade : & de quelque empire que ſe vante cette par-tie ſuperieure de l'ame, il ne luy reſte en ces faſcheuſes occaſions, que la pa-

tience ſeule à pratiquer. Or qui nomme ſeulement cette Vertu, dit aſſez que celuy qui la pratique ſouffre : & fait aſſez connoiſtre, que la douleur du corps eſt plus à craindre, que la douleur de l'eſprit, puis que l'une ſe communique bien plus facilement que l'autre ; & que l'une dépend de noſtre volonté, & que l'autre n'en dépend pas. Mais avoir porté un Sceptre, & n'en porter plus, eſt une ſuprême diſgrace : mais eſtre en eſtat de ſe trouver trop chargé de ce meſme Sceptre, eſt encore un plus grand mal-heur. En effet, je penſe que la marque de la plus grande infortune où ſe puiſſe trouver un homme, c'eſt lors que tout ce qui devroit faire ſa joye l'incommode : Or eſt-il que de tout ce qui peut accabler un malade, la peſanteur d'une Couronne eſt ſans doute ce qui l'embaraſſe le plus. Tous les ſoins qui la ſuivent, ne ſont pas des remedes propres à faire recouvrer la ſanté, & la Politique que le Prince doit avoir apriſe, ne luy aprend rien qui luy ſoit utile en ces occaſions. La Morale meſme auroit bien de la peine à le conſoler : & la Medecine ſeule peut trouver quelque accés auprés de luy. Mais en l'eſtat que je me trouve, pour peu que je me ſouvienne des lon-

gues & violentes douleurs que j'ay ſouffertes, & que je ne ſouffre plus mon ame s'abandonne à la joye : & me trouvant délivré de ces ennemis domeſtiques que je ne pouvois ny vaincre ny combatre, & dont j'eſtois continuellement attaqué & vaincu ; je ne puis m'empeſcher de rendre grace à celuy qui m'en a délivré : quoy que de la meſme main dont il m'a guery, il m'ait renverſé du Thrône. Que ſi par une ſeconde penſée, je viens à regarder le lieu d'où je ſuis tombé, pour peu que j'apelle m'a raiſon a mon ſecours, je ne trouve pas que je ſois tombé dans un precipice auſſi effroyable, que les ambitieux ſe l'imaginent. Car enfin, lors que l'on aprend aux Rois l'Art de regner, on leur enſeigne comment il faut arracher des Sceptres & des Couronnes, & renverſer des Throſnes ; ſi une occaſion legitime s'en preſente : & par conſequent on leur aprend en meſme temps, que celuy ſur lequel ils ſont aſſis, pourroit avoir le meſme deſtin. Cela eſtant ainſi, ils ont dû ſe preparer à tout ce qui pouvoit avenir, afin de ne ſe trouver pas ſurpris par un ſemblable mal-heur. Mais pour les douleurs du corps, l'on ne peut s'empeſcher d'en eſtre prevenu : la ſanté eſt un

bien ſi grand, qu'elle endort tous ceux qui la poſſedent : & il ſe trouve peu de perſonnes qui n'en jouyſſent, comme ſi elles ne devoient jamais la perdre. Tous les autres biens ont cela de particulier, qu'ils menent quelque inquietude à leur ſuite : l'ambition deſire toûjours quelque choſe ; la jalouſie ſuit l'amour ; le ſoin de conſerver les richeſſes, donne quelquesfois plus de peine, que leur poſſeſſion ne donne de plaiſir ; & la ſanté ſeule pour l'ordinaire, à ceux qui en jouyſſent pleinement, ſe laiſſe poſſeder ſans peine, ſans ſoin, & ſans inquietude. De ſorte que lors qu'il arrive, que de ce bien-heureux eſtat, vous venez à paſſer dans la douleur, un ſi ſubit, & ſi fâcheux changement, eſt ſans doute plus inſupportable, que de paſſer de la condition des Rois à une Fortune privée. Que ſi aprés ces conſiderations, je veux encore écouter la Politique, je penſe que je trouveray, qu'il vaut mieux ſe ſentir en eſtat de conqueſter un Royaume, que de le perdre : & ſe trouver en puiſſance d'agir en Prince qui peut vaincre, que de ſe voir éternellement expoſé à pouvoir eſtre vaincu. Qui ſçait ſi ces meſmes ſoldats qui m'ont abandonné, parce que je ne pouvois combatre, ne viendront

pas me retrouver, preſentement que je puis leur faire eſperer la victoire ? Les Peuples qui ſe ſont rendus à mes ennemis avec trop de facilité, parce qu'ils avoient un Roy qui n'agiſſoit plus en Roy, ſe rebelleront peut-eſtre contre leur nouveau Maiſtre, & rendront à un Prince en eſtat de les proteger, ce qu'ils avoient oſté à un Prince incapable de les defendre. Et puis, quand rien de tout cela ne devroit arriver, il vaudroit encore mieux que les choſes fuſſent comme elles ſont, que comme elles eſtoient; puis qu'enfin le Prince & les Sujets y gagneroient tous deux également. Pour ſuporter mon infortune, je n'ay qu'à ſuivre tant de grands exemples que l'Antiquité m'en fournit : Mais pour ſouffrir les maladies qui m'accabloient, je n'avois rien à me conſoler, que la ſeule eſperance de la mort, qui n'eſt pas un remede que l'on deſire, pour les mediocres douleurs. Que s'il eſt vray que ce ne ſoit pas les grands emplois qui honorent les perſonnes, mais ouy bien les perſonnes qui honorent les grands emplois, lors qu'elles s'en acquittent dignement ; s'il eſt vray (dis je) que dans l'ordre univerſel du monde, il vaudroit mieux eſtre un bon Paſteur, que

d'eſtre un mauvais Roy ; n'eſt-il pas plus à propos, que je m'eſtime plus heureux, de me ſentir en eſtat d'eſtre (ſi je l'oſe dire) un vaillant Soldat, que d'eſtre comme je me le ſuis veu, incapable de toute grande action de la Royauté ? Cependant, quoy que j'imagine ſur ce ſujet, j'avoüe que je ſens bien que je ne ſuis pas tout à fait d'accord avec moy-meſme : mon cœur deſavouë quelquefois, ce que ma raiſon m'inſpire : & ma bouche a eſté ſi long-temps accoûtumée à commander, qu'elle a peine à prononcer qu'il puiſſe y avoir un plus grand mal-heur, que de ne commander plus : Mais elle a auſſi eſté ſi long-temps occupée à plaindre mes maux, qu'elle n'oſe me refuſer des loüanges pour la ſanté. On diroit que pour bien juger de ces deux choſes, il ſuffit d'avoir eſté Roy & malade, & de ſe voir ſain & n'eſtre plus Roy ; Cependant, je penſe qu'il ſeroit plus-aiſé à un homme qui n'auroit eſté ny l'un ny l'autre, d'en parler raiſonnablement. L'Empire a quelque choſe de ſi doux ; la douleur a quelque choſe de ſi rude ; la perte d'une Couronne eſt un ſi grand mal ; la ſanté eſt un ſi grand bien ; que pour en eſtre juge équitable, il faudroit eſtre quelque cho-

ſe de fort approchant, de celuy qui peut donner l'une & l'autre à qui il luy plaiſt. Ne me demandez donc plus, genereux Comte, ſi je voudrois eſtre ce que j'eſtois, & n'eſtre plus ce que je ſuis, puis que je n'aurois pas plûtoſt dit, je veux eſtre Roy; que la ſeule imagination de mes douleurs paſſées, me feroit écrier avec violence, j'aime mieux eſtre ſain. Et je n'aurois peut-eſtre pas auſſi plûtoſt dit j'aime mieux la ſanté, que m'en dédiſant, j'avancerois la main pour reprendre ma Couronne. Mais puis que ny l'un ny l'autre ne dépendent pas de nous, joüiſſons de l'une, puis que nous la poſſedons: & ſans vouloir accorder les divers ſentimens de noſtre ame, attendons l'autre de noſtre propre valeur, & de la meſme main, qui nous l'a oſtée, puis que c'eſt elle ſeule qui la peut donner.

Vn Ancien diſoit, *que quiconque connoiſtroit bien la peſanteur des Couronnes; ne les voudroit pas relever de terre, s'il en trouvoit en ſon chemin.* Que ſi cette opinion eſt vraye, pour ceux meſmes qui ſe portent bien, elle ne doit pas l'eſtre moins, pour les Princes qui ſont malades. Comme les dons de la Nature

ſont plus excellens que ceux de la Fortune, je crois que toute ame bien reglée les doit toûjours preferer. Et puis (à dire les choſes comme elles ſont) les plus grands avantages de la Royauté, ne ſont gueres ſenſibles à ceux qui ſentent du mal. Le Dais, les Baluſtres, & le Throſne, ſont des choſes qui flatent ſans doute bien doucement l'imagination d'un homme : Mais quand l'on oppoſera à ces legeres images, qui ſe forment en la fantaiſie, les tortures de la goutte ou de la colique, & la violence des maux effectifs ; un Roy ſera plus mal-heureux qu'un Eſclave, au milieu de ſa Grandeur. Les Princes en cét eſtat, ſont des illuſtres Tantales, qui ſe trouvent dans l'abondance de toutes choſes, & qui n'en ſçauroient gouſter : ce qui devroit faire leur felicité, fait leur ſuplice : car lors qu'ils penſent eſtre en eſtat de pouvoir tout, ils trouvent qu'ils ne peuvent rien. La douleur qu'ils ſentent meſle du fiel & de l'abſinthe à toutes les douceurs du Sceptre : & quand ils ſeroient de la Secte des Stoïques ; & qu'ils auroient la vanité de ce Philoſophe, qui s'écrioit au plus fort de l'accez de ſa goutte, *Si ne me feras-tu pas avoüer que tu ſois douleur*, il faudroit toute-

fois neceſſairement qu'ils avoüaſſent, ou aux autres, ou à eux-meſmes, qu'un Roy malade n'eſt apres tout qu'un malheureux. Je compare la magnificence des Rois, lors que la ſanté ne la ſuit pas à ces funeſtes Eſchafaux, que l'on tapiſſe de velours noir, & que l'on éclaire de flambeaux de cire blanche, pour y executer un Prince : Cette pompe funebre donne bien quelque ſorte de reſpect pour ſon mal-heur à tous les ſpectateurs ; mais elle n'adoucit pas ſon ſuplice. Il en eſt de meſme de l'éclat & de la grandeur des Souverains : Elle éblouït ; elle ſe fait admirer, elle fait qu'on la revére : mais elle ne ſçauroit faire un homme heureux d'un Roy malade, non pas meſme quand ce Roy le ſeroit de tout l'Vnivers. L'indolence qui neſt rien, eſt preferable à toutes choſes ; & ſans elle toutes choſes ſont à charge. La Grandeur ne peut avoir au plus, que le meſme effet des remedes Narcotiques : elle peut endormir & ſuſpendre la douleur pour quelques momens, mais elle ne la ſçauroit guerir, ny empeſcher que ſa violence ne revienne. O qu'un Prince eſt infortuné, lors que dans l'embarras des affaires, il n'a pas (pour ainſi dire) le loiſir d'eſtre malade, & que cependant

il ſe trouve ſans nulle ſanté : Il porte un fardeau qui feroit ſuccomber Atlas, & cependant il ſent que les forces le quittent. Il auroit beſoin d'eſtre par-tout, & il ne peut eſtre qu'au lit. Il devroit voir agir, ordonner & commander, au lieu qu'il ne fait que ſe plaindre. Il eſt en eſtat de faire pitié, lors qu'il devroit eſtre en eſtat de faire peur. En un mot, je penſe que Dom-Sanche avoit raiſon de preferer la ſanté à la Couronne : & de ſe conſoler de la perte de l'une, par la conſideration de l'importance de l'autre. *Vn Roy doit mourir debout*, a dit autrefois un grand Roy : & cette grande parole fait bien connoiſtre que s'il y doit mourir, à plus forte raiſon il y doit vivre : & que ſans la ſanté il eſt difficile que les Rois ſoient obeïs, ny que leur regne ſoit heureux. Il s'eſt trouvé des Capitaines, qui ont gagné des Batailles en litiere, mais je ne penſe pas qu'il ſe puiſſe trouver des Monarques, qui regnent glorieuſement dans un lit, ſi ce n'eſt un lit de Juſtice, où ils ne ſont au plus qu'aſſis. Les Rois ſont dans leur Eſtat, ce qu'eſt dans l'Vnivers, cét Eſprit univerſel, que les Grecs ont appellé *Endelechie* : s'ils ne ſont par tout, tout va mal : & s'ils ſont malades, ils n'y

ſçauroient eſtre. Mais il y a déja long-temps que nous écoutons parler des Rois de Caſtille ; quitons-les donc, pour entendre parler à ſon tour un Roy de Portugal. Peut-eſtre que les ambitieux trouveront que ſon Diſcours ne ſera qu'un Paradoxe, non plus que celuy de Dom Sanche : & qu'ils le croiront auſſi malade d'eſprit, que l'autre l'avoit eſté du corps. Mais je crois que les Perſonnes judicieuſes ne ſeront pas de leur avis ; & que la veritable Politique les convaincra d'une erreur. Emanuël premier, avoit levé une puiſſante Armée, à deſſein de paſſer en Afrique, où la victoire ſembloit l'attendre : lors que ſur le point qu'il alloit traverſer ce Deſtroit qui ſepare l'Eſpagne & la Mauritanie, les Venitiens luy envoyerent des Ambaſſadeurs, pour luy demander ſecours comme à leur Allié, contre le Turc, qui leur avoit declaré la guerre. Ce genereux Prince ſe reſolut de ſuſpendre ſes conqueſtes, pour aſſiſter ſes anciens Amis ; de changer de deſſein ; de leur envoyer ſon Armée entiere ; & de remettre en un autre temps ſon entrepriſe d'Alger. Voicy donc les raiſons qui purent l'obliger à une reſolution ſi genereuſe, & les veritables motifs d'une ſi glorieuſe action.

EMANVEL ;
à Iean de Meneſais.

JE n'ignore pas, Meneſais ; que le deſir de faire des Conqueſtes, eſt preſque auſſi naturel à tous les Rois, que le deſir de la vie l'eſt à tous les hommes : Mais je n'ignore pas auſſi, que la gloire ne doive eſtre la paſſion dominante de leur ame : & que ſi elle ſe trouve plûtoſt à ſecourir leurs Alliez, qu'à ſe faire de nouveaux Sujets, ils ne doivent preferer la qualité de Protecteurs, à celle de Conquerans. C'eſt par un ſentiment ſi noble que j'ay changé de reſolution ; & qu'apres avoir mis en armes une grande partie de mes Eſtats ; & avoir couvert la Mer de voiles, à deſſein d'eſtendre ma domination ſur toute la Barbarie, je me reſous toutefois aujourd'huy, de ſecourir les Venitiens, & de ne ſonger plus à cette Conqueſte pretenduë. Mais avez-vous bien examiné la choſe ? (me

direz-vous ſans doute en cette occaſion) peut-eſtre que les plaintes de vos Allie[z] vous ont attendry; & que ſi vous avie[z] ſuivy vos inclinations, & écouté voſt[re] ambition, vous n'autiez pas quitté voſtre premier deſſein pour en prendre un autre, qui au lieu d'augmenter le nombre de vos Sujets, les diminuëra, & les diminuëra inutilement pour vous, qui eſt ce que j'y voy de pire. Non, Meneſais, je n'ay pas pris cette reſolution en tumulte: je l'ay examinée ſoigneuſement; j'ay écouté non ſeulement mes inclinations & mon ambition; mais j'ay encore écouté pour les combatre, la Juſtice, la Generoſité, la Politique, & la Gloire; par toutes ces choſes, j'ay connu que je devois faire ce que je fais. Je vous avouë neantmoins, à ma confuſion, que j'ay eu beſoin de ce puiſſant ſecours pour les vaincre: & que ſi je les avois écoutées toutes ſeules, j'aurois mieux aimé attaquer des Barbares, que de deffendre des Chreſtiens: tant il eſt vray que le deſir de conquerir de nouveaux Eſtats, eſt puiſſant dans le cœur d'un Prince genereux. En effet, il ſemble que comme tous les premiers Rois, de tous les Peuples qui ſont au monde, ont ſans doute commencé, & maintenu leur domina-

tion par des Conqueſtes, il faille auſſi de neceſſité, pour répondre à une ſi noble origine, que tous les Princes qui les ſuivent, les imitent en quelque façon, en agrandiſſant leurs Royaumes : & que ce ſeroit eſtre indignes de leur ſucceder, que de s'enfermer dans les bornes de ſes Peres. Ce changement general, qui paroiſt en l'Hiſtoire univerſelle, ſemble authoriſer ce que je dis : & cette ſuite des temps, qui a renverſé tant de Monarchies & tant d'Empires, fait aſſez voir le grand nombre des Conquerans, qui ont eſté dans tous les Siecles : puis que les Aſſyriens, les Perſes, les Parthes, les Grecs, & les Romains, ne ſe ſont agrandis que par des conqueſtes, & n'ont eſté enfin détruits, que par les meſme moyens qui avoient ſervy à leur eſtabliſſement. La cheute d'un Empire en a eſlevé un autre : & dans ce grand deſordre, on peut dire, que preſque tous les Princes ont eſté oppreſſeurs, ou oppreſſez : & que dans tous les Temps, & dans tous les Siecles, le deſir de conquerir, a eſté la plus violente paſſion de tous les Rois. Tous ces glorieux titres, que la reconnoiſſance des Peuples emprunte des plus grandes vertus de leurs Princes, leur peuvent eſtre

diſputez par leurs Sujets : celuy de Juſte convient auſſi bien à un Magiſtrat, qu'à un Roy ; celuy de Vaillant à un ſoldat, qu'à un Prince ; & comme toutes les vertus ſont le partage de tous les hommes, de quelque condition qu'ils puiſſent eſtre ; ce n'eſt point veritablement par ces titres, que l'on peut exprimer la Majeſté de la Souveraine puiſſance. Qui dit Juſte, ne dit pas neceſſairement Roy : qui dit Vaillant ne dit pas neceſſairement Monarque : Mais qui dit Conquerant, dit une choſe qui ne peut convenir qu'à un Prince, & qu'à un Prince illuſtre. Ce droit de l'Eſpée, qui permet au plus puiſſant d'opprimer le foible, n'eſt reſervé qu'aux Rois ſeulement : les Sujets n'en ont point ſur les terres de leurs voiſins : ils ſont Eſclaves des Loix, & renfermez dans les bornes que leurs Peres leur ont laiſſées : & le Prince ſeul peut faire des uſurpations innocentes. Avoüons donc, Meneſais, que ce ne doit pas eſtre par de petites conſiderations, que je renonce à cette glorieuſe qualité de Conquerant, pour meriter celle de Protecteur. En effet, quelque éclat qui paroiſſe en ce ſuperbe rang, & quelque plaiſir qu'il y ait à ſe mettre en celuy des plus fameux Heros de

l'Antiquité, il faut toutesfois qu'un Prince Chreſtien n'écoute pas tant ſon ambition, qu'il n'écoute auſſi la Juſtice. Ce qui eſtoit permis à la valeur d'Alexandre eſt deffendu à celle d'Emanuel : noſtre Politique n'exclud par les vertus des particuliers de l'Ame des Rois : & dans toutes leurs entrepriſes, il faut que l'équité s'y trouve, & que l'injuſtice en ſoit bannie. Cela eſtant ainſi, il n'eſt pas douteux que je ne doive plûtoſt ſecourir mes Alliez, que d'entreprendre d'aſſujettir des Barbares : car comme entre les hommes en general, il doit y avoir entre eux un enchaînement mutuel de bons offices, qui forment la ſocieté civile ; de meſme entre les Princes Alliez, il doit y avoir un intereſt commun, qui les oblige de s'opoſer aux ennemis de leurs amis, comme s'ils eſtoient les leurs propres, & qui ne leur permet pas de les abandonner dans les guerres qui leur arrivent. Vous ne doutez pas, Meneſais, qu'apres avoir armé cette puiſſante flotte, ſi l'on m'euſt donné avis que quelqu'un de mes Voiſins euſt voulu envahir mes Eſtats, je n'euſſe changé le deſſein de conquerir en celuy de me deffendre : Et pourquoy donc ne voulez-vous pas que l'intereſt de mes Alliez

me faſſe faire la meſme choſe, puis que je ne ſuis pas moins obligé à leur deffenſe, qu'à la mienne ? Cette Alliance ſacrée, qui ſe fait entre les Couronnes, ne ſe peut rompre ſans violer le Droit des Gens : & il ne ſeroit pas juſte que j'euſſe attendu du ſecours, de ceux à qui je n'en voudrois pas donner ; que je ne leur euſſe promis mon amitié, que pour les tromper ; & que pouvant les ſecourir, je les abandonnaſſe à la fureur de l'ennemy commun de toute la Chreſtienté. Il eſt ſans doute glorieux de faire une Conqueſte ; mais il eſt plus neceſſaire de tenir ce que l'on a promis. L'on peut ne conquerir pas ſans honte, mais l'on ne peut manquer à ſa parole ſans lâcheté. C'eſt un exemple qu'un Prince ne doit jamais donner en nulle rencontre ; car s'il en manque à ſes Alliez, ſes Sujets à ſon imitation luy en pourront bien manquer. Enfin, Meneſais, ſi la Juſtice me parle pour les Venitiens, la Generoſité me ſollicite encore plus puiſſamment à leur accorder ce qu'ils deſirent. Car de grace, dittes-moy un peu de quelle façon ayant une Armée preſte à faire voile, puis-je refuſer du ſecours à ceux qui en ont un ſi grand beſoin, & qui ſont menacez d'un peril ſi évident ?

Diray-je que j'ay des ennemis qui m'attaquent, moy qui me prepare à attaquer les autres ? Diray-je qu'ils ont ſur les bras un Averſaire trop redoutable, pour y expoſer mes Troupes ? Diray-je que n'eſtant pas aſſez leur Voiſin, pour en eſtre ſecouru promptement en cas de neceſſité, je ne dois pas m'en mettre beaucoup en peine ? Et diray-je, enfin, qu'il m'importe peu que Bajazet donne le pillage de leur ville à ſon Armée, pourveu que je donne celuy d'Alquaſſarquibir à la mienne ? Ah ! non, non, toutes ces raiſons ne ſeroient ny juſtes ny genereuſes : elles ſeroient indignes d'un Prince Chreſtien, & d'un Prince qui aſpire à la qualité d'Equitable, auſſi bien qu'à celle de Conquerant. Ce ne ſont pas ſeulement des Villes, des Provinces, & des Royaumes que l'on doit conquerir ; il faut encore conquerir le cœur des Peuples, & gagner cette approbation univerſelle, qui excite de ſi agreables tumultes, & des acclamations ſi glorieuſes, à ceux qui ſçavent faire ce qu'il faut pour les meriter. Et quelle action voyez-vous qui puiſſe en eſtre plus capable, que celle de ſecourir une Republique, qui va eſtre attaquée par une Armée de plus de cent mille hommes ? Dans toutes

les autres occaſions où un Prince peut porter ſes Armes, il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit loüé de tout le monde: Ceux qu'il attaque l'apellent Vſurpateur, les Princes voiſins attendent le ſuccez de la choſe, pour voir de quelle façon ils en parleront ; & quoy qu'il en arrive, ils le craignent plus qu'ils ne l'aiment. Mais en cette rencontre, il n'en arrivera pas ainſi : les intereſſez en la choſe nous regarderont comme leurs Liberateurs : les autres Rois comme les ſurpaſſant en vertu ; & Bajazet luy-meſme, nous en eſtimera davantage. Et certes (à dire la verité) les foibles ſont la plus belle matiere, où les Rois puiſſent exercer la generoſité de leur ame: & je doute meſme s'il y en a plus a abaiſſer les Puiſſans, qu'a ſouſtenir ceux qui ne le ſont pas. N'eſt-il pas vray, Meneſais, que ſi faiſant quelque voyage où la diligence vous fuſt fort neceſſaire, vous rencontriez en voſtre chemin un homme attaqué par trois ou quatre : n'eſt-il pas vray (dis-je) que quand meſmes vous ne le connoiſtriez pas, & qu'il ne demanderoit pas meſme voſtre ſecours, il vous ſeroit impoſſible de refuſer voſtre aſſiſtance, au beſoin qu'il en auroit ? Et croyez-vous, Meneſais, que cette ge-

neroſité dont vous ſeriez ſans doute capable, ne doive pas ſe trouver en l'ame d'un Roy, & qu'il luy ſoit aiſé de voir ſes Alliez en proye, à la fureur d'un redoutable ennemy ? mais d'un ennemy qui donne une double matiere à ſa generoſité : car en ſouſtenant les foibles, il reſiſtera aux Puiſſans : & ſi le Ciel le veut, il les repouſſera avec autant de honte pour eux, que de gloire pour luy. Ainſi la Generoſité s'accordant avec la Juſtice, je ne voy pas que la route que la flote doit prendre puiſſe eſtre douteuſe. Mais (me direz vous encore) quoy que la Juſtice & la Generoſité ſoient veritablement deux Vertus Royales, ce n'eſt pas toûjours d'elles que les Princes doivent écouter les conſeils : la Politique ſeule ſe vante, que c'eſt à elle de determiner de toutes leurs entrepriſes ; de faire la paix ou la guerre comme bon luy ſemble ; & d'eſtre la regle de toutes leurs actions. J'avouë avec vous que cette Science eſt veritablement la Science des Rois ; & qu'à ceux qui s'en ſçavent bien ſervir, elle fait faire de grandes choſes : mais je n'ignore pas auſſi qu'elle a des maximes dangereuſes, pour ceux qui n'ont pas les intentions droites : & que la Politique eſt comme l'amour, qui

change de forme ſelon les eſprits qui la reçoivent. Elle devient injuſte dans un eſprit préocupé ; elle devient furieuſe dans un eſprit violent ; elle devient laſche dans un eſprit intereſſé ; & elle eſt toûjours raiſonnable dans un eſprit genereux. Mais quelque accoûtumée qu'elle ſoit à trouver des expediens, pour flater ceux qui la conſultent, & pour donner couleur à leurs deſſeins ; elle n'a pû en cette rencontre m'en trouver un pour m'empeſcher de ſecourir les Venitiens. Car, de grace, dittes moy un peu, quel avantage je puis retirer de leur perte ? Je ſçay bien que la diſtance des lieux ne me permet pas de craindre que l'invaſion de leurs ennemis s'eſtende juſques à moy : mais enfin l'intereſt de tous les Princes, ſe trouve à empeſcher les conqueſtes des Turcs, qui ne ſont déja que trop grandes du coſté de la Chreſtienté. C'eſt un ſentiment qui devroit eſtre tombé dans l'ame de tous les Rois, que celuy de s'opoſer à cette puiſſance formidable, qui s'enrichit des dépoüilles de ſes Voiſins : & qui aprés avoir renverſé tant de Royaumes, en a eſtably un Empire, qui ſemble luy permettre d'aſpirer à la Monarchie univerſelle. Ainſi, Mepeſais, ce n'eſt point ſeulement contre l'enne-

l'ennemy particulier des Venitiens, que je porteray mes armes; mais contre l'ennemy public de toutes les puiſſances de l'Vnivers. Si tous les Princes eſtoient auſſi prudens qu'ils le devroient eſtre, ils penſeroient que ſi les Venitiens ſont attaquez les premiers, ce n'eſt pas que les Turcs les haïſſent plus que les autres: Mais c'eſt que voulans ſe faire un paſſage, ils ne veulent pas laiſſer derriere eux, des ennemis qui leur pourroient nuire. De ſorte qu'il ne faut donc pas les conſiderer, comme n'ayant nul intereſt en leur deſſein, puis que tous les Rois y ſont intereſſez. Vous ſçavez, Meneſais, que lors qu'un Prince fait de grands preparatifs de guerre, tous ſes Voiſins arment comme luy, de peur d'eſtre ſurpris: & que la Foy publique n'eſt jamais aſſez puiſſante, pour les aſſurer contre la crainte d'eſtre prevenus. Cela eſtant ainſi, pourquoy eſt-ce que tous les Princes Chreſtiens, ſçachant que Bajazet mettoit ſur pied une Armée de plus de cent mille hommes, n'ont-ils pas armé auſſi bien que luy, ou pour leur propre conſervation, ou pour celle de leurs Alliez? Cependant je ſuis le ſeul qui me trouve en eſtat de luy oppoſer quelques forces: & le ſeul auſſi qui par

conſequent ſemble eſtre chargé du ſuccez de cette guerre. Car ſi je refuſe mon ſecours aux Venitiens, tous les autres Rois qui ne cherchent qu'un pretexte pour accuſer leurs Voiſins, diront que s'ils avoient eſté en meſme poſture que moy, ils n'auroient pas fait la meſme choſe : & comme l'évenement des guerres, eſt toûjours douteux, s'il arrivoit qu'au lieu de conqueſter la Barbarie, j'euſſe du mal-heur en cette entrepriſe, de quelle honte ne ſerois-je pas couvert ? bien loin d'eſtre Conquerant, je ſerois vaincu ; bien loin d'eſtre Protecteur, je ſerois un lâche ; & bien loin d'eſtre comblé de gloire, je le ſerois d'infamie. Mes Amis & mes Ennemis me ſeroient également contraires : j'aurois irrité les uns & perdu les autres : j'aurois enfin preferé une gloire incertaine, à une gloire aſſeurée. Car il y a cette difference, lors que l'on entreprend de faire une Conqueſte, ou de ſecourir ſes Alliez, que la premiere ne peut eſtre glorieuſe que par l'heureux ſuccés de la guerre, & que l'autre l'eſt par le ſeul deſſein que vous en avez, & que quoy qu'il en reüſſiſſe, vous remportez toûjours cét avantage, d'eſtre loüé de tout le monde. Je ſçay bien que tous ceux qui prote-

gent leurs Alliez, ne deviennent pas leurs Liberateurs, mais du moins ſi leurs Alliez ſont vaincus, & ſi ceux qui les aſſiſtent le ſont avec eux, ils le ſont toûjours honorablement. Ils partagent le peril, mais ils ne partagent pas la honte : & la défaite des uns & des autres, ne ſçauroit empeſcher que ces amis fidelles & genereux, n'obtiennent beaucoup de reputation, pour avoir fait ce qu'ils devoient. Et puis, ſi je preferois le voyage d'Afrique à celuy de Veniſe, & que (comme je vous l'ay déja dit) ce voyage ne fut pas heureux ; ſi quelqu'un de mes ennemis m'attaquoit, où pourrois-je demander ſecours ? Ne penſez-vous pas que tous les Princes ſe ſervans d'un pretexte ſi plauſible, n'en refuſaſſent pas à celuy qui en auroit refuſé aux autres ? Mais au contraire ſi dans un temps où toute l'Europe ſçait que j'ay d'autres deſſeins, je les abandonne pour celuy-là ; & ſi lors que je ſuis le ſeul qui me trouve en eſtat de pouvoir offrir un ſecours conſiderable, je prefere l'intereſt d'autruy au mien, quelle utilité ne dois-je point attendre en ſon temps, d'une action de cette nature ? Ce ſera lors, Meneſais, que ſans rien craindre nous pourrons entreprendre des Con-

queſtes : puis que nous ſerons aſſeurez d'eſtre ſecourus, (ſi nous en avons beſoin) de tous ceux que nous aurons ſervis, qui ne ſeront pas en petit nombre : puis que nous aurons fait ſeuls, ce que toute la Chreſtienté ſeroit obligée de faire. Et puis, lors qu'il s'agit de prendre les Armes, il ne faut pas ſeulement conſiderer pour qui l'on va combattre, mais encore qui l'on va combattre : car ſouvent l'on ne cherche pas tant à ſecourir ceux qui en ont neceſſité, qu'à nuire à ceux qui attaquent : & l'on penſe autant à ſe vanger de ſon Ennemy, qu'à ſervir ſes Alliez : quoy qu'à dire les choſes comme elles ſont, ce ne ſoient non plus là mes ſentimens, que ceux que la Vertu inſpire ; & que je ne me propoſe en ce que je fais, que la gloire toute ſeule. Songez un peu (je vous en prie) de quel mauvais exemple ſeroit cette reſolution, qui abandonneroit à la fureur des Turcs, un Peuple qui adore le meſme Dieu que nous adorons ; & qui aux pieds de ſes Autels, pourroit faire des imprecations innocentes contre nous ? Que penſeroient mes Sujets en cette rencontre ? n'auroient-ils pas lieu tous de croire, que puis que l'intereſt de la Religion ne me portoit pas à mon

devoir, le reſpect de la meſme Religion ne doit pas les retenir dans le leur? Peut-eſtre que la rebellion de quelqu'une de nos Provinces, ſeroit tout le fruit que nous retirerions de noſtre deſſein : peut-eſtre qu'en voulant conqueſter les Terres des autres, nous perdrions nos propres Terres : & peut eſtre enfin qu'aprés avoir violé le Droit des Gens, en abandonnant mes Alliez, tous les Princes qui ſont voiſins de mes Eſtats le violeroient en ma perſonne, & ne craindroient pas en mon abſence d'envahir une partie de mon Royaume. Vous ſçavez que parmy les Rois, lors qu'on veut commencer la guerre, l'on cherche auſſi ſouvent un pretexte qu'une raiſon : Mais comme la Politique n'en laiſſe jamais guere manquer à ceux qui en ont envie, c'eſt à elle auſſi à conſeiller aux Princes de n'en fournir que le moins qu'ils peuvent à leurs ennemis. C'eſt à elle non ſeulement à guerir les maux preſens, mais à prévoir & à prévenir ceux qui pourroient arriver : & il vaut mieux par une ſage prévoyance, faire cent choſes inutiles, que d'en faire une ſeule qui puiſſe eſtre nuiſible. En oſtant quelquefois un prerexte à un Prince, vous luy oſtez une Armée de cent mille hommes, qu'il

armeroit contre vous, ſi vous le luy aviez laiſſé. Toutes les grandes revolutions qui ſont arrivées dans les Empires, n'ont eu que de foibles commencemens : & c'eſt ce qui fait que la Politique eſt ſi incertaine dans ſes regles, qu'elle ne peut rien aſſeurer. Car lors qu'elle aura travaillé avec ſoin à garantir un Eſtat des entrepriſes d'un Ennemy puiſſant, qui pourroient troubler un Royaume, il ſe trouve qu'un particulier; que l'amour d'une femme ; & que le moindre des Sujets d'un Prince, mettra la diviſion parmy les Grands ; que la diviſion y mettra la haine, que la haine introduira la revolte ; que la revolte amenera la guerre ; & que la guerre détruira l'Eſtat. Ainſi, Meneſais, il eſt donc à propos, pour eſtre veritablement grand Politique, de prévoir tout ce qui peut arriver, quoy que l'on ſçache bien que tout ce qui peut arriver, n'arrive pas infailliblement toûjours. Cela eſtant préſuppoſé, comme il le doit eſtre, il faut de neceſſité n'aller pas en Barbarie, & aller à Veniſe : de ce dernier voyage, il n'en peut arriver autre mal, que de reculer mes deſſeins d'Afrique de quelque temps : mais du premier, il m'en pourroit arriver une guerre civile ou eſtran-

gere, & peut-eſtre la perte de mes Eſtats. Vous voyez donc bien que pour cette fois la Juſtice, la Generoſité, & la Politique, me demandent la meſme choſe; écoutons encore la Gloire, je vous en conjure, & voyons ſi cette Imperieuſe, qui ſans doute a fait la plus grande partie des Conquerans, pourra m'inſpirer un ſentiment contraire, à celuy qu'elle m'avoit donné : & ſi aprés m'avoir mis les armes à la main pour faire une conqueſte, elle pourra ſouffrir que je les employe à ſecourir un Peuple oppreſſé. La gloire, Meneſais, n'eſt pas ſeulement la Maiſtreſſe de tous les hommes vertueux, mais elle a encore ce privilege particulier, qu'elle peut employer toutes choſes à l'avantage de ceux qui la ſervent. La valeur ſans armes eſt preſque inutile; la liberalité ſans richeſſes, ne ſe peut diſtinguer de l'avarice; & toutes les vertus enfin, ont beſoin d'une matiere qui leur ſoit propre, pour paroiſtre aux actions de ceux qui les poſſedent. Mais la Gloire ſe ſert de toutes choſes indifferemment. Elle ſe trouve ſur le Thrône & dans les fers, elle employe les Triomphes & les ſupplices; & bref, il n'eſt rien où on ne la puiſſe trouver, quand on la cherche avec ardeur. Ainſi il ne faut pas s'i-

maginer que les Conquerans ſeuls la poſſedent, & que les Protecteurs n'y ayent point de part : les Romains qui ont eſté ſi long-temps les ſeuls poſſeſſeurs de la Gloire, & qui l'ont diſtribuée avec tant d'équité, à tous ceux qui la meritoient : ne donnoient pas de Couronnes moins honorables, à celuy qui avoit ſauvé la vie à un Citoyen, qu'à celuy qui l'avoit oſtée à un de ſes ennemis : Ne craignons donc point aprés un ſi bel exemple, de ne trouver pas tant d'honneur à ſauver des Chreſtiens, qu'à vaincre des Barbares : & n'aprehendons point de differer une action glorieuſe, pour en faire une autre qui ne l'eſt pas moins. Et puis, à parler raiſonnablement, quelques loüanges que j'aye données aux Conquerans, il n'eſt pas toûjours vray que ceux qui entreprennent d'aquerir ce titre avec honneur, y parviennent comme ils deſirent : Dans l'eſprit des Peuples, les mediocres Conquerans ne ſont que des Vſurpateurs, & à moins que de conqueſter un Royaume tout entier, il eſt impoſſible d'obtenir ce rang. Il faut renverſer des Thrônes ; arracher des Sceptres ; & gagner des Couronnes ; ſi l'on veut que les Soldats, & les Peuples vous l'accordent : & il faut faire enfin, ce

qúe nous ne ferions peut-eſtre pas pour le meriter. Mais pour celuy de Protecteur, il eſt en noſtre puiſſance de l'aquerir ; il dépend de noſtre volonté, & la gloire n'en eſt pas douteuſe. Qui dit Conquerant, peut quelquesfois ne dire qu'un Prince hardy, vaillant, & heureux : Mais qui dit Protecteur, dit non ſeulement ces deux premieres qualitez, mais dit encore que ce Prince eſt juſte, qu'il eſt fidelle à ſes Alliez, qu'il eſt bon, & qu'il eſt genereux. Que ſi la difficulté des entrepriſes, ſert encore à la gloire de ceux qui les font, celle-cy a tout ce qu'il faut, pour en aquerir beaucoup. Nous ſommes ſeuls à ſecourir les Venitiens, eux qui vont eſtre attaquez par une Armée de cent mille hommes : & nous obtiendrons peut-eſtre cét avantage, aprés avoir vaincu noſtre propre ambition, de vaincre des Conquerans : ou du moins de les empeſcher de faire de nouvelles conqueſtes. Cette gloire que nous aquerrons ſera toute pure : Noſtre intereſt n'y paroîtra point aux yeux des Peuples : Si nous ne faiſons pas de priſonniers, nous empeſcherons que nos Alliez ne ſoient Eſclaves : Si nous ne relevons pas des Autels, nous empeſcherons la fureur des Turcs d'en abatre : &

ſi nous ne ſommes les Conquerans de l'Afrique, nous ſerons les Protecteurs de l'Innocence, de la Vertu, & de la Religion. Il n'eſt point d'honneurs où nous ne puiſſions legitimement pretendre : tous les hommes nous devant la vie ou la liberté ; tous les Peres & les Maris, nous devant la pudicité de leurs femmes & de leurs filles ; & tous les enfans nous devant leur ſalut, puis que nous empeſcherons que la ſimplicité de leur âge ne ſoit en eſtat de ſe laiſſer perſuader les erreurs de Mahomet. Les Conquerans terniſſent quelquefois un peu leur gloire, en répandant beaucoup de ſang innocent : leurs Chars de Triomphe ont toûjours eſté plus ſuivis de malheureux que de coupables : Mais icy nos Soldats ne répandront que le ſang des Infidelles, & que celuy des ennemis du Nom Chreſtien : & noſtre gloire en cette rencontre, ſera ſans tache & ſans conteſtation. Les Chants d'allegreſſe ne ſeront point troublez par les larmes des innocens mal-heureux : & la compaſſion n'interrompra point la joye publique : puis que nous n'aurons vaincu que des infracteurs de Foy, & des oppreſſeurs de Peuples. De toutes les guerres que l'on peut faire, la deffenſive

eſt la plus juſte, & la plus glorieuſe ; ſur tout quand le ſuccez en eſt heureux. Ce droit qui permet de repouſſer la force par la force, eſt auſſi vieux que le Monde: la Nature l'inſpire ; les Loix humaines le permettent ; & les Divines l'authoriſent. Mais s'il eſt juſte, il n'eſt pas moins glorieux : car, enfin, vous ſurmontez des gens preparez à vous combatre & à vous vaincre. Ils ont amaſſé des forces pour cela, ils les ont proportionnées à leur deſſein ; ils n'ont commencé la choſe, qu'avec une eſperance quaſi certaine qu'elle leur reüſſira, & ils ne peuvent manquer à leur entrepriſe, ſans beaucoup de honte & de confuſion. Car quoy que les évenemens de la guerre ſoient toûjours fort douteux, & que par cette incertitude, la honte ne deuſt pas toûjours ſuivre les vaincus, la choſe ne laiſſe pas d'arriver ainſi, principalement pour ceux qui attaquent. Car pour les autres, quand ils ſe ſont bien deffendus, ils ſont quelquefois auſſi chargez d'honneur, que ceux qui les ont ſurmontez. Ouy, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes, qui ont eu plus de gloire en rendant une Place, aprés l'avoir opiniaſtrément deffenduë, que d'autres n'en ont eu à en prendre ſans grande reſiſtance.

Ainſi, Meneſais, nous trouvons la gloire en cette guerre, de quelque coſté que nous en regardions le projet. La cauſe en eſt juſte, l'ennemy que nous aurons en teſte eſt aſſez puiſſant pour augmenter noſtre reputation ſi nous le repouſſons, & pour oſter la honte de noſtre défaite, s'il arrive que nous ſoyons vaincus. Aprés cela, que puis-je oppoſer à de ſi puiſſantes conſiderations? Quand la Juſtice ſeule me le demanderoit, je devrois le faire, puis que les Rois la doivent à tout le monde. Quand la Generoſité ſeule m'y porteroit, je ne devrois pas luy reſiſter, puis qu'un Prince qui n'eſt point genereux, n'eſt pas digne du Nom de Prince. Quand la Politique ſeule me le conſeilleroit, il faudroit ſuivre ſon conſeil, puis que c'eſt elle que les Rois conſultent. Et quand la Gloire ſeule me l'inſpireroit, il faudroit s'abandonner à ſes inſpirations, puis que c'eſt veritablement elle qui doit eſtre la regle de toutes les actions des Princes. Mais puis que la Juſtice, la Generoſité, la Politique, & la Gloire, ſe trouvent d'accord en cette rencontre, que ce que l'une demande, l'autre le veut; que ce que l'une conſeille, l'autre l'approuve; ſoyons auſſi d'accord avec elles, puis

que nous ſommes aſſeurez que nous ne pouvons manquer, en ſuivant leurs ſentimens & leurs conſeils. Ce ſont elles qui ont conſeillé toutes les grandes choſes, à tous les grands Princes qui ont eſté : & qui les conſeilleroient encore à tous ceux qui nous ſuivront. La Juſtice n'a jamais erré ; la Generoſité eſt toûjours loüable ; la Politique quand elle s'accorde avec elles, ſe doit toûjours ſuivre ; & la Gloire toute éclatante qu'elle eſt, n'eſt jamais de ces dangereuſes lumieres, qui peuvent mener dans des précipices. C'eſt un flambeau qui doit éclairer toutes les actions du Prince : le Vice la fuit, & elle fuit auſſi le Vice ; la Vertu la cherche, & elle cherche la Vertu ; Enfin, cette lumiere éclatante doit eſtre la veritable guide des Rois. Il la faut chercher dans la paix ; il la faut chercher dans la guerre : & il faut l'aller chercher à Veniſe, puis que c'eſt là qu'elle nous attend. Toutes les autres choſes où nous pouvons aſpirer, nous quitent avec la vie : La Juſtice nous abandonne ; la Generoſité ne nous ſert plus de rien ; la Politique s'en va conſeiller nos Succeſſeurs ; la Souveraine Puiſſance paſſe en d'autres mais, la Majeſté s'eſteint ſous les cendres du Tom-

beau, & la Gloire ſeule nous ſuit au delà du Cercueil. Elle recompenſe avec uſure, les ſoins que l'on a eus pour elle: & ceux qui l'ont eſté chercher durant quelques années, ſont aſſûrez qu'elle accompagnera leur memoire dans toute l'étenduë des Siecles. Suivons donc, Meneſais, cette Gloire qui nous appelle: n'allons pas en Barbarie, où peut-eſtre nous ne la trouverions point: & faiſons prendre la route de Veniſe à noſtre Flotte, où nous ſommes aſſeurez de la trouver.

Grands du monde, Princes Souverains, Rois, Monarques, qui commandez à la Terre, & qui eſtes conſiderez de tout l'Univers; venez apprendre d'Emanuel, la veritable Polique des Heros: & la route que doivent ſuivre, ceux qui comme luy pretendent à la veritable Gloire, & aſpirent à la haute immortalité. Le grand Exemple que je vous propoſe eſt plus éclatant que voſtre Thrône, & plus precieux que l'or du Sceptre que vous portez: Les Pierreries de vos Couronnes, n'ont qu'un foible & ſombre éclat, auprés des rayons lumineux, qui réjalliſſent d'une ſi belle action: & la pourpre, & toute la magnificence

des Rois, n'ont rien qui la puiſſe égaler. Quand je vous propoſerois les Alexandres & les Ceſars, je croirois dire moins que je ne dis, en vous nommant Emmanuel : & ſi je ne m'abuſe, toute la reputation des Conquerans, ne vaut pas l'équitable moderation de ce Prince. Refuſer le Triomphe, eſt ſelon mon ſens quelque choſe de plus glorieux que de triompher : & ſauver ſes Amis, plûtoſt que de perdre ſes Ennemis, eſt une Politique auſſi ſage qu'elle eſt ſainte. Rome (ainſi que la remarqué ce Prince) qui donnoit une Couronne, à celuy qui ſauvoit un Citoyen Romain, luy auroit eſlevé mille Trophées, & erigé mille Statuës : à luy (dis-je) qui ſauvoit une Republique, par la generoſité de ſon action, & qui preferoit l'intereſt de ſes Alliez, à ſes propres intereſts. Si quelque endroit de mon Livre, peut eſtre utile aux Monarques, c'eſt ſans doute celuy-cy ; & je croy pouvoir dire ſans vanité, qu'il eſt digne de leur attention ; & que la lecture leur en eſt non ſeulement avantageuſe, mais neceſſaire. Ceux qui ſont au deſſus des Loix, croyent ſi facilement qu'ils ne ſont obligez à aucunes Loix, qu'il eſt bon de les faire ſouvenir de temps en temps, qu'ils ſont

hommes, & que ſi leur condition les diſpenſe de ce qu'ils preſcrivent aux autres, rien ne les doit diſpenſer des devoirs de l'humanité, ny de l'équité naturelle. Ceux qui triomphoient autrefois à Rome, eſtoient ſuivis de certaines gens, qui moderoient l'excés de leur plaiſir par les choſes fâcheuſes qu'ils leur entendoient dire : Certains Rois ſe faiſoient dire à la fin de chaque repas, *Souviens-toy que tu és mortel*; afin de n'en perdre pas la memoire, parmy la ſplendeur qui les environnoit : Mais comme un Ancien a dit, avec beaucoup de raiſon, *qu'il faut parler aux Rois avec des paroles de ſoye*; je crois qu'au lieu de me ſervir de la ſeverité des Preceptes, qui parlent d'un ton trop imperieux, pour agréer à des Souverains; l'exemple aura plus de force en effet, quoy qu'en apparence il en ait moins. Il faut cacher à ces perſonnes delicates, le fer qui les doit bleſſer & guerir; il faut parfumer ce fer; leur ſucrer & clarifier la Medecine; & les conduire inſenſiblement aux choſes bonnes, par les choſes agreables. C'eſt aux Philoſophes que l'on peut montrer la Vertu toute heriſſée d'épines : mais quand on la veut faire voir aux Rois, & la conduire dans

leurs Palais, il la faut parer de ſes ornemens les plus riches ; la leur montrer toute rayonnante de gloire ; & leur en inſpirer l'amour, par la pompe & la Majeſté. Qu'ils viennent donc admirer & s'inſtruire toute à la fois, en conſiderant la belle action de ce Roy de Portugal, ces demi-Dieux de la Terre : & qu'ils apprennent de ſon exemple à preferer les choſes juſtes, aux utiles, & aux agreables. Pour moy, j'avouë que ſi je ſuivois mon inclination, tout ce Volume ſeroit remply de pareils exemples : mais comme la diverſité des matieres, ne fait pas moins la beauté d'un livre, que la diverſité des fleurs fait la beauté d'un parterre ; je veux paſſer de cette genereuſe Politique, de laquelle je viens de parler, à une Politique plus adroite, afin que chacun y trouve ce qui ſera de ſon gouſt. Le merite du Duc d'Anjou (qui depuis fut Henry troiſiéme) ayant donné quelque ombrage à Charles neuf ſon frere, il luy procura la Couronne de Pologne, afin de l'eſloigner de la Cour. Et comme les moins ſubtils, qui ne penetroient pas dans les intentions cachées de ce Prince, trouvoient eſtrange qu'il vouluſt eſlever à cét honneur, celuy pour lequel ils ſçavoient bien qu'il nour-

riſſoit en ſon eſprit quelque jalouſie ſecrette : voicy les raiſons qu'il en dit à l'Eveſque de Valence : ſur le point qu'il alloit le dépeſcher en Pologne, pour y traiter cette grande affaire.

CHARLES NEUF à Iean de Monluc.

L'EXPERIENCE qui ſe vante d'inſtruire plus parfaitement les hommes, que ne le peuvent faire la Philoſophie & la Politique ſans ſon ſecours, ſe vante encore auſſi de les conduire par des chemins plus aſſeurez, parce qu'ils ſont plus batus : les autres conſeillent tout ce qui leur paroiſt bon : & celle-cy ne perſuade que ce qu'elle a veu eſtre tel en d'autres rencontres : & il faut avoüer ſans doute, que lors qu'elle ſe trouve accompagnée de la Prudence, & de cét eſprit de diſcernement, qui ſçait faire à propos la comparaiſon des choſes paſſées aux preſentes, pour

en tirer des conſequences infaillibles. Elle eſt une excellente guide, ſous la conduite de laquelle il n'eſt pas aiſé de s'égarer. Mais à vous dire la verité, je ne tiens pas que tous ceux qui croyent la poſſeder la poſſedent : & je penſe au contraire, que c'eſt une des choſes du monde, où l'on ſe trompe le plus. La vieilleſſe, de laquelle il ſemble qu'elle doive eſtre inſeparable, s'en trouve bien ſouvent dépourveuë : & la jeuneſſe en d'autres occaſions, peut quelquesfois n'eſtre pas entierement privée de cét avantage. Ce qui forme l'experience, n'eſt pas d'avoir vécu ſimplement prés d'un Siecle ; puis qu'il ſe peut trouver des hommes, & meſme des Rois, de qui la longue vie n'eſt preſque qu'un aſſoupiſſement continuel. Ils voyent tous les ans changer & renouveller les Saiſons, & ne voyent point de changement en leur fortune : la paix & la volupté, font qu'ils ne ſçavent rien, ſinon qu'ils ont vécu : & à peine en tout leur Regne auront-ils eu beſoin de donner un exemple de clemence ou de rigueur. Ce qui fait donc la veritable experience des Princes, c'eſt lors qu'ils voyent une grande ſuite d'évenemens inopinez & extraordinaires ; que la guerre civile eſt

dans un Eſtat ; que la diviſion eſt parmy les Grands ; que la Fortune a changé de party plus d'une fois ; que tout le monde cache, ſes veritables ſentimens, qu'il faut feindre en quelques occaſions, punir ſeverement en d'autres, pardonner à ceux que l'on hait, ne recompenſer pas ceux que l'on aime, & qu'enfin dans le peu de temps qu'ils regnent, ils voyent de ces revolutions ſubites, qui ont eſtably & renverſé tant d'Empires. En effet, ceux meſme qui ne veulent s'inſtruire que par les Livres, ne vont pas chercher dans les Hiſtoires, ces Regnes où l'on ne trouve que concorde & tranquilité : C'eſt à la Cour de Tibere, plûtoſt qu'à celle de Marc-Aurele, que ceux qui veulent aprendre à vivre dans celles de leur Siecle, vont chercher des enſeignemens. Il faut connoiſtre les écueils pour les éviter, & s'eſtre veu dans la tempeſte, pour s'empeſcher de faire naufrage. S'il eſt donc vray que l'experience ne ſoit pas un ſimple effet de la vieilleſſe, & que la multitude des évenemens, peut quelquesfois en donner davantage en quatre ou cinq années, que la longueur d'un Siecle n'en peut fournir à ceux qui vivent toûjours dans le calme : N'eſt-il pas vray, (dis-je)

vous à qui j'ouvre le ſecret de mon cœur, qu'encore que je ſois aſſez jeune, pour n'oſer pas me vanter d'eſtre experimenté, j'ay pourtant déja veu tant de choſes, depuis que je porte la Couronne, que lors que je les repaſſe en ma memoire, j'ay raiſon de douter ſi je ne puis pas dire que j'ay plus vécu que pas un de mes Devanciers ? Certainement, qui conſiderera tout ce qui eſt arrivé en ce Royaume, & particulierement à la Cour, trouvera que je dois avoir beaucoup d'experience à vingt & trois ans, & qu'il ne me doit pas eſtre deffendu de raiſonner avec hardieſſe, ſur une matiere aſſez importante : puis qu'il s'agit de donner une Couronne à un Prince qui m'eſt devenu ſuſpect, quoy que ce Prince ſoit & mon Sujet & mon Frere. Mais (me direz-vous) ſi vous procurez des Couronnes à ceux qui vous ſont ſuſpects, que pourrez-vous donner à ceux qui vous ſont fidelles ? A cela j'ay à vous répondre, qu'il y a certaines conjonctures, où il vaut mieux eſloigner ſes ennemis en leur faiſant du bien, que recompenſer ſes propres amis. Et puis (comme vous le ſçavez mieux que moy) de tout temps les preſens n'ont pas eſté employez à meſme uſage : ils l'ont eſté

quelquesfois à reconnoiſtre les ſervices de quelques-uns, mais ils l'ont eſté auſſi, à ſuborner la fidelité des autres ; & meſme à porter la mort à ceux à qui on les faiſoit. Enfin les fleurs ont encore ſouvent ſervy, à cacher des aſpics & des ſerpens, auſſi bien qu'à faire des Couronnes : & lors que l'on veut veritablement juger d'un preſent, il faut moins regarder ſa beauté & ſa richeſſe, que l'intention du cœur qui le fait.

Ie redoute les Grecs, meſme avec leurs preſens.

A dit autrefois le grand Virgile : C'eſt pourquoy, afin que ma liberalité ne vous eſtonne pas, il faut vous en découvrir la cauſe. Mais auparavant que de vous la particulariſer, il faut (non pas que je vous apprenne, car vous le ſçavez mieux que moy,) mais que je vous faſſe au moins connoiſtre, que je n'ignore pas que tous ceux qui ſont nos ennemis, ne doivent pas eſtre traitez de la meſme ſorte. Il en eſt qu'il faut mépriſer, & il en eſt qu'il faut craindre. Il en eſt qu'il faut découvrir à tout l'Univers, & il en eſt qu'il faut cacher à tout le monde. Enfin, il en eſt qu'il faut punir

avec ſeverité, & il en eſt qu'il faut flatter juſques à les tromper, s'il eſt poſſible. Le Duc d'Anjou n'eſt pas ſans doute de ce premier ordre dont j'ay parlé : il eſt d'un rang qui ſans autre raiſon doit empeſcher qu'on ne le mépriſe : & il a des qualitez au contraire, qui le doivent rendre redoutable : il n'eſt pas auſſi de ceux qu'il faut publier ; il ſeroit peut-eſtre dangereux de mettre mes Sujets en eſtat de prendre party : & il eſt bon tant s'en faut, qu'ils croyent qu'en ſervant Charles, ils ſervent Henry, de peur qu'en ne le croyant pas, ils ne ſuiviſſent Henry, & n'abandonnaſſent Charles. Ce Coupable ſecret, n'eſt pas auſſi de ceux qu'il faut entreprendre de punir avec ſeverité : & ſon ſang eſt de telle nature, qu'il noirciroit la main qui le répandroit, & feroit naiſtre par tout ce Royaume, la revolte & la ſedition. En un mot, les Loix du Ciel, & celles de la Politique, mettent ſa teſte à couvert, quand meſme ce qu'il n'a fait peut-eſtre que penſer, auroit éclaté hautement. Que reſte-t-il donc autre choſe à faire, que d'éloigner celuy qu'on ne peut détruire, & que de tromper celuy que l'on n'oſe punir ? Mais (adjouſterez-vous) j'entens bien que vous parlez

d'ennemis & de chaſtimens, mais je n'entens point que vous me diſiez, quel eſt le crime de celuy qui vous eſt ſuſpect : car (adjouſterez-vous) le moyen de penſer que Monſieur le Duc d'Anjou vous le doive eſtre, luy qui eſt voſtre frere, luy qui eſt ſi jeune, luy dont les inclinations ſont ſi douces & ſi aimables, luy qui a eſté General de vos Armées & qui l'eſt encore, luy qui ſe laiſſe conduire à la Reine voſtre Mere ; & luy enfin qui ne paroiſt avoir autre ſoin que de ſe rendre agreable à tout le monde, & que de gagner les cœurs de ceux qui l'aprochent ? Voila (à mon avis) ce qui s'oppoſe dans voſtre eſprit à mes ſoupçons : mais voila auſſi (à vous dire la verité) une partie de ce qui me les donne. Le Duc d'Anjou eſt mon frere, il eſt vray ; & par conſequent il ſe voit ſi prés du Thrône, qu'il eſt bien aiſé (pour peu que les ſentimens de la veritable Vertu l'abandonnent) qu'il ſe trouve ſurpris d'un violent deſir d'y monter. Et quand meſme ſon cœur ſeroit aſſez moderé & aſſez juſte, pour ne luy avoir pas inſpiré ce deſſein, il ne manque ſans doute point de flateurs, qui luy diſent que s'il regnoit, ſon regne ſeroit un Siecle d'Or, au

au lieu que le mien eſt un Siecle de Fer. Enfin, ſe voir ſi prés du Thrône & n'y monter pas, eſt une avanture ſi fâcheuſe, que ſi elle ne ſuborne pas la fidelité de tous ceux à qui elle arrive, je ſuis du moins bien aſſuré, que tres-ſouvent elle leur donne des penſées fort melancoliques. Les liens du ſang ſont pour l'ordinaire tres-puiſſans, lors qu'il ne s'agit que d'un mediocre intereſt : Mais lors qu'il s'agit d'une Couronne, ils perdent une partie de leur force : & dans ce combat de l'Ambition & de la Nature, le party le plus équitable, ne triomphe pas toûjours. Mais (ajouſterez-vous) le Duc d'Anjou eſt ſi jeune : mais (vous répondray-je) il eſt d'autant plus ſuſceptible de cette paſſion, & plus facile à eſtre perſuadé, par ceux qui pour leur propre grandeur, font ſemblant de ne vouloir ſonger qu'à la ſienne ; & qui pourtant le renverſeroient du Thrône, quand ils l'y auroient eſlevé, s'il eſtoit en leur pouvoir. La jeuneſſe eſt un âge où il n'eſt pas mal-aiſé de deſtruire les bonnes habitudes, & d'en donner de mauvaiſes, & lors qu'on les a changées, cette jeuneſſe meſme eſt avantageuſe à ceux, qui s'en ſervent. Elle eſt propre à gagner les cœurs, & à tromper les

plus aviſez : & ſi mon Frére enfin eſtoit plus avancé en âge, je me défierois moins de ſa vertu, & je me fierois davantage en ſon affection. Quant à ſes inclinations qui ſont ſi douces & ſi aimables, c'eſt encore l'endroit par où il m'eſt le plus redoutable, avec beaucoup de raiſon : car ſans brigues, ſans ſoins, & ſans épuiſer ſes threſors, il ſuborne tous mes Sujets, & regne dans toute la Cour. La fierté de mon humeur, & la douceur de la ſienne, font que ceux qui me craignent l'aiment : & que s'ils en trouvoient l'occaſion, ils fuiroient avec joye celuy qu'ils apprehendent, pour ſuivre celuy qui leur plaiſt & qu'ils appuyent. Et quant à ce que vous dites, qu'ayant eſté, & qu'eſtant encore Lieutenant General de mes Armées, il n'eſt pas croyable qu'il me doit eſtre ſuſpect : j'ay à vous répondre, que c'eſt principalement par là, qu'il me le doit eſtre davantage. Car lors que je me ſouviens, comme aprés la Bataille de S. Denis, & la mort du Conneſtable, n'ayant encore que ſeize ans, il fut receu General de cette Armée victorieuſe, avec l'aplaudiſſement de tous les Chefs, eux qui venoient de erdre un grand & vieux Capitaine, ceme fait bien voir qu'il eſt né heureux,

& qu'il me doit eſtre ſuſpect. Depuis cela, n'a-t'on pas veu tous les Soldats le ſuivre avec ardeur & avec plaiſir? Ne luy a-t-on pas veu témoigner beaucoup de cœur à chercher les occaſions de combatre, & meſme beaucoup de conduite? Il n'a pas ſeulement battu les Proteſtans; fait fuïr la Reyne de Navarre juſques dans la Rochelle, & contraint le Cardinal de Chaſtillon de ſe ſauver en Angleterre, mais il ſe tira encore avec autant d'adreſſe que de generoſité, de ce dangereux pas, proche de Poitiers, où toutes les deux Armées voulans prendre un meſme logement, ſe battirent & ſe déroberent la victoire plus d'une fois. Enfin, tant que cette guerre a duré, il a agy contre moy, en agiſſant pour moy: puis qu'il s'eſt fait des Creatures de la meilleure partie de mes Sujets. La Journée de Baſſac qui luy fut heureuſe, & où il fit le Prince qui la perdit priſonnier; la priſe d'Auberterre & de Mucidan; la ſeconde Bataille qu'il gagna encore, & qui me redonna grand nombre de Places dans le Poitou, la Saintonge & l'Angoumois; & tant d'autres choſes qu'il a faites, juſques à la priſe de S. Jean d'Angely; tout cela (dis-je) fait que je le dois

craindre, & que je le dois obſerver. Il croit quaſi eſtre le Conquerant de mon Eſtat : & comme le droit de la force prevaut bien ſouvent ſur celuy de la naiſſance, il penſe peut-eſtre qu'une partie de la France eſt auſſi bien à luy, que la Perſe eſtoit à Alexandre : & il ne ſonge peut-eſtre pas, qu'il y a cette difference, entre cét illuſtre Conquerant & luy, que les Macedoniens qui firent cette conqueſte, eſtoient ſes Sujets, & que les François qui luy ont fait executer les belles choſes qu'il a faites, ne ſont pas les ſiens, & ne le peuvent eſtre que de moy, tant que je ſeray vivant. Mais (me direz-vous) ce qui vous doit aſſurer, c'eſt que la Reine voſtre Mere le conduit comme elle veut : Mais (vous répondray-je) la Reine ma Mere l'aime, & l'aime peut-eſtre à mon préjudice. Le reſpect que je dois avoir pour elle, & parce que je ſuis ſon fils, & par la qualité de Regente qu'elle a ſi bien ſoûtenuë, fait que je n'oſe examiner cét article ſeverement. Il me ſouvient toutesfois d'une preference qu'elle luy a donnée dans ſon cœur, que je ne puis taire, & que je ne puis oublier. Vous ſçavez que lors que le Duc d'Anjou fut aſſieger S. Jean d'Angely, il y trouva

plus de difficulté qu'il n'avoit penſé : & les choſes furent de telle ſorte durant quelque temps, que l'on crut que le ſuccez en ſeroit honteux. La Reine ma Mere qui craignit en cette occaſion que cette tache ne fletriſt la reputation de mon Frere, & ne des-honoraſt toutes ſes Victoires ; voulut abſolument que j'y allaſſe, afin que s'il falloit lever le ſiege, je fuſſe chargé du mauvais évenement, & non pas luy. Je vous laiſſe donc à juger, ſi parce qu'elle le conduit, je m'y dois fier ; ou ſi au contraire, je ne dois pas le craindre davantage, voyant qu'il a de ſon party, la plus grande & la plus adroite Princeſſe qui fut jamais ? Ce n'eſt pas (comme je vous l'ay déja dit) que je veüille examiner cét article à la rigueur : la Reine eſtant ma Mere, je luy dois ſe reſpect de ne la traiter pas ſimplement en Sujette : & quoy qu'il m'arrive, il me ſera toûjours plus glorieux d'eſtre trompé par elle, ſi elle en a le deſſein, que ſi par une prevoyance peu reſpectueuſe, je m'y oppoſois ouvertement. Il y a donc une mediocre voye à chercher, qui eſt celle que je veux prendre, laquelle ſans luy donner nul pretexte de ſe plaindre, luy oſtera pourtant celuy qui me dérobe ſon affection ;

lupté, que vers l'eſtude de la Morale, ait appris qu'on le veuille faire Roy avec chagrin. Quand on m'apporte la nouvelle de la priſe d'une Ville, ou du gain d'une Bataille, je donne des Chaînes d'or à ceux qui m'annoncent un ſi heureux ſuccez : & le Duc d'Anjou ne fait preſque pas une ſimple civilité, à ceux qui luy font préſentir qu'on luy veut donner un Royaume, luy qui ſe pique d'eſtre le plus civil, & le plus obligeant Prince de la Terre. On luy dit que Sigiſmond eſt mort, & que par conſequent il peut pretendre à la Couronne de Pologne : & l'on voit cependant dans ſes yeux plus de douleur de cette mort, qu'il n'en auroit de la mienne. Aprés cela, que voulez-vous que je penſe, ou que je ne penſe pas ? Croyez-vous que celuy qui ne reçoit pas un Royaume avec joye, n'en pretende pas avoir un autre, qu'il eſtime davantage ? Et quel peut eſtre cét autre, qui fait que celuy de Pologne eſt ſi peu conſideré ? Pour moy, je ne voy pas qu'il luy ſoit fort aiſé, de ſe faire Roy d'Eſpagne : ſes amis ont trop d'intelligence avec Philippe ſecond, pour le ſervir dans ce deſſein. Il ne peut pas non plus ſonger à l'Angleterre, & la Reine Eliſabet, quoy

que l'on en die, ne ſe mariera jamais. Qui m'apprendra donc quelle eſt la veritable raiſon qui fait que mon Frere ne veut point eſtre Roy ? eſt-ce qu'il eſpere, ou du moins qu'il attend que ma mort le faſſe monter ſur un Thrône plus eſlevé, moy qui à peine ay vingt-trois ans revolus ? Cependant, ſans ſçavoir par quelle voye il y pretend, il y a grande apparence qu'il y ſonge quelquefois. Cette puiſſante Faction que j'ay déja nommée, l'entretient pour ſon intereſt, dans ces eſperances criminelles : elle a beſoin de ſon Nom & de ſon apuy, elle veut avoir un Chef de la Famille Royale, pour toutes les occaſions qui s'en peuvent preſenter : elle ne veut que le fruit des entrepriſes dangereuſes, & ne veut pas eſtre chargée de l'averſion des Peuples : aprés cela le Duc d'Anjou luy aſſure encore le cœur de la Reine : & la haine extréme qu'on luy fait avoir pour les Proteſtans, fait qu'il entretient toûjours la guerre, & que la guerre durant toûjours, l'authorité des principaux de ce Party peut toûjours s'accroiſtre. Je ne puis nier que ceux dont je parle, n'ayent toutes les qualitez neceſſaires pour meriter des Couronnes, mais puis que la Fortune ne leur en a-

pas donné, leur ambition meriteroit ſans doute ou l'exil, ou la priſon, ſi en l'eſtat que ſont les choſes, il eſtoit permis d'y penſer : Mais comme on ne peut choquer leur puiſſance, ſans choquer celle de la Reine, qu'on ne doit pas ſonger à l'un, & qu'il eſt tres-difficile de penſer à l'autre, veu qu'ils tiennent les meilleures Places de mon Eſtat, & le cœur de tous mes Peuples : il faut par une belle voye, leur oſter celuy du nom duquel ils ſe couvrent, il faut couronner Henry, malgré qu'il en ait, & le confiner par un noble exil, dans le fond de la Pologne. En le faiſant monter au Thrône, nous affermirons le noſtre, en luy donnant des Sujets, nous luy donnerons des Gardes, qui nous aſſeureront de ſa perſonne, & en le faiſant regner, nous regnerons nous-meſmes avec plus de gloire, & plus de tranquillité. Il y a encore cét avantage en ce deſſein, qu'en donnant des armes à mon ennemy, je ne dois pas craindre qu'il m'en frape, ny qu'il s'en ſerve à me nuire : la diſtance des lieux me met à couvert de l'irruption de ſes Troupes : & ſi nous avons jamais guerre enſemble, ce ne ſera pas pour les limites de nos Eſtats. Au reſte, cét exil eſt de telle ſorte, que l'Exilé,

ny toutes ſes Creatures, n'oſeroient s'en plaindre : & apres avoir bien examiné les choſes, je ne voy point de meilleur moyen de ſortir du danger où je me trouve expoſé. Car de diſſimuler comme j'ay fait, (quoy que ce ne ſoit pas ma couſtume) c'eſt laiſſer croiſtre le mal, & le mettre aux termes de ne pouvoir eſtre guery. De m'oppoſer auſſi à force ouverte, à ceux dont le crime eſt encore caché, c'eſt m'attirer la haine du Peuple, c'eſt donner des forces à mes ennemis, c'eſt faire ce qu'ils deſirent, c'eſt détruire mon Royaume, c'eſt commencer une guerre, qui n'aura jamais de fin, & c'eſt peut-eſtre me mettre en eſtat de perdre tout, & de me perdre moy-meſme. D'enfermer auſſi ce jeune Lion, en lieu qui me mette à couvert de ſa fureur, c'eſt un deſſein trop dangereux : & il eſt ſi difficile, de trouver des Gardes fideles, lors que celuy qne l'on garde, eſt de condition à pouvoir devenir Roy legitime, qu'à moins que de n'avoir nul autre moyen d'échaper d'un ſi grand peril, il ne s'y faut pas reſoudre. Concluons donc, qu'il faut que le Duc d'Anjou ſoit Roy, afin que je le ſois moy-meſme : il n'aura pas ſans doute la hardieſſe de dire ouvertement qu'il ne le

veut pas : ceux qui le ſervent, n'oſeront plus s'oppoſer directement à une choſe, qui paroiſt ſi avantageuſe à leur Protecteur : Et la Reine eſt elle-meſme trop habile & trop adroite, pour ne témoigner pas une feinte joye, dans une avanture qui luy donnera pourtant une veritable douleur. Ainſi rien ne s'oppoſant à un deſſein ſi legitime, & ſi judicieuſement concerté ; partez le plûtoſt qu'il vous ſera poſſible, agiſſez avec le plus de chaleur que vous pourrez : & avec cette prudence qui vous eſt ſi ordinaire exagerez à ces Peuples, toutes les grandes qualitez de leur nouveau Roy ; & faites qu'ils luy donnent la Couronne de meilleure grace, que ſans doute il ne la recevra. Enfin ſouvenez-vous en cette occaſion, qu'il s'agit de delivrer le Royaume d'un ſecret Vſurpateur, de délivrer voſtre Roy, d'un dangereux Ennemy ; d'arracher les racines de la Rebellion ; de reſtablir la paix par toute la France, & de tirer la plus illuſtre, & la plus innocente vangeance, que perſonne ait jamais tirée d'aucune injure : eſtant certain, que c'eſt la premiere fois, que pour ſe vanger pleinement, l'on a couronné ſon Ennemy.

L'ambition a ſes jalouſies, auſſi-bien

que l'amour a les ſiennes, & les unes ne ſont pas moins violentes que les autres. La ſouveraine puiſſance eſt ſi ſenſible & ſi delicate que tout ce qui l'approche la bleſſe, & d'abord qu'il s'éleve le moindre ombrage en ſon imagination, tout eſt coupable ; tout eſt criminel ; & rien ne peut plus ny l'aſſeurer, ny l'apaiſer, tant cette impreſſion eſt profondément gravée. *Les Rois n'ont point de parens*, a dit un Poëte Grec, pour montrer que le ſang & la proximité ne ſont plus conſiderables à ceux qui regnent. En effet, auſſi-toſt qu'il s'agit de la ſuprême authorité, plus les Princes ſont ſpirituels, plus ils ſont jaloux de leur gloire : plus la nature lie, plus l'ambition les des-unit : & il eſt de la Royauté comme du cœur où toutes les bleſſures ſont mortelles. Lors que Tibere parvint à l'Empire, Tacite nous apprend que le Senat qui penſoit obliger ce nouveau Prince, voulut donner à Levie ſa mere, le glorieux titre de *Mere de la Patrie* : mais ce Politique adroit & malin, ne le voulut jamais ſouffrir : & répondit plus d'une fois; *Que les honneurs qu'on decernoit aux femmes, devoient pluſtoſt eſtre moderez qu'augmentez* : & jamais il ne voulut enduter (à ce que nous aſſeure ce fameux

Historien) qu'elle eust seulement un Garde depuis qu'Auguste fut mort, de peur que la grandeur de cette femme ne diminuast la sienne. Que si Livie luy donna de l'inquietude, Agrippine ne luy en donna pas moins: ce qu'elle faisoit aux bords du Rhein, l'affligeoit aux bords du Tibre; & l'amour que les Legions luy témoignoient faisoit naistre la haine en son cœur. Mais si cette cruelle passion le tourmentoit pour la Femme, que ne faisoit-elle point pour la gloire du Mary? Il craignoit Germanicus beaucoup plus que les Barbares; il le trouvoit trop prés de luy en Alemagne; il ne le trouvoit pas assez loin en Asie, & Pison n'a esté soupçonné seul de la cause de sa mort. Que vous diray-je de plus? les enfans eurent le mesme destin de leur pere & de leur mere: & lors que les Prestres recommanderent leur santé aux Dieux, aprés celle de l'Empereur, Tibere s'en offença; le deffendit pour l'avenir; & en querella les Pontifes. Bref, ce Prince infiniment jaloux de sa puissance, détruisit luy-mesme son ouvrage, en la personne de Sejanus; ne put souffrir la gloire des autres, non pas mesme aprés leur mort: & comme il s'estoit opposé aux honneurs qu'on vouloit rendre à sa mere,

pendant qu'elle eſtoit vivante, il s'oppoſa encore à la pompe de ſes funurailles, & à la profuſion du Senat. Que l'on ne s'étonne donc pas ſi Charles IX. conceut quelque jalouſie pour la vertu de ſon frere : puis que c'eſt une paſſion où tous les Princes ſont ſujets, qui trouve quaſi autant d'exemples qu'il y a eu de Souverains, & qui regnera parmy les Princes, tant qu'on les verra regner. Cependant comme il n'eſt point de regle ſi generale qui n'ait ſon exception ; & que la Politique a deux faces, comme le Janus des Anciens ; ma memoire me preſente un Roy de ſentimens tous contraires. C'eſt de Dom Ramir, Roy d'Oviedo, duquel je pretens parler ; qui bien loin d'eſtre touché de cette paſſion generale, aſſocia ſon frere à l'Empire, le fit aſſeoir dans le Thrône auprés de luy ; luy fit porter la Pourpre comme il la portoit ; & partagea en ſa faveur, & ſon Sceptre & ſa Couronne. Une action ſi extraordinaire merite bien que noſtre curioſité taſche d'en découvrir les motifs : Nous avons écouté Charles, qui ne pouvoit ſouffrir d'égal : Eſcoutons Ramir à ſon tour, luy qui partage ſa puiſſance, & tâchons de juger aprés lequel des deux avoit plus de raiſon.

DOM RAMIR aux Eſtats Generaux de ſon Royaume.

JE n'ignore pas que dans les ſentimens ordinaires, il ne ſe trouvaſt plus de perſonnes capables de condamner le deſſein que j'ay de faire regner mon frere avec moy, qu'il ne s'en trouveroit qui l'aprouvaſſent : mais comme ce n'eſt pas de la multitude qu'il faut attendre la veritable gloire, il m'importe peu qu'elle en penſe ce qui luy plaira : mais il m'importe beaucoup, que vous qui eſtes la meilleure & la plus ſainte partie de cét Eſtat, ſoyez inſtruits des raiſons qui m'ont obligé à faire une choſe ſi peu commune, comme eſt celle de partager mon authorité. Ceux qui ſans penetrer profondément les intentions de ces hommes heroïques, qui durant leur vie ont fait de ces actions éclatantes, dont la renommée eſt parvenuë juſques à nous : & qui ſans

penetrer les choſes, ſe laiſſent ébloüir par un grand exemple, jugeront ſans doute que ce ne peut eſtre une action raiſonnable, que celle de vouloir donner deux Rois à un aſſez petit Royaume. Quoy (diront-ils) eſt-il impoſſible que Ceſar & Pompée qui eſtoient deux ſi grands hommes, qui avoient eſté ſi grands amis, & de qui les alliances eſtoient ſi étroites, n'ayent pû regner enſemble, & que vous le puiſſiez pluſtoſt qu'eux? eux (dis-je) qui pour l'empeſcher, répandirent le ſang le plus pur de toute leur Republique. Si l'authorité partagée pouvoit eſtre un bien, ou pour mieux dire encore, ſi c'eſtoit une choſe poſſible, le moyen qu'ils ne s'y fuſſent pas reſolus? le moyen que ce que Ceſar & Pompée n'ont pas aprouvé; que ce qu'Alexandre avoit condamné devant eux, & que je devois nommer devant eux; puiſſe eſtre digne de l'eſtre? Ce dernier (adjoûteront-ils) eſtoit paiſible en la Macedoine; Darius n'eſtoit pas ny ſon voiſin, ny ſon ennemy: Cependant pour le ſeul bien de l'Univers, & par un beau deſir de gloire, il ſe voulut mettre en état de détruire ſa Puiſſance, ou d'eſtre détruit par elle: tant il eſt vray que l'authorité reünie, a eſté eſti-

mée de toute l'antiquité : & tant il eſt vray que l'authorité diviſée a produit beaucoup de mal-heurs & de deſordres. Ne vous ſouvient-il pas (adjoûteront-ils) que les fondateurs de Rome qui eſtoient freres, ne peurent s'accorder enſemble, & que le ſang de l'un fut répandu, pour affermir l'authorité de l'autre ? Ne vous ſouvient-il plus que Silla & Marius n'eurent jamais de repos, & n'en laiſſerent jamais à la terre, tant que leur puiſſance fut égale ? Le Trium-virat qui eſtoit compoſé de trois ſi excellens hommes, ne put ſubſiſter long-temps, & falut enfin qu'Antoine & Lepide cedaſſent à la fortune d'Auguſte. Marc-Aurelle eut beſoin de toute ſa Philoſophie, pour ſuporter les deſordres de la vie de Lucius Verus ſon Colegue à l'Empire. Baſſian Caracalla commit encore un fratricide pour regner ſeul en la perſonne de Geta. Balbinus & Pupienus, ſi bons & ſi ſages Princes, ne laiſſerent pas de perir, par la défiance qui paſſa à la fin dans leur eſprit. Gallus & Voluſianus furent maſſacrez par leurs Soldats, à cauſe des deſordres de leur vie. Gallienus en faiſant le vaillant, Odenat ſon Colegue luy donna la mort avec l'Empire, puis que

ce ne fut que l'envie que Meonius portoit à ſa gloire qui le fit mourir. Ce fut peut-eſtre pour quelque mécontentement ſecret de ſon Colegue, que Dioclentian aprés tant de victoires & tant de triomphes, renonça à l'Empire, & paſſa le reſte de ſes jours en ſolitude. Enfin preſque tous les exemples de cette ſorte, ont fait voir qu'il n'eſt pas aiſé de ſouffrir un compagnon dans le Thrône : & qu'il eſt tres-difficile de regner ſouverainement, & de ne regner pas ſeul. Voila à peu prés, Meſſieurs, ce que je penſe que l'on peut rapporter contre moy : Mais à vous dire la verité, ce n'eſt point par des exemples qu'il faut combatre la raiſon. La fortune qui ſe meſle de tous les évenemens, fait quelquefois reüſſir de mauvais conſeils, & avoir de mauvais ſuccez aux meilleures reſolutions : C'eſt pourquoy lors que l'on veut examiner ſi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, il faut l'examiner en elle-meſme, & non pas en ſes effets : qui pour l'ordinaire n'arrivent que par des cauſes qui ſont étrangeres, & dont elle ne doit pas eſtre accuſée. Au reſte, les ſentimens des grands Hommes, quoy que differens, ne laiſſent pas de devoir eſtre reſpectez : mais il ne faut pas que

ce reſpect qu'on leur rend ſoit une loy, autrement la raiſon ne ſeroit plus raiſon, elle ſeroit devenuë incertaine ; & ſon authorité ſeroit entierement détruite. Si ce Prince de Macedoine ne fuſt pas devenu Maiſtre de tout l'Univers, on l'auroit tenu pour un temeraire inſenſé : & puis [à vous dire le vray) ce Prince cherchoit moins le bien de l'Univers que ſa propre gloire. Son ambition eſtoit ce qui le faiſoit agir : & ſi les peuples ſe trouverent heureux ſous ſa dominarion, ce ne fut que parce que pour leur bon-heur, il ſe trouva ſes inclinations grandes & nobles. Je ne laiſſe pourtant pas de dire que ſi cét illuſtre Conquerant euſt eu un Prince qui euſt partagé ſon authorité, il n'euſt pas laiſſé d'avoir toutes les vertus qu'il avoit, & n'euſt peut-eſtre pas fait certaines choſes, qui ont laiſſé quelques legeres taches à ſa reputation. Ce magnifique Chaſteau qu'il fit brûler ſi legerement à Perſepolis ; ces voluptez Aſiatiques qui changerent en luy toutes les mœurs Macedoniennes, & la mort de Clitus & de Parmenion, qui luy furent ſi aigrement reprochées, n'euſſent peut-eſtre point obſcurcy quelques endroits de ſa vie. Quant à ce qui regarde Ceſar &

Pompée ils ne cherchoient pas non plus ce qui eſtoit le meilleur ; mais ce qui eſtoit le plus grand : la haine & l'ambition qui s'emparerent de leur ame, firent que non ſeulement ils cherchoient à regner ; mais à ſe détruire : & ces deux eſprits n'avoient pas ſans doute les qualitez neceſſaires pour pouvoir regner enſemble. Ce que je dis de Ceſar & de Pompée, je le dis de Silla & de Marius leurs devanciers : pour Remus & Romulus, il ne faut que ſçavoir leur naiſſance, leur nourriture & leur education, pour juger qu'il ne faut pas tirer une conſequence infaillible du mal-heur qui leur arriva, l'un mourant, & l'autre vivant fratricide. Pour Auguſte, Anthoine & Lepide, comme ils cherchoient à regner ſeuls, il ne faut pas s'étonner ſi leur ſocieté ne fut ny équitable ny tranquile. Mais pour Marc-Aurele, quoy que je ſois contraint d'avoüer que Lucius Verus euſt des vices & des défauts ; il eſt toutefois certain que le Gouvernement ne fut pas malheureux ſous ces deux Princes : & que puis que ce premier ne crut pas que cette façon de regner fuſt ny injuſte ny impoſſible, il eſt infailliblement a croire qu'on la doit beaucoup eſtimer. Car enfin, Marc-Au-

relle ne faiſoit pas les choſes, ſans ſçavoir la raiſon pour laquelle il les faiſoit: il eſtoit ſçavant; il eſtoit ſage; il eſtoit vertueux; il l'eſtoit à tel point que ſon exemple ſeul, ſuffiroit à juſtifier ce que je fais. Quant à celuy de Caracalla, je n'ay rien à en dire, ſinon que le Thrône ne corrige pas les mauvaiſes inclinations de ceux qui y montent, & que veu le mauvais naturel de Caracalla, quand ſon frere Getâ & luy n'euſſent eu qu'une ſimple Cabane en commun: il n'auroit pas laiſſé de luy faire perdre la vie. Pour Balbinus & Pupienus, ce ne fut qu'une ſimple mes-intelligence qui les perdit, & laquelle ne doit pas obſcurcir toutes leurs vertus. Gallus & Voluſianus ne doivent pas non plus tirer en conſequence ſur cette matiere: Car comme ils n'eſtoient parvenus à l'Empire que par la trahiſon & par la mort de Decius, il eſtoit de la Juſtice du Ciel, de rendre leur regne mal-heureux. Pour ce qui eſt d'Odenat, s'il fut tué preſque auſſitoſt aprés que Gallienus l'eut aſſocié à l'Empire, ce fut moins que l'envie que Meonius portoit à cette dignité, où il ne pouvoit aſpirer, que pour celle qu'il portoit à la gloire que ſa valeur luy avoit acquiſe, & où il pouvoit pretendre.

Quant à Diocletiam & Maximian, on ne voit rien en leur regne qui ne ſoit à mon avantage : ils vêcurent toûjours bien enſemble ; ils vainquirent, ils firent des conqueſtes ; ils triompherent : & s'il y eut quelque demeſlé entr'eux, ce ne fut ſans doute que lors que Diocletian propoſa à ſon Colegue de ceſſer de regner : qui encore que ſon ambition euſt peine à y conſentir, ne laiſſa pas toutesfois de le faire en apparence, quoy qu'en effet il ne s'y puſt jamais reſoudre. Ce que je viens de dire de ces premiers Empereurs, ſe peut dire encore de ceux qui regnerent en Grece, depuis que le Grand Conſtantin y eut transferé l'Empire : Car (comme vous ne l'ignorez pas) Valentinian aſſocia Valens ſon frere, & depuis ſon fils Gratian : qui regnant ſeul à ſon tour, fit la meſme grace à Theodoſe. Ce meſme Theodoſe aſſocia ſes enfans, Arcadius & Honorius ; & Honorius regnant apres ſeul, nomma Conſtantius pour ſon Colegue à l'Empire. Enfin, l'Empereur Juſtin fit la meſme choſe en faveur de Juſtinian ſon Neveu : & beaucoup d'autres en uſerent depuis de la meſme ſorte. Que ſi tous les Regnes de ces Princes n'ont pas eſté également heureux, il n'en faut pas tirer de

mauvaise consequence pour mon dessein: puis que ceux qui ont gouverné l'Empire, sans partager leur puissance, ne l'ont pas esté davantage : comme il paroist assez par les regnes des Caligules ; des Nerons ; des Domitians ; & de tant d'autres qui ont esté sur le Thrône ; qui y ont esté seuls ; & qui ont esté méchans. Mais (comme je l'ay déja dit) ce n'est point par des exemples, mais par la raison, que je me porte aux choses que je veux faire : Car si je m'en voulois servir, l'Histoire Grecque m'en fourniroit encore d'assez grands & d'assez illustres en Sparte : Elle chez qui les hommes sçavoient la Morale & la Politique en naissant, mieux que les livres ne l'apprennent : & qui pour l'ordinaire estoient commandez par deux Rois égaux en puissance. Mais sans m'amuser à une recherché si peu necessaire, puis qu'enfin l'exemple des grands hommes ne peut rien prouver fortement, à cause de la diversité qui se trouve en leurs façons d'agir ; écoutons la raison, je vous en conjure, puis que c'est elle seule qui doit regler les actions des Princes : & voyons si elle peut m'avoir conseillé de mettre mon frere dans le Trône : & si en divisant ma puissance je n'ay pas affermy

vostre

voſtre repos, & celuy de mon Eſtat. Pour connoiſtre cette verité, il faut conſiderer ce que l'Eſtat Monarchique a de plus dangereux ; c'eſt qu'il peut arriver quelquefois qu'un Roy, bien loin de poſſeder toutes les vertus, aura en partage tous les vices ; & que ſe trouvant en un rang où il peut tout ce qu'il veut, il eſt (dis-je) quelquesfois à craindre qu'il ne veüille tout ce qu'il ne devroit pas vouloir. Les premiers mouvemens d'un Roy irrité, ou d'un Roy peu vertueux, ſont autant à craindre que la foudre : ſa colere ou ſa haine agiſſent d'ordinaire de la meſme ſorte : il n'a pas plutoſt haï, qu'il ſe défait de ce qu'il hait ; on ne luy a pas ſi-toſt dépleu qu'il punit ceux qui le faſchent. L'innocence ne ſuffit pas pour arreſter ſa fureur : il n'a preſque pas pluſtoſt penſé une choſe qu'on l'execute ; & cette puiſſance abſoluë, renfermée en une ſeule perſonne, agit quelquefois avec tant de precipitation, & avec tant de violence, qu'il eſt bien difficile que la Juſtice s'y rencontre. Il n'en eſt pas ainſi en la puiſſance diviſée : car comme il n'eſt pas poſſible qu'un Royaume ſoit aſſez infortuné, pour avoir deux Princes également vicieux, les vertus de l'un corrigent les dé-

fauts de l'autre : & quand meſme ils ne ſeroient pas tous deux exempts de mauvaiſes inclinations, il ſeroit bien difficile que cette diverſité qui ſe trouve preſque parmy tous les hommes, ne ſe trouvaſt pas entr'eux : Ainſi celuy qui ſeroit pareſſeux ne laiſſeroit pas de retenir celuy qui ſeroit trop colere, la froideur du temperament de l'un, corrigeant la violence de l'autre : & celuy qui ſeroit trop prompt & trop hardy en ſes deſſeins, pourroit corriger à ſon tour celuy qui ſeroit trop lent en ſes reſolutions. Cette noble émulation qui fait faire tous les chef-d'œuvres dans les beaux arts, & qui a fait tous les grands Hommes de l'antiquité, fait encore que deux Rois ne devans pas ſe détruire, cherchent du moins à ſe ſurpaſſer en vertu : & de cette innocente conteſtation, vient à reſulter la Paix du Royaume, la gloire de l'Eſtat, & le bien des peuples. Il y a de plus cette difference qu'encore qu'un Roy ait formé un Conſeil des plus grands Hommes de ſon Royaume, ce Conſeil n'eſt pourtant pour luy, que ce que ſont les bons livres à tout le reſte de ſes Sujets ; il ne le conſulte que quand il luy plaiſt ; il ne parle que quand il veut ; il ne l'écoute que quand bon luy ſemble ;

& aprés meſme l'avoir écouté, il ne fait encore rien que ce qui touche ſon inclination, & rien peut-eſtre de ce qu'on luy aura conſeillé. Mais icy il n'en va pas de cette ſorte : les affaires importantes ne ſe deliberent que par l'avis des deux Princes : & le temps qu'ils ont à raiſonner ſur les choſes, fait qu'ils en connoiſſent mieux la verité. La diverſité meſme de leurs opinions, ſert ſouvent à la leur faire rencontrer ; & de cette ſorte ces reſolutions impreveuës & precipitées qui engagent les peuples dans d'injuſtes guerres, ne peuvent pas avoir ſi facilement de fâcheux ſuccez. Et puis, dites-moy de grace (preſuppoſé que deux Rois n'ayent dans l'intention que de bien regner) n'eſt-il pas plus ſeur & plus juſte, que lors qu'il arrive une guerre, il y en ait un qui aille commander les Armées, & que l'autre demeure pour la conduite des affaires, pour rendre la juſtice aux peuples, pour ſonger à la ſubſiſtance des troupes, & pour demeurer au cœur de l'Eſtat, que de confier les Armées à un Lieutenant General, ou que d'abandonner la conduite du Royaume à une perſonne qui ne cherchera qu'à s'agrandir par ce moyen ? Les ſeditions, les ligues & les guerres civiles qui naiſſent

pour l'ordinaire, durant l'absence des Princes, n'arrivent jamais ; & toutes choses doivent incomparablement aller mieux. En effet, ne voyez-vous pas que dans les Gouvernemens ; parmy des gens de guerre ; & mesme dans le Corps de la Justice ; il y a des personnes qui en l'absence des Chefs ont l'authorité en main : Et pourquoy ne seroit-il donc pas aussi juste qu'un Roy eust un associé au Throne ? non pas au dessous de luy, mais égal à luy ; afin de le conseiller ; afin de partager les soins & la peine de la Royauté ; & de luy aider à soûtenir la pesanteur du Sceptre. Car enfin les personnes inferieures aux Rois, ne peuvent servir que foiblement, en comparaison de celles qui ont ce caractere sacré : Les Lieutenans Generaux & tous les Grands d'un Royaume n'ont pas interest au Throsne, pour l'affermir comme il faut : ils cherchent leur propre gloire, ou leur propre utilité, sans chercher pour l'ordinaire celle de l'estat, ny celle de leur Maistre : Au lieu que ces deux Rois également interessez en la chose, ne sont divisez qu'en leurs personnes, & ne le sont point en leurs interests. La gloire de l'un est la gloire de l'autre ; ils n'ont qu'un mesme Throsne, qu'un mesme Sceptre ; qu'une mesme

Couronne, & qu'un meſme Peuple; & par conſequent cette communauté d'intereſt, fait qu'ils agiſſent avec ardeur, & meſme preſque toûjours avec prudence. De cette façon un Royaume joüit de tous les avantages que l'Eſtat Monarchique a par deſſus les autres; & n'eſt pas entierement privé de ce que l'Ariſtocratique a de meilleur. Les operations de la Puiſſance ſouveraine, ſont ſeulement diviſées, ſans que la Puiſſance le ſoit: ce ſont veritablement deux Rois, mais ce n'eſt qu'uue meſme authorité. Le Peuple n'a pas deux Maiſtres pour avoir deux Princes; il ne paye qu'un meſme tribut; il ne rend que le meſme hommage; & s'il s'aperçoit quelquesfois de cette diverſité de Rois, ce n'eſt qu'à ſon avantage, ce n'eſt que lors qu'il y en a un qui va à la guerre, & que l'autre demeure pour le conduire; & ce n'eſt enfin que pour ſon bien & pour ſon repos. Un Royaume gouverné de cette ſorte, n'eſt point expoſé à ces grands & terribles mouvemens que pour l'ordinaire la mort des Princes excite parmy les peuples: Ces dangereux jours où tous les Grands d'un Eſtat ſe trouvent ſurpris, ou du deſir de regner, ou du moins de gouverner ceux qui regnent; ne ſe trouve point lors qu'il y a

la vie de cent mille hommes, que de demeurer dans leur anciennes bornes, & n'acquerir pas le titre de Conquerans. Ils aimeroient mieux (dis-je) deſoler les Provinces de leurs voiſins, que conſerver l'abondance dans celles qui leur appartiennent ; & cét intereſt particulier qui fait preſque les crimes de tous leurs Sujets, fait encore la pluſpart de leurs injuſtices. Mais pour moy, je ne penſe pas que l'on me puiſſe ſoupçonner d'un pareil ſentiment : je monte au Throſne, des-intereſſé de toutes choſes, puis que je le ſuis de l'ambition, & de cette jalouſie qui ſuit preſque inſeparablement la Souveraine authorité. Je donne un Royaume à mon Frere, & je donne un Roy à mon peuple : & ſans me priver moy-meſme de la Couronne ; je travaille en meſme-temps, & à la felicité publique, & à ma propre gloire. En effet, qui conſiderera bien les choſes, trouvera qu'il y a plus de gloire à partager une Couronne, qu'à la refuſer, ou qu'à s'en demettre : Ces deux actions qui ont paru quelquesfois avec tant d'éclat aux yeux de tout l'Univers, n'ont peut-eſtre eu veritablement qu'un faux brillant, qui a ébloüy tout le monde. La moderation (cette Vertu ſi difficile à ac-

querir aux Princes) ne les a peut-eſtre pas fait agir de cette ſorte : & la foibleſſe ou la faineantiſe ont eû bonne part en leurs Conſeils. Tel refuſe de monter au Throſne, parce qu'il ne ſe croit pas aſſez fort pour y demeurer avec honneur : & tel abandonne le ſceptre, parce qu'il a la main laſſe de le ſoûtenir. Mais quand meſme il y auroit une veritable Vertu dans leur eſprit, ce ſeroit toûjours une vertu oyſive & inutile, qui ne produiroit au plus qu'un grand exemple, que peu de perſonnes ſont capables de vouloir imiter : au lieu qu'en l'action que je fais je donne une marque plus aſſurée de moderation, en partageant mon authorité, qu'en m'en demettant. Car enfin dans une fortune privée, vous avez du moins cét avantage en ceſſant de regner, que ſi vous ne commandez à perſonne, vous n'avez point d'égal qui s'oppoſe à vos deſſeins : ou au contraire en demeurant Roy, je m'établis moy-meſme un Competiteur éternel, pour combattre peut-eſtre mes inclinations les plus fortes : & je me l'établis tel, afin que du moins il n'y ait pas une de mes actions qui ne ſoit approuvée ou condamnée par quelqu'un, & que cette amour propre qui ébloüit les plus clairs-voyans, ne me faſſe pas

faire une injuſtice. Cette oyſiveté non plus dont on peut ſoupçonner ceux qui refuſent, ou qui quittent une Couronne, ne me peut pas eſtre reprochée: je n'abandonne pas le peuple que Dieu a mis ſous ma conduite: au contraire, je luy donne un ſecond Protecteur: & ſi j'oſte quelque choſe à quelqu'un, ce ne peut eſtre qu'à moy ſeulement. Je doute neantmoins (comme je l'ay déja dit) ſi en m'oſtant une partie de ma puiſſance, je ne me donne pas quelque choſe de plus precieux: la moderation merite des Eloges, auſſi bien que l'ambition: les Vertus paiſibles ſont quelquesfois plus utiles aux peuples, que les Vertus tumultueuſes; & bien-heureux ſont les Regnes, pendant leſquels ces Vertus farouches, qui ne traînent à leur ſuite que la ruine & la deſolation des Royaumes, ne ſe montrent pas avec éclat. Il faut ſans doute qu'un Prince pour eſtre digne de ce nom, les poſſede toutes également: il faut ſçavoir eſtre clement & eſtre ſevere; il faut s'inſtruire en l'Art de regner avec violence, afin de regner avec douceur; il faut apprendre les fourbes pour les découvrir; & il faut enfin n'ignorer rien de tout ce qui s'eſt fait, afin de pouvoir prevoir ce qui ſe peut faire.

Il faut meſme que les Rois ſe preparent à perdre des Batailles, comme à en gagner : & à perdre meſme leur propre Royaume, au lieu d'en conqueſter de nouveaux. Mais quoy que le Prince doive ſonger à toutes ces choſes, & à ſe rendre capable d'en uſer ſelon les occaſions ; les peuples doivent pourtant deſirer qu'il poſſede beaucoup de vertus inutiles, qu'il ſçache beaucoup de choſes, qu'il ne pratique jamais ; & qu'il ſoit aſſez des-intereſſé, pour regarder pluſtoſt le bon-heur de ſes Sujets, que ſa propre ambition. Pour moy qui n'ay ſans doute point de deſſein plus ferme que celuy là, j'ay crû ne pouvoir vous témoigner plus fortement mon affection, qu'en vous donnant un nouveau Roy ; qui ſans me détruire m'aſſiſte & m'aide à vous proteger, ſi les Maures nos ennemis nous attaquent, & qu'il faille faire un dernier effort. En ce cas, quand leurs Armées & les noſtres ſeront en preſence, nous aurons cét avantage de leurs faire voir des teſtes Couronnées au front & au corps de la Bataille ; ils trouveront en cette occaſion le Roy d'Oviedo, plus difficile à vaincre que s'il eſtoit ſeul : & aprendront ſans doute qu'un Throſne ſoûtenu par deux Rois,

n'eſt pas aiſé à renverſer. Recevez donc ce Prince que je vous donne, comme eſtant voſtre Maiſtre legitime, conſiderez-moy en ſa perſonne, conſiderez-le en la mienne; & conſiderez-vous en toutes les deux. Afin que connoiſſant parfaitement combien cette action eſt avantageuſe à mon Frere, m'eſt glorieuſe à moy-meſme; & vous eſt utile, il reſulte de cette connoiſſance, la paix du Royaume; la gloire de vos Rois; & la felicité Publique.

Voila, à mon avis, tout ce que pût dire Dom Ramir, pour authoriſer le Couronnement de ſon Frere: & je penſe avoir oublié fort peu de choſe de tout ce qu'il penſa en cette occaſion. Mais quelques fortes que fuſſent les raiſons de ce Prince, je tiens ſon diſcours pour un Paradoxe; & ſi j'euſſe eſté de ſon Conſeil, je n'aurois jamais eſté de ſon opinion. Les Rois de Sparte dont il ſe pût propoſer l'exemple, eſtoient plûtoſt les Chefs d'un Senat, que des Princes Souverains: & la puiſſance des Ephores qui en a meſme condamné quelques-uns à la mort, fait aſſez connoiſtre que ces Rois de Lacedemone n'eſtoient que des Rois en peinture; & que Dom Ramir avoit

tort de vouloir eſtablir en Eſpagne une mauvaiſe coûtume de Sparte. La liberalité eſt ſans doute la vertu des Rois ; mais elle a pourtant des bornes, au dela deſquelles elle degenere en vice, auſſi bien que toutes les autres vertus. Ce grand Prince *qui ne vouloit tout acquerir que pour tout donner* : & qui de toutes ſes Conqueſtes, ne ſe reſervoit que *l'eſperance*, ſe reſervoit neantmoins la Couronne avec elle, & n'appella jamais perſonne au partage de la Souveraine authorité. Au contraire, il ſemble qu'il en fut ſi jaloux, que meſme en mourant il ne voulut pas s'en défaire : car comme il eſtoit preſt à rendre l'ame, & qu'on luy demanda à qui il laiſſoit ſa Couronne ? *au plus homme de bien*, répondit-il : & quoy qu'Arideus ſon frere fuſt dans ſon Armée, il ne voulut jamais nommer ſon Succeſſeur. afin de conſerver la puiſſance Royale toute entiere, juſques aux derniers moments de ſa vie. Il dit veritablement en une autre rencontre, *qu'Epheſtion eſtoit un autre Alexandre* ; mais en le diſant, il donnoit ſon cœur & non pas ſon Sceptre ; & en le faiſant ſon favory, il ne le faiſoit pas Roy. En effet, celuy qui avoit écrit à Darius ; *Que la Terre ne devoit point avoir deux Maiſtres, non plus que le Ciel*

deux Soleils ; n'auroit eu garde d'imiter la reſolution de Dom Ramir, & de partager ſa Pourpre, quoy qu'il fût le Vainqueur de Tir, où la plus rare ſe faiſoit. L'action de ce Prince eſt de la nature de celles que les Theologiens ont définies, *admirables & non imitables* : La Royauté doit eſtre indiviſible, comme le point Mathematique ; & tout corps qui a plus d'une teſte, ne doit paſſer que pour un monſtre. *Tout bien eſt communicable*, dit la Philoſophie ; mais la fortune n'eſt pas de ſon avis : la premiere entend parler des biens intellectuels, & la ſeconde ne peut ſouffrir le partage des Couronnes. Elle s'offenſeroit ſi l'on faiſoit part de ſes dernieres faveurs ; & elle veut que l'on n'y appelle aucun, eſtant trop glorieuſe pour l'endurer, & les tenant trop precieuſes, pour ſouffrir qu'elles deviennent communes.

Pluralité de Ceſars n'eſt pas bonne. Ce fut ce que dît le Philoſophe Arius à Auguſte, faiſant alluſion à un Vers d'Homere, lors qu'aprés la mort d'Antoine & de Cleopatre, ce Prince diſputoit en luy-meſme, s'il feroit mourir le jeune Ceſarion, ou s'il luy ſauveroit la vie. Certainement ſi l'amitié des particuliers ne doit aller que *juſques aux Autels*, celle des

Rois ne doit aller que juſques au Troſne. Que ſi l'Egliſe chante, *Qu'il eſt bon & agreable de voir demeurer les freres enſemble*; Elle l'entend en meſme maiſon, & non pas en meſme Throſne. *O que ce feſtin eſt doux* ! dit un Solitaire à un homme de ſon humeur, qui diſnoit avec luy : *Ouy, ſi tu n'y eſtois pas*; luy répondit ce Miſantrope. Ce qu'il diſoit de leur table, on le peut encore dire du Throſne ; il y faut eſtre ſeul aſſis pour y eſtre commodément. *Dieu fit l'homme à ſon Image* : mais quoy que les Rois ſoient l'Image de Dieu, ils ne le doivent pas imiter en cela, ny faire rien qui leur reſſemble. Il eſt de la Royauté, comme de ces fleuves que l'on diviſe en ruiſſeaux: ils ne ſont plus fleuves ſi on les diviſe ; elle n'eſt plus Royauté ſi on la partage. En un mot, je n'ay propoſé l'exemple de Dom Ramir aux Grands Princes, que pour les empeſcher de l'imiter. (ſi toutesfois il eſt poſſible que quelqu'un en fuſt capable) & je ne luy ay fait dire ſes raiſons qu'à deſſein de les combattre. Qui dit Monarchie, ſelon la ſignification du mot Grec, dit une choſe qui ne ſe ſepare point : Et l'Ecriture a prononcé ; *Qu'on ne peut ſervir à deux Maiſtres.* Mais aprés avoir parlé d'une bonté ex-

ceſſive, je veux parler d'une bonté plus judicieuſe, & qui ſçeut mieux ce qu'elle faiſoit. Lors que Jacques premier Roy d'Eſcoſſe monta au Throſne d'Angleterre, par le Teſtament & par la mort de la Reine Eliſabeth : Ceux qui ſe ſouvenoient que cette meſme Eliſabeth, avoit fait mourir la Reine ſa Mere, voulurent obliger ce Prince à ſe reſſentir de cette injure, ſur ceux qui l'avoient portée à cette cruauté par leurs conſeils violents; & à vanger le ſang de Marie Stuard, par le ſang de toutes les Creatures de ſa Devanciere. C'eſt une matiere aſſez delicate, que vous allez entendre examiner à ce ſage Roy: luy qui auſſi bien que Salomon, avoit fait monter la Philoſophie ſur le Throſne.

JACQUES, AU Duc de Lenox.

SI je ne ſçavois (mon Couſin) que celuy qui s'apelle *le Dieu des Vangeances*, eſt appellé auſſi dans le meſme livre, *le Dieu de Miſericorde*, je ne ſerois pas aujourd'huy en peine de raiſonner ſur une matiere ſi difficile à reſoudre, comme eſt celle de ſçavoir, ſi je dois renverſer tout ce qu'a fait la Reine Eliſabeth, qui a fait mourir la Reine ma mere, ou maintenir tout ce qu'a fait la Reine Eliſabeth, qui m'a fait Roy d'Angleterre. Car comme les Souverains ſont les Images de la Divinité, ſi ce ſecond attribut ne corrigeoit pas la ſeverité du premier, il ſembleroit ſans doute que je devrois verſer du ſang pour du ſang, & ne monter au Throſne qu'à deſſein de faire monter ſur un échaffaut, ceux qui par leurs conſeils violens y firent monter & mourir celle de qui je tenois la naiſſance. Mais

comme la Justice vindicative ne doit pas toûjours estre mise en usage; examinons, je vous prie, avec soin une chose d'où dépend le repos de deux Royaumes, & ma propre gloire; & voyons enfin s'il faut punir ou pardonner; si le souvenir des injures est permis aux Princes, ou s'il vaut mieux oublier les crimes que les chastier. Ce n'est pas (je vous l'avouë) que toutes les fois que la funeste image du mal-heur de la Reine ma mere me repasse en l'esprit, & me revient à la pensée, je n'aye peine à croire que toute la Politique Chrestienne, non plus que la Prophane, puisse me permettre de laisser vivre avec honneur, ceux qui ont conseillé de la faire mourir avec infamie: car s'imaginer une Reine, Fille, Sœur, & Femme de grands Rois, de qui l'enfance s'estoit passée sur le Throsne d'Escosse, de qui l'âge un peu plus avancé, s'estoit passé sur celuy de France; qui avoit porté deux Couronnes sur sa teste, de qui la main avoit soûtenu deux Sceptres, qui dans son veuvage se voyoit mere d'un autre Roy en ma personne: S'imaginer (dis-je) une Princesse comblée de tant de gloire, aprés avoir esté contrainte de s'enfuir de son propre Royaume; aprés avoir trouvé une prison où elle sembloit

devoir trouver un azile, aprés avoir languy vingt années dans les fers, ne sortit de cette prison, que pour monter sur un échaffaut, ne rompre ses chaînes que par la main d'un Bourreau, & couper une teste qui avoit porté des Couronnes, est une chose si terrible qu'elle offusque ma raison & me rend incapable d'autre pensée que de celle qu'un si triste spectacle devoit inspirer à ceux qui eurent le mal-heur de s'y rencontrer presens. Ouy, Duc de Lenox, je voy encore des yeux de l'esprit, cette malheureuse Reine de qui les chagrins, plûtost que l'âge avoient blanchy les cheveux, & presque effacé la beauté: je la voy (dis-je) entrer dans cette funeste Salle, éclairée de torches funestes, & tenduë de noir; mais je l'y vois entrer avec constance & avec beaucoup de Majesté: je voy la tristesse sur le visage de tous ceux qui la voyent, mesme sur ceux de ses plus fiers ennemis; je voy que tout le monde pleure, excepté elle; je voy que son Bourreau mesme voudroit la sauver: Mais enfin, malgré cette compassion universelle, je voy tomber cette belle teste par terre; je voy couler l'illustre sang d'où je suis descendu; & je voy demeurer sans vie, celle qui me

l'a donnée. Ah ! non, non, Duc de Lenox, ne ſongeons point à pardonner, & ne penſons qu'à la vangeance. La Reine ma mere eut encore l'ame aſſez ferme, dans les approches de la mort, & dans l'horreur que luy devoit cauſer un ſi étrange ſupplice, pour ſe ſouvenir de moy : ſoyons donc auſſi genereux, qu'elle a eſté genereuſe ; & comme elle ſe ſouvint de nous, en montant ſur un échaffaut, ſouvenons-nous d'elle en montant au Throſne. La douleur ne troubla point ſa raiſon, faiſons que la joye n'ébranle point la noſtre : & puis que nous ne pûmes empeſcher ſa mort, puniſſons du moins ceux qui la cauſerent. Mais, que dis-je ? je parle d'examiner les choſes avec ſoin, & ſans préoccupation, & je n'écoute pourtant que ma propre douleur ! Revenons donc à l'affaire dont il s'agit : mais pour ne paſſer pas d'une extremité à l'autre, diſons auparavant, que quelque ſage que fût la Reine, elle ne peut pas manquer d'eſtre blâmée éternellement, pour s'eſtre laiſſée perſuader une ſi terrible action. Cét exemple eſt trop dangereux à donner : & quoy que la Politique ne trouve preſque jamais rien de trop violent, pourveu qu'il ſerve à faire regner ceux qui s'y portent ; il eſt pour-

tant certain, que les Perſonnes des Rois & des Reines doivent eſtre miſes au rang des Temples & des Autels, qu'il n'eſt pas permis de détruire ; & que par quelque raiſon que ce ſoit, il ne s'y faut jamais reſoudre. Les Loix qui ſans doute ont cherché à donner l'ordre à toutes choſes, & à ne laiſſer point de crime impuny, n'ont point ordonné de chaſtiment pour les perſonnes Royales : Elles ont porté ce reſpect à leurs Maiſtres chez toutes les Nations, que de ne les ſoumettre pas à leur ſeverité : & quoy qu'elles doivent commander à tout le reſte de l'Univers, leur ſilence ſur cette matiere fait aſſez connoiſtre qu'elles dépendent des Rois, & que les Rois ne peuvent jamais dépendre d'elles. C'eſt aux Princes à punir les crimes des peuples ; mais c'eſt à Dieu ſeulement à punir ceux des Souverains. Ainſi la Reine, quoy que d'ailleurs grande & excellente Princeſſe, fit toutesfois une énorme faute, de répandre un ſang qui ne peut manquer de laiſſer une tache bien noire à ſa reputation ; cét exemple eſtant ſi étrange qu'il n'y en a preſque point eu toute l'antiquité. En effet, ſi l'on ſoumettoit les Rois à la Juſtice ordinaire, il eſt peu de Throſnes d'où l'on n'euſt veu quelquesfois deſ-

cendre des Princes, pour monter sur un échaffaut : tous les Sceptres auroient esté prophanez, & les Royaumes auroient peut-estre souvent changé de Maistres. Enfin, si cette rigoureuse procedure estoit approuvée, ce seroit sapper les fondemens de la Royauté ; oster entierement le respect aux Peuples ; ternir tout l'éclat des Couronnes ; ébranler les Throsnes les plus affermis ; prophaner les Sceptres les plus augustes, souïller la Pourpre la plus éclatante ; mépriser la Majesté la plus venerable ; & effacer (s'il faut ainsi dire) ce Caractere sacré, qui distingue les testes Couronnées, d'avec celles des autres hommes : & les Rois ne cesseroient pas seulement d'estre Rois, mais ils cesseroient encore d'estre les Images de Dieu. Aprés cela, mon Cousin, voyons si nous-mesmes ne cesserions pas de l'estre, en prenant la Couronne d'Angleterre, pour vanger nos injures particulieres : & si la main qui nous a couronnez, merite que nous respections encore sa puissance, en la personne de ces cruels Conseillers, qui la porterent à faire mourir une Reine. Ceux de qui l'esprit considere les choses sans preoccupation, trouvent que ce n'est pas sans sujet que Dieu s'est reservé la vangeance, & qu'il n'a mis entre les mains

des Princes que la Juſtice ſeulement: voulant ſimplement que ce fuſt à eux à récompenſer ou à punir, & non pas à ſe vanger. Car enfin la vangeance dans le cœur des hommes, de quelque condition qu'ils puiſſent eſtre, eſt d'ordinaire precedée par une paſſion violente, qui ne laiſſe guere de liberté à l'uſage de la raiſon. La haine excite la fureur; la fureur ne donne point de bornes à la vangeance, & la vangeance de cette ſorte devient quelquesfois, non ſeulement une extréme injuſtice; mais une effroyable cruauté. Il n'y a donc que Dieu qui ſans haine & ſans paſſion, puiſſe vanger ſes propres injures: que s'il eſt ainſi pour tous les hommes en general, que penſez-vous que ce doive eſtre pour les Princes en particulier, eux qui ſont ſi ſenſibles aux outrages? eux de qui les paſſions ſont ſi violentes? de qui le pouvoir eſt ſi grand, & de qui les premiers mouvemens ſont ſi dangereux? Mais (me direz-vous) ce diſcours eſt pluſtoſt un raiſonnement de Morale, qu'une reflexion de Politique: à cela j'ay à vous répondre, que parmy les Princes vertueux, ces deux choſes ne ſe doivent point ſéparer. Ce ſont deux Sœurs qui doivent eſtre également de leur Conſeil: Elles

peuvent quelquesfois diſputer enſemble, mais elles ne doivent jamais eſtre directement oppoſées, lors qu'il s'agit d'une choſe d'importance : Les Tyrans n'en appellent qu'une en leurs deliberations, mais un Prince Chreſtien ne peut ſe diſpenſer de les appeller toutes deux en ſes entrepriſes. Ne vous eſtonnez donc pas ſi j'ay fait parler la plus ſage, auparavant que d'écouter la plus hardie : & ſi meſme dans la ſuite de cét entretien, je la r'apelle quelquesfois, pour m'aider à combattre l'autre. Je ſçay bien que la ſeconde eſt plus écoutée que la premiere: Mais (comme je l'ay déja dit) il faut les entendre toutes deux, & ne ſuivre leurs avis que lors qu'ils ſe trouvent conformes. Et puis pour l'ordinaire, il n'eſt point de matiere à laquelle l'on ne puiſſe donner plus d'une couleur & plus d'une face : Quelle apparence (me dira-t'on que les Rois de France & d'Eſpagne ſe ſoient mis en état de vanger la mort de Marie Stuard, & que vous qui eſtes ſon fils ne le faſſiez pas ? Quelle ſeureté pourrez-vous prendre en ceux qui ſe trouverent à cette funeſte aſſemblée, où l'on luy fit ſon procez, & en ceux qui luy prononcerent ſon Arreſt de mort ? les noms de Thomas Bromlay, Chance

lie-

lier de la Reine Eliſabeth ; de Guillaume Burquehey, ſon Threſorier General; d'Edvvard Comte d'Oxford, ſon grand Chambellan : de Georges Comte de Sariſbury, grand Mareſchal d'Angleterre : d'Ambroiſe Comte de Varvvic, Maître des Ordonnances : de Henry, Comte d'Erby : de Georges, Comte de Cumberland : d'Edvvard, Comte de Rutland: de Henry, Comte de Pembroc : de Henry, Comte de Lincolne, & ceux des Comtes de Shorp & de Kent : tous ces noms (dis-je) ne vous donnenont-ils point d'horreur, non ſeulement pour ceux qui les portent, & qui effectivement condamnerent une Reine Doüairiere de France & Reine d'Eſcoſſe, à la mort : mais meſme pour tous ceux qui les porteront à l'avenir ? Le moyen de penſer que ceux qui furent ſi rigoureux à la Mere, puiſſent eſtre fort obeïſſans au Fils ? Le moyen de croire (me dira-t'on encore) ny qu'ils ſe confient en vous, ny que vous deviez vous confier en eux ? Puis qu'ils furent cruels envers une Princeſſe priſonniere depuis vingt ans, qui n'eſtoit pas en droit de leur commander, ny en pouvoir de leur nuire, ne pourront-ils pas devenir injuſtes envers un Prince qu'ils ont outragé ; envers un Prince qui eſt leur

Roy legitime : envers un Prince dont ils craindront l'équité, & envers un Prince dont ils redouteront la puiſſance ? Le moyen de s'aſſurer en leurs paroles ? Le moyen de ſe fier en leurs conſeils ? Ne craindrez vous point (adjoûtera-t'on encore) que ſur les moindres pretextes d'intelligence avec vos ennemis, ils ne vous conſeillent de faire mourir, ou la Reine, ou les Princes vos Enfans ? Et n'apprehenderez-vous pas vous-meſme, que ceux qui ont employé la main d'un Bourreau, contre une mal-heureuſe Princeſſe qui (comme je l'ay déja dit) ne leur pouvoit faire aucun mal, n'employent celle d'un patricide, contre un Prince qu'ils ſçavent qui les doit, & qui les peut exterminer ? Voila (Duc de Lenox) une partie des choſes que l'on me peut dire, pour m'obliger à renverſer ce qu'a fait Eliſabeth qui a fait mourir la Reine ma Mere : & je doute ſi je pourray trouver d'aſſez fortes raiſons, pour me porter à maintenir tout ce qu'a fait la Reine Eliſabeth, qui m'a fait Roy d'Angleterre. Ouy, Duc, il y a un ſentiment ſecret dans mon cœur, qui me fait trouver juſte tout ce que je pourrois faire contre ces Barbares : & ſi je ne retenois le premier mouvement qui m'emporte, le regne d'Henry VIII.

n'a pas eſté plus terrible, que ſeroit celuy de Jacques I. & l'Angleterre n'a pas veu de plus étranges changemens, que je luy en ferois voir. Le Tombeau de la Reine ma Mere ſeroit couvert des dépoüilles de tous ſes ennemis, mais de dépoüilles ſi ſanglantes, qu'elles inſpireroient la terreur en l'ame de tous ceux qui les regarderoient, & aſſureroient la teſte de tous les Rois qui ſuivront, par la frayeur qu'un ſi grand chaſtiment exciteroit dans l'eſprit de ceux qui ſeroient capables de donner de ſi violents conſeils. Cependant, quoy que cette Politique ſemblaſt eſtre la plus aſſurée, ce ne ſera pas celle que je ſuivray : car enfin la meſme main qui a ſigné l'Arreſt de mort de la Reine d'Ecoſſe, a ſigné la Declaration qui m'a fait Roy d'Angleterre ; & ſi je dois vanger une injure, je dois reconnoiſtre un bienfait. Je n'ignore pas toutefois, qu'en cette occaſion cette Princeſſe ne m'a donné que ce qui m'appartenoit ; que ſon Teſtament n'a fait que confirmer en ma faveur, celuy de Henry VIII. Mais aprés tout, elle pouvoit faire une Declaration qui ne m'euſt pas eſté avantageuſe : Elle pouvoit y dire aux Anglois, que la Reine ma Mere eſtoit d'une Religion contraire à la leur : Elle pouvoit leur dire que j'eſtois

Prince étranger : Elle pouvoit les faire ſouvenir, que j'eſtois Fils d'une Reine qu'ils avoient perduë : Elle pouvoit faire caſſer en plein Parlement le Teſtament de ſon Pere : Elle pouvoit en faire un autre ; & ſi elle ne m'euſt pas appellé au Trône, il m'euſt eſté difficile d'y monter. Outre cela, il eſt certain qu'en cette rencontre, ſi elle n'a pas reparé le mal qu'elle a fait, elle a du moins fait connoiſtre, qu'elle n'a fait ce mal, qu'en penſant faire un bien, & qu'aprés avoir eſté prevenuë par des perſonnes auſſi adroites que méchantes. Car enfin, ſi la haine l'euſt portée à faire mourir la Reine d'Ecoſſe, elle n'auroit point couronné ſon Fils : cette paſſion pour l'ordinaire, porte ſon venin plus avant : l'on ne haït pas ſeulement la perſonne de qui on penſe avoir reçû une injure, mais on haït encore ſes Enfans, ſes Parens ; ceux qui portent ſon Nom, ceux qui luy reſſemblent, & meſme quelquefois ſa Nation toute entiere. Cela eſtant ainſi, il faut conclure (puis que la Reine ne m'a pas haï ; & qu'au contraire elle m'a couronné,) que la ſeule raiſon d'Eſtat, la fit conſentir à une ſi barbare action ; & que par conſequent, ſi je l dois blâmer comme fils d'une Princeſſ qu'elle a fait mourir, je la dois reſpecte

comme eſtant moy-meſme ſon fils par adoption. Mais (me dira-t'on) ne ſera-ce donc pas aſſez, que vous ne terniſſiez point ſa memoire par des manifeſtes prejudiciables à ſa reputation ? Ne ſera-ce point aſſez, que vous ne détruiſiez pas ſon Tombeau, & que vous laiſſiez ſes Cendres en repos, ſans laiſſer l'autorité entre les mains de ſes Creatures, & ſans les laiſſer joüir des Charges qu'ils ont exercées avec tant d'inhumanité, qu'ils n'ont point fait de ſcrupule de faire mourir la Mere d'un Prince qui pouvoit eſtre leur Roy, & qui ſelon toutes les apparences, ne pouvoit manquer de le devenir, comme en effet il l'eſt devenu ? J'avoüe que cette raiſon eſt forte & puiſſante, mais celle que j'ay pour y oppoſer, ne l'eſt pas moins. Je vous ay déja dit, que la Reine Eliſabeth m'ayant reconnu pour ſon heritier, ſembloit auſſi m'avoir adopté pour ſon fils : de ſorte que ſi je dois condamner ce qu'elle a fait, ce doit eſtre comme les enfans vertueux condamnent les mauvaiſes actions de leurs Peres. Ils haïſſent leurs vices, mais ils ne haïſſent pas leurs perſonnes : ils ont horreur de leurs injuſtes procedez, mais non ſeulement ils ne les puniſſent point, mais ils les cachent ; & diſtinguant abſolument le

crime d'avec les coupables, ils se rendent dignes d'admiration & de loüange. Pleurons donc avec amertume, la mort de la Reine d'Ecosse; mais n'accusons pas avec irreverence la Reine Elisabeth, puis que si l'une fut ma Mere par les droits du sang, l'autre la devint par ceux de son choix & de sa derniere volonté. Or est-il que l'adoption en tous les Siecles, a passé pour une chose inviolable : toute l'Histoire de l'antiquité est si remplie de ces exemples, que l'on ne peut douter que nous ne devions avoir mesme respect pour ceux qui nous adoptent, que pour ceux qui nous font naître. L'adoption ayant si souvent apporté des Couronnes & des Empires, à ceux qui ont esté reconnus pour Enfans, quoy qu'ils ne le fussent pas, il est aisé de s'imaginer que le respect est sans doute une chose où ils sont obligez. Les Peres qui nous donnent la naissance, ne nous laissent quelquefois pour tout heritage, que l'infortune & le malheur qui les accable; mais pour ceux qui nous adoptent, ils nous donnent ce qu'ils ont de plus grand & de meilleur; & par consequent ils semblent quasi nous obliger à un respect plus particulier, que nous n'en devons à nos veritables parens. Quand nous venons au monde, nos Peres ne

p^uvent avoir pour nous que cette affection aveugle, dont la cauſe eſt cachée dans le ſang & dans les inclinations naturelles ; & cette amitié reſſemble ſi fort à l'inſtinct qui fait aimer les Bruttes, qu'il y a peu de difference entre l'une & l'autre : Mais lors que l'on nous adopte, il n'en va nullement ainſi, c'eſt une affection, à la naiſſance de laquelle la raiſon eſt appellée, où l'on nous eſtime avant que de nous aimer, & où l'on nous aime auparavant que de nous appeller à la poſſeſſion du bien qu'on nous deſtine. En effet, je ſuis bien certain que ſi la Reine Eliſabeth n'avoit pas crû que j'aurois l'ame aſſez ferme, pour écouter plûtoſt la generoſité que la vangeance, elle ne m'auroit point remis la Souveraine autorité, elle ne m'auroit point abandonné toutes ſes Creatures, elle ne m'auroit point remis ſon Sceptre. Il ne manquoit pas de perſonnes, dedans & dehors le Royaume, capables de le ſoûtenir & de le défendre. Diſons donc, que ſi elle m'a appellé au Trône, c'eſt parce qu'elle m'a eſtimé ; c'eſt parce qu'elle a crû qu'il m'appartenoit ; c'eſt parce qu'elle m'en a jugé digne ; & c'eſt parce qu'elle a eſperé, que je rendrois ce reſpect à ſa condition, aux liens du ſang qui m'attachoient

à elle, & à ſon propre bien-fait : de n'aller pas me vanger inutilement, d'un mal qui ne peut eſtre reparé, & qui eſt de telle nature, que l'oubly eſt le ſeul remede que l'on y peut apporter. Ne conſiderez-vous pas, que ſi à mon avenement à la Couronne, je rempliſſois les priſons de tous les Grands du Royaume, qui ſont ceux qui firent mourir la Reine ma Mere, & que je rempliſſe leurs Charges de perſonnes innocentes, & qui n'étoient point employées, ſous le Regne d'Eliſabeth : Ne conſiderez-vous point, dis-je, que j'introduirois le deſordre dans tout le Royaume, & que je me mettrois en état de ne le pouvoir gouverner avec honneur ? Ceux qu'il faudroit bannir, ſçavent tout le ſecret des affaires. Quelques-uns d'entr'eux ont ſervi ſous Edvuard VI. ſous la Reine Marie, & ſous Eliſabeth, qui fut aſſez prudente pour ne ſe défaire pas de ceux qui luy pouvoient eſtre utiles, quoy qu'ils euſſent eſté de party contraire au ſien. Mais, me dira-t'on, il ne s'agiſſoit pas du ſang d'une Mere : car tous ceux qui avoient pû ſervir à faire mourir la ſienne, ne vivoient déja plus eux meſmes. Mais, répondray-je, il ne s'agiſſoit de ſa propre vie : car durant le regne de la Reine ſa

Sœur ; comme elle avoit eſté injuſtement ſoupçonnée, eut part à la conſpiration de ceux qui vouloient empeſcher le mariage du Prince d'Eſpagne, le Conſeil d'Angleterre conclut, qu'elle devoit avoir meſme deſtin que Jeanne de Suffolc, & qu'il luy faloit faire perdre la teſte. Eliſabeth n'ignora pas cette reſolution du Conſeil : Cependant à ſon avenement à la Couronne, il ne parut point qu'elle s'en ſouvinſt ; & dans la ſuite du temps, elle trouva aprés aſſez de moyens de vanger ſes propres injures ſur d'autres pretextes. Ne ſoyons donc pas moins prudens qu'elle l'a eſté ; puis que nous n'en avons pas moins de beſoin : il ne s'agit pas ſeulement de noſtre propre gloire, mais il s'agit encore du repos des Peuples. Et puis à qui pourrois-je me confier dans un ſi dangereux deſſein ? Le nombre des coupables n'eſt pas ſi foible, qu'on ne doive apprehender d'entreprendre de le détruire : Car non ſeulement ils ſçavent le ſecret des affaires, mais ils poſſedent les Charges ; ils tiennent les Places, & ils ont eu le temps de gagner le cœur des Peuples. Le moyen de venir à bout d'une choſe ſi difficile ? Commencer ſon regne par une guerre civile, eſt ſe mettre en état de le finir par la deſolation du Royaume.

me, & avec la haine des Peuples : C'eſt faire perir cent mille perſonnes innocentes, en voulant peut-eſtre ſe vanger inutilement d'un petit nombre de coupables; & enfin faire un grand mal, en ne voulant pas faire un grand bien. Quand j'aurois exterminé ceux que je ne puis, & que je ne dois pas aimer, je n'aurois tiré qu'une aſſez foible vangeance : le ſang des Rois ne ſe peut pas payer par celuy des Sujets, & tout ce que je ferois en cette rencontre, ſeroit indigne d'un Prince, (qui comme je l'ay dit au commencement de ce Diſcours) n'écoute pas moins la Morale que la Politique. L'oubly des injures a quelque choſe d'auſſi grand que la vangeance, & meſme de plus grand, principalement lors que l'on n'oublie pas un outrage, parce que l'on n'oſeroit ſe vanger, mais ſeulement parce qu'on ne le juge pas à propos. Or eſt-il qu'en cette occaſion, j'y dois ſonger avec beaucoup de ſoin : je prens le Sceptre des mains d'une femme, il eſt vray ; mais d'une femme qui l'a porté avec gloire, & qui l'a ſoûtenu avec honneur. D'une Princeſſe qui a ſçeu gouverner durant la paix, & vaincre durant la guerre ; qui a étouffé les revoltes ; qui a empeſché les guerres étrangeres ; qui s'eſt fait craindre à ſes

Sujets & à ſes Voiſins, & que l'on a veu triompher de tout ce qui s'eſt oppoſé à elle. Je vous laiſſe donc à juger, ſi un Prince qu'elle a appellé au Trône, commençoit ſon Regne par la deſtruction de tout ce qu'elle a étably ; ſi ce ne ſeroit pas donner ſujet de croire, que ce Regne deviendroit le contraire du ſien ; & par conſequent, que l'on n'en dévroit attendre que la ruine & la deſolation publique. Il eſt fort important que les premieres actions des Princes, ſoient comme un bon préjugé, de ce que doivent eſtre les dernieres : C'eſt pourquoy en montant au Trône, il faut n'y porter aucune paſſion que celle de la gloire. Il faut ne ſe ſouvenir du paſſé, que pour en reparer les manquemens, & ne regarder l'avenir, qu'à deſſein de ſurpaſſer en vertus ceux qui nous ont précedez. Le Prince (s'il eſt ſage) trouve tant de choſes à deſirer en luy, qu'il ne doit s'arrêter que tres-peu ſouvent à rappeller le ſouvenir des défauts de ſes Devanciers, ſi ce n'eſt pour les éviter ; & je ne ſerois guere moins injuſte, de me declarer Juge abſolu des actions de la Reine Eliſabeth, qu'elle le fut de ſouffrir, que l'on donnaſt des Juges à une Princeſſe qui n'en devoit point reconnoître, & qui ne pou-

voit répondre de ſes actions, que devant le ſeul Tribunal de Dieu. Le meſme reſpect qui luy devoit défendre de faire mourir la Reine d'Ecoſſe, la défend elle-meſme contre mon reſſentiment : de ſorte que ſi je reſpecte ſa memoire, c'eſt parce qu'elle eſtoit Reine ; ſi je l'honore, c'eſt parce que je ſuis ſon fils d'adoption ; & ſi je laiſſe ſes Creatures dans la connoiſſance des affaires, c'eſt parce que le bien des Peuples le demande, & que le ſouvenir des injures particulieres ne doit point eſtre permis aux Rois. Au reſte, ce fameux Romain qui dit avec tant d'eſprit, *Que Ceſar en relevant les Statuës de Pompée, avoit aſſuré les ſiennes* ; m'apprend encore en cette occaſion, qu'en confirmant tout ce qu'a fait la Reine Eliſabeth, j'aſſureray tout ce que j'établiray durant mon Regne ; que le reſpect que je luy rendray me ſera rendu, & que je ne feray rien pour elle, qui ne reflechiſſe à mon avantage. Le changement de Miniſtres en un Royaume, n'eſt guere moins dangereux que le changement de Souverain ; c'eſt pourquoy il ne s'y faut jamais porter ſans de grandes & de fortes conſiderations. Il ne faut pas donner le ſecret des affaires legerement : mais quand il eſt une fois donné, il faut preſque oublier

toutes choſes, plûtoſt que de les en retirer. Que penſez-vous donc que je doive faire en une occaſion, où il faudroit bannir tous ceux qui ont eu part au Gouvernement de l'Eſtat, qui comme vous ſçavez, n'eſt pas encore ſi éloigné de ce temps, où la Religion & les intereſts des particuliers ont fait des changemens ſi terribles ? Voulez-vous que je rougiſſe encore la Tamiſe du ſang de mes Sujets, comme ceux qui m'ont devancé l'ont rougie de celuy des leurs ? Il n'eſt pas permis de ternir leur reputation, mais il eſt défendu d'imiter les fautes qu'ils ont faites. Songeons donc à n'écouter plus cette Politique ſanglante, qui n'affermit les Trônes que par la ruine de tous ceux qui les dévroient ſoûtenir, qui ne pardonne rien, qui condamne ſur de ſimples apparences, & qui ne reſpecte ni Condition, ni Sexe, ni Loix, ni Vertu : Mais au contraire, écoutons cette Politique raiſonnable, qui n'affermit les Couronnes que par la conſervation des Grands, qui pardonne facilement, qui ne condamne qu'à l'extrémité, qui reſpecte meſme dans le Tombeau une perſonne Royale, & qui revere les Loix & la Vertu juſques à tel point, qu'elle ne fait donner que des larmes à une Mere, de qui l'on a ré-

pandu tout le ſang. Je n'ignore pas que ſelon quelques-uns, la rigueur eſt une voye plus ſeure de regner : Mais pour moy, je la trouve plus dangereuſe en cette rencontre. Car enfin, en pardonnant à tous les coupables, il eſt impoſſible qu'il n'y en ait pas une partie qui ſe laiſſe toucher à cette generoſité ; & en les puniſſant tous, il eſt indubitable que je me fais autant d'ennemis qu'ils ont de Parens, d'Amis, & de Creatures, & qu'au moindre pretexte qu'ils en trouveront, j'auray une Armée ſur les bras, qui ſelon les apparences, ne ſera guere moins vaillante que l'eſtoit autrefois la Bande ſacrée des Anciens, puis qu'ils croiront tous avoir à vanger la mort de leurs Peres, de leurs Freres, & de leurs Amis. Mais (me répondrez-vous) les choſes pour eſtre difficiles, ne laiſſent pas quelquefois de ſe devoir faire : Mais (ajoûteray-je) quand elles ſont injuſtes, il ne les faut pas tenter. La gloire ne ſuit pas toutes les entrepriſes hazardeuſes, & d'abord qu'il s'agit d'expoſer la vie de ſes Sujets, ſoit par la Guerre, ſoit par les Loix, le Prince doit ſe ſouvenir, que leur ſang eſt la ſeule choſe dont il luy eſt permis d'eſtre avare; & que s'il peut prodiguer tous les treſors de l'Eſtat, il doit ménager le ſang du

Peuple. C'eſt principalement de cela dont il doit rendre un compte fort exact, & dont il ne luy eſt pas permis d'abuſer. Ne faillons donc point par exemple, épargnons la vie de nos Sujets, apprenons-leur le reſpect qu'ils nous doivent, par celuy que nous rendrons à la memoire de la Reine Eliſabeth; & en ſurmontant nôtre propre reſſentiment, faiſons connoître à toute la Terre, que nous ne ſommes pas indignes de regner. Mais, de grace, ne tournons pas les yeux du coſté du Tombeau de la Reine d'Ecoſſe, ne regardons que le Trône où la Reine d'Angleterre nous a fait monter. Suſpendons la tendreſſe de noſtre ame, & n'y laiſſons agir que la generoſité. Souvenons-nous que le Prince ne peut pardonner que ſes propres injures, & qu'ainſi il n'en doit pas perdre les occaſions; car pour celles qui regardent l'Eſtat & le bien public, c'eſt aux Loix à en ordonner. Embraſſons donc celle qui ſe preſente, puis que le repos du Royaume le demande; que ma propre gloire y conſent, & que j'ay l'ame aſſez ferme pour maintenir, par une vertu deſintereſſée, tout ce qu'a fait la Reine Eliſabeth, qui m'a fait Roy d'Angleterre, quoy que la Reine Eliſabeth ait fait mourir la Reine ma Mere.

C'eſt une queſtion bien problematique, & une controverſe bien agitée entre les Politiques, que celle de ſçavoir, laquelle eſt la plus neceſſaire, & la plus utile aux Princes, ou de la Clemence ou de la Rigueur, pour les faire regner tranquillement & glorieuſement. L'une & l'autre de ces opinions, n'ont pas manqué de Sectateurs dans toutes les Cours & dans tous les Siecles; & aprés une diſpute qui a quaſi autant duré que le Monde; il n'y a encore rien de reſolu là-deſſus. Les uns ont dit, *Qu'il valoit mieux eſtre aimé que craint*: Les autres au contraire ont ſoûtenu, *Qu'il valoit mieux eſtre craint qu'aimé*: Et chacun dans la chaleur de la contention, a combatu les ſentimens des autres, & s'eſt attaché fortement aux ſiens. La Rigueur pretend avoir plus de majeſté, la Clemence fait gloire d'avoir plus d'humanité; l'une ſe dit plus ſeure, l'autre ſe dit plus honneſte, & tous deux ſemblent diſputer une Palme, que toutes deux veulent & ne peuvent remporter. Un fameux Politique n'a pas craint de dire ſur le ſujet dont nous parlons, *Qu'un Prince doit ſe moquer de l'infamie qui ſuit la reputation de cruel, pourveu que par là il rende ſes Sujets obeïſſans.* Mais à mon avis,

c'eſt brûler le Temple de Diane, pour faire parler de ſoy; c'eſt en voulant acquerir la qualité de hardy Ecrivain, acquerir celle de dangereux Maiſtre; & quand Machiavel n'auroit avancé qu'une ſi fauſſe propoſition, il meriteroit le mauvais bruit qu'a ſon Livre. En effet, la gloire devant eſtre certainement le principal objet des grands Princes, comment a-t'il pû ſoûtenir que l'infamie leur doit eſtre indifferente? Et comment meſme a-t'il pû croire, qu'un Prince qui regneroit ſans honneur, pûſt jamais regner ſans peril? Ignoroit-il l'ancienne Sentence, *Que quiconque mépriſe ſa vie, eſt Maître de celle d'autruy*? Et ne ſçavoit-il pas que rien n'eſt plus capable de la faire mépriſer, que l'exceſſive cruauté du Prince? Cependant, ce malicieux Florentin n'en eſt pas demeuré là: *Il ſeroit bon* (a-t'il dit) *que le Prince fuſt aimé & craint; mais parce qu'il eſt comme impoſſible, qu'il ſoit l'un & l'autre enſemble, devant manquer de l'un des deux, il eſt beaucoup plus ſeur d'eſtre craint qu'aimé.* Et qui luy avoit dit qu'il eſt impoſſible de craindre & d'aimer en meſme temps? Ignoroit-il que toutes les Vertus ſont enchaînées les unes aux autres? Que la Clemence & la Juſtice ne ſont nulle-

ment incompatibles, quoy qu'elles ſemblent contraires ? Et n'avoit-il jamais lû dans les ſaintes Lettres, *Que le commencement de la Sageſſe eſt la crainte du Seigneur* ? Auroit-il voulu tirer cette abominable conſequence, que parce que l'on eſt obligé de craindre Dieu, il eſt impoſſible de l'aimer ? Et a-t'il pretendu nous enſeigner l'Atheïſme, en feignant de nous enſeigner la Politique ? Ignoroit-il qu'il eſt une crainte filiale, auſſi-bien qu'une crainte d'eſclave ? Et que ſi la ſeconde eſt ſans amour, la premiere n'eſt jamais ſans luy ? *Les hommes* (ajoûte ce grand & mauvais eſprit) *aimant ſelon qu'il leur plaiſt, & craignant comme il plaiſt au Prince, ce Prince, s'il eſt ſage, ſe doit appuyer ſur ce qui dépend de luy, & non pas ſur ce qui dépend des autres.* Et où trouvoit-il qu'il ne dépendiſt pas du Prince de ſe faire aimer, auſſi-bien que de ſe faire craindre ? Les bien-faits ne ſont-ils pas en ſes mains, comme les châtimens y ſont ? Et les hommes qu'il repreſente ſi capable de frayeur, ſont-ils abſolument inſenſibles aux faveurs, & abſolument incapables de reconnoiſſance? *Veux-tu eſtre aimé, aime*, a dit celuy qui nous a laiſſé des preceptes ſur cette matiere : que ſi cette Magie naturelle &

innocente, opere infailliblement, meſme parmy les particuliers, que ne peut-elle point faire pour un Prince, luy de qui l'amitié eſt un treſor, luy de qui l'amitié peut ce qu'elle veut quand ſon ame eſt liberale? Mais ne nous étonnons pas ſi un Auteur qui en parlant de la cruauté d'Hanibal, l'a nommée *une Vertu*; croit par la meſme raiſon, que la Clemence eſt un vice. *Vn abyſme appelle un autre abyſme*, dit le Proverbe Latin; & il n'y a pas moins de liaiſon entre les vices, qu'il y en a entre les Vertus. Ce docte & ſage Roy que nous venons d'entendre parler, avoit ſans doute étudié ſous un meilleur Maiſtre, & appris la Politique dans une meilleure Ecole. Il ſçavoit ce beau mot de l'Antiquité, *Rien trop*, que l'on ne peut trop redire; & il avoit ſans doute lû dans noſtre Hiſtoire, *Que ce n'eſtoit point au Roy de France à vanger les querelles du Duc d'Orleans*. Ainſi ce n'eſtoit point au Roy d'Angleterre à continuer celles du Roy d'Ecoſſe; & ſelon mon ſens, ce Prince ſçavant & ſage, proceda judicieuſement; & la felicité de ſon Regne, en eſt une preuve aſſurée. Mais pendant que nous ſommes dans l'Iſle de la Grand' Bretagne, écoutons encore un de ſes Rois avant que de repaſſer la

mer ; & luy entendons examiner une queſtion aſſez importante, & meſme aſſez curieuſe pour eſtre ſçeuë, puis qu'elle a fort peu d'exemples dans tous les ſiecles paſſez. Henry VII. que l'on appelloit avant qu'il fuſt Roy le Comte de Richemont, aprés avoir eſté long-temps exilé, retourna en Angleterre à la teſte d'une Armée ; donna bataille à Richard, Prince de la Maiſon d'Iork, qui avoit uſurpé la Couronne ; gagna cette bataille pleinement, fit perdre la vie à cet Uſurpateur, & ſe vit maiſtre abſolu de tout le Royaume. Eſtant donc ſur le point d'aller faire ſon entrée à Londres, il mit en déliberation s'il devoit prendre la Couronne, ou comme Conquerant, ou comme legitime heritier de la Maiſon de Lancaſtre, qui l'avoit long-temps poſſedée, ou comme Mary d'Eliſabeth, Sœur & fille des derniers Rois d'Angleterre, ſur leſquels ce Tyran l'avoit uſurpée. Et voicy (à mon avis) les raiſons qui l'obligerent à preferer la ſeconde voye aux deux autres, & à s'attacher au droit ſucceſſif, au prejudice de celuy des Conquerans, & de celuy de la Reine ſa femme.

HENRY SEPTIESME à Thomas Stanley.

CE n'eſt pas aſſez à un Prince que de ſçavoir vaincre, ſage & prudent Stanley, il faut qu'il ſçache encore comment il doit uſer de la victoire, & comment il faut agir aprés avoir vaincu. La Bataille que je viens de gagner, ne doit pas m'obliger à m'abandonner ſi fort à la joye, que je ne ſonge encore à rendre cette joye durable : Je ſçay bien que mon ennemy eſt mort, que toute ſon Armée eſt défaite ; que la tyrannie eſt détruite; que le Sang Royal eſt vangé ; que toute l'Angleterre me ſouhaite ; que les Soldats par des acclamations publiques & generales, m'ont proclamé Roy, que la Princeſſe Eliſabeth m'attend pour l'épouſer; & que vous m'avez de voſtre propre main mis la meſme Couronne ſur la teſte, que Richard avoit arrachée de deſſus celle du jeune Edvvard ſon Neveu : mais auparavant que de l'accepter, il faut exami-

ner par quel titre je l'accepte. Elle m'appartient par tant de droits differents, & qui peuvent produire de ſi differents effets, que ce n'eſt pas ſans raiſon que je dis, qu'il eſt neceſſaire de bien aviſer, lequel m'eſt le plus utile, ou le plus glorieux à prendre. Je n'ignore pas que le temps ni le lieu ne ſoit pas propre à raiſonner, & qu'eſtant encore ſur le Champ de bataille environné de morts & de mourants, où les plaintes des bleſſez, & les cris d'allegreſſe ſe confondent, où le partage du butin excite du tumulte en quelques endroits, où la confuſion eſt encore par tout, où la joye des Vainqueurs, & l'affliction des vaincus ſe fait paroître également? Je n'ignore pas, dis-je, qu'il ſemble que je devrois plûtoſt penſer au Triomphe, & à me repoſer aprés avoir combatu comme j'ay fait, que de m'amuſer à raiſonner ſur cette matiere. Mais, Stanley, outre que *les Vainqueurs ne ſont jamais laſſ*, il y a encore à dire, que je n'ay pas combatu ſimplement pour l'honneur du Triomphe, comme faiſoient autrefois ces illuſtres Citoyens Romains, qui n'avoient point d'intereſt particulier aux guerres qu'ils entreprenoient: C'eſt pour le Trône d'Angleterre que j'ay attaqué Richard, il s'a-

git de luy donner des fondemens asſurez & inébranlables ; & pour le faire avec jugement, il faut avant que d'y monter, examiner ſi je dois accepter la Couronne comme Conquerant, ſi je la dois prendre comme pretendant épouſer Eliſabeth, fille & ſœur des derniers Rois d'Angleterre, ou comme legitime heritier, en reſſuſcitant les droits de la Maiſon de Lancaſtre dont je ſuis, au prejudice de ceux de la Maiſon d'Iork, de laquelle eſt iſſuë la Princeſſe Eliſabeth, quoy que par les Eſtats Generaux du Royaume, & en plein Parlement, ces droits ayent eſté condamnez. Le premier a quelque choſe de hardy & de glorieux : le ſecond ſemble le plus facile à faire, & le dernier ſeroit ſans doute le meilleur, s'il n'eſtoit pas un peu dangereux. Mais pour les conſiderer tous trois ſeparément, voyons, je vous prie, ſi ce qu'on appelle le Droit des Conquerans, ne m'en peut pas donner un aſſez fort à la Couronne d'Angleterre, ſans avoir beſoin de m'appuyer de celuy de la Princeſſe que je dois épouſer, ou de celuy de la Maiſon de Lancaſtre qui a tant eſté diſputé. Je m'aſſure (genereux Stanley) que qui vous demanderoit par quel ſentiment, lors que vous avez eu trouvé parmy les dépoüilles de

Richard, la Couronne qu'il avoit portée, vous eſtes venu me la mettre ſur la teſte ; je m'aſſure, dis-je, que vous répondriez, que ce n'a eſté ni comme à celuy qui devoit épouſer Eliſabeth, ni comme au Comte de Richemont ; & que ſans conſiderer ni le ſang de Lancaſtre, ni celuy d'Iork, vous me l'avez donnée ſimplement comme au victorieux, comme à celuy qui venoit de défaire Richard ; & qui par ce ſeul droit n'eſtoit pas moins en pouvoir de monter au Trône, que de partager le butin de ſon Armée entre ſes Soldats. En effet, on peut dire que la force eſt le premier droit de toutes les Monarchies : c'eſt le fondement de tous les Empires ; c'eſt ce qui fait l'agrandiſſement des Republiques : c'eſt ce qui a fondé Rome, ce qui l'a fait croître, ce qui l'a renduë la Maîtreſſe du Monde, & ce qui l'a détruite. Ce que je dis de Rome, je le dis de la Monarchie des Aſſyriens, de celle des Medes, des Perſes, des Parthes, des Grecs, & de tant de fameuſes Communautez, comme celles d'Athenes, de Lacedemone, de Thebes, & de tant d'autres, qui par ce premier droit dont je parle, ont commandé, ont regné, & ont ceſſé de regner & de commander. Ouy, la force toute ſeule a

fait

fait ces renverſemens qui ſont arrivez au monde ; elle a quaſi fait tous les Rois legitimes, auſſi-bien que les Uſurpateurs : Ce n'eſt que par elle, que la Fortune arrache des Couronnes & renverſe des Trônes : Ce n'eſt que par elle que l'on acquiert, & de veritables titres, & la veritable gloire : il ne faut point chercher la Genealogie des Princes, pour les faire regner de cette ſorte : il ne faut point de Manifeſtes pour tromper le Peuple, & pour amuſer les Grands d'un Royaume: il ſuffit de dire, j'ay vaincu, j'ay gagné la Bataille : mon ennemy eſt mort, ſon Trône m'appartient : & ſi la meſme force qui m'a fait vaincre, me peut aprés maintenir, je ſuis Roy ; & le ſuis glorieuſement. Voila, ſage Stanley, ce que diſent ceux qui croyent que la force eſt un droit legitime, pour peu que le commencement de la guerre ait un fondement apparent ; & certes je penſe qu'auparavant que la Religion euſt mis des bornes à l'ambition des Princes, comme à celle des particuliers, cette eſpece de droit n'eſtoit pas ſeulement permis, mais eſtoit encore le meilleur dont on ſe pouvoit ſervir. J'aurois meſme eu cet avantage, de n'avoir chaſſé du Trône qu'un homme qui s'y eſtoit pas parvenu par la force toute

ſeule : mais par la trahiſon, par la cruauté, par la mort violente de ſon Prince, par celle du jeune Richard qui luy devoit ſucceder, par celle de ſes propres Neveux, & par des crimes enfin dont le ſimple ſouvenir donne de l'horreur. Il me ſemble que ſelon les apparences, un Conquerant aprés avoir vaincu un ſemblable Uſurpateur, pourroit bien paſſer pour un Prince legitime ; cependant quelque glorieuſe que ſoit cette qualité, je penſe qu'il y faut renoncer en cette occaſion, à moins que de vouloir perdre ce que nous avons gagné, & à moins que de vouloir prendre le titre d'Uſurpateur, auſſi-bien que celuy que nous avons vaincu. Qui ſçait ſi les Soldats qui nous ont ſuivi, lors qu'il s'eſt agi d'attaquer le Tyran, ne nous abandonneroient pas, s'ils croyoient que nous le fuſſions devenus nous-meſmes ? Et puis, qui ſeroit-ce d'entre les Grands qui ne ſeroit pas capable de former le deſſein de ſe faire Roy, de faire ſoûlever le Peuple, & de me troubler eternellement ? Le droit de la force appartient aux autres auſſi-bien qu'à moy, & ſi je n'en avois point de plus juſte, je n'aurois pas ſujet de trouver mauvais, que comme je m'en ſerois ſervi, les autres s'en ſerviſſent aprés à

leur tour. Ainſi ce ſeroit commencer de regner par une voye hardie & glorieuſe, mais ce ne ſeroit peut-eſtre pas le moyen de regner long-temps. Il faut un Siecle tout entier pour affermir une conqueſte de cette ſorte, & auparavant que le peuple ſe ſoit accoûtumé à obeïr ſans murmurer, le Roy eſt contraint de quitter le Trône en quittant la vie, & de ceſſer d'eſtre Roy & d'eſtre vivant, auparavant que d'avoir ſeulement commencé à joüir du fruit de ſes Victoires. De plus, en l'état que ſont les choſes, il ne faut pas ſeulement ſonger à acquerir la qualité de Conquerant, mais à paſſer encore pour équitable; de ſorte qu'il n'eſt pas bon de donner un pretexte au Peuple de nous décrier comme injuſtes, & c'eſt toûjours une fâcheuſe conjoncture, lors qu'en obeïſſant au Prince, il ne le fait pas, parce qu'il penſe le devoir faire; mais parce qu'il ne peut faire autrement. Peut-eſtre, me direz-vous que j'ay une autre voye de monter au Trône, que non ſeulement la Politique m'enſeigne eſtre tres-aſſurée, mais où la Morale me dit encore, que je ne pourrois faire une action plus heroïque. Ouy, Stanley, je ſçay bien que ſi j'épouſe Eliſabeth, je n'ay point beſoin de Manifeſte pour re-

gner ; Elle eſt fille & ſœur des derniers Rois reconnus pour legitimes ? Tout le Peuple la regarde comme la veritable heritiere du Royaume : & en l'épouſant aprés avoir vaincu celuy qui avoit tüé ſes freres ; qui luy avoit oſté la Couronne ; & qui s'eſtoit emparé d'un Sceptre qui ſembloit luy appartenir ; je ne doute pas que l'on ne m'appelle le Liberateur de l'Eſtat ; que je ne paroiſſe infiniment genereux ; que tous les Peuples ne me loüent ; & que ma moderation ne ſemble fort extraordinaire. Mais à vous dire la verité, je doute ſi ma prudence ſeroit fort loüable, ſi j'en uſois de cette ſorte: & s'il ne vaudroit pas encore mieux recevoir la Couronne des mains de la Fortune, quoy qu'il m'en pûſt arriver, que de celle d'une femme. C'eſt ſans doute un grand bon-heur que d'eſtre Roy, mais je ne penſe pas que ce ſoit une choſe à deſirer, que de n'eſtre que le Mary d'une Reine ; & de l'humeur dont je ſuis, je penſe que j'aimerois mieux ne monter pas au Trône, que de ne m'en approcher que comme le premier Sujet de celle que j'aurois épouſée. En effet, quelle obeïſſance pourrois-je attendre d'un Peuple qui ne me reconnoîtroit pas pour ſon Roy ? Quelle ſoûmiſſion pourrois-je eſperer des

Grands du Royaume, eux qui s'imagineroient que ſi j'eſtois mort, ils pourroient occuper ma place ? & quel reſpect pourrois-je meſme exiger de mes enfans, eux qui ſçauroient que ſi la Reine venoit à mourir, leur Pere ſeroit quaſi leur Sujet ? Quoy, Stanley, je pourrois prendre une Couronne que j'ay conquiſe par ma propre valeur, & me mettre en état de la quitter, en prenant le deüil de la Reine, ſi elle mouroit devant moy ! Je pourrois, ſi elle ceſſoit de vivre, dependre des volontez de mon fils ! & ſi elle n'avoit point d'enfans, je pourrois deſcendre du Trône, pour y faire monter quelqu'un de ceux qui y pretendent ; & quelqu'un de ceux qui m'auroient obeï ! Non, non, la choſe n'eſt pas en mon pouvoir : Cette Puiſſance empruntée, n'eſt pas ce qui doit ſatisfaire à mon ambition : je ſeray peut-eſtre capable de partager mon autorité, mais de prendre part à celle d'un autre, c'eſt ce que je ne ſçaurois faire. Il faut que les Rois ne reconnoiſſent rien au deſſus d'eux, que Dieu ſeulement ; & je ne juge pas qu'eſtre Mary & Sujet, ſoient deux qualitez fort compatibles. La premiere veut de la déference d'un coſté, la ſeconde veut de l'obeïſſance de l'autre, & pour faire qu'une Reine puiſſe rendre

ſon Mary heureux, il faut qu'il ſoit Roy de ſon chef, auſſi-bien qu'elle eſt Souveraine, ſans cela je n'y voy poſſibilité aucune. Si elle aime celuy qu'elle a épouſé, & que par une vertu aſſez rare, elle veüille ſe contenter de regner par luy, le Peuple en murmure; on dit que le Roy eſt le Tyran de la Reine, qu'elle n'eſt qu'une illuſtre Eſclave; l'on en parle, l'on s'en plaint; on luy fait d'injuſtes propoſitions, & quelquefois meſme on les luy perſuade. Quand les Enfans du Prince, s'il y en a, viennent à eſtre un peu avancez en âge, on leur inſpire auſſi des ſentimens de jalouſie contre leur Pere: on leur dit qu'il envahira la Couronne, ſi la Reine meurt; qu'il n'a nulle amitié pour eux; qu'ils n'en doivent point avoir pour luy; & dans ces ſoupçons, qui pour l'ordinaire ſont reciproques, la tendreſſe qu'ils dévroient avoir les uns pour les autres, s'éteint abſolument dans leur ame. L'indifference prend ſa place; de l'indifference, on paſſe à l'averſion: de l'averſion, à la haine: de la haine, à la revolte: & de la revolte, à la guerre ouverte: de façon que par cette voye, le repos des Peuples eſt troublé, & le Royaume eſt perdu. De plus, ne jugez-vous pas, que ſoit qu'un Roy ait des Enfans, ou n'en

ait point, il eſt impoſſible (s'il eſt habile & genereux) qu'il ne ſonge à faire un party dans l'Eſtat, pour s'en ſervir ſelon les occaſions, ſoit que la Reine ne vive pas bien avec luy, ſoit qu'elle ait des Enfans, ou qu'elle n'en ait pas ? Cela eſtant ainſi, comment jugez-vous poſſible qu'un Royaume ſoit bien conduit par un Prince, qui outre l'intereſt public, en a un particulier, qui fait qu'en cent occaſions qui ſe preſentent, il n'agit pas comme il agiroit, s'il eſtoit veritablement Roy ? Car enfin, pour conſerver ſes Creatures, il faut qu'il diſſimule cent choſes, qu'il recompenſe quelquefois ceux qu'il voudroit punir, & qu'il puniſſe ceux qu'il voudroit recompenſer. Il ſonge meſme autant qu'il peut, à divertir les treſors de l'Eſtat, afin d'avoir un fonds pour faire la guerre s'il en a beſoin : & la paix ne peut jamais eſtre ſi parfaitement établie, qu'un Royaume gouverné de cette façon, ne ſoit toûjours aux termes d'avoir une guerre civile. Imaginez-vous un peu, je vous prie, quel pitoyable état eſt celuy d'un Roy qui ceſſe de l'eſtre, & qui ceſſe de l'eſtre de cette maniere. De toutes les voyes dont on peut quitter la Couronne, celle-là eſt la plus fâcheuſe, & qui laiſſe le moins de remede : Lors que

peut inſpirer l'ambition. En un mot, l'on a toûjours veu dans toutes leurs Expeditions, *Ferdinand & Iſabelle* ; & leurs Sujets n'ont jamais parlé d'eux, ſans dire, *les Rois* ; parole qui eſt inſupportable, à quiconque a le cœur comme je l'ay. Jugez donc, je vous prie, ſi Iſabelle qui poſſedoit toutes les vertus, n'a pû ſe défaire du deſir de regner ; ce que l'on dévroit attendre d'une autre qui n'auroit peut-eſtre pas tant d'excellentes qualitez ? Qui ſçait ſi celle que je dois épouſer, ne ſe ſouviendroit point avec quelque eſpece de mépris, qu'elle m'a veu Sujet de ſon Pere & de ſon Frere ? Et qui ſçait ſi elle n'agiroit pas avec moy, comme ſi j'eſtois le ſien ? Si j'eſtois encore priſonnier du Duc de Bretagne, qu'Eliſabeth fuſt ſur le Trône, & qu'en cet état elle m'envoyaſt offrir la Couronne d'Angleterre, peut-eſtre que la peſanteur de mes fers, & le deſir de la liberté, m'obligeroient à la recevoir : mais aujourd'huy qu'Eliſabeth n'a de part à cette Couronne, que celle que je luy voudray donner ; à cette Couronne, dis-je, que j'ay acquiſe par ma propre valeur, que j'aille la luy remettre ſans conditions, pour la recevoir aprés de ſa main ; que de Conquerant que je ſuis, je devienne Su-

jet d'une Reine qui ne la ſeroit pas ſans moy : c'eſt tout ce que je pourrois faire, ſi la Maiſon de Lancaſtre n'avoit jamais eu de part au Trône, auſſi-bien que celle d'Iork ; & que je fuſſe reſolu de ſuivre auſſi exactement, & auſſi ſcrupuleuſement les preceptes de la Morale, que ceux de la Politique. Mais j'entens ceux de cette Politique genereuſe, qui ne ſe porte qu'aux reſolutions hardies, qui ne cherche pas les moyens faciles, & qui aime mieux expoſer tout pour avoir tout, que de marcher plus ſeurement, & ne ſatisfaire pas ſon ambition. Le droit que l'on peut pretendre à une Couronne, eſt une choſe que l'on ne doit jamais abandonner : Toutes les autres pretentions que l'on peut avoir, peuvent & doivent ceſſer quelquefois : mais renoncer à celles qui nous peuvent faire monter au Trône, eſt quelque choſe de ſi lâche, que je n'y ſçaurois conſentir. Cette troiſiéme voye, me direz-vous, eſt dangereuſe & difficile : Les Eſtats du Royaume ont condamné ces droits de la Maiſon de Lancaſtre ; celle d'Iork a la preference dans l'eſprit des Peuples : Les derniers Rois qui ont regné, ont gagné leur inclination : Vous paſſerez pour un Uſurpateur : L'on formera un party contre vous, &

vous recommencerez une guerre auſſi longue que voſtre vie. Je vous ay déja dit, que la Politique que je voulois écouter, eſtoit genereuſe & hardie : c'eſt pourquoy ce n'eſt nullement par la conſideration du peril, que l'on peut me détourner de ma reſolution. Ne penſez donc pas qu'il ſoit aiſé de me perſuader de faire ce tort au ſang dont je ſuis deſcendu, que de renoncer ſolemnellement au droit qu'il me donne, à la Couronne que j'ay conquiſe, comme je le ferois ſans doute, ſi je la remettois à la Princeſſe, & que je ne la receuſſe que de ſa main. Quel reproche ne recevrois-je pas de la Poſterité, ſi je mettois cette tache à ma reputation ? Cependant, me répondrez-vous, ce droit eſt un droit condamné : mais, vous répondray-je moy meſme, cette condamnation fut un effet de la Fortune, auſſi-bien que de l'injuſtice : & les puiſſantes brigues, & la force y contribuerent beaucoup. Et puis, quand elle auroit encore eſté plus autentique qu'elle ne fut, un Conquerant a bien aſſez de droit & aſſez de force, pour caſſer des Arreſts peu équitables, & pour ſe faire rendre la Juſtice qu'on ne luy a pas renduë. Ce ſeroit en vain qu'il délivreroit le Peuple de la tyrannie, & qu'il auroit vaincu le Ty-

ran ; s'il ne ſe délivroit luy-meſme d'oppreſſion, & s'il ne joüiſſoit du bien qu'il acquiert aux autres. Pour moy, ſi je ne montois au Trône que par les droits d'Eliſabeth, je croirois n'avoir fait que changer de priſon, & que dorer mes chaînes; tant il eſt vray que j'ay de la repugnance à cette autorité dépendante. Croyez-vous, je vous en prie, que je ne m'en trouveray jamais capable ? je prendray la Couronne, ou comme Conquerant, ou comme m'appartenant par les droits du ſang: mais je ne la prendray point des mains d'Eliſabeth. Si je la fais monter au Trône, ce ſera comme Alexandre y plaça la fille de Darius, c'eſt à dire aprés que je ſeray en paiſible poſſeſſion des Eſtats où elle croit pouvoir pretendre. Ce n'eſt pas qu'en ſuivant ma reſolution, je ne veüille tâcher d'épargner le ſang de mes Sujets: j'y ſuis obligé par plus d'une raiſon ; mes Peres ont eſté leurs Rois : & ſi le dernier Prince de l'illuſtre Sang de Lancaſtre ne ſe fuſt pas trouvé trop foible pour ſupporter la peſanteur du Sceptre qu'il portoit, je ne ſerois pas en neceſsité de chercher des raiſons pour autoriſer mes deſſeins. Mais puis que le paſſé ne ſe peut rappeller, il faut du moins que le preſent regle l'avenir ; il faut remonter au Trô-

ne par la plus belle voye, & non pas par la plus fâcheuſe. Neanmoins, comme je l'ay déja dit, il eſt juſte de n'oublier pas l'intereſt du Peuple, en ſongeant au mien: & c'eſt pour cela que je ne me ſerviray du droit de conqueſte, que pour faire autoriſer celuy que ma naiſſance me donne: Et comme je n'ignore pas, que la Maiſon d'Iork avoit acquis par toute l'Angleterre cette approbation univerſelle, qui fait les Regnes des Princes qui la poſſedent, plus tranquilles que toute la Prudence ne le ſçauroit faire: je n'auray pas plûtoſt accepté la Couronne, que je la mettray ſur la teſte d'Eliſabeth. Mais avec cette difference, qu'elle la tiendra de ma main, & que je ne la tiendray pas de la ſienne. C'eſt pour cet effet, que je veux qu'il y ait un intervale raiſonnable, entre le jour de mon Couronnement, & celuy de mes Nopces, afin que perſonne ne puiſſe ignorer par quel droit je monteray au Trône. Cependant le Peuple qui ne cherche pas toûjours le fonds des choſes, & qui ſe ſatisfait plus aiſément d'un pretexte ſpecieux, que d'une bonne raiſon, quand elle n'eſt pas bien apparente, ne lairra pas de ſe contenter: Ceux qui auront quelque inclination pour la Maiſon de Lancaſtre, auront ſu-

jet d'eſtre ſatisfaits ; & ceux qui en conſerveront pour celle d'Iork, ne pourroient pas deſirer autre choſe, que d'en voir la legitime heritiere ſur le Trône. Que s'il arrive une guerre civile contre ceux qui font courir le bruit, que le fils du Duc de Clarence n'eſt pas mort, & qu'il a plus de droit à la Couronne que la Princeſſe Eliſabeth, j'auray lors à oppoſer à cette impoſture trois ſortes de droits differens : celuy de ma Conqueſte, celuy de Lancaſtre, & celuy d'Iork ; & avec cela qui me pourra reſiſter ? Tout ce que la Politique a pû inventer de meilleur, pour venir à bout des grandes entrepriſes, n'a jamais eſté, ou que par la force ouverte, ou que par la ruſe, ou que par des pretextes plauſibles à l'eſprit des Peuples, ou que par des raiſons aſſez puiſſantes pour perſuader les Sages. Ce ſont-là les Machines dont elle ſe ſert le plus : avec la premiere, l'on vient à bout de tout ce que l'on entreprend : avec la ſeconde, on ne trouve preſque rien d'impoſſible : avec la troiſiéme, on deſarme la multitude ; & avec la derniere, on commence de mettre la diviſion parmy les ennemis, ce qui n'eſt pas une petite diſpoſition à la victoire. Or eſt-il, que toutes ces quatre choſes ſe rencontrent en

mon deſſein ; quant à la force, je ne penſe pas que l'on en puiſſe eſtre plus aſſuré qu'aprés le gain d'une Bataille, & qu'aprés avoir défait ſes Ennemis. Car puis que le Tyran luy-meſme n'a pû ſoûtenir ſon uſurpation, qui penſez-vous qui oſe entreprendre de devenir Uſurpateur? Que ſi à la force vous voulez joindre la ruſe, quelle ruſe penſez-vous qui pûſt eſtre meilleure, que celle de ſeparer mon droit d'avec celuy d'Eliſabeth, pour faire voir mon autorité indépendante, avec intention de l'y rejoindre bien-toſt, en l'épouſant aprés comme j'en ay le deſſein, & comme le bien de mes affaires le demande ? Que ſi à la ruſe nous joignons les pretextes, que ne doit-on pas attendre de ceux qui diſent qu'ils ne veulent point agir en Conquerans ; qui ne demandent que ce qui leur appartient ; & qui proteſtent que ſi la choſe n'eſtoit pas ainſi, ils ne la ſouhaiteroient point ? Que ſi aprés cela, il faut encore de meilleures raiſons, que ne doit-on pas accorder à ceux qui publient, que par l'execution de leurs deſſeins, ils vont faire regner tout à la fois, la Maiſon de Lancaſtre & celle d'Iork ; & étouffer par cette alliance, ces anciennes querelles qui ſembloient ne devoir jamais avoir de fin ? Outre toutes

ces conſiderations, je trouve encore que toutes les vertus ſont ſatisfaites par le biais adroit que je veux prendre : La generoſité paroiſt en la moderation que j'ay aprés la victoire : car puis que je délibere encore aprés avoir conquis une Couronne, c'eſt une marque infaillible que l'orgueil & la preſomption ne m'ont pas ébloüy : La bonté qu'il y a à vouloir ſauver des Sujets d'une nouvelle guerre, qui ne feroit que détruire le Royaume, rend encore cette reſolution plus raiſonnable : La juſtice qu'il y a de ne laiſſer pas parmy le Peuple une Princeſſe née ſur le Trône, & qui croit avoir droit d'y pretendre, eſt un ſentiment aſſez heroïque pour eſtre approuvé de tout le monde : & la hardieſſe qui ſe trouve à vouloir renouveller l'ancien droit que j'ay à la Couronne d'Angleterre, fait que je ne ſçaurois eſtre blâmé des perſonnes genereuſes, & que je ſeray loüé de toutes celles qui auront quelque inclination à la veritable magnanimité. En effet, le deſir de regner par ſoy-meſme, a quelque choſe de ſi grand & de ſi noble, que je ne penſe pas qu'il y ait jamais eu un homme de cœur qui ne ſe ſoit trouvé ſurpris d'un deſir de cette nature : Ouy, je ſuis perſuadé, que quelque loin du Trône que

l'on puiſſe naître, il eſt impoſſible que l'indépendance ne ſoit pas conſiderée comme le ſouverain bien de la vie : au contraire, je penſe que plus les hommes ſont aſſujettis, plus cette penſée s'imprime dans leur eſprit. Comme ils ſentent plus la ſervitude, ils deſirent plus la domination; & ſi ces deſirs n'eſtoient étouffez par l'impoſſibilité qu'ils y trouvent, j'oſerois dire, que les Eſclaves les plus chargez de fers, ſeroient ceux qui ſouhaiteroient le plus d'eſtre Rois : Et pour une marque infaillible de cette ambition univerſelle, qui eſt dans le cœur de tous les hommes, il ne faut que conſiderer ce deſir ardent qu'ils ont tous pour la liberté : Car enfin, qui eſt-ce qui peut joüir pleinement de la liberté, ſi ce ne ſont les perſonnes indépendantes, qui mettent les Loix au deſſous d'elles ? Ne vous étonnez donc pas (ſage Stanley) ſi moy qui ſuis perſuadé d'avoir droit à la Couronne d'Angleterre, j'entreprens de la poſſeder, ſans conteſtation & ſans partage; & ſi la tenant en mes mains, je ne la remets pas en celles d'un autre. La Fortune me la preſente, mais je ne la veux pas recevoir d'elle, puis que ma naiſſance me l'a donnée auparavant qu'elle me l'euſt acquiſe. Aidez-moy donc

(je vous en conjure) à perſuader mes raiſons à tous ceux auſquels il m'eſt important de les faire ſçavoir : Dites à mes Sujets, que montant au Trône comme leur Roy legitime, j'auray pour eux beaucoup plus d'affection & plus de tendreſſe, que ſi je ne les conſiderois que comme Sujets de la Reine. Dites aux Grands, qu'eſtant effectivement Maître abſolu du Royaume, je ſeray plus en pouvoir de reconnoître leurs ſervices. Dites en ſuite aux Soldats, que les commandant comme leur Prince, je les meneray à la guerre avec plus de cœur ; & que ce leur doit eſtre un avantage conſiderable, de n'eſtre point expoſez à ne combatre que pour une perſonne qui ne ſeroit jamais le témoin de leurs actions. Et dites, de grace, encore à la Princeſſe, que ſi je prends la Couronne que ſes Peres ont portée auſſi-bien que les miens, ce n'eſt que pour eſtre plus digne de meriter la glorieuſe qualité de ſon Mary ; & que pour luy faire voir que ſans Sceptre & ſans Couronne, elle ne laiſſe pas de m'eſtre chere & precieuſe. Enfin, Stanley, apprenez à tout l'Univers, qu'ayant pû paſſer pour Conquerant, je ne l'ay pas voulu faire ; qu'ayant pû accepter une Couronne des mains d'une Princeſſe, je

l'ay refuſée : & que j'ay mieux aimé hazarder le Trône que j'avois conquis, que de ne le poſſeder pas comme Prince legitime, puis que ma naiſſance m'avoit rendu tel.

Ce Prince dont l'Angleterre conſerve la memoire, comme de celuy de tous ſes Rois qui a eſté le plus grand Politique, & qui l'eſtoit effectivement, au jugement du Chancelier Bacon, qui ne s'y connoiſſoit pas mal : avoit ſans doute raiſon de ne vouloir point de la Puiſſance Souveraine, à moins que l'avoir ſouverainement, & abſolument indépendante. En effet, ſi la Couronne n'eſt fermée, elle n'a pas toute ſa beauté ; ſi le Sceptre eſt diviſé, ce n'eſt plus un Sceptre, & ſi le Trône contient deux Rois, il perd ſa forme, & n'eſt plus un Trône. Le Parlement d'Angleterre, les Electeurs de l'Empire, & ceux de Pologne, font une bréche conſiderable à l'autorité de leurs Maîtres : Si le Prince voit quelque choſe entre Dieu & luy, il ne ſe peut dire abſolu ; & s'il n'a le droit de dire, *Tel eſt noſtre plaiſir* ; & de donner quand il le veut, *pour raiſon, volonté*, il n'eſt Roy qu'en apparence, & les autres regnent en effet. Que ſi cette forme de Gouver-

nement n'eſt pas fort bonne, celle dont nous parlons l'eſt ſans doute encore beaucoup moins : Car en Angleterre, en Allemagne, & en Pologne, il demeure quelque ombre de la veritable Royauté. Les Electeurs & le Parlement, ſe diſent toûjours Sujets, & toutes choſes s'y font au moins au nom du Prince : Mais dans cette Royauté partagée, il n'en va pas de cette ſorte, il faut que ce que l'un veut plaiſe à l'autre, ou qu'il ne ſe faſſe point du tout. Il faut que la Reine ſoit nommée par tout auſſi-bien que le Roy, puis que le Royaume luy appartient ; & quoy que l'Ecriture ait dit en termes exprés, *Que la femme ſera ſujette au mary*, en cette occaſion elle en eſt indépendante. Non ſeulement l'exemple de Ferdinand & d'Iſabelle, a fait voir que cette eſpece de Puiſſance diviſée, n'eſt pas bonne ; mais celuy de Philippes II. a montré clairement, qu'elle eſt fort mauvaiſe. Ce Prince eſtoit ſage, il eſtoit fin & adroit juſques à la malice ; la Reine Marie qu'il avoit épouſée, eſtoit douce & ſimple ; & avec cette ſimplicité, ſa malice, ſon adreſſe, & ſa prudence, il ne fut jamais qu'un Roy en peinture, tant qu'il fut en Angleterre ; & il n'y poſſeda jamais qu'un titre vain & ſans pouvoir. Les deux Rei-

nes Jeannes de Naples ont appris à tout l'Univers, combien cette ſorte de Royauté eſt dangereuſe;& ceux qu'elles avoient épouſez s'en trouverent ſi mal, qu'il ne faut pas s'étonner ſi un Prince auſſi habile que l'eſtoit Henry VII. ne voulut pas s'expoſer à une ſemblable avanture. Il eſt bien vray, pour ne déguiſer pas les choſes, que ce grand Roy n'ayant recouvré ſon Eſtat que par le moyen des Troupes que luy fit avoir Eliſabeth, cette circonſtance meritoit bien qu'il y fiſt beaucoup de conſideration; mais l'ingratitude, ſuppoſé meſme qu'il y en euſt dans ſon cœur, regardant purement la Morale, & nullement la Politique, il demeure toûjours conſtant, que ſelon les Maximes d'Eſtat, il fit bien de prendre la Couronne de la maniere qu'il la prît, veu meſme qu'en ſe faiſant Roy, il fit Eliſabeth Reine, mais Reine qui dépendoit de luy, au lieu qu'autrement il auroit dépendu d'elle. Que ſi aprés une action de prudence, nous voulons en conſiderer une de fidélité ma memoire m'en fournit un grand exemple, en la perſonne d'un Prince infidele, ce qui la rend plus remarquable. Soliman II. ce Prince qui a eſté la gloire des Othomans, ayant promis au Roy Jean de le rétablir au Royau-

me de Hongrie, entreprît pour ce deſſein la guerre contre l'Empereur ; & comme cette guerre ne luy fut pas trop heureuſe, & qu'elle luy coûta une Armée de prés de cent mille hommes : ſes Baſſas vouloient l'empeſcher de donner l'inveſtiture de ce Royaume, à celuy auquel il l'avoit promiſe : Mais voicy les raiſons que ce genereux Monarque dît, ou pût dire à l'un d'eux, lors qu'il fit couronner Jean dedans la ville de Bude.

SOLIMAN A RUSTAN Baſſa.

LE conſeil que vous me donnez, auroit peut-eſtre eſté ſuivi par Mahomet II. mais il ne le ſçauroit eſtre par Soliman. Ce Prince qui manqua de parole à l'Empereur David Comnene, & à ſes Enfans, qui fit mourir le Prince de Boſnie, & celuy de Methelin contre ſes promeſſes, ſuivoit des maximes qui ne ſont pas à mon uſage. Il fut ſans doute un grand Conquerant, & les douze Royaumes qu'il

ſubjugua, & les deux Empires qu'il reünit, meritent certainement que l'on n'examine pas à la rigueur, par quelles voyes il regna : & en mon particulier, puis que je joüis de ſes conqueſtes, il ne ſeroit ni juſte ni beau, que j'inſultaſſe ſur les fautes qu'il a faites contre l'exacte Juſtice. Toutefois, comme la verité eſt ce que nous devons ſuivre, lors que nous voulons raiſonner ſur quelque choſe, je ne feray nulle difficulté de dire, que ce défaut ternit le plus bel éclat de ſa reputation, & que s'il en euſt uſé autrement, il n'euſt pas eu moins de gloire, de tenir ſa parole à ſes Ennemis, qu'il en avoit eu de les vaincre. Je n'ignore pas non plus, que ce Prince n'a pas eſté le ſeul de mes Predeceſſeurs, qui n'a pas fait de ſcrupule de fauſſer ſa foy, & qu'il y en a eu pluſieurs qui ſe ſont perſuadez, qu'il eſtoit permis de tromper ceux dont on pouvoit eſtre trompé ; que la ruſe & la fourbe eſtoient des artifices innocens, & qu'il ne faloit ſe ſervir de la ſincerité, que lors qu'elle eſtoit avantageuſe. Les Chrétiens meſme de qui la Religion donne des bornes aſſez étroites à la Politique, n'ont pas laiſſé d'avoir des Princes parmy eux, qui ne ſe ſont ſervis de la Foy publique, que pour tromper quelques particuliers :

Et

Et les Princes Othomans au contraire, n'ont pas laiſſé d'en avoir qui ont tenu leur parole. Le grand Selim de glorieuſe memoire, quoy que d'un naturel aſſez ambitieux & aſſez ſuperbe, ne laiſſa pas de la tenir à ceux de Damas, qui l'étoient venu trouver pour luy offrir leur Ville, à condition qu'il leur ſauveroit la vie, & les conſerveroit dans leurs biens. Il obſerva ce qu'il leur promit ſi exactement, que quoy que ſon Armée fuſt campée à l'entour de cette grande Ville, dont le butin pût l'enrichir toute entiere, il ne ſouffrit pas qu'un ſeul de ſes Soldats fit la moindre inſolence, ni cueillit ſeulement quelques fruits dans ces ſuperbes jardins qui l'environnent : Mais ſçavez-vous, Ruſtan, ce qu'il en avint? Tous les habitans de Damas, donnerent plus qu'on ne leur euſt pû oſter ; & cet exemple d'exactitude & de bonté, fit que l'Armée ſubſiſta ſans peine ; que les Villes de Barut, de Sidon, de Tripoly, de Ptolomaïde, & en ſuite toutes celles de la Surie, ſe rendirent ſur ſa ſimple parole, & luy épargnerent une peine extréme, une dépenſe exceſſive, & la vie de plus de deux cent mille hommes. Mais, me direz-vous, le moyen d'étendre ſes limites, d'aſſurer ſes conqueſtes, de per-

dre ſes Ennemis, & d'envahir des Villes, des Provinces, & des Royaumes, ſans joindre la fineſſe à la force, ſans promettre & ne tenir pas, & ſans tromper tous ceux qui ſe laiſſent ébloüir par le ſpecieux pretexte de la Foy publique; & qui ſur cela ouvrent les portes de leurs Places, & confient leurs perſonnes à leurs plus grands ennemis? Pour trouver de la poſſibilité à toutes ces choſes, il ne faut que repaſſer la vie du premier des Othomans, auſſi bien que celle du vaillant Orchan qui luy ſucceda; & vous trouverez que ſans employer un artifice ſi lâche, ils ont non ſeulement pris des Villes, conqueſté des Provinces, & aſſujetti des Royaumes; mais de plus, qu'ils ont donné de ſi fermes fondemens à l'Empire que je poſſede, qu'il eſt preſentement en état de pouvoir eſperer de porter ſes conqueſtes auſſi loin que l'Empire Romain porta les ſiennes. Ne vous imaginez donc pas, que ce ſoit un obſtacle à l'agrandiſſement de ma puiſſance, puis qu'au contraire je ſuis perſuadé, que garder la Foy publique, eſt une des meilleures voyes que l'on puiſſe tenir pour reculer ſes limites, & pour acquerir de la gloire. C'eſt pourquoy, auparavant que d'examiner en elle-meſme, la promeſſe

que je fis au Roy Jean, de le rétablir en ſon Royaume, lors qu'il m'envoya demander du ſecours ; examinons, je vous en conjure, ſi je n'ay pas raiſon d'eſtre fortement perſuadé, que tous les hommes ſont univerſellement obligez à l'obſervation de leur parole ; que les Princes, outre l'obligation generale, en ont une particuliere, & que de cette obſervation de parole, dépend la vertu des Peuples, le repos des Royaumes, & la gloire des Souverains. Que ſi pour autoriſer davantage ma propoſition, & pour mieux connoître la ſainteté de mes promeſſes, vous voulez conſiderer que toutes les Religions qui ont eſté, & qui ſont encore, n'ont retenu, & ne retiennent les Peuples dans le devoir, que par cette voye, vous m'avouërez ſans doute, que puis que le Ciel meſme s'en ſert, on ne les doit pas violer. En effet, quel deſordre ſeroit celuy d'un Eſtat, où tous les hommes feroient profeſſion ouverte, de manquer à leur parole ? Que deviendroit la ſocieté des Familles particulieres ? Que pourroit-on attendre du commerce ? Et comment pourroit-on jamais eſperer de voir cette union parmy les Peuples, qui fait toute la ſolidité des Empires ? Ce n'eſt que ſur les promeſſes que la bien-

veillance se conserve entre les amis : Ce n'est que sur les promesses, que tous les Artisans travaillent pour la commodité publique : Ce n'est que sur les promesses, que tous les Mariniers s'embarquent, & vont exposer leurs vies, pour apporter l'abondance dans les Provinces : Ce n'est que sur les promesses, que les Soldats vont courageusement à la Guerre ; & ce n'est que sur les promesses, que l'on peut établir la paix. Enfin, on peut dire que l'observation de la parole parmy tous les hommes, est la mesme chose en la conduite de l'Univers, que la clef d'une grande voûte, en la structure d'un superbe bâtiment : Elle seule tient toutes choses en leur place, & en leur juste situation. Sans elle tout n'est que confusion & que desordre : La sainteté des Loix est mépriſée, les Peres ne se fient plus à leurs Enfans, les Enfans ne se fient plus de leurs Peres, les Amis trompent les Amis, les Chefs abusent leurs Soldats, les Soldats abandonnent leurs Chefs, les Sujets ne s'assurent plus en leurs Princes, & les Princes ne s'assurent en personne, & ne se fient qu'en eux-mesmes. Avoüez donc, Rustan, que l'observation des promesses n'est pas seulement un grand bien, mais encore un bien necessaire, & duquel il est

impoſſible de ſe paſſer ſans tomber en des malheurs effroyables. Cette exactitude eſt d'autant plus noble, qu'elle ne peut eſtre pratiquée que par l'homme ſeulement, & qu'elle ſeule a cet avantage. Toutes les autres bonnes qualitez peuvent ſe rencontrer par habitude, par inſtinct, ou par temperamment en toutes les brutes : La fidélité ſe trouve aux chiens, l'amour conſtante ſe rencontre parmy les tourterelles ; celle des Peres envers les enfans en toutes les beſtes : La generoſité ſe voit dans le cœur des lions, la prudence parmy les ſerpens, l'eſprit & la memoire entre les elephans, la prévoyance & l'œconomie parmy les fourmis, & ainſi de toutes les autres : Mais pour l'obſervation des promeſſes, elle eſt reſervée au ſeul homme. Par elle, il eſt Maître des volontez d'autruy, & des ſiennes propres ; & comme en ces occaſions il ſe preſcrit luy-meſme ce qu'il veut faire, on peut quaſi dire qu'il y a une neceſſité plus indiſpenſable de tenir ſa parole, que d'obeïr à la Loy. Car qui l'oblige à promettre, s'il ne veut pas tenir ce qu'il promet ? Et pourquoy veut-il rompre luy-meſme les nœuds où il s'eſt engagé ? Que ſi cette neceſſité de tenir ce que l'on a promis, ſemble abſoluë pour

les particuliers, elle l'eſt bien davantage pour les Princes : Car encore on peut dire, qu'une partie de ceux qui manquent à leur parole, ne le font que parce que quelquefois ils ont eu l'inconſideration de promettre des choſes au de là de leur pouvoir, ou que parce qu'ils n'ont pas eſté libres en leurs promeſſes. Par exemple, c'eſt en cet ordre qu'il faut mettre les perſonnes qui promettent quelque choſe à ceux qui ſont au deſſus d'elles, & qui n'ont pas la force de les refuſer : Ainſi, quoy que l'inconſideration de promettre trop, ſoit grande, & que la ſeconde faute ne ſoit pas petite, cette foibleſſe merite ſouvent quelque excuſe. Mais pour les Rois, ils ne peuvent ſe rendre excuſables, lors qu'ils ne tiennent pas leur parole : car enfin ils ſont libres, & ne peuvent faire de promeſſes qu'à leurs égaux, ou à leurs inferieurs ; & de cette ſorte, ils ne peuvent pas dire qu'ils ont eſté forcez, ni qu'ils n'ont oſé ne promettre pas. Ils ne peuvent pas non plus dire ſouvent, qu'ils ont plus promis qu'ils ne peuvent tenir: & par conſequent, ils n'ont point de pretexte pour manquer à leur parole. La poſſibilité qu'ils ont de ne s'engager pas, & la facilité qu'ils trouvent à tenir tout ce qu'ils ont promis

quand ils le veulent, fait qu'il n'y a nulle raiſon qui les puiſſe diſpenſer de le faire: & quand ils auroient promis leur Couronne, je trouve qu'il leur ſeroit plus glorieux de s'en démettre, que de manquer à ce qu'ils auroient promis. Les Loix fondamentales des Eſtats, quoy que tres-ſaintes & tres-inviolables, ne doivent pourtant pas eſtre en plus de veneration à un Prince, que l'obſervation de ſes promeſſes: car il peut arriver quelquefois, que dans la revolution des Siecles, il eſt permis de changer quelque choſe aux premieres Ordonnances, de ceux qui ont fondé les Monarchies: Mais pour la parole du Prince, elle ne doit ny ne peut jamais changer, ſans ternir ſa reputation, & ſans luy faire un notable prejudice. En effet, quelle fidélité voulez-vous que gardent des Sujets, de qui l'ame n'eſt pas fort heroïque, & de qui les ſentimens ne ſe reglent que ſur ceux du Prince, s'ils voyent que luy-meſme n'en a point? Mais (me direz-vous) ils ſont ſes Sujets, & il eſt leur Roy: Mais (vous répondray-je) il devient luy-meſme ſon propre Sujet (s'il faut ainſi dire) en promettant quelque choſe. Ouy, Ruſtan, il faut que dans les divers ſentimens qui peuvent naiſtre en ſon cœur, il y ait une partie

dominante en ſon eſprit, qui faſſe que ſoit que ce qu'il a promis choque ſon humeur ou ſon ambition, toutes ſes paſſions luy ſoient ſoûmiſes, juſques à la haine, & juſques à la vangeance : & il faut enfin qu'il commande, & qu'il obeïſſe tout à la fois, quelque repugnance qu'il y trouve. Autrement, par où penſez-vous que le peuple ſe confie ? Il ſçait que les Princes ſont au deſſus des Loix, & que ce n'eſt point par cette voye que l'on peut eſtre aſſuré : Si je promets quelque recompenſe aux Baſſas & aux Ianiſſaires, en cas qu'ils viennent à bout de quelque grande entrepriſe, ſeront ils fort touchez de cette promeſſe, à moins que d'eſtre fortement perſuadez, que je ſuis incapable d'y manquer ? Si je me trouve engagé au ſiege de quelque Ville importante, & que pour donner cœur aux Soldats, je leur en promette le pillage ; qu'en ſuite je ne le leur permette pas, ou que je ne les en recompenſe point par une autre voye ; croyez-vous qu'en un autre ſiege, ils aillent à l'aſſaut & à la bréche, avec cette ardeur qui ſeule fait remporter la victoire ? Que ſi au contraire les habitans d'une Ville ſe ſoûmettent volontairement, & ſans autres conditions que de leur ſauver la vie : & qu'a-

prés cela je les faſſe tous paſſer au fil de l'épée ; Penſez-vous que toutes les autres ſe rendent, & m'envoyent les clefs de leurs portes ? Ou plûtoſt, ne croyez-vous pas comme je le croy, qu'en cette premiere occaſion, je ferois des lâches de tous mes Soldats ? & en cette ſeconde, des gens déterminez de tous mes Ennemis, qui avant que de ſe fier en moy, me diſputeroient juſques à la derniere goutte de leur ſang, le dernier pied de terre qu'ils pourroient défendre ? Si pendant une Tréve, où parmy les Princes genereux on voit une image de paix, quelqu'un des deux Partis fait une irruption, je ſçay bien qu'en cette rencontre, celùy qui la fait peut avoir de l'avantage. Mais ne conſiderez-vous point, qu'aprés une action de cette ſorte, il augmente la valeur de ſes Ennemis ; il redouble les Gardes de leur Camp ; il leur apprend à ne ſe fier plus en luy ; il leur inſpire le deſſein de le tromper, & de le ſurprendre à leur tour ; & que ce Prince qui ne peut eſtre que ſeul à tromper les autres, en fait naiſtre l'envie à tous ſe Ennemis ; en donne l'exemple à tous ſe Voiſins ; & en accorde preſque la permiſſion à tous ſes Sujets ? Car enfin, tout le monde ne ſçait pas qu'il n'eſt pas mes

me permis de tromper nos adversaires, & de manquer de parole, à ceux qui nous en ont manqué : cependant il est certain, qu'à parler raisonnablement, la parole des Rois doit toûjours estre inviolable. Tout ce qu'ils promettent ne doit pas estre accomply, pour l'interest de celuy à qui ils ont promis, mais seulement parce qu'ils ont promis. Je doute mesme si l'on ne peut pas dire que l'on est plus obligé de tenir sa parole à ses Ennemis, qu'a ses Amis ; si tant est qu'il puisse y avoir quelque difference, & quelque distinction à faire, en une chose d'une necessité si absoluë. Car il semble à suivre ce sentiment, que lors que nos Alliez, nos Amis, & nos Sujets se fient en nous, ils ne font que ce qu'ils sont obligez de faire: & s'ils ne le faisoient pas, il nous feroient un outrage: & par consequent cette confiance n'augmente point nostre gloire & ne nous avance pas extraordinairement: Mais lors qu'il arrive que nostre plus grand ennemy s'asseure en nostre parole, il donne une si belle marque de l'estime qu'il fait de nostre vertu ; il travaille si puissamment à nostre gloire, & témoigne tant de generosité, que j'ose bien dire, que s'il y a de l'injustice, & de la lâcheté, à manquer de parole à ses amis, il

y a encore de plus, de la baſſeſſe, de la perfidie, & de l'impudence a ne la tenir pas à ſes Ennemis. Ne laiſſons donc pas échapper l'occaſion que la Fortune nous preſente, d'obſerver celle que nous avons donnée au Roy Jean : Luy (dis-je) qui aprés avoir oublié tout le ravage que nous avons fait dans ſon Royaume, a bien voulu ſe confier en nous, & choiſir le plus grand ennemy de ſa Nation, pour le Protecteur de ſa Couronne. Ne trompons pas ſes eſperances, Ruſtan, & ne manquons pas à ce que nous luy avons promis : Je ſçay bien qu'il y a une eſpece de Politique, qui s'oppoſeroit à mon deſſein, ſi je la voulois entendre : & que ſi je vous permettois de m'interrompre, vous me diriez qu'en cette occaſion, il y a pluſieurs choſes à conſiderer. Premierement, qu'il m'a engagé dans une guerre, que je n'aurois pas faite ſans luy : Que le Deſtin qui conduit toutes choſes, a voulu que le ſuccés ait eſté funeſte pour tous les deux Partis : puis que ſi j'ay pris la Forteresſe de Bude, celle d'Altembourg, de Komare, de Viſſegrade, & tous les autres qui ſont le long du Danube. Que j'aye ravagé toute la Styrie, que j'y aye fait un grand nombre d'Eſclaves, que l'Empereur Ferdinand

auroit ſi lâchement trompé un Roy, qui ſe ſeroit confié en luy ? Et que ne feroient pas contre luy, ceux qui chercheroient tout à la fois à vanger leur Prince ; à punir un perfide, à ſauver leur vie, à deffendre leur Païs, & à conſerver leur Liberté ? Mais (me direz-vous) apres tant de Batailles gagnées, apres tant d'avantages remportez ſur eux ; que pourriez-vous craindre, & que ne pourriez-vous pas eſperer ? Non, Ruſtan, ne nous fions pas trop à la Fortune : n'abuſons pas de ſes faveurs, & ne laſſons pas ſa liberalité. Celle qui nous a donné la victoire nous la peut oſter : & toutes les fois que je me ſouviens du puiſſant obſtacle que le vaillant Scanderbeg apporta aux Conqueſtes d'Anmurath & de Mahomet mes Devanciers, je ne m'aſſure plus ny en la force de mes Armées, ny en la foibleſſe de mes Ennemis, ny en ma propre valeur. Je croy que tous les Conquerans peuvent eſtre vaincus, & que par conſequent il ne faut jamais rien hazarder legerement : car enfin s'il a eſté des Amuraths & des Bajazets, il peut encore eſtre des Caſtriots & des Tamerlans. Ne deſeſperons donc jamais nos Ennemis, en leur manquant de parole : & ne don-

nons jamais à aucun Prince, un pretexte ſi ſpecieux de nous attaquer. Car, qui ſçait ſi j'avois fauſſé mes promeſſes au Roy Jean, & que je luy euſſe encore ravy la liberté, s'il ne ſortiroit point de mes fers, & s'il ne m'arracheroit pas de force, ce que je luy retiendrois avec injuſtice ? Le deſtin fait des choſes bien plus eſtranges : Marcellus arreſta les progrés d'Hannibal, lors qu'il en devoit faire de plus grands : & Camille ſauva ſa Patrie, lors qu'on s'y attendoit le moins. Outre toutes ces conſiderations, il y en a encore une aſſez forte, pour apuyer le deſſein que j'ay de faire un Roy vaſſal & tributaire, qui eſt l'exemple de la Republique Romaine. Car d'où penſez-vous que ſoit venuë ſa plus grande force, & d'où ſoit procedé ſon plus grand éclat, ſinon des Rois qu'elle a aſſujettis de cette façon ? Antoine qui en avoit vingt-deux à ſa ſuite, lors qu'il arriva dans Alexandrie, nous donne une marque infaillible, que les Romains n'en faiſoient pas toûjours des Eſclaves, & que ſouvent ils leur laiſſoient leurs Couronnes. Un des grands ſecrets de la Politique, c'eſt d'agir de façon que nos propres Ennemis nous ſervent, en ſe faiſant eux-meſmes la guerre : Or eſt-il que

ſi je trompois le Roy Jean, je reünirois (comme je l'ay dit) les deux Partis qui ſont preſentement en Hongrie : Mais en le protegeant, comme je fais, je fomente la diviſion du Royaume, je les affoiblis tous deux, & je les mets en eſtat d'eſtre l'un & l'autre facilement défaits, s'ils en fourniſſent jamais un pretexte. Ce n'eſt pas que quand toutes ces raiſons ne me confirmeroient point dans ma penſée, je laiſſaſſe pourtant defaire couronner ce Prince : ma parole eſt une raiſon eſſentielle, qui ne peut eſtre détruite par nulle autre, quelque forte qu'elle paroiſſe. Quand je promets quelque choſe, je la conſidere, & je l'examine exactement : mais quand je l'ay promiſe, il la faut tenir, & je la tiens, quand il s'agiroit de ma perte. Et puis en cette occaſion, cette promeſſe a toutes les qualitez neceſſaires pour la rendre plus inviolable ; car non ſeulement j'ay promis, mais j'ay promis à un Prince, & à un Prince mal-heureux. A un Prince (dis-je) qui m'a demandé ſecours, qui s'eſt offert d'eſtre mon Vaſſal, & qui eſt venu remettre ſa Perſonne entre mes mains ſur ma ſimple parole. Eſtois-je contraint de la luy donner, lors qu'il la receut de moy ? Eſtoit-il neceſſaire d'em-

ployer un ſi lâche moyen pour le perdre, ſi j'en avois l'envie ? Je n'avois qu'à le refuſer, & qu'à l'abandonner à ſes Ennemis : Il eſtoit perſecuté de par tout, & n'eſtoit ſecouru de nulle part : pourquoy donc uſer de cette ſorte ? Lors que l'Empereur Ferdinand (qui eſt un aſſez redoutable Ennemy) m'a envoyé demander mon alliance, je la luy ay refuſé ouvertement, & ſans déguiſement aucun : pourquoy donc n'aurois-je pas refuſé ce Prince, ſi je n'euſſe pas eu deſſein de le proteger ? Non, non, Ruſtan, ma parole ne ſçauroit jamais manquer : il faut que je la tienne ; il faut que ce Prince ſoit couronné de ma main, & que toute la Poſterité aprenne de moy, que c'eſt une obligation neceſſaire au bien des Peuples, & à la gloire des Rois, que celle de garder inviolablement ſes promeſſes. C'eſt par cette chaîne inviſible, que la ſocieté univerſelle des Hommes ſubſiſte dans cette union, qui fait que tant de Nations differentes traitent enſemble : C'eſt par ce lien ſacré, que l'on fait quelquesfois tomber les armes des mains à des millions d'Ennemis : C'eſt par ce gage inviolable que la paix ſuccede à la guerre. Sans l'obſervation de la parole, la Juſtice qui eſt le fondement de

toutes les Vertus, ne trouve point de place en tout l'Univers : puis que l'on peut aſſurer que celuy qui ne tient pas ce qu'il a promis, quand il le peut, commet une ſouveraine injuſtice. Toutes les autres Vertus peuvent quelquesfois recevoir quelque explication, en la pratique que l'on en fait : La Juſtice que je viens de nommer, a divers degrez de rigueur & d'exactitude, que l'on peut ſuivre indifferemment, ſans craindre de faillir : La Clemence auſſi permet à quelques-uns de moderer les ſupplices, & aux autres de les oſter entierement : La Liberalité tout de meſme, en s'éloignant de l'avarice, n'approche pas toûjours également de la prodigalité : elle ne donne pas toûjours avec profuſion, ny toûjours avec retenuë : & la veritable maniere de donner, eſt celle où ſans eſtre ny prodigue ny avare, on ne laiſſe pas d'être liberal : La Valeur a auſſi une certaine eſtenduë, qui fait que tous ceux qui arrivent juſques-là ſont tenus vaillans, quoy que leur valeur ſoit differente : Mais pour l'obſervation de la parole, elle ne reçoit point de diverſes explications, il la faut tenir exactement en tout temps, en tous lieux, & à toutes perſonnes. Je m'en vay la tenir à un Roy, je la tien-

drois à un Berger : & s'il ſe pouvoit trouver quelque choſe de plus difficile à faire, que de la tenir à ſon Ennemy ; je dirois encore qu'il faudroit s'y porter ſans peine & ſans repugnance ; tant il eſt vray que je ſuis fortement perſuadé de la ſainteté de la Foy publique : & tant il eſt vray que je ſuis incapable d'y manquer.

Voila ſans mentir de belles & de genereuſes paroles, pour un Prince qui ne croyoit qu'aux reveries de l'Alcoran, & aux menſonges de Mahomet : Ces grands ſentimens ne pouvoient partir que d'une grande Ame : & il me ſemble que nous pouvons croire avec la Theologie, que les hautes felicitez qui accompagnerent ce Prince, furent comme une recompenſe temporelle que Dieu donna à toutes ſes vertus morales. O que cét Empereur, tout Turc qu'il eſtoit, auroit fait de honte à ce pernicieux Politique, qui eſtant Chreſtien en apparence, a eu l'impudence d'écrire & de publier, *Que les Princes prudens ne doivent point obſerver leurs promeſſes, lorſque l'obſervation ne leur en eſt pas utile* ! Qui ne croiroit entendant une maxime ſi lâche & ſi deteſtable, que cét Autheur portoit un Turban ? Et qui ne la croiroit pas la plus

abominable que les Demons puiſſent ſuggerer aux hommes, ſi ce meſme Autheur n'avoit bien eſté plus loin ? *Si les hommes eſtoient tous bons* (dit-il) *ce precepte ne ſeroit pas bon : mais parce qu'ils ſont méchans, & qu'ils ne te garderoient pas la Foy, tu ne la leur dois pas garder, & les Princes ne manquent jamais de de pretexte, pour en colorer le manquement.* Qui luy avoit apris que tous les hommes ſont méchans ? Pour avoir entendu dire à David, *Que tous les hommes ſont menteurs*, a-t-il confondu l'un & l'autre ? A-t-il deu faire *le Scrutateur des cœurs*, & ſe meſler de connoiſtre cè que Dieu ſeul connoiſt bien ? Et puis où trouvoit-il que l'exemple des choſes mauvaiſes fuſt à ſuivre ? Et par quelle ſciencè ce nouveau Prophete vouloit-il penetrer dans l'avenir ? Il ſuffit donc d'un pretexte pour autoriſer la plus injuſte entrepriſe. Et pourveu qu'un Prince ait aſſez d'eſprit pour orner un Manifeſte de belles couleurs, rien ne luy eſt deffendu. *Mais il faut* (adjouſte-t-il) *ſçavoir bien déguiſer ſon naturel, & eſtre grand diſſimulateur : car celuy qui trompe trouve toûjours à tromper.* Et pourquoy ne vaut-il pas mieux eſtre homme de bien en effet, s'il faut de neceſſité le paroiſtre ? A-t-il

veu le Regne de tous les Princes vertueux infortuné, & celuy de tous les méchans heureux pour leur donner une leçon ſi damnable ? Et quand meſme cela ſeroit, le Chriſtianiſme permet-il de repouſſer un mal par un autre, & par un autre infiniment plus à craindre ? *Il n'eſt pas neceſſaire* (pourſuit ce méchant) *qu'un Prince ait de la foy, il ſuffit qu'il paroiſſe en avoir. Quand on l'obſerve elle eſt nuiſible ; quand on ne fait que ſemblant de l'obſerver, elle eſt utille.* J'ay horreur de rapporter les damnables paroles de ce pernicieux Politique ; Mais s'il eſt permis de ſe ſervir des poiſons pour en faire des remedes, il n'eſt pas deffendu d'expoſer les maximes des impies, à deſſein de les combatre. Non, non, quoy que puiſſe dire ce dangereux Florentin, la Foy eſt une qualité eſſentielle au grand Prince, & ſans laquelle il ne ſçauroit regner heureuſement, glorieuſement ; ny peut-eſtre longuement. Elle luy doit eſtre ſacrée ; elle luy doit eſtre inviolable : ouy meſme quand il l'auroit donnée ſans y ſonger ; ouy meſme quand il l'auroit donnée à ſes plus grands Ennemis ; ouy meſme quand elle luy ſeroit infiniment préjudiable. Avant que promettre, l'on eſt libre ; apres avoir pro-

mis, l'on ne l'eſt plus. Et quiconque manque de foy, manque à l'honneur, manque à la gloire, manque à la probité, manque à la Religion, & choque tous les droits divins & humains. Mais je voy un grand Guerrier l'épée haute, qui me dit d'un œil menaçant, que ma Theſe eſt trop generale; qu'il n'eſt point de regle ſans exception; & que l'on peut manquer de parole à ceux qui nous en ont manqué les premiers. Le grand Scanderbeg a eu tant de reputation dans le monde, qu'il merite bien qu'on l'écoute, avant que de le condamner. Jean Caſtriot ſon Pere eſtant mort pendant que ſes enfans eſtoient en oſtage, entre les mains d'Amurat Empereur des Turcs; ce barbare Prince en fit empoiſonner d'eux, pour s'aſſurer par leur perte, du Royaume d'Albanie. Et comme la rare valeur de Georges Caſtriot, que les Turcs appelloient Scanderbeg, luy eſtoit infiniment neceſſaire; il ne l'épargna que pour ſon intereſt particulier: & ne feignit de luy vouloir rendre le Royaume de ſon Pere, que pour tâcher de découvrir ſes intentions là deſſus. Cependant ce Prince Albanois les cacha ſi bien, qu'Amurath, tout fin qu'il eſtoit, n'en pût venir à bout: & lors que ſur le point que les Turcs

alloient donner bataille aux Chreſtiens, il vit une occaſion favorable de les quiter ; il paſſa d'une Armée à l'autre ; il tourna ſes armes contre ces Barbares ; il les défit en pluſieurs rencontres ; & mal-gré toutes leurs forces, il recouvra ſes Eſtats, & remonta dans le Thrône de ſes Peres. Or Amurath outré de colere & de dépit, luy ayant envoyé un Chaoux, pour luy reprocher ſon infidelité ; voicy les raiſons que cét invincible Guerrier pût dire, pour ſouſtenir que l'on peut manquer de foy, à ceux qui en ont manqué les premiers.

SCANDERBEG, à ſes Capitaines.

L'AMBASSADEUR d'Amurath m'ayant reproché de la part de l'Empereur ſon Maître, ma perfidie & ma trahiſon : ce n'eſt pas aſſez que je ſois fortement perſuadé de n'eſtre ny traiſtre ny perfide, ſi toute la Terre ne l'eſt auſſi-bien que moy : Et puis que noſtre Alexandre aima la gloire avec une ardeur ſi

ſcrupuleuſe, qu'il oſa bien dire, *Qu'il ne vouloit pas dérober la victoire*, en combatant de nuit; je penſe qu'il me doit eſtre permis de dire auſſi, que je ne veux pas dérober la gloire que je poſſede, ny la poſſeder, ſi je ne l'ay acquiſe par la belle voye. Soyez donc mes Juges en cette rencontre: & quoy que vous ſoyez mes Sujets, traitez moy avec toute la rigueur que demande la plus ſevere Juſtice, & la generoſité la plus exacte: examinez bien, je vous en conjure, ſi ceux qui diſent que l'on peut manquer de parole, à ceux qui en ont manqué les premiers, ne ſont pas fondez en raiſon. Je n'ignore pas que la Foy publique doit eſtre miſe au rang des choſes ſacrées: Mais je n'ignore pas non plus que ceux qui la violent les premiers, ſe rendent indignes qu'on la leur obſerve. C'eſt de-là principalement que dépend ma juſtification: & c'eſt d'un raiſonnement ſi puiſſant, que je pretends la tirer. Les Loix qui n'ont ſans doute ſongé qu'à ſuivre le droict uſage de la Nature & de la Raiſon, n'ont point ordonné de ſupplice pour celuy qui tuë un Ennemy qui l'attaque & qui l'aſſaſſine. Il eſt permis de repouſſer la force par la force: & en ces occaſions, il n'eſt pas-meſme neceſſaire de ſe ſervir des meſmes armes dont il ſe

ſert,

ſert. Tout ce qui le peut perdre eſt juſte; tout ce qui luy peut nuire eſt permis ; & rien de ce qui le peut deſtruire n'eſt deffendu. Que ſi des querelles particulieres, nous voulons paſſer à une guerre generale, n'eſt-il pas vray que des deux Partis qui la font, il n'y a que le premier qui enfraint la paix, qui puiſſe ny qui doive eſtre blaſmé? Dés l'inſtant qu'il a fait une irruption dans le Royaume de ſon Allié, il ne peut plus l'accuſer d'injuſtice ny de trahiſon, quand il ſurprendra ſes Villes; qu'il ſubornera ſes Suiets ; & qu'il ravagera tout ſon Païs. Car enfin, quiconque eſt agreſſeur, authoriſe tout ce que ſon ennemy peut faire contre luy : ce qui auparavant euſt eſté crime, devient innocent : & ce qui euſt eſté trahiſon, n'eſt plus que l'effet d'une ſage conduite : & ce que l'on auroit appellé cruauté, devient une juſte deffence. Cela eſtant ainſi, on ne doit donc pas trouver eſtrange que j'oſe ſouſtenir, que ce qui eſt permis aux querelles particulieres, & aux guerres generales, ait deu m'eſtre permis : A moy (dis-je) qui pouvois regarder Amurath, comme mon ennemy particulier, à cauſe de la mort de mes freres qu'il avoit fait empoiſonner ; & comme l'ennemy de mon Eſtat, puis qu'il l'avoit

uſurpé. Que ſi je ne me ſuis pas attaqué à ſa Perſonne, comme il m'eſtoit aiſé de le pouvoir faire ; c'eſt que tout barbare qu'il eſt, je n'ay pas laiſſé de le reſpecter comme un grand Prince : & ſans vouloir me ſervir d'autres armes que de celles qu'il avoit mis en uſage, je me ſuis contenté de luy manquer de parole, comme il m'en avoit manqué : & de vanger la mort de mes freres, par celles de ſes Baſſas, & par la deffaite de ſes Armées. Mais avant que d'examiner la choſe en elle-meſme, ſouvenez-vous un peu du commencement & du progrez de ſes injuſtices : Vous ſçavez par combien de guerres il a perſecuté tous les Peuples de la Grece, juſques à tant qu'elle ait preſque entierement reconnu ſa domination : Vous vous ſouvenez en ſuite, comme l'ancienne Macedoine en particulier, fut attaquée par ce puiſſant ennemy : comme l'Albanie qui n'en eſtoit autresfois qu'une Province, ſouffrit plus de ſes violences, que les autres lieux qui l'environnent : & comme le Roy Jean mon Pere, accablé de la longueur de la guerre ; & touché de compaſſion pour la miſere des Peuples ; ſe reſolut de ſe rendre tributaire de ſon Empire, & de bailler tous ſes Enfans en oſtage : eſperant que lors qu'il

viendroit à mourir, ce cruel envoyeroit un de ſes Fils pour occuper ſa place, & pour regner ſur ſes Sujets. Mais, juſte Ciel ! bien loin de tenir ſes promeſſes, dans le meſme temps que je combatois pour luy ; que j'expoſois ma vie pour ſon ſervice ; & que je le comblois de gloire, le Roy mon Pere venant à mourir, il envoye Sebalic avec des Troupes ; il s'empare de Croye, & de toutes les autres Villes d'Albanie : & relegue la Reine ma Mere en un petit coin de terre, ſans reſpecter non plus en ſa Perſonne, la fille du Roy des Triballiens, qu'en celle de mes freres qu'il fit empoiſonner, les fils d'un grand Prince infortuné. Que s'il m'épargna en cette rencontre ; ce ne fut ny par ſentiment d'humanité, ny par ſentiment de juſtice : mais ſeulement parce que luy ayant eſté aſſez utile dans les guerres où il m'avoit employé, il croyoit qu'il ne me pouvoit perdre, ſans perdre luy-meſme beaucoup. Juſques-là (ſages & vaillans Capitaines) qu'a fait Scanderbeg contre Amurath ? ou pour mieux dire, que ne doit point Amurath à Scanderbeg ? Fut-il jamais une fidelité égale à la mienne ? Ne pouvois-je pas, ſi je l'euſſe voulu, refuſer les premiers emplois qu'il m'offrit, & demeurer en

repos dans ſa Cour ? Les Oſtages ne doivent pas eſtre traitez en Eſclaves : ainſi, ſi je n'y euſſe eſté pouſſé par ma propre generoſité : j'euſſe pû ne m'expoſer pas pour ſon ſervice. Mais comme en ce temps-là je voyois qu'il demeuroit dans les termes du Traité qu'il avoit fait avec le Roy mon Pere, & que j'eſperois qu'il y demeureroit toûjours ; je m'eſtois reſolu de luy rendre de ſi grands ſervices, que lors que le Prince, de qui je tenois la naiſſance, viendroit à mourir, il ſe croiroit doublement obligé de me tenir ſa parole. Ce fut par ce ſentiment que j'acceptay la Charge de Sangiac ; que ſans eſtre Mahometan, je ne laiſſay pas de paroiſtre Turc ; que dans les premiers troubles de l'Aſie, je commanday cinq cent hommes avec tant de bon-heur, que je me rendis digne d'eſtre General de la ſeconde Armée que l'on y envoya ; & que je fis enfin tout ce que je ne devois point faire. Vous avez pû ſçavoir de quelle façon Amurath me receut à Andrinople, lors qu'apres une grande victoire, je luy remenay ſon Armée ſans avoir perdu que deux cens hommes : mais ſi chargée de dépoüilles de ſes Ennemis, que le fier Amurath voyant parmy ces dépoüilles, un ſi grand nombre d'Eſcla-

ves, d'Enſeignes rompuës, & d'Armes briſées, ne pût s'empeſcher de m'appeller le Reſtaurateur de ſon Eſtat. Depuis cela, vous avez peut-eſtre encore ſçeu de quelle ſorte je ſoûtins l'honneur de ſa Nation, contre l'audace & la fierté d'un Scithe, qui ayant preſenté un Défy au Sultan, afin que quelqu'un de ſa Cour l'acceptaſt, il ne ſe trouva perſonne, qui oſaſt entreprendre un combat ſi extraordinaire, que celuy-là: & ſi le bon-heur de mon bras, ne m'euſt fait vaincre ce redoutable Ennemy, cette honte retomboit ſur l'Empereur. N'ay-je pas meſme en ſa preſence, expoſé ma vie à toute ſorte de dangers? à la priſe de Nicomedie? à celle de Pruſſe; & ſur tout à celle d'Otrée; où m'eſtant ſouvenu de la prodigieuſe action d'Alexandre, en la ville des Oxidraques, je montay ſur les murailles de celle-cy; je ſautay du haut en bas dans cette ville: & ſans avoir la valeur de ce fameux Heros dont j'ay parlé, ma temerité ne laiſſa pas d'avoir le meſme ſuccez, puis que je fus ſeul la cauſe de ſa priſe. Depuis cela (bon Dieu, le pourray-je dire!) que n'ay-je point fait même en Europe contre les Chreſtiens, tantoſt contre les Grecs, & tantoſt contre la Hongrie? Ce n'eſt pas (à vous dire la

verité) que je ne les aye épargnez, autant que mon honneur me l'a pû permettre : mais enfin, je les ay combatus, & j'ay ſouvent empeſché qu'ils n'ayent vaincu les Turcs qui les attaquoient. Cependant, quoy que j'aye fait toutes ces choſes, & que peut-eſtre j'aye porté ma fidelité trop avant ; le perfide Amurath contre ſes promeſſes, uſurpe les Eſtats de mon Pere, exile la Reine ma Mere, fait empoiſonner mes Freres ; & fait de ma perſonne un illuſtre Eſclave, puis qu'il ne me laiſſe vivre, que parce que je luy ſuis utile ; que parce que le bon-heur de mes armes luy peut ſervir ; & que parce que ma main peut affermir ſon Thrône, & défaire ſes Ennemis. Croyez-vous qu'apres un ſemblable traitement, il y ait eu de l'injuſtice à tromper celui qui m'avoit trompé, d'une maniere ſi baſſe & ſi cruelle tout enſemble ? Mais (me direz-vous) la tromperie a quelque choſe de ſi laſche, qu'on ne la peut jamais excuſer : Si cette regle eſt generale, il faut donc retrancher la moitié de l'Art militaire ; il ne faut plus de Stratagemes de guerre ; il ne faut plus d'Embuſcades ; il ne faut plus faire ſoûlever de Peuples ; il ne faut plus combattre de nuit ; il ne faut plus ſe ſervir d'Eſpions ; il ne faut plus faire de ces

feintes retraites, qui attirent & engagent les Ennemis au combat malgré qu'ils en ayent ; il ne faut plus donner de Bataille, que l'on n'ait compté auparavant tous les combatans des deux Partis, afin de les égaler ; Bref, il faut qu'il y ait meſme des Juges de Camp, qui comme à un combat de Barriere, ou à un Tournoy, partagent le Soleil entre ceux qui doivent combattre. Que deviendra apres cela l'experience des Chefs ? A qnoy ſervira leur conduite ? Et ne faut-il pas avoüer, que pour en uſer de cette ſorte, il ſuffiroit d'avoir des Soldats vigoureux & vaillans, pour remporter les victoires, ſans ſe mettre en peine de choiſir des Generaux, de qui la prudence fuſt extraordinaire, & de qui l'experience fuſt certaine, Mais peut-eſtre me dira-t'on, que toutes ces choſes ſont juſtes dans une guerre declarée : qu'elles y ſont toutes permiſes, & que ce qui fait le crime des actions violentes des particuliers, c'eſt lors que l'on ſurprend celui à qui elles s'adreſſent, que l'on cache le bras qui le doit fraper ; & que paroiſſant eſtre ſon Amy, on vient tout d'un coup à ſe declarer ſon ennemi : à commencer par l'execution, & à l'oprimer par cette ſurpriſe. Et qu'ainſi lors que mon Pere mourut : lors qu'A-

murath exila la Reine ma Mere, qu'il empoiſonna mes Freres, & que par une feinte generoſité, il fit ſemblant de m'offrir la Couronne d'Albanie, avec l'intention ſi je l'acceptois, de ſe défaire de moy, & de me faire mourir. Lors (dis-ie, me dira-t'on) n'ayant pas témoigné mon reſſentiment, tout ce que j'ay fait depuis eſt criminel : & c'eſt principalement ſur cela, qu'Amurath fonde ſes reproches, de perfidie & de trahiſon. Mais de grace, dites-moy un peu, s'il eſt poſſible que ce Prince ait eſté ſurpris de ce que j'ay fait ? Ne ſçavoit-il pas bien (lui qui m'avoit eſlevé dans ſa Cour) que le mal-heur de ma condition ne m'avoit point abaiſſé le cœur ? Pouvoit-il ignorer, apres tant d'actions de courage qu'il m'avoit veu faire, que j'avois lieu d'attendre quelque ſuccez extraordinaire de ma valeur ? & ne devoit-il pas penſer, dés le premier inſtant qu'il uſurpa mes Eſtats contre ſes promeſſes ; & qu'il fit mourir mes Freres, que c'eſtoit me declarer la guerre que c'eſtoit me dégager de la fidelité que je luy devois en qualité d'Oſtage ; & que c'eſtoit autoriſer tout ce que je pourrois faire contre lui ? Ne ſçavoit-il pas bien (luy, dis-je, de qui l'ambition eſt ſi forte) que le deſir de regner, eſt une paſſion violente, en toutes les perſonnes gene-

reuſes, principalement quand elles ſont aſſurées d'avoir un droit legitime à la Couronne ? Que ne prevoyoit-il donc (luy qui ſe pique d'adroit, de fin & de grand Politique) qu'il eſtoit impoſſible que je puſſe plus eſtre amy de l'Uſurpateur d'un Royaume qui m'apartenoit? Toutes les guerres ne commencent pas par des Herauts : une ſimple action d'hoſtilité le fait quelquesfois : & auſſi-toſt qu'elle eſt faite, c'eſt à celuy qui s'y eſt porté, à prendre garde à la contenance de celuy qui l'a ſoufferte : & à ſe preparer contre tout ce qu'il voudra entreprendre. Que s'il eſt peu habile & negligent, & qu'il ſe laiſſe abuſer par la diſſimulation de ſon adverſaire ; qu'il ne s'en prenne qu'à luy-meſme, & qu'il ne l'en accuſe pas. Car enfin, il n'eſt pas d'une guerre generale, comme d'un combat particulier : en celuy-cy, il faut défier ſon Ennemy, & il faut encore que cet ennemy accepte le défy qu'on luy fait ; mais il n'en eſt pas de meſme en l'autre. Celuy qui eſt attaqué, eſt en pouvoir de ſe deffendre, ou de ne ſe deffendre pas : il a meſme le choix des armes (s'il eſt permis de parler ainſi) puis que s'il veut, il peut renfermer ſes Troupes dans les Villes, & abandonner

la campagne : ou au contraire s'il le trouve plus à propos, il peut deffendre tous les paſſages opiniaſtrément, & aller au devant de celuy qui l'attaque. En un mot, il eſt Maiſtre abſolu de ſes volontez, & peut faire tout ce que bon luy ſemble : Qu'Amurath ne trouve donc pas eſtrange, ſi apres ſon uſurpation, & le meurtre de mes Freres, je fus quelque temps ſans tourner ouvertement mes armes contre luy. L'on ne commence pas la guerre ſans s'y preparer ; principalement lors que l'on eſt reduit au déplorable eſtat où je me trouvois : c'eſt à dire au pouvoir de mon Ennemy, ſans Armée, ſans Soldats, ſans intelligences dans mon propre Païs, ſans perſonne à qui je me puſſe confier, & ſans autre aſſiſtance dans un ſi grand deſſein, que celle du Ciel & de ma propre valeur. Si Amurath euſt pourtant bien obſervé mes actions, il luy euſt eſté aiſé de connoiſtre qu'il y avoit quelque choſe de caché dans mon eſprit : il euſt veu que ce violent deſir d'acquerir toûjours une nouvelle gloire, ne pouvoit pas ſe trouver dans le cœur d'un homme capable de renoncer au Thrône, & d'être Eſclave toute ſa vie : Il euſt veu que le ſoin que j'avois de me faire aimer de tous les Soldats, eſtoit un témoignage

que je pretendois en avoir beſoin, pour quelque haute entrepriſe : & il euſt veu enfin que n'eſtant point laſche, il eſtoit impoſſible que je ne ſongeaſſe pas à me vanger. Qu'il ne die donc plus qu'il a eſté trompé, & que je ſuis un perfide : puis que s'il l'a eſté, ce n'a pas eſté par ma faute. Premierement, il a deu s'y preparer : En ſecond lieu, je ne me ſuis pas caché : & j'ay fait ouvertement contre luy, tout ce que je pouvois faire. Car, de grace, preſupoſé qu'il fuſt juſte (comme ſans doute il l'eſtoit) de ſonger à reconquerir ce qu'il m'avoit uſurpé, par quelle voye le pouvois-je faire, que par celle que je pris ? Si j'euſſe témoigné à Amurath quelque mécontentement de ſon injuſte procedure, j'eſtois priſonnier un moment apres, & empoiſonné ou eſtranglé dés le meſme jour : Si j'euſſe ſongé à écrire aux habitans de Croye, afin de leur demander aſſiſtance ; ces pratiques & ces menées, euſſent peut-eſtre eſté découvertes, & quand elles ne l'auroient pas été, qu'auroyent pû faire ces habitans ſans moy, eux qui eſtoient quaſi les Eſclaves de la garniſon que l'on avoit miſe dans leur Ville ? De me confier abſolument, à l'amour que des Soldats Mahometans avoient pour

ma perſonne, la choſe n'avoit nulle apparence : De ſonger à me dérober de la Porte du grand Seigneur, pour aller demander ſecours aux Princes Chreſtiens, je n'eſtois pas en poſture de le pouvoir faire facilement : & quand je l'euſſe fait, ce n'eſtoit pas une choſe fort aſſurée, que ces Princes vouluſſent commencer une guerre de cette importance, à ma conſideration ; & expoſer leurs Eſtats, pour me faire recouvrer le mien : joint auſſi que quand ils s'y ſeroient reſolus, l'evenement euſt eſté encore fort douteux, veu la formidable puiſſance d'un ſi redoutable Ennemy. J'ay donc voulu en cette occaſion, eſtre le ſeul Artiſan de ma fortune : & ſi Amurath en a eſté ſurpris, j'en merite de la gloire, & non pas du blaſme : puis que je n'ay fait que ce que je pouvois faire avec juſtice : & que ce qu'il ne devoit point mettre en doute que je ne fiſſe, auſſi-toſt que j'en pourrois trouver les moyens. Toutes les actions de ma vie paſſée, devoient l'en avoir aſſuré : tous les ſervices que je luy avois rendus, luy devoient perſuader, que je ne ſouffrirois pas ſes injuſtices ſans m'en vanger : & comme il avoit uſé envers moy d'une tromperie manifeſte ; il devoit ſe preparer à eſtre trompé de meſ-

mē, ſi j'en trouvois l'occaſion. Mais avec cette difference, qu'en me trompant il avoit violé toutes ſortes de droits, & qu'en le trompant à mon tour, je ſatisfaiſois à tout ce que j'eſtois obligé de faire, à la vangeance de la mort de mes Freres; à la liberté de ma Patrie; à ma propre gloire; & à celle de Dieu. Quand il n'y auroit eu que cette derniere conſideration, n'eſt-il pas vray, ſages & vaillans Capitaines, que j'aurois deu me porter à ce que j'ay fait? Quoy! pour eſtre fidelle à ce Tyran, de qui je n'eſtois pas né Subjet, j'euſſe toute ma vie trahi ma conſcience & ma Religion! N'aurois-je pas eſté reſponſable du ſalut de mes Peuples, s'ils ſe fuſſent laiſſé perſuader les erreurs du Mahometiſme? N'aurois-je pas eſté coupable de tous les Autels que les Turcs auroient abbatus? & auſſi criminel, que ſi de ma propre main j'euſſe baſti les Moſquées dont ils auroient rempli toutes les Villes qui m'appartiennent? Et puis, contre qui aurois-je continué de faire la guerre? ce n'auroit pas eſté contre des rebelles Mahometans: & il auroit falu employer le reſte de mes jours à deſtruire ceux qui adoroient le Dieu de mes Peres. Penſez-vous que ce *Dieu des Armées*, dont je parle, euſt pû ſouffrir

ſans reſſentiment, que celuy auquel il avoit donné un bon-heur extraordinaire dans les Armes, ne l'euſt employé qu'en faveur des Infidelles, & qu'à faire des Martyrs ? Non, non, le premier devoir emporte, & doit emporter tous les autres; il faut eſtre fidelle juſques *aux Autels* : Mais auſſi-toſt qu'il s'agit de la Conſcience & de la Religion, il n'y a plus de ſcrupule à avoir, il faut manquer a ſes promeſſes; & le repentir des choſes injuſtes, ne doit jamais eſtre reproché. Ce n'eſt pas qu'en ce qui me regarde, je fuſſe arrivé dans ces termes; en mon particulier je n'avois rien promis : Je fus mené enfant à la Cour d'Amurath, & luy s'eſtoit engagé envers mon Pere, à ce qu'il ne m'a pas tenu. Que ſi aprés tant de ſervices rendus devant la mort de mes Freres, & meſme depuis; (comme le témoigne aſſez cette grande & memorable Victoire qu'il remporta par mes conſeils, & par ma valeur, en reconqueſtant la Ruſſie, ſans épandre le ſang de ſes Soldats) il n'a pas voulu ſe laiſſer toucher à la raiſon; ſuis-je coupable de m'eſtre fait rendre la juſtice moy-meſme, qu'il ne m'auroit jamais renduë autrement ? Quoy, j'euſſe pû continuer de ſervir un Prince, qui au retour d'une

guerre, dont l'evenement avoit eſté ſi heureux, conſulta en luy-meſme par quelle voye il pourroit me perdre ; Il trouvoit que de s'en défaire ouvertement, c'eſtoit hazarder quelque choſe, parce que j'avois gagné le cœur des Soldats : il iugeoit auſſi qu'il eſtoit aſſez difficile de m'empoiſonner ; veu la precaution dont j'uſois ; Si bien que n'oſant employer ni le fer ni le poiſon, il s'aviſa d'une troiſiéme voye, par laquelle en feignant de me faire honneur, il croyoit expoſer ma vie à une mort infaillible. Car enfin, il ne fit publier ce fameux Tournoy, où tous les vaillans hommes de ſon Empire ſe trouverent aprés ſa derniere victoire ; que dans l'eſperance qu'en tant de divers combats que je devois ſouſtenir, je ſuccomberois en quelqu'un. Avoüez le vray (genereux Capitaine) cette trahiſon n'eſt pas du nombre de celles que l'on peut excuſer : & n'eſt pas une des moindres qui me rendent excuſable. Auſſi en fus-je touché ſi ſenſiblement, que peu de temps aprés cette perfide action, ayant eſté envoyé en Hongrie, je me reſolus de ceſſer de combatre pour mon ennemi, & de commencer de combatre pour moy-meſme. Je ne vy donc pas pluſtoſt de deſſus une eminence, eſlever cette pouſſiere qui

ſans reſſentiment , que cel
avoit donné un bon-heur ex
dans les Armes , ne l'euſt em
faveur des Infidelles , & p
Martyrs ? Non , non , lorſqu
emporte , & doit empe des
tres ; il faut eſtre fidelle aſſez
tels : Mais auſſi trop precau
Conſcience & de l'ame empl
plus de ſcrupule à d'uſure
a ſes promeſſes ; trant de
injuſtes , ne do
Ce n'eſt pas q
fuſſe arrivé d
ticulier je n'a
né enfant à
s'eſtoit en
qu'il ne
de ſervic
Freres
témoig
ble V
ſeile

uſtes
nos En
noir en cet
la vie d'An
ves dont il vo

precede toûjours la marche des Armées, que mes yeux acheverent de ſe deſſiller. J'eus honte d'eſtre ſi long-temps fidelle à un Infidelle : j'eus horreur d'aller tremper mes mains dans le ſang Chreſtien : l'aproche du vaillant Huniades, qui eſtoit dans cette Armée, m'inſpira pour les Turcs la meſme haine qu'il avoit pour eux : & je crus qu'il y auroit plus de gloire en cette rencontre, à luy faciliter la victoire par ma fuite, qu'à la luy diſputer, & qu'à le vaincre. Je laſchay donc le pied, je ceſſay de combatre ; & voila toute la trahiſon que j'ay faite à mon plus mortel Ennemi : Je ne l'ay plus ſervi, il eſt vray ; mais eſtoit-il juſte de ſervir un ingrat eternellement ? De plus, aprés cette défaite, je me retiray en mon Royaume ; vous m'y reçeuſtes ; vous m'y aidaſtes à en chaſſer nos Ennemis communs ; Qu'y a-t'il de noir en cette action ? Ay-je attenté à la vie d'Amurath, par les meſmes voyes dont il vouloit attenter à la mienne, & dont il avoit attenté à celle de mes Freres ? Ay je envahi ſon Empire, comme il avoit uſurpé mon Eſtat ? Et ne peut-on pas dire au contraire, que jamais vangeance ne fut plus moderée que la mienne l'a eſté ? Que ſi depuis que j'ay eu reconquis mon Royaume, j'ay

continué de faire la guerre, & ſi j'ay refuſé la paix qu'il m'a offerte ; c'eſt que je ne trouve point de ſeureté à la faire avec un Prince, qui ne la veut qu'afin de deſarmer un Ennemi qu'il redoute, & qu'il veut ſurprendre, par un pretexte ſi ſpecieux. N'eſt-il pas donc vray, que bien loin d'eſtre perfide, je n'ay eſté que trop fidelle ? & pour juger encore mieux de mon action, r'appellez en voſtre memoire (je vous en conjure) tout ce que vous avez penſé de moy, durant le temps que l'on m'a veu à la teſte des Armées d'Amurath, expoſer ma vie ; accroiſtre ſes Conqueſtes, & combatre pour ſa gloire: N'eſt-il pas certain que vous m'en avez blâmé en ſecret, & que ne penetrant pas dans le fond de mon cœur, vous avez murmuré contre moy ; vous avez douté que je fuſſe digne fils d'un excellent Prince ; vous avez penſé que je n'eſtois plus Chreſtien; que l'amour de ma Patrie eſtoit eſteinte en mon ame ; & que le deſir de la veritable gloire ne me touchoit pas ſenſiblement ? Mais en murmurant de cette ſorte, vous avez fait l'Apologie de mon action, mieux que je ne la ſçaurois faire, puis que par là vous tombez d'accord, que je ne pouvois par nulle autre voye, me monſtrer digne fils du Roy;

mon Pere ; ceſſer de paroiſtre Turc ; redonner la liberté à ma Patrie ; & acquerir cette gloire, pour laquelle j'ay une paſſion ſi forte. Que l'on ne me die donc plus qu'il faut eſtre également fidelle à ſes amis, & à ſes ennemis, à ceux qui aiment la ſincerité, & à ceux qui ne cherchent que l'artifice, c'eſt une choſe qui choque le bon ſens & l'equité, n'eſtant nullement raiſonnable de ne changer pas quand les autres changent. Il y a ſans doute beaucoup de laſcheté à manquer à ſa parole ; par malice ; par foibleſſe ; ou par un intereſt mercenaire : mais ceſſer d'eſtre fidelle à un traiſtre ; à un uſurpateur ; à un empoiſonneur : Ceſſer (dis-je) d'eſtre fidelle, pour l'intereſt de ſa Patrie, & pour celuy de la Chreſtienté, eſt une eſpece de perfidie, qui ſelon mon ſens, merite des Eloges & des Panegyriques, & non pas des injures & des reproches. Que s'il eſt vray en quelques rencontres, que les Uſurpateurs quand ils ſont heureux, & remplis de grandes qualitez, ſont quelquesfois receus pour Princes legitimes ; n'eſt-il pas plus vray encore, qu'un Prince à qui appartient effectivement une Couronne, merite d'eſtre loüé, quand il l'arrache des mains de celuy qui la luy avoit ravie ; & que tout ce qu'il peut

avoir fait pour la recouvrer, ne peut luy eſtre imputé à crime. Non, non, l'obſervation de la parole a des bornes, comme toutes les autres choſes : c'eſt en ces occaſions, où il faut entrer en armes égales : il faut de la ſincerité en tous les deux Partis, quand il arrive que tous les deux promettent : mais lors qu'il y en a un qui ſe trouve capable d'y manquer, l'autre eſt dégagé de ſa promeſſe, & n'eſt plus obligé de la tenir : principalement aux choſes où il va de la Patrie & de la Religion. Autrefois à Rome il s'eſt trouvé des Peres qui n'ont pas fait de ſcrupule de faire mourir leurs enfans, pour l'intereſt du Païs : Ouy (me dira-t'on) mais ces Peres ne faiſoient mourir leurs enfans, que parce qu'ils avoient eſté traiſtres : Il eſt vray, mais cette trahiſon s'adreſſoit à leur Patrie, & comme ce devoir-là eſtoit le premier de tous parmy les Romains, ces Peres genereux ne faiſoient difficulté aucune de faire un acte de cruauté & d'inhumanité, pour ſatisfaire à cette premiere obligation : tant il eſt indubitable qu'il y a beaucoup de diſtinctions à faire en toutes choſes. En quelqu'autre occaſion qui euſt pû ſe preſenter, ces genereux Peres auroient combatu pour leurs enfans, juſques à la fin de leur vie, mais

en celle-là, toute la tendreſſe Paternelle eſt eſteinte ; tous les ſentimens de la Nature ſont eſtouffez ; & ils les voyent mourir ſans regret, & ſans craindre d'en eſtre blaſmés. Aprés cét exemple, y a-t'il plus de ſcrupule à manquer de parole à celuy qui nous en a manqué, en faveur de noſtre Patrie, que de faire perir ſes propres enfans pour elle; Peut-eſtre direz-vous que cét exemple Payen ne tire pas aprés luy une conſequence neceſſaire : Mais ſi des Payens ont agy de cette ſorte, pour l'intereſt de leur païs, que ne doivent point faire des Chreſtiens pour l'intereſt de la Religion ? Elle (dis-je) qui doit eſtre inviolable, & contre laquelle il n'eſt pas permis de manquer. Elle (dis-je encore une fois) qui doit regler toutes les actions des grands Princes ; qui doit donner des bornes à leur Politique, & preſider à tous leurs Conſeils. Cela eſtant ainſi, ne nous repentons point de noſtre perfidie pretenduë: & continuons de croire, que ce n'eſt pas infidelité, que de ceſſer d'eſtre fidelles à un Prince qui nous a trompez le premier; & qui par ſes fourbes, nous a degagez envers luy de toute ſorte d'obligation. Allons donc ſans aucun remords vaincre cét Ennemy commun de la Chré-

tienté, ou par la ruſe ou par la force: N'oublions rien de ce que l'Art peut adjouſter à la valeur pour le vaincre : Ne ſoyons pas ſi ſcrupuleux que noſtre Alexandre, dont j'ay déja tant parlé : comme nous n'avons pas ſa fortune ny ſa valeur, n'ayons pas ſa retenuë : combatons de nuit, s'il nous eſt avantageux : car ſi le Champ de bataille nous demeure, le Soleil fera aiſément voir qui aura vaincu : & ſi nous avons du pire, les ombres de la nuit cacheront noſtre honte & noſtre laſcheté. Enfin (genereux Capitaines) il faut vaincre ; & pour vaincre il ne faut rien negliger. C'eſt pourquoy preparez-vous à pratiquer tout ce que l'Art militaire a jamais enſeigné de plus adroit : nous ſommes foibles, nos Ennemis ſont puiſſans : & ſi nous ne les ſurprenons, le nombre pourra accabler la valeur des noſtres. C'eſt donc (vaillans Capitaines) ainſi qu'il faut faire voir qu'il eſt des tromperies innocentes & genereuſes, & que l'infidelité meſme, peut faire acquerir une gloire immorrelle, quand on s'en ſçait bien ſervir.

Toutes les raiſons de Scanderbeg ſont aſſez fortes : mais je les trouverois pourtant toutes trop foibles, ſi celle de la Re-

ligion n'y eſtoit pas. Ce Prince a fait mille actions de valeur, qui vont juſques au prodige; il a défait des Armées que l'on avoit peine à nombrer; il a arreſté un torrent, qui avoit ravagé la moitié du Monde, il a fait mourir un Empereur de honte, de douleur, & de dépit; & pour dire encore quelque choſe de plus, il a fait que Mahomet II. ce Conquerant de tant d'Empires, & de Royaumes, a témoigné par la joye exceſſive qu'il eut de ſa mort, l'exceſſive crainte qu'il avoit pendant ſa vie. Enfin, Scanderbeg a ſans doute eſté le Heros des derniers Siecles: Mais je le dis encore une fois, ſans l'intereſt de la Religion, toute la gloire de ſes dernieres actions, ne me feroit point excuſer la premiere. Il n'y a que cette conſideration, ſelon mon ſens, qui puiſſe le juſtifier: car tourner caſaque ſur le point d'une Bataille; feindre de fuïr par foibleſſe, & fuïr par trahiſon; & aider à défaire des Troupes qu'il commandoit, ſont des choſes ſi odieuſes, qu'elles ont beſoin de toute l'importance du Chriſtianiſme, pour pouvoir trouver un pretexte aſſez ſpecieux pour les excuſer. Je ſçay bien que ſaint Auguſtin a fait *des Retractations*, & que le repentir des crimes, eſt une partie eſſentielle de la Religion:

Je ſçay bien qu'un article du Concile de Conſtance, où l'on bruſla Jean Hus, & Jeroſme de Prague, *Deſcharge de la Foy, ceux qui l'ont donnée aux Heretiques.* Et que ſi l'on n'eſt pas obligé de la leur tenir, on l'eſt encore moins de la tenir à des Infidelles. Mais outre que le Decret fait en cette Seſſion, ne ſe doit pas prendre generalement, n'eſtant que ſur la queſtion, ſçavoir *ſi les Paſſe-ports des Princes, baillez aux Heretiques, pour ſe trouver aux Conciles, pouvoient les aſſeurer*, quoy qu'il fuſt conclu pour la negative, *que les Sauf-conduits particuliers, n'obligeoient que la foy de ceux qui les avoient baillez, & non pas tout un Concile qui n'y avoit pas conſenti, & dont il auroit falu avoir une permiſſion à part :* Si eſt-il vray qu'en reſpectant cét Article d'un Concile Oecumenique, il n'en faut pas, à mon avis, tirer cette dangereuſe conſequence, qu'en toutes ſortes de rencontres, l'on peut manquer de foy à des Infidelles. Neantmoins cette queſtion regardant les Theologiens, je la leur laiſſeray décider : & me ſoûmettray meſme fort volontiers à ce qu'ils en détermineront. Mais demeurans dans les ſimples termes de la Morale & de la Politique, je perſiſte en mon ſentiment : & je ſouſtiens que la foy des

Princes doit estre sacrée : & qu'elle ne se peut violer, sans beaucoup de honte & de peril. Il m'est d'autant plus permis de porter mon jugement sur l'action de Scanderbeg, que ce Roy tira l'épée contre nous au Royaume de Naples, en faveur du Roy d'Arragon : de sorte que puis qu'il porta une escharpe rouge, & que j'en porte une blanche ; & que la guerre est encore aujourd'huy entre les deux Nations ; il ne m'est pas deffendu de le traiter en ennemy, & de luy disputer ce qu'il avance. Mais puis que nous sommes en Albanie, donnons jusques en Pologne, pour y voir nostre Henry III. sur le Throsne ; soyons, si vous l'agréez, de son Conseil ; & luy entendons examiner une question assez importante. Ce Prince ayant esté averty secrettement de la mort de Charles IX. son Frere, il considere avec ses Serviteurs les plus confidens, s'il doit preferer un Royaume paisible à un Royaume plein de guerre & de tumulte ; des Subjets obeïssans, à des Subjets revoltez ; s'il est juste & à propos de se dérober de Pologne, pour s'en revenir en France ; ou d'abandonner la France, pour demeurer en Pologne : C'est ce que ce Prince eloquent & spirituel va examiner en tout le Discours suivant.

HENRY

HENRY TROISIESME, à Pibrac & à Philippe des Portes.

CEux qui ne jugent des choſes, que par les apparences, & que par cette pompe éclatante qui ébloüit les yeux du Vulgaire, croiront, ſans doute, que ce n'eſt pas une choſe difficile à faire, que de choiſir une Couronne : ils s'imagineroient qu'il n'eſt rien plus aiſé que de quitter un Sceptre pour en prendre un autre : & de deſcendre d'un Trhône, pour remonter ſur un autre Thrône. Le changement de Dais & de Baluſtres, leur ſeroit toûjours agreable : & pourveu qu'ils regnaſſent, il ne leur importeroit guere ſur qui s'eſtendroit leur domination. Cependant, il eſt certain qu'il ſeroit plus aiſé à un Eſclave de choiſir des fers, quoy que le choix des ſupplices ſoit tres-difficile à faire ; qu'il n'eſt aiſé à un Prince de choiſir une Couronne. On ſçait que les chaînes les plus legeres, ſont touſiours les moi-

incommodes : mais on ne sçait pas encore si les Couronnes les plus brillantes, & les Thrônes les plus esleyez, sont le plus à desirer. Il faut pour le bien connoistre, ne se laisser pas ébloüir par les Diamans de cette Couronne : Il faut considerer la pesanteur de ce Sceptre que l'on doit porter : & regarder si les fondemens de ce Thrône sont bien asseurez. Pour examiner toutes ces choses, en l'occasion qui se presente, il semble qu'il faille au moins examiner legerement, par quel droit je suis Roy de Pologne, & par quel droit je suis Roy de France : afin de sçavoir plus precisément, ausquels de mes Subjets je dois ma presence, & mes soins les plus assidus. A parler selon le simple sens commun, il sembleroit quasi que le droit electif seroit celuy qui devroit le plus attacher le Prince à ses Subjets : car enfin ce sont eux qui l'ont choisi ; ce sont eux qui se sont soûmis volontairement à sa domination ; & ce sont eux en un mot, qui luy ont donné la Couronne. Le droit de la naissance ne fait pas la mesme chose. Le Prince ne doit rien à ses Subjets ; il ne tient le Sceptre que de la main de Dieu seul ; ils naissent dans la servitude, & luy avec la Souveraine Puissance, & leurs suffrages ne servans de rien pour le faire

monter au Thrône, il ſemble (dis-je) que plus facilement le Prince ſe peût diſpenſer d'une partie des ſoins de la Royauté, pour ce qui les regarde, que non pas pour ce qui regarde ceux qui l'ont eſleu. Cela eſtant ainſi, il faut donc que je demeure en Pologne, & que je ne retourne point en France : car non ſeulement je ſuis Roy de Pologne, par une eſlection legitime; mais encore (s'il eſt permis de parler de cette ſorte) je le ſuis par une eſlection continuelle : eſtant certain qu'il ne s'eſt point paſſé de jour de mon Regne, que par des vœux & par des prieres, ceux qui m'ont fait Roy n'en ayent demandé au Ciel la durée & la proſperité : & que par mille acclamations publiques, ils n'ayent confirmé cette premiere eſlection. Je ſuis Roy de leurs cœurs, auſſi bien que de leur Royaume; ils me craignent parce qu'ils m'aiment; ils m'obeïſſent, parce qu'ils ont voulu m'obeïr; ils ont autant recherché ma domination, que peut-eſtre quelques-uns des autres la craignent; & rien enfin ne ſçauroit me faire craindre, qu'il y ait, ny qu'il y puiſſe avoir des rebelles en cet Eſtat. La paix, l'abondance, & la tranquillité y ſont ſi ſolidement eſtablies, que rien ne peut les ébranler : que peut donc deſirer davan-

tage un Prince, que d'eſtre appellé au Thrône par ceux qui deſirent luy obeïr? que d'eſtre aimé par ceux dont il eſt le Maiſtre, que d'eſtre craint de ceux dont il eſt aimé? de n'avoir beſoin de la Juſtice, que pour recompenſer ceux qui le ſervent? & de n'employer la Clemence que pour des malheureux, n'en ayant aucun beſoin pour des coupables? La paix qui ne s'acquiert d'ordinaire que par la perte de beaucoup de ſang, n'a pas ſeulement couſté une larme au moindre de mes Subjets : ils ſont tous liez les uns aux autres, parce qu'ils le ſont tous également à l'intereſt de leur Prince : & comme l'Eſcriture a dit, *Que Dieu tient en ſa main le cœur des Rois*; on peut dire auſſi, que je tiens en la mienne celuy de tous mes Subjets. Comment donc eſt-il poſſible que je les puiſſe abandonner? Si l'ingratitude eſt un grand crime aux particuliers, ne doit-il pas eſtre effroyable aux Rois? Pour eſtre Prince, eſt-on affranchy de cette reconnoiſſance d'obligation, que les biensfaits exigent neceſſairement des perſonnes qui les reçoivent? Ceux que je veux quitter m'ont fait Roy; le Royaume que j'abandonne eſt tranquile : d'un coſté je voy l'obeïſſance & la paix; & de l'autre je voy un grand Royaume diviſé; l'éclat de

la Couronne y eſt obſcurcy ; ceux qui me rappellent, me craignent ; j'auray quaſi autant de Rebelles que de Subjets ; la guerre civile eſt dans le cœur de l'Eſtat ; & il n'y a pas une ſeule partie bien ſaine en tout ce grand Corps. Le Poitou, la Normandie, le Dauphiné & le Languedoc, ſont pleins de gens armez contre moy : La revolte & la ſedition ſont par tout : l'Hereſie regne inſolemment dans la meilleure partie de la France : il faudra peut-eſtre que j'en ſois le Conquerant, ſi j'en veux eſtre le paiſible poſſeſſeur : & que je faſſe mon Entrée en la pluſpart des Villes qui m'appartiennent, pluſtoſt par les bréches que le Canon y fera, que ſous les Arcs de Triomphe, que la reconnoiſſance des Peuples, a accouſtumé d'élever à leurs nouveaux Princes. Imaginez-vous quel changement eſt celuy de ſortir d'un Royaume où tous les Subjets ſont en repos, & d'entrer dans un autre où les Campagnes ſont jonchées de Morts ; où la plus grande partie des Peuples merite une punition tres-ſevere, comme eſtans criminels de leze Majeſté Divine & Humaine : Ne dois-je donc pas me contenter de faire la Reine ma Mere Regente, & de nommer un Lieutenant General, pour la conduite des Ar-

mées ? Je ne dois rien à la France que la vie, & je dois un Sceptre à la Pologne : c'eſt du ſang de l'illuſtre Capet, que je tiens le droit que j'ay à la Couronne qui m'appelle : & c'eſt de la libre volonté de mes autres Subjets, que je tiens celle que je porte. Comment puis-je ſatisfaire à ces deux choſes ? Si je vay en France pour y terminer la guerre, j'introduis la guerre en la Pologne, où la paix eſt eſtablie : Eſt-il juſte de chercher un bien incertain, en cauſant un mal infaillible ? Et pour eſtre équitable en cette occaſion, faut-il conſiderer ce que je dois aux Subjets ; ce que je me dois à moy-meſme ; ou pluſtoſt s'il ne faut pas ſeulement conſiderer ce que je dois à Dieu ſeul ? Certes, je penſe que ce dernier objet, eſt celuy auquel je me dois arreſter : ce premier devoir emporte ou doit emporter tous les autres : & lors que j'ay dit que je tenois la Couronne de la main de mes Subjets, j'ay peut-eſtre prononcé un blaſpheme. Car enfin, c'eſt Dieu ſeulement qui eſleve ou qui renverſe les Thrônes ? Il fait les Rois electifs, auſſi bien que les Rois hereditaires : Toutes les Couronnes relevent de ſon authorité : & c'eſt une Loy indiſpenſable, que celle de luy rendre hommage. Les Peuples qui nous font Roïs, n'ont pas plû-

toſt achevé la ceremonie, qu'ils ſont obligez de nous obeïr : Mais Dieu en nous donnant des Royaumes, ſemble ne le faire que pour avoir des Miniſtres qui exercent ſa Iuſtice & ſa Clemence. Il veut que nous luy rendions compte des Subjets qu'il nous a donnez : & que ſans diſtinction de perſonnes, de qualité, ny de Nation, nous les ſecourions tous dans leurs preſſantes neceſſitez. Cela eſtant ainſi (comme il eſt) que je tiens de Dieu ſeulement, & la Couronne de Pologne, & la Couronne de France, je dois avoir ces deux Peuples également dans mon cœur ; eſtre le Pere commun de l'un & de l'autre ; & ſans conſiderer le repos de la paix, ny le travail de la guerre, il faut que je ne regarde que ce qui eſt le plus juſte ; que ce qui leur eſt le plus utile ; & que ce qui m'eſt le plus glorieux. Voyons donc (je vous en prie) s'il eſt raiſonnable d'abandonner un Royaume, où ma preſence ſemble eſtre neceſſaire pour le maintenir en ſa tranquilité ; afin d'aller dans un autre, où il eſt fort douteux que ma preſence & mes ſoins puiſſent reſtablir la paix. Eſt-il permis de faire un mal pour faire un bien, & un bien encore qui n'eſt pas trop aſſeuré ? Et puis, s'il eſt vray que ces crimes fameux que com-

mettent ces Ames grandes & hardies, qui uſurpent des Empires, ne laiſſent pourtant pas d'eſtre crimes devant Dieu ; n'en eſt-ce point auſſi bien un, de dérober un Roy à ſon Royaume, que de ravir un Royaume à ſon Roy ? Il eſt arrivé quelquefois, que les Soldats ont abandonné leurs Capitaines ; que les Capitaines ont quitté leurs Generaux ; & que les Generaux ont quitté leur Prince ; parce que les uns & les autres eſtoient laſches : mais qu'un Prince genereux & prudent, quitte des Sujets fidelles, pour d'autres qui ne le ſeront peut-eſtre pas ; c'eſt ce qui n'eſt jamais arrivé, & c'eſt ce qui n'arrivera peut-eſtre jamais, ſi ce n'eſt en ma perſonne. Cependant la meſme équité, qui fait qu'un Pere abandonne un de ſes enfans qui n'eſt pas en peril, pour courir à l'autre qu'il ſçait eſtre en quelque danger, veut encore en cette rencontre, que j'abandonne ceux qui ſont heureux, pour aller ſecourir ceux qui ſont miſerables. Quand la Mer eſt calme, tout le monde peut ſe meſler de conduire le vaiſſeau : mais quand elle eſt irritée, il faut que le Pilote tienne le Timon. C'eſt à luy à lutter contre la tempeſte : c'eſt ſur luy que tout l'équipage jette les yeux : & c'eſt à luy enfin à éviter les eſcueils : à reſiſter

à la fureur des vagues : & à taſcher de gagner le Port. Ne vous eſtonnez donc pas, ſi vous me voyez peut-eſtre preferer la guerre à la paix, & m'expoſer au trouble, au lieu de la tranquilité dont je joüis. La Pologne a pluſieurs perſonnes qui pourront la maintenir au bon eſtat où elle eſt : mais la France n'en a point, ſi ce n'eſt moy qui puiſſe la remettre en ſon eſtat ordinaire. Le Prince eſt un Aſtre qui obſcurcit quelquesfois par ſes approches ſeulement, toutes ces foibles lumieres, que ſon abſence fait briller aux yeux des Peuples, en la perſonne des Grands : car comme leur éclat diminuë, leur credit diminuë auſſi : & la multitude qui ſuit touſiours ce qui luy paroiſt le plus brillant, fait ceſſer en les abandonnant, les revoltes & les ſeditions ; & ſe range du party le plus juſte, & par conſequent le plus fort. Vous voyez donc bien que je ne ſuis pas tout à fait déraiſonnable : & que l'équité ſe trouve à ſecourir ceux qui en ont beſoin. Mais (me direz-vous) quand je vous concederay ce que vous dites, du moins ſerez-vous forcé de m'avoüer, que ce deſſein n'eſt pas également avantageux à tous vos Sujets : Si les François y gagnent, les Polonois y perdent ; & vous ne pouvez en

cette occasion, faire du bien aux uns, sans faire du mal aux autres : ou du moins sans les exposer au danger de ne joüir plus de la tranquilité qu'ils possedent. J'avouë en cet endroit, que je ne puis pas nier qu'il n'y ait quelque verité en vos paroles : Toutesfois, j'ay à répondre en cela ; qu'il est de certains maux inévitables, dont celuy qui semble les causer, ne doit pourtant pas estre accusé. Un General d'Armée, qui donne & qui gagne une Bataille, n'est pas toûjours responsable de la mort de deux ou trois mil hommes qu'il y a perdus : & les cris des vefves & des orphelins en ces occasions n'empeschent pas les Chants d'alegresse, ny les feux de joye. Où au contraire, en telle occasion se pourra trouver un simple Capitaine, qui pour avoir exposé mal à propos deux cent hommes seulement, perdra sa Charge avec honte, & mesme quelquesfois la vie : tant il est vray que la moindre circonstance change la face des choses. Il suffit dans les affaires où la Politique a sa part, d'avoir un dessein raisonnable : & quand en l'executant, il en arriveroit du mal à quelques-uns, il n'en faudroit pas blâmer les Chefs de l'entrepriſe. Tous les bons conseils ne sont pas toûjours heureux : & ce

n'eſt point par les évenemens, qu'il faut juger des actions des Princes. Neantmoins en celle dont il s'agit, il y a encore d'autres raiſons à dire : & je ne penſe pas que l'avantage ſoit ſi abſolument du party des François que la Pologne & ſes Peuples n'y en trouvent auſſi bien qu'eux. Ne penſez-vous pas que leurs Voiſins ne les craignent plus qu'ils ne faiſoient, quand ils ſçauroient que leur Prince eſt Maiſtre abſolu du premier Royaume de la Chreſtienté ; & que par luy ou par ſes Alliez, il peut les rendre redoutables à tous les Princes de la Terre ? Alexandre commandoit à des peuples auſſi éloignez des uns des autres : & le Senat Romain, qui ne ſortoit jamais de Rome, faiſoit trembler des Provinces entieres, qui n'eſtoient pas plus prés du Capitole, que Cracovie l'eſt de Paris. Ce meſme Alexandre que j'ay deſia nommé, quitta la Macedoine pour aller habiter chez les Perſes : à plus forte raiſon me doit-il eſtre permis de quitter la Pologne, pour aller demeurer en France. Mais (me direz-vous) les Macedoniens en murmurerent : Mais (vous répondray-je) Alexandre n'eſtoit pas Perſien, & je ſuis François. Et puis il ne faut pas ſimplement s'attacher à un intereſt apparent,

mais à un intereſt ſolide : il faut que les Polonois & les François, puis qu'ils n'ont qu'un Roy, ne faſſent qu'un Corps : & cela eſtant, ce qui ſera avantageux aux uns, ſera avantageux aux autres. Ce n'eſt pas (à vous découvrir les veritables ſentimens de mon ame) que je ne deſiraſſe me pouvoir partager, pour ſatisfaire également tous les deux : & quelques raiſons que j'allegue, il y en a une ſecrette dans mon cœur, qui me dit qu'il y a quelque eſpece d'inhumanité, d'abandonner ceux qui m'ont couronné : & ſi je n'apelle la gloire à mon ſecours, j'auray ſans doute beaucoup de peine à eſtre d'accord avec moy-meſme, & à prendre ma derniere reſolution. Mais, que dis-je ? il ſemble que cette meſme gloire m'en deſtourne : & je voy quelque choſe de ſi beau à preferer des Subjets qui m'ont eſleu volontairement à d'autres qui ſont obligez d'eſtre à moy, que j'ay peine à reſiſter à une tentation ſi douce. La valeur toute ſeule ne fait pas la gloire des Princes : La bonté, la douceur, la reconnoiſſance, & la moderation, qui ne font pas tant de bruit, ne laiſſent pas de leur acquerir une renommée immortelle : & les Hiſtoriens n'aportent pas plus de ſoin à décrire le paſſage du Granique, ou la

Bataille d'Arbelles, que les larmes du Vainqueur ſur le corps de Darius. Cela eſtant ainſi, pourquoy ne puis-je pas dire qu'il y auroit lieu d'eſperer beaucoup de gloire, ſi j'avois la bonté de ne quiter point ceux qui m'aiment ; ſi j'avois l'équité de leur épargner le déplaiſir qu'ils auront, d'eſtre forcez de ſe repentir de m'avoir fait Roy ; ſi j'avois la reconnoiſſance de répondre à leur affection, par une affection reciproque ; & ſi j'avois la moderation de demeurer plûtôt ſous un Climat moins favorable, que d'aller dans un grand Royaume, où l'abondance & la volupté font les Princes auſſi heureux qu'ils le veulent eſtre ? Ne trouvez-vous point qu'un Philoſophe, que la Fortune auroit fait Roy, en devroit uſer ainſi ; & que cette Vertu tranquille, ne lairroit pas d'avoir beaucoup d'admirateurs ? Ne vous ſemble-t'il pas qu'apres une action de cette ſorte, toute la terre parleroit de luy avec eſtime ; & que ſes Sujets qui l'aiment ſi cherement, lors qu'il leur doit une Couronne, l'adoreroient s'il en avoit meſpriſé une pour l'amour d'eux ? Mais, mes chers Amis, ce fameux Sage, qui diſoit *que celuy qui ſçauroit ce que peſent les Couronnes, ne les releveroit pas, s'il en trouvoit en ſon*

chemin ; n'en avoit, sans doute, jamais veu : car quoy que j'aye dit au commencement de ce Discours, il est bien difficile que leur éclat, s'il n'ébloüit pas, ne plaise du moins à ceux qui les regardent, avec esperance de les posseder. C'est par cette foiblesse universelle, que cette gloire dont je viens de parler, quoy que belle & fort éclatante, ne me semble pourtant pas sans tache : Car enfin, qui empescheroit mes ennemis d'expliquer mal cette action, & de dire que j'aime plus la paix de la Pologne mesme? & je douterois volontiers, si ceux pour lesquels je ferois la chose, ne m'en blâmeroient point en secret ; & si leurs Voisins voyant qu'ils auroient un Roy si amy du repos, ne porteroient point la guerre dans leur Estat, pour se prevaloir de sa foiblesse ? Ainsi il se trouveroit qu'en pensant les obliger je leur aurois fait un mal : & que voulant conserver la paix dans un de mes Royaumes, j'aurois mis la guerre en tous les deux. Il vaut donc mieux aller où la gloire nous appelle d'une maniere plus éclatante : Nous n'allons pas chercher les delices de la France : nous ne fuyons pas la moderation de la Pologne : mais nous allons nous exposer à la fureur d'une guerre ci-

vile, pour redonner la paix à un grand Royaume. Celuy qui quitte le repos pour chercher le trouble, quand ſa fin eſt juſte, ne peut manquer d'acquerir de l'honneur : Et puis en cette rencontre, il s'agit de la Religion ; il faut relever des Autels abbatus, & combatre avec ardeur, ce Monſtre qui ravage toute la France. Ce n'eſt plus moy qui quitte mes Sujets : c'eſt l'intereſt du Ciel qui m'arrache à eux : La generoſité ordinaire, doit ceder à la Politique Chreſtienne : & puis (à parler raiſonnablement) comme c'eſt la naiſſance qui m'a fait Roy, en cette derniere occaſion, je ne puis ceſſer de l'eſtre : & par conſequent, ne pouvant ceſſer d'eſtre Roy, je ne ſuis pas ſeulement obligé à regner, mais à regner bien ; & je dois ſouſtenir la gloire, que mes Predeceſſeurs m'ont laiſſée. Il n'en eſt pas ainſi des Rois electifs : tous les Regnes ſont détachez les uns des autres : & l'on n'eſt touché au plus, que de l'honneſte émulation de ſurpaſſer ſon Devancier. Mais icy, je ſuis chargé de la gloire de tous les Rois de la Monarchie Françoiſe : Le Sceptre que je dois porter, a paſſé dans des mains ſi illuſtres, qu'il y auroit de la honte & de la foibleſſe, à ne l'aller pas porter ſoy-meſme : ce ſeroit s'en de-

clarer indigne, que d'en uſer de cette ſorte : & avoüer tacitement, que l'on n'auroit pas la force de le ſouſtenir. Partons donc, partons, mes chers Amis, mais partons avec douleur : Ceux qui nous ont receus avec tant de joye, meritent que nous les quittions avec triſteſſe. O Dieu ! qui vit jamais une pareille rencontre ? Je parle de partir, & je n'en ſçay pas encore les moyens : Je ſuis environné de tant de gens qui m'obſervent par affection, que je ne juge pas qu'il ſoit aiſé de me dérober à leur vigilance. Cependant, je n'oſerois me declarer à perſonne : & je ſuis fort aſſuré, que ce Prince qui eut toutes les Voix lors qu'on le couronna, n'en auroit pas une pour luy accorder ſon congé, s'il mettoit la choſe en deliberation Publique. Je pourrois, ſi je le voulois, mettre toute la Pologne en armes, & je ne pourrois pas l'obliger à me laiſſer partir. Je ſuis libre, & je ſuis pourtant priſonnier : & ce qui eſt le plus cruel, c'eſt que je ne puis me plaindre de mes Gardes ; & qu'au contraire, je ſuis obligé de les aimer. Cependant, il faut les quitter, & les quitter pour toûjours, & les quitter ſans leur dire adieu. Qui vit jamais une avanture pareille à la mienne ? Je ſuis reconnoiſſant,

& je ſuis pourtant contraint de paroiſtre ingrat : La Fortune en cette occaſion, m'a plûtoſt accablé de ſes faveurs, qu'enrichy : Je voudrois quaſi qu'elle ne m'euſt point donné la Pologne, puis qu'elle m'y devoit ravir : Mais apres tout, les Rois ne vivent pas pour eux-meſmes, ny par eux-meſmes : Il faut qu'ils ſuivent la Loy que le Deſtin leur impoſe, auſſi bien que les autres hommes : & ils ont meſmes plus à obeïr, que tous les autres n'ont pas. Car enfin ce que la Politique ordinaire veut, il arrive ſouvent que la Religion ne le veut pas : La Juſtice & la Clemence demandent des choſes toutes differentes : Le deſir de la Paix, & l'amour de la Gloire, s'oppoſent ſouvent l'un à l'autre : & pour eſtre Roy & eſtre Illuſtre, il faut ſans doute eſtre quelque choſe au deſſus de l'homme. Ne vous eſtonnez donc pas, de la difficulté que j'ay eu à me reſoudre : Les ſentiers qui conduiſent les Princes à la ſupréme Gloire, ne ſont pas ſi batus, que l'on ne s'y puiſſe tromper : principalement lors qu'il s'agit d'une affaire ſi importante, ſi extraordinaire, & qui a eu ſi peu d'exemples dans l'Antiquité. Eſtre Roy par election, & Roy par naiſſance ; eſtre aimé de ſes premiers Sujets, & aprehen-

dé de la pluſpart des autres ; quitter ceux qui ſont fidelles, pour aller vers ceux qui ne le ſont pas ; abandonner les douceurs de la Paix, pour s'aller expoſer aux fureurs de la Guerre ; ne pouvoir quiter les uns ſans douleur, & ne pouvoir ne ſecourir pas les autres ſans infamie : Et enfin eſtre contraint de s'enfuïr de ſon propre Royaume, de peur que l'on y ſoit forcé d'y regner ſouverainement ; ſont des choſes ſur leſquelles la prudence humaine n'a jamais eſté conſultée : & ſur leſquelles la Politique la plus hardie, auroit bien de la peine à ſe reſoudre. Cependant il a falu trouver en ma propre raiſon, ce que celle d'autruy ne me pouvoit pas donner : & me mettre en eſtat de ſervir d'exemple à ceux qui me ſuivront, s'il eſt poſſible que quelqu'autre ſe trouve jamais en pareille neceſſité. Je ne doute pas que mon retour en France, ne change peut-eſtre l'affection que les Polonnois ont pour moy, en une haine auſſi grande : c'eſt la couſtume de l'amour irrité, de ſe changer en fureur : Mais ſi ce mal-heur m'arrive, j'en tireray du moins cét avantage, que la Poſterité jugera mieux de la douceur de ma domination, par leur reſſentiment, que par le choix qu'ils avoient fait de moy, puis qu'ils ſe

pouvoient eſtre abuſez au premier, & que le ſecond eſt une marque infaillible, qu'ils ne s'eſtoient pas trompez. Voila, mes chers amis tout ce que j'ay peu imaginer ſur une avanture ſi peu commune: toutes les raiſons qui m'ont deu porter à la reſolution que je prends de me dérober de cette Cour : & tout ce qu'avoit à vous dire là deſſus, un Prince que le gain d'une Couronne que la nature luy a acquiſe, ne peut conſoler abſolument, de la perte de celle que la Fortune, & peut-eſtre ſon merite, luy avoient fait obtenir.

La Deviſe de noſtre Henry III. avoit pour Corps deux Couronnes, repreſentant celle de France & celle de Pologne: & pour ame ces beaux mots, *La derniere l'attend au Ciel* : Mais celuy qui la luy donna ne penſoit pas qu'il deuſt ſi-toſt quiter les deux autres, ny ſi-toſt aller prendre cette derniere, que ſa Deviſe prophetique luy promettoit : & c'eſt en cét endroit, Lecteur, qu'avec beaucoup de raiſon, nous pouvons nous écrier avec ſaint Paul, *O profondeur des richeſſes de la Sapience & connoiſſance de Dieu ! Que ſes jugemens ſont incomprehenſibles, & ſes voyes impoſſibles à découvrir ! Qui eſt-ce qui a*

connu la penſée du Seigneur, & qui a eſté ſon Conſeiller ? En effet ? qui euſt dit à Henry de Valois, lors qu'il abandonna la Pologne pour s'en revenir en France : qu'en montant ſur un nouveau Trône, il alloit deſcendre au Tombeau ; qu'en aquerant un nouveau Sceptre, on luy alloit oſter la vie, d'une façon violente ; & qu'en faiſant briller ſur ſon front une ſeconde Couronne, il alloit perdre pour jamais la lumiere du Soleil ; il n'auroit pû croire ces veritez infaillibles : & en vain luy euſt-on montré des precipices, qu'il ne pouvoit éviter. Quand celuy que la Verité meſme a nommé *plus que Prophete*, les luy auroit annoncées, il auroit eu peine à y adjouſter quelque foy : & toutes choſes ſembloient ſi favorables pour ſon retour, que je doute s'il penſa à à rien de ce que je luy ay fait dire : & ſi le Portrait que j'ay fait de ce Prince, n'eſt point un Portrait flatté. Il quittoit un Climat, où les glaçons & les broüillards ſont eternels ; il revenoit ſous un Climat ſi temperé, & où la diverſité des Saiſons eſt ſi juſtement reglée, que l'on y voit ſenſiblement, que Dieu y fait toutes choſes *avec poids, nombre & meſure* ; au lieu que dans la froidure exceſſive de la Pologne, il eſt de ce ſejour comme

de l'Enfer, *où l'on ne voit qu'horreur & grincement de dents.* Il ſe r'aprochoit d'une Mere dont il eſtoit idolatré ; il quitoit des demy-Barbares, & revenoit dans ſa Patrie, plus douce & plus civiliſée ; il ſuccedoit à un Roy qui n'avoit pas eſté fort aimé, & de qui le Regne violent, venoit de regorger de ſang, & de couvrir de carnage, toute la face de l'Eſtat: Il s'eſtoit veu pendant qu'il eſtoit Duc d'Anjou, l'amour des Peuples, & les delices de tout le Royaume : Qui n'euſt donc dit qu'il raiſonnoit juſte, en raiſonnant comme il fit ? Que ſa conduite en cette occaſion, eſtoit fort judicieuſe: que ſon choix eſtoit équitable ; & que la gloire, le repos, & la felicité, l'attendoient ſur les frontieres de France? Cependant, *ô vanité des vanitez*, ce Climat ſi temperé, n'eſt pour luy que des orages & des tempeſtes : Cette Mere qui avoit tant aimé le Duc d'Anjou, n'aima pas toûjours de meſme le Roy de France : Ces Peuples ſi civiliſez, luy furent plus fiers que les Scythes ; l'attaquerent en ſon honneur & en ſa vie, & le chaſſerent de ſon Thrône, ſur lequel il ne remonta jamais : Son Regne ne fut guere moins ſanglant que celuy de ſon Devancier : Il ſe vit l'objet de la haine

& du mépris de ces meſmes Peuples dont il avoit eſté l'amour & l'admiration : & aprés tant de traverſes, il ſe vit malheureuſement aſſaſſiné, par un Monſtre abominable. Rois, aprenez de cét exemple, à vous humilier devant celuy *de qui vient toute puiſſance* : & à vous abaiſſer devant un Thrône, duquel le voſtre releve. Le meſme Dieu qui fonde, qui affermit, & qui ſouſtient les Empires, les ébranle, les diſſipe, & les renverſe quand il luy plaiſt : & quelque ferme que ſoit la puiſſance des Monarques, *il la briſe comme des vaſes de terre*, toutes les fois qu'ils oſent s'en orgueillir. Leur ſceptre n'eſt qu'un roſeau, contre la *verge de fer*, dont il les chaſtie : & dés que ſa Providence les abandonne un moment, à leur mauvaiſe conduite, *les ſauterelles & les grenoüilles*, leur deviennent des ennemis redoutables : & il n'eſt rien de ſi foible en toute la Nature, qui ne puiſſe eſtre aſſez fort pour les ruiner. Ce n'eſt donc nullement à la ſubtilité de leur eſprit ; à la richeſſe de leur Eſtat ; ny à la force de leurs Armées, qu'ils doivent eſtablir leur aſſeurance ; puis que toutes ces choſes leur peuvent manquer, & qu'elles ſont toutes changeantes : & ils ne la doivent chercher, ny ne la peuvent

trouver qu'en celuy ſeul qui a dit luy-meſme, *qu'il eſtoit Dieu, & qu'il ne changeoit point.* En un mot, la Morale de l'Evangile eſt meilleure pour les Rois, que la Politique d'Ariſtote : & en s'abandonnant à la Providence, ils ſont aſſeurez de reüſſir incomparablement mieux, qu'en s'apuyant ſur leur propre ſageſſe, toûjours fautive, & ſujette à ſe tromper. Celuy *qui a ſoin des oyſeaux de l'air*, n'a garde d'oublier *les Rois de la Terre*, & comme rien n'échape à ſa veuë, rien ne peut jamais perir, tant qu'on s'en remet à luy. Ce n'eſt pas qu'il faille negliger la prudence humaine, ny manquer à s'aider ſoy-meſme : ce ſeroit tenter Dieu ; ce ſeroit luy demander des miracles ; & ce ſeroit avec la malignité du Demon, luy requerir *qu'il ſe jettaſt d'un precipice ; & qu'il fiſt des pierres du pain.* Mais comme il eſt écrit, *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu*, (ainſi qu'il reſpondit luy-meſme) il ne faut jamais ſe fier abſolument à ces aſſiſtances ſurnaturelles, & manquer à faire les choſes où l'on eſt obligé. Ce que je deſire des Rois, c'eſt qu'ils ſubordonnent toûjours leur volonté à celle de Dieu : qu'ils n'entreprennent jamais rien, ſans conſulter cét Oracle : & qu'apres l'avoir conſulté :

ils ſuivent aveuglément & confidemment, les inſpirations de celuy qui n'a garde de les égarer, de les perdre, ny de les tromper, puis qu'il eſt *la Voye, la Vie, & la verité*. Mais le Nom de Henry que portoit ce Prince dont nous parlons, me fait ſouvenir encore d'un autre Henry, qui ſe trouva dans la neceſſité de reſoudre une choſe bien plus difficile, que celle que ce dernier Roy des Valois vient d'examiner : C'eſt de Henry huictiéme Roy d'Angleterre dont je parle, qui apres avoir eſlevé Anne de Boulan ſur le Thrône, en repudiant Catherine, ſe vit contraint de la faire mourir ſur un Eſchafaut, pour ſon impudicité. Ce fut donc par le Diſcours que vous allez voir, qu'il pût former une reſolution ſi difficile à prendre : & par les raiſons que vous allez oüir, qu'il ſe porta à donner la mort à une perſonne qu'il avoit aimée plus que ſa vie.

HENRY HVITIESME à Thomas Cromvvel grand Chambellan d'Angleterre.

COMME je n'écoutay pas tous les conſeils qu'on me donna, lors que par l'excés de ma paſſion, je me reſolus de mettre Anne de Boulan ſur le Thrône ; je n'écouterois pas non plus aujourd'huy, ceux qui voudroient entreprendre de me perſuader, de ne ſacrifier pas à ma vengeance cette Victime que j'ay couronnée. Il faut, il faut qu'elle expie ſon crime & le mien : eſtant certain que je ne ſuis guere moins coupable de l'avoir aimée, qu'elle l'eſt de m'avoir trahy. La nature de ſon crime, n'eſt point de ceux qui peuvent ſervir de matiere à la Clemence : & je ſuis bien aſſeuré, qu'Auguſte qui ſe piquoit de faire paroiſtre cette Vertu vers la fin de ſon Regne, au deſſus de toutes celles qu'il poſſedoit ; ſe repentit plus d'une fois, de n'avoir employé que l'exil, pour corriger les mauvaiſes inclina-

tions de ſa fille, & de ſa petite fille. De quelque façon que l'on conſidere le crime de la Reine, (s'il m'eſt encore permis de la nommer ainſi) il eſt noir, il eſt effroyable : quand elle n'auroit eu pour s'en empeſcher, que la ſeule modeſtie de ſon Sexe, elle auroit deu ne s'y porter pour jamais : eſtant indubitable, que la pureté en eſt tout l'ornement & toute la gloire. Sans elle, la beauté doit eſtre un objet de mépris & d'averſion : & comme les femmes ſont privées de l'uſage d'une grande partie des Vertus les plus éclatantes ; puis qu'elles n'ont point de part à la conduite des Armées ; aux Charges de Magiſtrature ; ny à l'eſtude des bonnes lettres : il ſemble qu'elles ne doivent avoir autre ſoin, que celui de conſerver celle-là. C'eſt ce qui les rend aimables : c'eſt ce qui les fait aimer ; c'eſt ſans doute ce qui adjouſte de nouveaux charmes à leur beauté. Mais outre cette raiſon univerſelle, il y en a bien d'autres qui noirciſſent encore ſon action : Elle n'eſt pas ſeulement d'un Sexe à qui la pureté eſt une vertu eſſentielle & neceſſaire : mais outre cela, elle eſt Reine, elle eſt femme d'un Roy, & d'un Roy qui l'a paſſionnement aimée ; & d'un Roy qui lui a mis une Couronne ſur la teſte, vers la-

quelle elle n'euſt pas meſme oſé tourner les yeux. Le Thrône eſt un lieu ſi eſlevé, qu'un crime de cette eſpece ne s'y peut jamais endurer : Ce lieu eſt ſacré, & il le prophane : & un ſi laſche attentat, ne peut, ny ne doit point eſtre excuſé. Les foibleſſes des Rois ne le peuvent jamais tenir de la meſme ſorte : il y a toûjours des pretextes qui peuvent couvrir leurs défauts. On dit des Princes fainéants, qu'ils ſont pacifiques ; des foibles qu'ils ſont indulgens ; des cruels qu'ils ſont jaloux de leur authorité, & qu'ils ſçavent regner ; des fourbes, qu'ils ſont prudens ; & ainſi de tous les autres. Mais d'une Reine qui ternit ſa reputation, on ne peut en dire autre choſe, ſinon qu'elle merite de deſcendre du Thrône & d'entrer au Tombeau, pour y cacher ſon crime & ſon infamie. Quand elle ne ſeroit donc que femme ; qu'elle ne ſeroit que Reine, elle ſeroit inexcuſable : Mais eſtant femme d'un Roy, qui de rien l'a fait eſtre toute choſe, on peut dire qu'à moins que d'avoir renoncé à la raiſon, rien ne la ſçauroit ſauver : & qu'il n'y a que ſon ſang qui puiſſe effacer la tache qu'elle a miſe à ſa reputation. De plus, elle eſt femme d'un Roy, qui l'a aimée juſqu'à l'idolâtrie : & qui par conſequent,

quand la modeſtie de ſon Sexe, la majeſté du Thrône ; & la qualité de Mary ; ne l'auroient pas obligée à cette vertu, l'amour toute ſeule l'y auroit donc deu obliger. Et quand ſon ame n'auroit pas eſté ſenſible à cette paſſion, ce Roy, ce Mary, & cét Amant, lui ayant donné une Couronne, qui rempliſſoit ſon ambition toute entiere ; ne devoit-elle pas du moins avoir cette reconnoiſſance pour lui, de ne le trahir pas, & de ne le deshonorer point ? Cependant cette femme, cette Reine, cette femme de Roy, cette Maiſtreſſe de mon ame ; cette Maiſtreſſe que j'ai couronnée de ma propre main, devient une infidelle, une infame : & me prefere dans ſon cœur, des hommes indignes d'eſtre ſeulement nommez, pour les complices de ſon crime. Elle (dis-je) qui ſçait que je ne l'ai pas couronnée ſans peine : Elle (dis-je) qui ſçait que je me ſuis expoſé à toutes choſes pour l'amour d'elle : que je n'ai conſideré ni le Droit humain, ni le Droit Divin, ni le bien de mon Peuple, ni ma propre gloire : Que j'ai repudié la Reine Catherine, de qui la vertu eſtoit ſans tache ; que j'ai cauſé ſa mort par ce ſecond mariage ; que je me ſuis attiré ſur les bras l'Empereur, de qui cette Princeſſe eſtoit Tante : que j'ai

irrité le Pape contre moi ; que j'ai mépriſé l'alliance du Roy François, que le Cardinal d'Iorк me propoſoit ; que je me ſuis en quelque façon détaché de ſon amitié ; que j'ay meſme mis la Religion en danger d'eſtre renverſée dans ce Royaume, puis que j'y ay aporté quelque changement ; que j'ay fait cruellement mourir Thomas Morus mon Chancelier, le plus grand homme d'Angleterre ; que j'ay renoncé à la Juſtice & à la tendreſſe Paternelle, en preferant Elizabeth, fille d'Anne de Boulan, à Marie fille de la Reine Catherine ; que j'ay enfin exilez, fait mettre en priſon, ou fait mourir tous ceux qui s'opoſoient à mon deſſein. Et apres toutes ces choſes, cette ingrate perſonne me quite ; oublie ce qu'elle me doit ; ce qu'elle doit à ſa propre gloire ; & me force par une violence où je ne ſçaurois reſiſter, de faire tomber cette meſme teſte que j'ay couronnée. Mais, Ciel, ſera-t-il bien poſſible que je conſente, que celle que j'ay fait monter au Trône, monte ſur un Eſchaffaut ? Que celle qui a tenu mon cœur ſous la puiſſance, ſoit ſoûmiſe à la cruauté d'un Bourreau ? Ah ! non, non, la ſeule penſée m'en épouvante : je la voy charmante, je la voy belle malgré ſes

quand la modestie de son Sexe, la
jette du Thrône ; & la qualité de M
ne l'auroient pas obligée à cette ve
l'amour toute seule l'y auroit donc
obliger. Et quand son ame n'auroit
estè sensible à cette passion, ce Ro
Mary, & cét Amant, lui ayant d
une Couronne, qui rempliſſoit so
bition toute entiere ; ne devoit-ell
du moins avoir cette reconnoiſſance
lui, de ne le trahir pas, & de ne l
honnir point ? Cependant cette fe
cette Reine, cette femme de Roy,
Maîtreſſe de mon ame ; cette Ma
que j'ai couronnée de ma propre
devient une infidelle, une infam
ne preſere dans son cœur, des ho
indignes d'estre seulement nommez
les complices de son crime. Elle (
qui ſçait que je ne l'ai pas couron
peine : Elle (dis-je) qui ſçait que
fait exposé à toutes choſes pour l'
d'elle : que je n'ai considerè ni le
humain, ni le Droit Divin, ni le b
mon Peuple, ni ma propre gloire
j'ai repudié la Reine Catherine,
la vertu estoit sans tache ; que j'ai
fait mon second mariage ;
sur les bras l'Empere
Tante :

crimes : & je ne puis en endurer de la voir mourir, & de la voir nager dans ſon ſang. C'eſt bien aſſez que je l'aye fait mettre dans une Tour : laiſſons luy la vie, quand ce ne ſeroit que pour luy faire ſçavoir la difference qu'il y a du Thrône à une priſon. Nous la punirons en la laiſſant vivre : & le remords de ſes fautes, luy ſera un chaſtiment aſſez rude. Mais, que dis-je ! ay-je oublié ma premiere reſolution ? Ne me ſouvient-il plus de ce que je dois à mon honneur offenſé ? Non, non, il faut qu'elle periſſe ; il faut que je ſois vangé ; & que je ſois en repos. Quand elle ne ſera plus, le Temps effacera ſon image de ma memoire, & je n'auray plus rien à craindre. La reſolution que je prens, n'eſt pas ſeulement un effet de ma vengeance, elle eſt un raiſonnement de ma Politique : Il eſt d'une eſpece d'ennemis qu'il ne faut point accuſer, ou auſquels il ne faut point pardonner, quand on les a accuſez. Et lors qu'il s'agit d'une ſemblable choſe, il faut examiner ſi ceux que l'on voudroit ſauver, pourroient nuire, ou ſi ceux que l'on voudroit perdre pourroient ſervir. Or eſt-il que pour ce qui regarde Anne de Boulan, ou il faloit diſſimuler ſon crime, & le laiſſer impuny ; ou l'ayant ac-

cuſée, & l'ayant miſe en priſon, il faut abſolument la perdre. Car enfin, ſi dans le temps que je l'ay adorée, & que je l'ay faite Reine, elle a pû eſtre capable de me trahir, que n'entreprendroit-elle pas preſentement, que je luy ay oſté mon affection; que je l'ay fait deſcendre du Thrône; & que je l'ay miſe priſonniere? Peut-eſtre que le fer ou le poiſon ſeroient les moindres armes dont elle ſe pourroit ſervir contre ma perſonne: Peut-eſtre qu'elle ſortiroit de priſon, qu'elle feroit ſoulever le Peuple en quelques endroits de mon Royaume, & qu'elle me troubleroit eternellement. Mais (me direz-vous) Anne eſt dans une Tour inacceſſible; elle a des Gardes fidelles, elle n'eſt pas aimée du Peuple, qui n'a jamais aprouvé voſtre mariage avec elle; & vray-ſemblablement elle ne ſçauroit vous nuire. Pour répondre à toutes ces choſes, Anne de Boulan eſt belle & charmante, & par conſequent une tres-dangereuſe ennemie. La Tour où je l'ay fait mettre eſt forte, mais elle en peut ſuborner les Gardes: Les attraits d'une femme, d'une Reine, & d'une Reine mal-heureuſe, ſont de puiſſantes armes pour les vaincre. La compaſſion amollit la dureté des cœurs les plus endurcis: &

je tiens qu'il eſt bien plus aiſé de garder des Tygres & des Lions, que de garder une belle femme. Ces premiers ſont en ſeureté, pourveu que leurs chaînes & les grilles qui les enferment ſoient fortes: mais celle-cy, plus elle eſt chargée de fers, plus elle fait de pitié à ceux qui la voyent : Les larmes d'une belle affligée, ne ſont pas moins puiſſantes pour ſuborner ceux qui la gardent, que les threſors & les recompenſes. Et puis, en cette occaſion, elle pourroit joindre l'eſperance de ces dernieres, à la douceur de ſes charmes : Elle a eu aſſez de loiſir depuis qu'elle eſt montée au Thrône, & peut-eſtre aſſez d'adreſſe, pour avoir un threſor caché : Ainſi, ſoit qu'elle employaſt ſes charmes, ſes plaintes, ſes ſoûpirs, ſes pleurs, ou ſes preſens, il ſeroit bien difficile qu'elle n'ouvriſt pas les portes de ſa priſon, & qu'elle ne recouvraſt pas ſa liberté. Je ſçay bien (comme je l'ay déja dit) que le Peuple ne l'aime pas, & qu'ainſi il ſemble en quelque façon, que quand elle auroit rompu ſes chaînes, elle auroit quelque peine à trouver un Azile inviolable : mais je ſçay encore mieux, que ſi le Peuple ne l'aime pas, les Grands de mon Royaume la pourroient aimer. Non, je ne croy pas qu'il fuſt poſſible

an plus fidelle de mes Sujets, s'il voyoit cette perfide & cette ingratte, aller luy demander retraite, & un refuge assuré, ou dans une Province qu'il commanderoit, ou dans une Place où il seroit Gouverneur, de s'empescher de le luy accorder : Ouy, s'il la voyoit à ses pieds, les larmes aux yeux, & les soûpirs à la bouche ; avec cette mesme beauté & ces mesmes charmes, dont elle ensorcela mon cœur, il la releveroit avec respect ; il la recevroit avec joye, il la serviroit avec ardeur, & sans balancer, & sans repugnance, il deviendroit fidelle Esclave d'Anne de Boulan, Sujet rebelle de Henry huitiéme. Tous les renversemens des Royaumes ne sont pas toûjours arrivez par l'ambition des Princes voisins, ou par la haine & la division des Peuples : l'amour a eu sa part à tous ces desordres : & bien souvent qui verroit les premieres estincelles de ces embrasemens universels, trouveroit, sans doute, que l'amour tout seul a allumé presque autant de guerres, que nulle autre passion. Ne nous fions donc pas à cette Ennemie, qui mesme sans armes ne laisseroit pas de nous nuire : & qui en subornant ses Gardes, & tout le reste de mes Subjets, ne feroit peut-estre

pas encore le plus grand des maux qu'elle ſeroit capable de faire. Car, qui ſçait, ſi je la laiſſois vivre, ſi dans la fuitte du temps, je n'aurois pas la foibleſſe de luy accorder ce qu'elle m'a fait demander tant de fois, je veux dire de la revoir, & de luy parler ? Et qui ſçait ſi en la revoyant & en luy parlant, je ne me rengagerois point de nouveau dans ſon affection ? Son crime n'a point changé les traits de ſon viſage, ny l'éclat de ſes yeux : Elle eſt toûjours belle & toûjours à craindre : & mon cœur a eſté ſi long-temps aſſujetty ſous ſes loix, qu'il y auroit lieu d'aprehender qu'il ne s'y rangeaſt encore. Jugez apres cela, quelle ſeroit ma honte, & quelle mon infamie : jugez ce que diroit le Peuple, luy qui murmura tant, quand je la fis monter au Thrône, quoy qu'alors elle parut innocente. Ah ! non, non, ne nous expoſons point à faire une choſe ſi indigne de la Majeſté Royale : Ce que je fis la premiere fois en ſa faveur, a eu des exemples chez les plus grands Princes, & meſme chez ceux de la plus ſcrupuleuſe vertu. L'Empereur Theodoſe mit Athenais ſur le Thrône, elle qui n'eſtoit que la fille d'un Philoſophe : & ce n'eſt pas la premiere fois que la Beauté a eſté couronnée des mains de

l'Amour & de la Fortune. Mais ce même Theodoſe ſur un ſimple ſoupçon, & ſur une conjecture aſſez legere, ne fit pas de difficulté de faire mourir Paulin, qu'il avoit tant aimé, & d'exiler l'Imperatrice, toute innocente qu'elle eſtoit, tant il eſt vray que la pureté eſt une choſe neceſſaire à une Princeſſe. Jugez donc, puis que Theodoſe a agy de cette ſorte avec Athenais, ce que je dois faire avec Anne de Boulan : elle de qui le crime n'eſt pas douteux : de qui tous les complices ſont dans mes fers ; & qui ne trouve perſonne qui oſe ſeulement interceder pour elle, bien loin d'entreprendre ſa juſtification, qui eſt une choſe impoſſible. N'oublions donc pas en cette rencontre, qu'il eſt des tendreſſes criminelles : & que la gloire de l'Eſtat, doit eſtre la principale cauſe des actions des Rois. Si cette injuſte & indigne Reine avoit formé un Party dans l'Angleterre, ou attenté contre ma perſonne, il me ſeroit beaucoup plus aiſé de luy pardonner ce premier crime, & plus glorieux de luy remettre le ſecond. Tous ceux qui font revolter des Peuples, ne doivent pas eſtre exterminez : & tous ceux qui font des conſpirations contre la vie du Prince, ne periſſent pas toûjours. Il y a pluſieurs

raisons, qui font qu'en certaines conjonctures, on dissimule les crimes, ou on les pardonne : mais pour celuy-là, il est d'une telle nature, qu'il n'offense pas seulement le Prince, car il prophane le Thrône ; il des-honore la Royauté ; il viole les Loix divines & humaines, par l'inceste & par l'adultere, & sa honte passeroit de Siecle en Siecle, jusques à la derniere Posterité de celuy qui l'endureroit. C'est un mal qu'on ne peut guarir, que par le sang de celle qui l'a causé : tous les autres remedes sont inutiles, & celuy-là seul doit estre employé. C'est en cette occasion qu'il est permis d'estre Juge & Partie tout à la fois : & qu'il est absolument necessaire de n'écouter ny la pitié, ny le souvenir de l'affection passée: & de fermer les yeux aux charmes & à la beauté de celle que l'on veut qui perisse. C'est pour cela que je ne l'ay point voulu voir, cette criminelle dont je parle ; & que je ne la verray plus. Je veux qu'elle soit effacée de ma memoire comme de mon cœur : & faire au moins en sorte, que si je ne puis empescher que la Posterité n'aprenne ma honte & son crime, elle aprenne en mesme-temps la punition que je luy en auray donnée. Je pense qu'apres ce que je viens de dire, il est aisé de

juger que la vie de cette ingrate ne peut m'eſtre ny utile, ny agreable, ny glorieuſe : Mais outre toutes ces raiſons, il y en a encore une qui regarde mes Peuples, qui n'eſt pas de petite conſequence. Ils me demandent un Roy, & craignent, ſi je meurs, de n'avoir qu'une Reine. Cependant, quelque ardent deſir qu'ils témoignent avoir de revoir un Prince de Galles en Angleterre, je ne penſe pas qu'ils ſouhaitaſſent de le voir fils d'Anne de Boulan. Il faut donc oſter cét obſtacle invincible, à la felicité Publique : & achever de conclure, qu'il eſt également neceſſaire de la punir, & pour le bien des Peuples, & pour la gloire du Roy. Il y a meſme cela davantageux en ce deſſein, que ſa mort ne peut aporter aucun trouble : Nuls de ceux qui s'eſtoient oppoſez à ſon mariage, ne ſe mettront en devoir de vanger ſa perte, & comme la Mort eſt accouſtumée à deſarmer la Beauté, celle d'Anne de Boulan ne pourra plus faire autre choſe que jetter encore quelque foible éclat en mourant : aprés lequel il ne s'en parlera plus, & elle ſera enſevelie dans un eternel oubli. Mais, que, dis-je? Suis-je bien aſſuré que ma memoire, qui depuis ſi long-temps eſt accouſtumée à me preſenter ſon image, ne

me la remettra pas inceſſamment dans la penſée, quand elle ne ſera plus ? Ne dois-je point craindre de me repentir de cet Arreſt, lors qu'il ſera executé ? La Politique d'Herodes n'eſtoit pas moins forte que la mienne ; ſon cœur n'eſtoit pas plus tendre que le mien, & ſon imagination bleſſée, ne luy faiſoit pas voir Mariamne moins criminelle, que la verité me montre celle dont je me plains. Cependant il ſe repentit de ſa mort ; il la pleura ; il la regretta ; ſon image le pourſuivit par tout ; il en perdit tout plaiſir & tout repos ; & il ſouhaita plus d'une fois la mort qu'il luy avoit donnée. Craignons donc, craignons de nous trouver expoſez à un ſemblable ſuplice : & ne prononçons pas legerement une Sentence irrevocable. Il y a toutesfois une difference bien grande, & une diſtinction bien conſiderable à faire entre ce grand Politique & moy : Mariamne n'eſtoit pas ſeulement ſa femme, elle eſtoit encore ſa Reine legitime ; & s'il eſtoit ſon Amant & ſon Mari, il eſtoit auſſi ſon Tyran & ſon Subjet : & par conſequent, il devoit avoir plus de remords, de n'avoir pas agi avec aſſez de précaution. Mais ici au contraire, je ſuis Roi, Amant & Mari outragé : & outragé par une de

mes Subjettes, à qui j'avois donné une Couronne. De plus, ayant eu aſſez de force ſur mon eſprit, pour m'eſtre entierement défait de cette ſeconde qualité; je ne voy pas que n'agiſſant plus que comme Mari, & que comme Roi, je doive craindre de tomber dans un ſi lâche repentir. Non, mon ame n'eſt plus capable pour elle de cette paſſion déreglée, qui fait dans une ame de ſi fortes illuſions, que le crime peut paſſer pour l'innocence, & l'innocence pour le crime: Je la voy telle que je la dois voir; j'écoute ſans préoccupation, & la Juſtice & la Gloire: & de quelque coſté que je me tourne, je trouve qu'il faut qu'elle meure. Si je pouvois lui oſter la Couronne, ſans lui oſter la teſte, & la remettre dans ſa premiere condition, peut-eſtre que le ſouvenir de l'amour que j'ai eu pour elle, lui feroit obtenir la vie: Mais comme eſtant Reine, & comme eſtant Mere d'Eliſabeth, je ne puis la renverſer du Thrône ſans la pouſſer au Tombeau: il faut qu'elle deſcende de l'un, & qu'elle ſe reſolve d'entrer en l'autre. Je ne doute pas que la Poſterité ne ſe trouve partagée, lors qu'elle voudra juger de cette action: les uns diront qu'elle fut cruelle: les autres qu'elle fut genereuſe: Mais

aprés tout, la gloire me conſeillant de faire ce que je fais, je ne ſçaurois craindre de faillir. Il paroiſt aſſez que ce n'eſt pas par une precipitation violente, que la haine me ſuggere, que j'agis en cette rencontre : je n'ay point eu recours au poiſon ; je n'ay point poignardé de ma main cette infame ; & ſi elle meurt, ce ſont les Loix qui la jugent, & c'eſt ſon propre crime qui la condamne. Si j'ay contribué quelque choſe à ſa perte, ç'a eſté d'une maniere qui ne luy permet pas de me le reprocher : puis que je n'ay rien fait que l'aimer ; que la ſervir ; & que luy mettre la Couronne ſur la teſte. C'eſt, ſans doute, par ces choſes-là, qu'elle eſt devenuë plus coupable ? Mais ce n'avoit pas eſté avec une pareille intention, que je m'eſtois porté aux premieres, & que je luy avois donné l'autre. J'avois crû devoir ſervir à ſa gloire, & non pas à ſon infamie : j'avois crû luy inſpirer les ſentimens d'une Reine, en luy en donnant la dignité, & non pas ceux d'une abominable, indigne de ce glorieux rang. Mais puis que je me ſuis trompé en mes conjectures, il eſt juſte que je la puniſſe de ma faute, puis qu'elle ſeule me l'a fait commettre : La Clemence en cette occaſion, deviendroit trop

indulgente : & quoy que l'on puiſſe dire à l'avantage de cette vertu, peu de gens en ſçavent le legitime uſage. Si l'on n'y prend garde, elle entreprend pour l'ordinaire plus qu'il ne faut, ſur les droits de la Juſtice : & ſi on la laiſſoit agir ſelon ſa nature, elle pardonneroit toutes choſes, & deſarmeroit entierement l'authorité Royale. Or eſt-il qu'il eſt tres-neceſſaire de demeurer du moins dans cette juſte mediocrité, qui fait que ſans eſtre cruel, on ne laiſſe pas d'eſtre equitable : La ſeverité a, ſans doute, quelque choſe de terrible : mais la trop grande indulgence a auſſi quelque choſe de dangereux. Les Eſtats peuvent ſe perdre par l'une comme par l'autre : & comme l'on voit que les Rivieres les plus tranquilles quand elles ſe debordent, ne laiſſent pas de faire preſque autant de mal, que les torrens les plus impetueux; de meſme la Clemence exceſſive, peut eſtre auſſi nuiſible que la cruauté : & par conſequent, il eſt également dangereux de s'y laiſſer emporter. Que l'on ne m'accuſe donc pas en cette occaſion, ni de legereté, ni de cruauté : puis que ſi Anne de Boulan n'euſt point changé, je ſerois encore pour elle ce que j'eſtois lors que je l'épouſai, & que je la fis couron-

ner : & que ſi elle n'eſtoit pas coupable, elle ne ſeroit pas punie. La Clemence, dont j'ai déja tant parlé, n'eſt pas une de ces vertus abſolument de neceſſité, comme la Juſtice : car pour celle-là, j'avouë qu'il faut qu'un Roy la poſſede, ou qu'il renonce à la qualité qu'il porte. Elle eſt eſſentiellement attachée à la Royauté : Mais pour l'autre, il peut ne l'apeller pas toûjours à ſon Conſeil ; & pourveu qu'il ne faſſe pas punir l'innocent pour le coupable, on ne peut pas dire qu'il ſoit criminel. Cela eſtant ainſi, ne nous amuſons pas davantage à raiſonner ſur une choſe, que la Gloire me demande, que les Loix m'ordonnent, & que ma paſſion n'oſe plus combatre. Ce n'eſtoit que par elle que cette miſerable euſt pû s'exempter du ſuplice qu'elle a merité : puis qu'elle n'eſt plus en mon cœur, rien ne ſçauroit plus prendre ſa deffenſe : Son deteſtable Frere confeſſe ſon crime ; ſes complices l'accuſent ; ſa propre conſcience la convainc ; mes bienfaits l'accablent de reproches ; le ſouvenir de ſon bon-heur la perſecute ; la crainte de l'avenir la tourmente ; & l'image de ſa faute, enorme & honteuſe, la couvre de confuſion. Que reſte-t'il donc à faire, pour la tirer de tant de ſupplices, & pour

reparer mon honneur ? Qu'elle meure, l'ingrate, qu'elle meure : & pour la faire mourir encore d'une maniere qui luy ſoit plus deſavantageuſe, faiſons qu'elle ne vive plus jamais en noſtre ſouvenir. Achevons d'effacer avec ſon ſang, ces caracteres d'amour qu'elle avoit ſi profondement gravez en noſtre cœur : & ſans nous ſouvenir jamais plus ni de ſes charmes, ni de ſa beauté : ſouvenons-nous ſeulement, qu'il faut tout ſacrifier à la Gloire : & que ce n'eſt que pour elle ſeule, qu'il faut punir ou pardonner.]

Comme l'action de ce Prince n'a pas manqué d'aprobateurs, elle n'a pas manqué non plus de gens qui l'ont cenſurée: & qui ſans conſiderer la vertu de Mariamne, ont oſé le comparer à Herodes: parce qu'il fit mourir Anne de Boulan qu'il aimoit, comme ce Roy de Judée avoit fait mourir long-temps devant, l'autre qu'il avoit tant aimée. Mais, pour moy, je trouve leur comparaiſon fort injuſte : la vertu de Mariamne, & les vices de la derniere, ne peuvent avoir aucun raport : Herodes n'eut jamais que des ſoupçons mal-fondez, & des conjectures trompeuſes : & Henry VIII. eut des preuves indubitables de ſa femme.

Diſons donc hardiment, que ſi l'action de ce Prince fut rigoureuſe, elle ne fut pas injuſte, & qu'il la devoit à la Majeſté offenſée. Le lit des Rois ne doit pas eſtre moins inviolable que leur Thrône : & ſi je l'oſe dire, il le doit encore eſtre plus : parce qu'on peut leur oſter le Sceptre ſans leur oſter l'honneur, & qu'en ce ſecond attentat, on leur ravit l'honneur, qui doit eſtre preferable au Sceptre. *Il ne ſuffit pas que la femme de Ceſar ſoit chaſte, ſi elle n'eſt encore exempte d'eſtre ſoupçonnée :* Ce fut ce que dit le Grand Jules, cét illuſtre Fondateur de l'Empire Romain lors qu'il repudia la ſienne. Que s'il pût la repudier pour un ſoupçon ; qui ne voit pas que la Juſtice peut aller plus loin, lors que le crime n'eſt pas demeuré dans ces bornes? La ſeule tache que l'on voit en la belle Vie d'Auguſte ſon Succeſſeur, depuis qu'il fut hors des cruautez, & des proſcriptions du Triumvirat, c'eſt d'avoir épouſé Livia, toute groſſe qu'elle eſtoit, aprés le divorce qu'il luy fit faire, d'avec Druſus Neron ſon Mari : & de là vint cette raillerie piquante & ſpirituelle, *qu'à ceux qui avoient la Fortune favorable, toutes choſes ſuccedoient ſi heureuſement, que meſmes il leur naiſſoit des*

enfans trois mois aprés leur mariage.
Tibere ſon fils d'adoption, & ſon Succeſſeur à l'Empire, fut bien plus ſenſible à la gloire : Il repudia Julia fille d'Auguſte ; il la chaſſa de Rome, avec des marques d'une eternelle infamie ; & l'envoya mourir en exil, couverte d'opprobre & de honte. Ce grand Politique n'avoit garde de ſouffrir un outrage de cette nature : Il ſçavoit trop bien que quiconque viole le reſpect que l'on doit au Prince, & le viole juſques à ce point, eſt capable de tout entreprendre ; & que la tollerance en cette occaſion ſeroit de dangereuſe conſequence. Auſſi ce grand diſſimulateur ne jugea pas en cette rencontre, que ſes intentions deuſſent paroiſtre ambiguës, comme elles le paroiſſoient preſque toûjours : Il s'expliqua plus nettement, & fit voir par le chaſtiment de ſa femme, que l'éclat du Thrône, non plus que celuy du Soleil, ne doit point avoir de tache. Les mariages extravagans de Caligula, & les deſordres de la vie de Ceſonnia ſon Epouſe, n'ont pas été les moins honteuſes marques du déreglement de ſon Empire. Mais ſi jamais l'impudence parvint au dernier excez ; & ſi jamais le vice rencontra une patience qui luy fût égale ; ce fut en la perſonne

de l'impudique Meſſaline, & en celle du ſtupide Claudius. Elle porta la choſe à tel point que l'Hiſtoire en fait horreur: & ce Prince hebeté endura, tout vivant qu'il eſtoit, qu'elle ſe remariaſt avec un autre. Cependant, aprés une inſenſibilité ſi longue & ſi prodigieuſe, cét imbecille Empereur ſe réveilla, & la fit dormir eternellement, afin d'effacer par ſa mort, l'infame deshonneur de ſa vie. Que ſi Marc Aurele le Philoſophe, fut plus retenu pour Fauſtine, dont le deſordre eſtoit auſſi grand; je doute ſi ſa Philoſophie ne fut point un peu trop Stoïque en cette occaſion: & ſi ſon inſenſibilité ne fut point indigne d'un Empereur, qui eſtoit le Maiſtre du Monde. Fauſtine luy avoit veritablement aporté l'Empire de toute la Terre en mariage, & cela eſtoit digne de quelque conſideration: Mais comme s'agiſſant de l'honneur, il s'agit de tout pour les Rois, rien ne devoit empeſcher ſon reſſentiment, d'autant moins que ſa honte eſtoit publique. Concluons donc de tous ces exemples, que Henry VIII. ne s'éloigna ni de la Politique, ni de la Juſtice, ni de la Raiſon, en puniſſant cette fameuſe Criminelle: & que s'il n'avoit non plus donné de ſujet de le blâmer, par ſes ſix

Mariages bizarres, & par le changement de ſa Religion, qu'il en a donné par une vangeance ſi legitime; il joüiroit encore dans la memoire des hommes, de cette haute reputation, que ſes œuvres luy avoient acquiſe: lors qu'aprés avoir fait un Livre contre Luther, le Pape luy donna le glorieux Titre de *Deffenſeur de la Foy.* Certainement il ne faut pas ſe porter avec precipitation, à juger des actions des Rois, ni les condamner legerement: comme il eſt des Eſtoiles que tout le monde ne voit pas, ils ont ſouvent dans les affaires des motifs que perſonne ne découvre: & comme leur condition les ſepare de tout le reſte des hommes, ces Dieux viſibles ont auſſi leur raiſon à part. Qui n'euſt dit lors que noſtre Pepin le Bref, monta au Thrône de ſes Maiſtres, qu'il eſtoit un uſurpateur fort injuſte? Et qui ne diroit encore la meſme choſe? Cependant, ſi vous daignez aprendre de ſa propre bouche, quelles furent les conſiderations qui le porterent à ce grand changement; je m'aſſûre que vous les trouverez aſſez fortes, & que vous ne le condamnerez pas. Eſcoutez donc parler là-deſſus, ce premier Roy de la ſeconde Race de nos Rois; luy qui oſta la Couronne au dernier de celle du grand Clovis.

PEPIN LE BREF, à l'Archevesque de Mayence.

LES acclamations des Peuples ont esté si universelles, lors que j'ay accepté la Couronne, que vous m'avez offerte de la part des Estats Generaux du Royaume; que le bruit en a retenti par toute l'Europe: Ouy, toute l'Europe a sceu, qu'aprés avoir essayé vainement de raffermir le Sceptre dans les mains de Childeric, j'ay esté contraint de le soustenir moymesme: & forcé de consentir de tascher de le porter avec honneur, de peur qu'il ne le laissast cheoir avec infamie. Mais bien que tout le monde ait sceu ce que je dis, il peut estre que personne ne sçait encore, quels sont les motifs qui me l'ont fait prendre: & quelles ont esté mes irresolutions, lors qu'il s'est agi de determiner absolument, ce que j'avois à faire en cette rencontre. Accepter ou refuser la Puissance Souveraine, n'est pas une chose

choſe qu'un Prince raiſonnable doive faire en tumulte & ſans y penſer : & cette action peut cauſer tant de malheur ou tant de bon-heur au Peuple ; tant de honte ou tant de gloire à celuy qui la fait ; que l'on peut aſſurer avec verité, qu'il ne peut jamais ſe trouver en une conjoncture où il ait plus de beſoin de conſeil & de prudence. Ceux qui ne jugent des choſes que par ce qu'ils y trouvent d'éclatant, s'imaginent que quiconque peut offrir un Diadéme, doit eſtre aſſuré de ne l'offrir pas vainement : Mais comme il n'y a pour l'ordinaire que les enfans qui ayent l'inconſideration de cueillir des Roſes, ſans ſonger à s'empeſcher d'eſtre piquez par les épines qui les environnent ; il n'y a auſſi que les ambitieux imprudens, qui acceptent les grands emplois, ſans enviſager les travaux qui les ſuivent. Pour moy, de qui les Peres avoient employé toute leur vie, à ſoûtenir le Trône où je ſuis preſentement aſſis, je ne pouvois pas entierement ignorer ce que peſe une Couronne : & ne l'ignorant point, je ne devois ſans doute pas entreprendre de la porter, ſans examiner mes forces. Auſſi vous puis-je aſſurer, que je n'oublie rien pour ne faillir pas au choix que j'avois à faire : & quoy

que je ne fuſſe pas ſi heureux qu'Auguſte; que je n'euſſe ny de Mecene, ny d'Agrippa, pour me conſeiller en cette dangereuſe occaſion; je ne laiſſay pas de former un Party dans mon eſprit, capable de s'oppoſer à l'ambition de mon ame: & cherchant avec ſoin toutes les raiſons qui pouvoient me faire accepter ou refuſer le Bandeau Royal, on peut dire que jamais combat ne fut plus opiniaſtré, que jamais victoire ne fut plus diſputée: & que ſi à la fin je fus couronné, ce ne fut peut-eſtre pas ſans l'avoir en quelque façon merité, par une ſi noble & ſi longue conteſtation. Auſſi, comme vous ſçavez que le ſouvenir des jours de Triomphe ne s'efface pas aiſément de la memoire; vous avez voulu que je me ſouvinſſe en celuy-cy, de tout ce que je fis en celuy-là pour n'eſtre point Roy, afin de mieux connoître ce qui a eſté cauſe que je le ſuis aujourd'huy. Je vous diray donc, pour ſatisfaire cette curioſité, que lors que je regarday cette ſupréme Grandeur où l'on me vouloit élever; ce fut avec le meſme eſprit, & de la meſme façon que l'on regarde un precipice: Je le confeſſe, je tremblay en voyant les dangers où l'on me vouloit expoſer, & les enviſageant tous à la fois, je vis tant d'épines; tant

de ſoins ; tant de travaux ; tant de guerres ; & tant de déplaiſirs ſecrets qui ſuivent la Royauté ; que je penſay par ma pure foibleſſe, & ſans raiſonner davantage, rejetter la propoſition qu'on m'en faiſoit, comme ennemie de mon repos & de ma gloire. Mais une ſeconde reflexion ayant corrigé ce premier ſentiment ; je crûs que s'agiſſant de la conſervation d'un grand Royaume, la choſe meritoit d'eſtre peſée avec ſoin : & que ſi ſa perte arrivoit par ma faute, j'en ſerois reſponſable envers celuy qui gouverne tout l'Univers, s'il eſtoit vray qu'il m'euſt donné les talens neceſſaires, pour le pouvoir ſauver du naufrage dont il eſtoit menacé. Je commençay de conſiderer attentivement la choſe : mais je ne pûs m'empeſcher d'abord, de la conſiderer de la meſme façon, dont le grand Pepin mon Ayeul, & l'illuſtre Charles mon Pere l'avoient conſiderée : le premier n'ayant jamais ſongé à la Souveraine autorité, & le ſecond l'ayant encore refuſée avec le titre de Roy, puis qu'il ne voulut porter que celuy de Prince des François. Cependant ce n'eſtoit pas que dés ce temps-là, le Royaume ne ſemblaſt avoir beſoin de changer de Maiſtre : Il y avoit déja long-temps que le Trône n'eſtoit occupé

que par des Princes incapables de bien regner : & depuis Dagobert premier, de qui la Justice, la Valeur, & la Pieté, furent tres-considerables ; les Clovis, les Clotaires, les Childerics, les Thierrys, les Childeberts, & mesme Dagobert second, avoient mis l'Estat en de si pitoyables termes, que si les Maires du Palais ne se fussent trouvez plus capables de gouverner, qu'ils ne l'estoient, le Royaume eust passé plus d'une fois en des mains étrangeres & ennemies : Cependant Pepin se contenta de servir son Maistre, & d'apuyer sa foiblesse. Je sçay qu'il y en a qui disent, & qui diront, que ce fut veritablement luy qui jetta les premiers fondemens de la Royauté pour sa famille: Mais que pouvoit faire autre chose, un bon & fidelle Subjet, que de faire regner la Justice & la Pieté ; que de donner à son Prince la gloire que durant son Regne le Duc de Frise qui estoit encore Payen, fust vaincu, & fust obligé en suite à se faire baptiser ; que de rétablir l'Evesque d'Utrech, qu'Ebroin avoit chassé de sa Chaire Episcopale ; que de remettre sous la subjection de son Roy les Peuples d'Allemagne, tant deçà que de là le Rhein, qui sembloient se vouloir soûlever ; & que redonner enfin au Royaume

ſa premiere ſplendeur, ſans y prendre autre part, que celle de l'avoir peut-eſtre empeſché d'une deſolation generale? Que ſi Pepin ne ſongea point à la Royauté, Charles Martel (comme je l'ay déja dit) fit encore plus : puis qu'il ſe contenta d'avoir autant de credit qu'il luy en faloit, pour pouvoir ſe ſervir utilement pour le Peuple & pour le Prince, des talens que le Ciel luy avoit donnez : dans un temps où il luy euſt eſté tres-facile de monter au Trône. Cette valeur incomparable qu'il poſſedoit, accompagnée de Prudence; de Juſtice; de Generoſité; de Clemence; de Moderation; de Pieté; & de Bon-heur; pouvoit luy faire entreprendre toutes choſes : Cependant on diſoit qu'il avoit mis luy-meſme un cloud à la roüe de la Fortune : & que malgré la foibleſſe de Dagobert, de Chilperic, & de Childeric, ſous leſquels il a ſervi, ou pour mieux dire, ſous leſquels il a Regné; il a fait quelque ſcrupule de prendre un Sceptre que Dieu ſembloit leur arracher des mains, en permettant qu'ils s'abandonnaſſent également aux vices & à l'oiſiveté, qui pour l'ordinaire les produit. J'avouë que l'exemple de deux ſi grands Princes, m'a penſé arréter au pied du Trône de Childeric, quoy que je viſſe

bien qu'il en alloit eſtre renverſé, s'il y demeuroit plus long-temps : & ſi Dieu ne m'euſt viſiblement forcé d'y monter, par le ſuffrage univerſel de tous mes Sujets, je me ſerois reſolu de me laiſſer accabler ſous ſes ruines. En effet, quand je venois à penſer que je ſerois abſolument chargé du bon ou du mauvais évenement des choſes ; que quelque imbecile que fuſt Childeric, il eſtoit toûjours mon Prince legitime : que quelque grand que je puſſe devenir, quelques-uns pourroient peut-eſtre me regarder comme un Uſurpateur : que dans l'opinion des Peuples, les ſervices de Pepin mon Ayeul, & ceux de Charles mon Pere, paſſeroient pour des ruſes de Politique, par leſquelles ils auroient eu deſſein d'oſter la Couronne à leurs Maiſtres, en faveur de leur Poſterité : Venant (dis-je) à penſer à toutes ces choſes, je ſuſpendois mon ambition : & retenant avec aſſez de fermeté, ce violent deſir qui porte generalement tous les hommes à la domination; je me demandois à moy-meſme, ſi une Couronne valoit aſſez pour hazarder ſon repos & ſa gloire, dans le deſſein de l'acquerir. Car enfin (diſois-je) ſi je prens le titre de Roy, n'eſt-il pas à craindre qu'une partie meſme de ceux qui m'y por-

tent, ou qui m'y ſemblent porter, ne me le diſputent aprés ; Ne dois-je pas apprehender que ceux qui ne peuvent ſouffrir ſur le Trône un Prince qui n'a pas les qualitez neceſſaires pour bien Regner, mais qui d'ailleurs eſt leur Prince legitime, ne puiſſent y endurer long-temps un homme qui n'a pas un droit bien aparent pour y pretendre? En effet, n'y avoit-il pas lieu de penſer, que ceux qui ſe croyoient mes égaux en condition & en merite, ſe repentiront bien-toſt de m'avoir mis au deſſus d'eux? C'eſt un ſentiment ſi naturel à ceux qui naiſſent ſous un meſme Prince; qui vivent ſous les meſmes Loix ; & de qui l'ambition a un meſme terme, de ne pouvoir ſouffrir d'eſtre precedez ; que ce n'eſtoit pas ſans raiſon, ſi je m'arrétois ſur cette penſée, & ſi j'y faiſois reflexion. De plus, n'avois-je pas auſſi ſujet de craindre, que les ſervices que j'avois rendus en ma propre perſonne, ne fuſſent mal interpretez ? & qu'au lieu de croire que j'euſſe voulu ſoûtenir la foibleſſe de Childeric, on ne penſaſt que j'euſſe voulu établir la tyrannie de Pepin ? Outre cela, n'y avoit-il pas apparence que fourniſſant un pretexte ſi ſpecieux à tous les Princes voiſins, & à tous les factieux du Royaume, c'eſtoit m'expoſer tout à la

fois à une guerre civile & étrangere ; à la haine publique ; aux conjurations contre ma vie : & à toutes ſortes de malheurs? Je n'ignorois pas qu'il s'eſtoit trouvé pluſieurs Sages dans l'Antiquité, qui avoient refuſé des Couronnes : & je n'ignorois pas non plus, les raiſons pour leſquelles ils ne les avoient pas voulu accepter. Ouy, je ſçavois que quiconque ſe met en ce ſupréme rang, s'expoſe à tant de choſes difficiles & differentes, que je ne puis encore aſſez m'étonner de la reſolution que j'ay priſe de ne le refuſer pas. Quand je venois à conſiderer, qu'en montant au Troſne, j'allois perdre tous mes veritables Amis, puis que ſelon les aparences, ils alloient devenir les flateurs & les eſclaves de ma fortune, que j'allois expoſer ma vertu à eſtre ſeduite par les artifices de ceux qui environnent d'ordinaire les Rois : & qui leur déguiſant la verité, leur font commettre cent injuſtices : Je m'arrétois ſerieuſement ſur cette penſée, & déplorois le malheur des Princes, qui fait que ceux qui dévroient eſtre les mieux inſtruits de la verité des choſes, ſont ceux qui ne la voyent jamais toute pure. De là, venant encore à conſiderer que le Prince eſt chargé de toutes les fautes de ceux à qui il commet les

grands emplois, & qui s'en acquitent mal : que de tous les ſuplices que la Juſtice demande quelquefois, il en eſt accuſé comme de marques de cruauté & de violence : & qu'il ne peut jamais donner aucune choſe, qu'il ne ſe faſſe un ennemy ſecret : & meſme pluſieurs, en ne l'accordant pas à tous ceux qui y pretendent, bien que cela ne ſoit pas poſſible. Ah ! bon Dieu (diſois-je en moy-meſme) pourquoy n'ay-je pas déja refuſé la Couronne qu'on me preſente ? Quoy, je ne pourray pas meſme faire du bien, ſans me faire des ennemis ! & tres-ſouvent encore ſans me faire tout à la fois des ennemis & des ingrats : eſtant une choſe aſſez ordinaire aux Sujets, de ne s'obliger que mediocrement des bien-faits du Prince, & de ſe plaindre du moindre refus, comme d'un outrage inſuportable. Ils croyent qu'il eſt obligé de Droit Divin, à donner tout ce qu'il poſſede : & que comme la Mer en recevant les tributs de tous les Fleuves, de toutes les Rivieres, & de tous les Ruiſſeaux, ne reçoit rien qu'elle ne rende aprés par les Fontaines & par les Sources : De meſme, les Rois en recevant les tributs des Peuples, doivent auſſi en ſuite les répandre ſur ces meſmes Peuples. Mais ſi on leur con-

cede que cette comparaiſon ſoit juſte, il faut qu'ils ſe ſouviennent auſſi, qu'encore que l'Ocean reçoive tant de Ruiſſeaux, tant de Rivieres, & tant de Mers; il ne rend ces eaux à la Terre, que par de ſimples Sources : & laiſſe meſme quelques endroits de l'Univers ſi ſecs & ſi ſteriles, qu'ils en ſont inhabitables. Qu'ils apprennent donc de là, à recevoir les graces du Prince avec reconnoiſſance, & à s'en voir privez quelquefois ſans en murmurer : Puis que comme toutes les eaux viennent de l'Ocean qui les reçoit, tous les biens des particuliers, ſur leſquels les tributs ſe levent, viennent des Princes, eux qui ont fondé les Monarchies : & qu'ainſi ils ſont en droit d'en uſer comme il leur plaiſt. Mais ce ne fut pas ſeulement par toutes ces conſiderations, que j'eus quelque envie de refuſer la Couronne : & la ſeule penſée que je n'eſtois ni Roy ni fils de Roy, fut le puiſſant obſtacle que je trouvay en ce deſſein. Je ſçavois bien que j'eſtois du Sang de Clovis, & que n'eſtant pas ſi abſolument éloigné de ſa vertu que Childeric, on trouvoit que je pouvois monter au Troſne preſque ſans ſcrupule : Mais pour moy qui n'oſois me fier aux acclamations des Peuples ; qui me défiois de

mes propres ſentimens ; & qui craignois que mon ambition ne me déguiſaſt la verité ; j'eſtois en une inquietude , que je ne ſçaurois exprimer. D'un coſté je voyois un Trône chancelant ; un Prince foible & vicieux , qui par ſa cheute alloit renverſer tout ſon Royaume : Je voyois tout le Peuple en larmes , & tout ce Peuple tourner les yeux vers moy : Je connoiſſois qu'il avoit beſoin d'un Roy , qui ne fuſt pas indigne de l'eſtre : & il me ſembloit voir que Dieu n'avoit depuis ſi long-temps donné des Princes faineans à la France, qu'afin que le Sceptre changeaſt de main , & paſſaſt en celle d'un autre, qui le ſceuſt porter avec plus de gloire. Je voyois auſſi d'autre part , que je ne trouvois dans mon cœur que des intentions tres-équitables : & que ſi j'euſſe pû toûjours ſoûtenir la foibleſſe de Childeric , ou que ſes Sujets l'euſſent toûjours pû ſouffrir ; je me ſerois contenté d'agir ſous ſon Nom , & n'aurois jamais penſé à occuper ſa place. Mais dans le deſordre de ſa vie , de ſon Eſtat , & de ſes affaires , dans le murmure des Grands & du Peuple ; voyant qu'ils eſtoient abſolument reſolus de changer de Maiſtre ; j'ay crû qu'je ne devois pas rejetter abſolument la propoſition que l'on me fai-

ſoit : & que s'il eſtoit vray que je puſſe eſtre utile au Peuple & au Royaume, je ſerois coupable de luy refuſer mon apuy & mon aſſiſtance. J'ay crû (dis-je) qu'ainſi que tout l'Univers faiſant un Corps, tous les hommes ſont obligez de s'entre-ſecourir les uns les autres : De meſme dans un Royaume particulier, tous les Subjets le ſont d'en empeſcher la perte : principalement quand il ſemble que Dieu par des voyes extraordinaires y apelle un Prince, comme il a ſemblé en l'affaire dont il s'agit. Car, de grace, conſiderez un peu, quels ont eſté les vices, des Maiſtres de Pepin & de Charles : & quelles ont eſté les vertus, de Charles & de Pepin ? Ne diroit-on pas que Dieu me preparoit les voyes pour me faire monter au Trône ; ou pour mieux dire encore, qu'il m'a voulu recompenſer du merite de mes Peres ? Je ſçay bien que les droits du Sang doivent eſtre inviolables : Que le vice dans le Trône, doit encore laiſſer du reſpect pour le Prince qui en eſt noirci : Mais je ſçay auſſi, que comme il fit les premiers Rois, il peut démettre les derniers, & en eſtablir d'autres en leur place. Ainſi on peut dire, que ſi ce n'eſt point aux hommes à rechercher les Couronnes, ce

n'eſt point à eux
que quelqu'un ne moi
vouloit pas accepter
recevoir ; & ceux qui refuſent
xandre les preſens
ſont pas accoutumés
refuſe de ce
l'auroient été avarice
ils autrement. Et puis
viſiblement par la
le ; par les
par les ſecrets mouvemens
propre conſcience
beſoin de nous, que tout
deſire ; & que nous avons
timens dans le cœur, qui
la gloire du Ciel
jets : Que voulez-vous que
oppoſer à une
faire ? Ne voyez-vous
tout l'Univers
vant ; Il semble
toutes choſes
les leur a données
rent ne reſiſtent
le Soleil ne peut
que dans
n'eſt pas
mais ne peut
une vérité

que l'on conſidere les proprietez ſalutaires des Simples, ou les qualitez nuiſibles des Poiſons; l'on voit que toutes ces choſes agiſſent de neceſſité ſelon leur nature. De meſme quand Dieu a mis certaines diſpoſitions aux Princes, aux Monarchies, & aux Peuples; il ſemble qu'il faille neceſſairement que ces Princes ſe precipitent; que ces Monarchies ſe renverſent; & que ces Sujets regnent à leur tour. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien que la Theologie met une notable difference entre l'homme raiſonable, & les choſes inanimées; mais de quelque liberté dont il ſoit pourveu, il ne laiſſe pas d'eſtre aſſujetty à certaines neceſſitez, qui ſont quaſi abſoluës: comme m'étoit celle d'accepter la Couronne, ou de voir perir le Royaume. Non, il n'y avoit point de milieu à prendre: & la choſe eſtoit arrivée au point, qu'il faloit eſtre accablé par la chûte du Thrône de Childeric, ou ſe reſoudre d'y monter. Toutes les fois que je me ſouviens de la pitié que me fit ce grand & beau Royaume, que la valeur de Pharamon a commencé; que celle de Meroüée a tant augmenté; & que celle du Grand Clovis a rendu ſi redoutable; lors que je le vis ſur le point de ſa ruine, & preſt à eſtre la

proye des Barbares & des Sarraſins, je ne m'eſtonne plus ſi j'eus la hardieſſe d'accepter la qualité de Roy, puis qu'elle eſtoit neceſſaire pour l'empeſcher d'un ſi grand mal-heur. Auſſi bien paroiſſoit-il eſtre indubitable, qu'il faloit que Childeric perdiſt la Couronne : & la devant perdre, il eſt à croire que tout autre que Pepin qui n'auroit pas eſté apuyé ſur l'affection du Peuple, & ſur les ſervices de ſes Peres, comme luy, ne l'auroit pas gardée long-temps. Ainſi la laiſſant prendre à un autre, j'aurois beaucoup contribué à la deſolation de l'Eſtat : eſtant certain qu'il n'auroit jamais rencontré d'obeïſſance, tant que le fils de l'illuſtre Charles euſt veſcu. Le Peuple s'eſtoit trop bien trouvé de ſon gouvernement, pour ſouffrir que ſi un des Sujets de Childeric devoit parvenir au Thrône, ce ne deuſt pas eſtre moy ; en qui ils voyoient peut-eſtre encore quelques-unes de ſes vertus. Que pouvois-je donc faire en cette occaſion, que me conſulter moy-meſme, pour tâcher de découvrir ſi dans le fonds de mon cœur, il n'y avoit point quelque inclination ſecrette, qui peuſt faire en ma perſonne ; d'un aſſez bon Sujet un mauvais Roy ; afin de ne faillir pas, en voulant corriger les deffauts d'autruy ?

Voyons donc (diſois je) ſi nous nous ſentons capables de nous dépoüiller entiérement de nos paſſions les plus dominantes ; de n'aimer que le bien du Peuple, de ne faire que les choſes juſtes ; & de ne chercher noſtre propre gloire, qu'en cherchant celle de Dieu. Voyons ſi nous pourrons nous reſoudre à travailler eternellement pour le repos des autres, ſans conſiderer noſtre propre repos ; ſi nous ne ferons la guerre, que pour rétablir la Paix ; & ſi nous n'employerons la Paix qu'à pratiquer la Juſtice, & à faire triompher la vertu. Voyons ſi nous aurons cét eſprit de diſcernement, ſi neceſſaire aux Souverains, pour s'empeſcher d'eſtre trompez au choix des hommes, auparavant que de leur donner les grands emplois : Voyons ſi nous ſerons capables de ne vouloir pas tout ce que nous pourrons, lors que ce que nous voudrons ne ſera pas abſolument juſte. Voyons ſi la qualité de Roy ne nous oſtera point l'humanité d'un homme particulier, en nous faiſant trop rigoureuſement pratiquer la Juſtice, & trop peu ſouvent la Clemence. Voyons ſi l'intereſt de noſtre ambition nous porte au Thrône, ou ſi c'eſt le bien du Public. Et voyons enfin ſi toutes nos intentions ſont droites ; ſi toutes

nos inclinations ſont innocentes ; & ſi noſtre connoiſſance n'eſt point trop bornée, pour eſtre obligez de devenir les juſtes diſpenſateurs des chaſtimens & des recompenſes. Souvenons nous (diſois-je) que quand il s'agit d'eſtre au deſſus des Loix ; il faut avoir l'ame fortement confirmée au bien, pour ne les enfraindre pas. Qu'il eſt tres-dangereux de ſe laiſſer ébloüir, par l'éclat qui ſuit la Couronne ; & plus dangereux encore de laiſſer pervertir ſes bonnes habitudes, par ceux qui n'ont autre deſſein, que de tromper le Prince à leur avantage : La flaterie eſt un poiſon ſi ſubtil, qu'il eſt difficile de ne s'en trouver pas ſurpris, en un lieu où elle ſe trouve toûjours, & où tout le monde en fait profeſſion ouverte. Nous n'avons encore trouvé perſonne (adjoûtois-je) qui ait oſé ſeulement nous dire ; ne prenez pas la Couronne que l'on vous offre : Songeons donc ce que ce ſera quand nous l'aurons acceptée. Nous ne ſommes encore qu'aupres du Thrône, & tout le monde nous flatte, que ſera-ce donc quand nous y ſerons montez ? Penſons, penſons encore une fois à ce que nous avons à faire : il ne nous eſt pas honteux de n'eſtre point Roy ; mais il nous le ſera ſi le devenans, nous ne ſom-

mes pas dignes de l'eſtre. Si le Royaume ſe perd, ce ne ſera pas nous qui l'aurons perdu : Non, mais nous l'aurons peut-eſtre pû ſauver, & ſi nous ne l'avons pas fait, ne ſerons-nous pas coupables ? Hazardons donc noſtre gloire & noſtre repos : & ſans craindre ce qui en pourra arriver ; donnons quelque choſe à la Fortune. Ceux qui ſont menacez d'un naufrage évident, ne nous en accuſeront pas, s'il arrive que nous ne puiſſions les ſauver ; & s'il advient au contraire, que nous les garantiſſions du peril qui les menace, quel advantage n'en recevront-il pas, & quelle gloire n'en devons nous pas attendre ? Voila à peu prés comme je raiſonnois, ſur une matiere ſi difficile à reſoudre : Lors que mon ame prenant party tout d'un coup, ſe determina à faire ce que j'ay fait, par un pur mouvement qui luy vint d'enhaut. Graces au Ciel, vous avez veu que je ne m'eſtois pas abſolument trompé en mes conjectures ; que mon Regne a eſté plus innocent que celuy de Childeric ; que ceux qui avoient eſté mes égaux, ſe ſont tenus heureux d'eſtre mes Sujets ; & que ceux qui ſe ſont voulu ſouſlever ont eſté punis. J'avouë qu'il y a certaines occaſions, où il n'eſt pas juſte de

juger des choſes par les evenemens : mais il en eſt d'autres auſſi, que les evenemens juſtifient : & qui font voir clairement, que les renverſemens des Empires & des Monarchies, ne ſe font pas ſans une permiſſion toute particuliere, de celuy qui ſeul les avoit fondées. Et puis, qui ſçait ſi les Deſcendans de Pepin, degenerans de la vertu des Princes dont il eſt ſorty, ne recevront pas un jour le meſme traitement qu'a receu Childeric ? Je voy veritablement en Charles mon fils, un grand & beau naturel : mais je me fie toutesfois ſi peu en ces apparences, qu'il n'aura jamais la Couronne que je porte, que par le ſuffrage de tous mes Sujets ; tant il eſt vray que je trouve cét employ dangereux & difficile. Je l'ay pris, & je ne m'en ſuis pas mal acquité, mais pour témoigner à tous l'Univers, que je n'ay voulu regner, que lors que j'ay cru eſtre utile ; je ne ſeray pas plûtoſt arrivé en l'âge où l'exercice des armes ne me ſera plus permis ; parce qu'il ne me ſera plus poſſible ; que l'on me verra d'émettre de la Royauté, avec moins de peine que je n'en ay eu à me reſoudre de l'accepter. Je n'ay pris la place de Childeric, que pour en oſter un Prince oyſif, & incapable de tout bien :

& je le cederay à Charles, ſans nulle difficulté, ſi on l'en trouve digne, lors que je ne pourray plus ſervir : Cependant j'eſpere que ſi Dieu me laiſſe une aſſez longue vie pour executer mes deſſeins ; il ſe trouvera que ſi quelqu'un me met au rang des Uſurpateurs, ce ſera du moins la premiere fois que l'on en aura veu un ſans ambition, & ſans eſtre haï : & la premiere fois encore, qu'une uſurpation ſe ſera faite ſans guerre, & ſans aucune violence. Eſperons donc mieux de la Poſterité : eſperons (dis-je) que noſtre Regne ayant eſté plus heureux, que celuy de ceux qui nous ont precedez ; on nous mettra non ſeulement au nombre des Rois legitimes, mais meſme des plus illuſtres. Car ſi Pharamond a commencé la Monarchie, nous l'avons empeſchée d'eſtre détruite : Si Meroüée a reculé ſes limites, nous les ſçaurons conſerver : & ſi Clovis a le premier abatu des Idoles, & eſlevé des Autels au vray Dieu ; nous avons fait regner avec nous, la Juſtice & l'Innocence ; exilé tous les vices, rappellé toutes les Vertus ; fait éclater la pieté ; & rendu noſtre Siecle heureux. C'eſt par de ſi belles marques, que je me tiens plus aſſeuré d'une renommée immortelle, que par l'Apotheoſe

des Ceſars : Auſſi ne veux-je pas que l'on die ſimplement que Pepin a regné ; mais qu'il a ſçeu bien regner. Je ne veux pas que l'on die encore, qu'il a eſté obeï ; mais qu'il a eſté aimé. Je ne veux pas non plus que l'on die auſſi qu'il s'eſt mis au Thrône de Childeric ; mais que ſes Sujets l'y ont porté. Et je ne veux pas enfin, que l'on die que Pepin s'eſt fait Roy ; mais que la foibleſſe de ſes Princes ; le mal-heur de leurs Regnes ; les ſervices de ſes Peres ; les ſuffrages de ſes Peuples, ſes propres Vertus ; & la volonté de Dieu, luy ont mis la Couronne ſur la teſte, ſans que l'ambition s'en ſoit meſlée. Voila, ſage Prelat, ce que Pepin a penſé en montant au Thrône ; ce qu'il a penſé depuis qu'il y eſt ; & ce qu'il veut que l'on penſe de luy, lors qu'il deſcendra au Tombeau.

Quelques puiſſantes que fuſſent les raiſons de Pepin, il prouva bien mieux la droiture de ſes intentions, par l'equité de ſon Regne, que par la force de ſes paroles. En effet, il faut eſtre *ſelon le cœur de Dieu*, comme David, pour pouvoir s'affermir ſur un nouveau Thrône, quand meſme celuy que l'on dépoſſede ſeroit auſſi méchant que Saül. Les Prin-

cipautez naiſſantes, ſont accompagnées de tant de difficultez, que quiconque les ſurmonte, ne peut eſtre qu'une perſonne fort extraordinaire. Les Peuples changent volontiers de Maiſtres, parce qu'ils croyent gagner au change: Cette croyance leur fait prendre les armes contre leurs anciens Rois; mais pour l'ordinaire ils trouvent aprés, qu'ils ſe ſont trompez: & connoiſſent par experience, qu'ils ont plus perdu que gagné. Ainſi, j'oſerois quaſi dire, qu'il ne faut guere, moins d'adreſſe aux nouveaux Princes, pour conſerver que pour acquerir des Couronnes: & qu'à moins que d'eſtre ſoûtenus par cette main *qui balance la Terre ſur ſon propre poids*; leur cheute eſt preſque inevitable. Il eſt impoſſible que le nouveau Prince ne déplaiſe à ſes nouveaux Sujets, & par les gens de guerre qu'il eſt obligé d'avoir; & par cent autres choſes fâcheuſes, que les nouvelles dominations traînent de neceſſité apres elles: *De ſorte* (dit un grand Politique) *que l'on ſe fait des ennemis de tous ceux que l'on a offencez, en uſurpant la puiſſance Souveraine: & que l'on ne peut conſerver l'amitié de ceux-meſmes qui ont ſervy à ce Prince pour l'y faire parvenir; parce qu'on ne peut jamais les*

ſatisfaire, au poinct qu'ils s'imaginent l'avoir merité par leurs ſervices : & qu'on ne peut uſer non plus de remedes violents contr'eux, leur ayant trop d'obligation.

Il eſt ſi fâcheux de voir ſur ſa teſte, ceux que l'on avoit accouſtumé de voir à coſté de ſoy ; de faire ſes Maiſtres de ſes égaux, & de devenir Sujets, de ceux qui n'étoient pas plus que nous ; qu'on ne peut nier que le commencement de toutes les Monarchies, n'ait quelque choſe de divin. Lors que ces hommes extraordinaires, tels que les Pepins & les Hugues Capets, ſe ſont portez à des reſolutions ſi grandes & ſi hardies : je croy qu'il y a eu dans leur eſprit, plus d'inſpiration que d'ambition : qu'ils ont pluûtoſt ſuivy les Decrets eternels de Dieu, que leur vanité paſſagere : & qu'ils ſe ſont plûtoſt abandonnez à la Providence, qu'à l'indiſcret deſir de regner. Il y a ſi loin de la fortune d'un particulier, juſques à la dignité Royale : l'on rencontre tant d'eſpines, tant de precipices, tant de torrents, en un mot, tant d'obſtacles pendant un ſi long chemin : que c'eſt avoir à ſurmonter mille labeurs plus grands que les douze d'Hercule, au moindre deſquels ce Heros auroit ſuccombé. Il eſt donc certain que ceux que le Vulgaire

nomme Uſurpateurs, ne ſont guere bien nommez. Atilla, que l'on ſurnommoit *le Fleau de Dieu*, nous apprend, tout méchant qu'il a eſté, que toute Puiſſance vient de luy, & qu'elle dure autant qu'il luy plaiſt. Ces Monarchies qui ont paſſé ſucceſſivement parmy les Aſſyriens, les Medes, les Perſes, les Parthes, les Grecs, & les Romains, nous font voir par leurs viciſſitudes generales & continuelles, que celuy qui ne change jamais, fait ainſi changer toutes choſes : & que ces grandes mutations arrivent pour des raiſons qui nous ſont cachées, & qu'il prevoit luy ſeul, à qui rien ne ſe peut cacher. Adorons donc en ces rencontres, ce que nous ne pouvons entendre : & puis que nous ne tenons pas le Timon du Vaiſſeau, laiſſons-nous conduire paiſiblement à celuy qui le tient. *Il dépoſe les Puiſſans de leur Siege, & exalte les humbles* : Et ce fut, ſans doute pour l'imiter, que Tamerlanes Empereur des Tartares, en mal-traitant Bajazet, ſoûtint par le Diſcours que vous allez voir, qu'il faut abaiſſer les ſuperbes, & pardonner aux ſoûmis.

TAMER-

TAMERLANES EMPEreur des Tartares, à Axalla ſon Lieutenant General.

VOus avez fait de ſi belles choſes ſous mon authorité, ou pour mieux dire encore, j'en ay executé de ſi grandes par voſtre valeur, que je ne puis aſſez m'étonner, que depuis un ſi long-temps qu'il y a que vous travaillez à ma gloire, & que vous eſtes le témoin de mes actions, de mon bon-heur, & de mes Triomphes; vous n'ayez pas encore remarqué, par quels motifs je parois quelquesfois ſi diſſemblable à moy-meſme: par quelle raiſon je punis ou je pardonne: pourquoy je donne des fers à Bajazet, ſans en donner à ſes enfans: pourquoy je traite un Empereur comme un vil Eſclave, pendant que je rends la liberté à tous les Eſclaves que j'ay faits en Caramanie: & pourquoy enfin je ne ſuis pas toûjours clement, ou toûjours ſevere. Mais puis que vous n'avez pas penetré juſques au

fond de mon cœur, quoy que vous ayez toûjours eu beaucoup de part en mes Conſeils ; je ne trouve point étrange que vous vous eſtonniez comme vous faites, de l'inegalité de ma procedure : puis qu'en effet il ſemble qu'il y a quelque eſpece de cruauté & d'injuſtice, à traiter un Prince captif avec plus de rigueur, que les moindres de ſes Sujets : & que la qualité qu'il porte, doit obliger ſon Vainqueur, à reſpecter ſa propre condition, en celle de ſon ennemy. Cependant, il eſt certain que je n'ay pas agy en ces diverſes occaſions, ny par caprice, ny par legereté : ma clemence & ma ſeverité ont eſté reglées par la Prudence & par la Politique : je n'ay écouté en ces rencontres, ny la haine ny la pitié : & la raiſon toute ſeule, a donné des fers à Bajazet, & à rompu ceux des Eſclaves de Caramanie. Mais peut-eſtre direz-vous, qu'eſtant nay en un Païs où les Lettres ne ſont pas en grande veneration, ma Politique a quelque choſe de rude & de ſauvage, qui me fait juger de mes propres actions, ſelon que ma paſſion me l'inſpire, & non pas ſelon l'equité : Il eſt vray, Axalla, que la partie de l'Europe d'où vous eſtes, a beaucoup d'avantage ſur le lieu de ma naiſſan-

te, pour l'education de l'eſprit : car enfin Gennes eſt en Italie ; & l'Italie eſt aujourd'huy, ce que la Grece fut autrefois, je veux dire la Mere des Sciences & des Arts. Mais il eſt vray auſſi, que je ne ſuis pas abſolument ignorant de cette eſpece de Science, qui aprend aux Rois à regner avec juſtice ; à punir ſans cruauté ; à pardonner ſans foibleſſe ; & à faire l'un & l'autre utilement, ou glorieuſement pour eux. La Politique eſt ſans doute une choſe que les Livres peuvent enſeigner : mais que l'experience aprend beaucoup mieux, & d'une maniere plus efficace. Ainſi pour vous perſuader que ce que je vous diray, ne ſera pas dit par hazard, & que je l'ay apris par une eſtude aſſez difficile & aſſez longue ; Vous n'avez qu'à vous ſouvenir, que ce Prince que le ſuperbe Bajazet a quelquesfois appellé *Paſtre*, par une raillerie piquante, à cauſe de l'abondance des Troupeaux que l'on nourrit en ſon païs ; eſt pourtant de naiſſance Royale. Ouy, Axalla, vous n'avez qu'à vous ſouvenir, qu'à l'âge de quinze ans le Roy de Sachetay mon Pere, me donna ſon Royaume à gouverner ; qu'à ma ſeiziéme année j'entrepris la guerre contre les Moſcovites ; que je les vainquis en Bataille

rangée ; que je leur fis perdre plus de quarante mille hommes en cette journée memorable ; & que je les fis tributaires. Depuis cela, vous ſçavez que le Cham de Tartarie, mon Oncle, en me faiſant eſpouſer ſa fille, ne me jugea pas indigne d'eſtre ſon Succeſſeur. Que pendant mon abſence le ſuperbe Calix qui aſpiroit à l'Empire, s'en voyant ſi éloigné, prit les armes, fit ſouſlever le Catay ; & qu'apres j'eus le bon-heur de le vaincre, & de le prendre priſonnier. Qu'en ſuite, jugeant que ſon crime ne devoit pas eſtre impuny, j'eſtouffay la Rebellion dans ſon ſang : & qu'en luy faiſant perdre la teſte, j'aſſuray peut-eſtre ſur la mienne la Couronne que j'euſſe perduë, ſi je luy euſſe pardonné. Vous n'ignorez pas non plus, qu'ayant porté mes armes contre le Roy de la Chine, je me rendis maiſtre de cette longue & prodigieuſe Muraille, qui ſepare les Chinois des Tartares ; que je forçay les Villes de Paquinfou, de Paquinohu, de Teauchenoy, & de Pannihu. Que je luy donnay trois Batailles ſans en perdre aucune : qu'à la derniere je le fis priſonnier : & qu'en cette occaſion ne trouvant pas la generoſité dangereuſe à pratiquer, je fis un grand exemple de clemence, en luy redonnant ſon Royaume,

ſa liberté : & me contenant d'un Tribut ſi mediocre, qu'il ſembloit que ce ne fut qu'un ſimple ſouvenir de ma Victoire. Depuis cela, ô genereux & vaillant Axalla, que j'aime plus que moy-meſme, vous ſçavez que ce fut par vos prieres & par vos conſeils, que j'accorday à l'Empereur Grec le ſecours qu'il me demanda, pour reſiſter à l'injuſte invaſion du cruel Bajazet : De ce Prince (dis-je) qui faiſoit gloire de renoncer à toute ſorte d'humanité : qui croyoit que la Souveraine Puiſſance n'eſtoit donnée aux Rois, que pour eſtre en pouvoir de pratiquer impunément, une ſouveraine injuſtice : qui ſe plaiſoit autant à répandre le ſang des Mahometans que celuy de Chreſtiens : qui aimoit mieux faire ſouffrir l'innocence, que chaſtier le vice : de qui l'ambition ne pouvoit recevoir de bornes, ny par la Raiſon, ny par la Religion, ny par l'Alliance qu'il avoit avec ſes Voiſins, ny par nulle ſorte de droits : Et de qui l'ame eſtoit ſi alterée de ſang, que cette ſoif inſatiable, n'a jamais pû eſtre eſtanchée, non pas meſme par le ſang de ſes freres, & de ceux qu'il avoit le plus aimez. Voila, Axalla, quel eſtoit l'ennemy que vous me conſeillaſtes d'ataquer, pour proteger l'Empereur des Grecs :

Vous m'aidaſtes à le combattre, à le vaincre & à le faire priſonnier : mais j'avoüe que vous ne m'aidaſtes pas à luy donner des chaiſnes. Vous fuſtes de mon Conſeil, lors que l'Empereur dont je vous parle, & dont vous portiez les intereſts, ſe ſentant obligé à ma protection m'envoya offrir ſon Empire, & que je le refuſay. Vous fuſtes témoin que dans le méme temps que je fis donner des fers à Bajazet, je fis delivrer le Deſpote de Servie ſans rançon, luy qui avoit eſté pris en la meſme Bataille. Que je traitay les Enfans de ce meſme Bajazet, avec aſſez de douceur : & que les Mahometans & les Chreſtiens furent également ſatisfaits de moy ſelon leur condition preſente. Outre tout cela, vous ſçavez que je me ſuis aſſez bien vangé du Souldan d'Egypte, qui avoit aſſiſté Bajazet : puis qu'apres avoir preſque entierement conquis l'Empire Othoman, j'ay pris ſur luy Damas, Damiette, Alexandrie, le Caire, & toutes les Places les plus conſiderables de ſon Eſtat. Que je gagnay encore deux Batailles : & que je le contraignis de s'enfuir, ſans luy vouloir donner ny paix ny tréve. Vous vous ſouvenez auſſi, comme en ſuite toute l'Arabie heureuſe, & une partie de l'Afrique, s'eſtans ſoûmiſe vo-

lontairement à moy, j'eus pour ces Peuples toute la douceur poſſible : & que ceux de Perſe ayant davantage reſiſté, je les attaquay, je les battis, je les ſurmontay : que je conquis tout ce grand Empire, tout le Glanture, tout le Tarpeſtan, & que je pris enfin la ſuperbe Ville de Tauris, où je vous laiſſay mon Lieutenant General. Et vous n'ignorez pas non plus (puis que c'eſt la cauſe de voſtre eſtonnement) comme paſſant à Ardeuel, pour m'en retourner à Semarcant, avec un nombre infiny d'Eſclaves de Caramanie, & de toutes les Nations voiſines, que j'avois faits en cette guerre : un nommé Cheq Safi, homme de grande vertu, que j'y voulus viſiter ; m'ayant demandé la liberté de tous ces Eſclaves, je la luy accorday ſans repugnance, & avec joye : me ſemblant bien juſte de ne refuſer pas un homme, qui pouvant demander beaucoup pour luy-meſme, ſe contentoit de demander pour autruy. Je m'aſſure, Axalla, qu'apres vous avoir repaſſé toute ma vie de cette ſorte, il vous ſera aiſé de juger, par tant de grands evenemens qui s'y rencontrent, que pour peu que j'aye aporté d'aplication d'eſprit aux choſes que j'ay veuës, ou aux choſes que j'ay faites; il eſt bien difficile qu'une ſi longue ex-

perience ne m'ait aſſez appris l'Art de regner, pour me donner des raiſons aſſez fortes pour vous pouvoir perſuader, que ſi vous avez veu quelque inégalité en ma conduite, il n'y en a pourtant point en mon eſprit : & que ſi j'ay pardonné à des Eſclaves humiliez, & puny un Empereur ſuperbe & inſolent, c'eſt parce que la maxime la plus generale & la plus importante, que m'ait enſeigné cette Politique guerriere, que je n'ay apprîſe qu'a la teſte des Armées, & ſur le Cham de Bataille ; eſt qu'il faut preſque toûjours abaiſſer les ſuperbes, & pardonner aux ſoubmis. Ce que je dis n'eſt pas ſeulement neceſſaire pendant la guerre, mais encore pendant la paix : c'eſt un ordre qu'il faut garder en tout temps & en tous lieux : les Princes legitimes en ont beſoin ; les uſurpateurs encore davantage. Ce n'eſt que par là que les guerres Civiles s'eſtouffent, ce n'eſt que par là que les guerres eſtrangeres finiſſent promptement ; ce n'eſt que par cette meſme voye, que la Iuſtice arreſte l'inondation des vices parmy les Peuples (s'il eſt permis de parler ainſi) & ce n'eſt que par là enfin, que les Rois peuvent trouver l'Art de ſe faire craindre & aymer tout enſemble. Ouy, Axalla,

ce juſte meſlange de douceur & de ſeverité, eſt le veritable ſecret de ſe rendre redoutable ſans eſtre haï : Un Prince qui ſeroit toûjours inexorable, ne donneroit que de la crainte & de la terreur : & un autre qui ſeroit toûjours clement, s'expoſeroit ſouvent à eſtre deſobeï. Il faut donc pour ne tomber pas en l'une ny en l'autre de ces extremitez, laiſſer tout le monde en doute, de laquelle de ces qualitez oppoſées, le Prince ſe veut ſervir : ou pour faire encore mieux, il faut que perſonne n'ignore que les ſuperbes ne peuvent manquer d'eſtre chaſtiez, & que les ſouſmis puiſſent eſperer qu'on ne les punira pas. Les Rois en ces occaſions, doivent imiter le Tonnerre, qui pour l'ordinaire pardonne à l'humilité des herbes, & ne tombe que ſur ces arbres audacieux, de qui la cime touche les nuës: Le Lion meſme n'a merité la glorieuſe qualité de Roy des Animaux, que parce qu'il n'excite ſa fureur que contre des ennemis ſuperbes : & qu'il pardonne bien plûtoſt à la foibleſſe d'un Agneau, que non pas à la force & à la fierté des Taureaux, ou à la rage d'un Tigre. Ceux qui ne veulent que conſerver leurs Eſtats en paix, ne ſçauroient en trouver une meilleure voye, qu'en prenant garde que

toute la Perſe, que je n'aurois point protegé tous les Princes de Grece, comme je l'ay fait aſſez heureuſement, & que je ſerois peut-eſtre moy-meſme captif, de celuy à qui je fis perdre la vie. Ne vous eſtonnez donc pas, Axalla, ſi je ne pardonne point à l'inſolence de Bajazet : c'eſt par un ſi grand exemple, que je pretens affermir toutes mes Conqueſtes : Vous ſçavez que ce Prince eſtoit non ſeulement en veüe à toute la Terre, mais qu'il eſtoit encore la terreur de tout l'Univers : Or quel bruit ne penſez-vous pas que faſſent ſes chaiſnes par tout le monde, & quel avantage n'en dois-je point eſperer ? Ceux qu'il a ſi mal traitez pendant le cours de ſes victoires, me ſeront eternellement obligez, de ce que je l'auray puny, & de ce que je les auray vengez de tant de maux qu'ils ont receus : & ceux qui ſont encore mes ennemis, ceſſeront de l'eſtre, ou du moins en feront ſemblant : de peur d'attirer ſur leurs teſtes un orage pareil à celuy qui a accablé Bajazet. Enfin, je ſuis bien aſſuré que ſi par le ſuffrage de tous les hommes, je voulois mettre en deliberation, ce que je dois faire de ce mal-heureux Empereur, il ſe trouveroit peu de perſonnes qui me demandaſſent la fin de ſes miſes ; & beau-

coup qui me demanderoient la fin de ſa vie. Où au contraire, je penſe qu'il ne ſe trouveroit aucun, qui dans le pardon que j'ay accordé à ce grand nombre de foibles Eſclaves, peut trouver une bonne raiſon pour m'en empeſcher, ou pour m'en blâmer. Il y a meſme cette remarque à faire, qu'en abaiſſant les ſuperbes, & pardonnant aux ſoûmis, on fait deux choſes fort conſiderables : l'une, qu'en faiſant ſouffrir un petit nombre de criminels, l'on en ſauve beaucoup d'autres, ou qui ceſſent de l'eſtre, ou qui s'empeſchent de le devenir : & l'autre, qu'en remettant une injure, à ceux qui ſe ſont humiliez & repentis, l'on étend infiniment ſa gloire, ſans s'expoſer à nul danger. Car comme il ſe trouve bien plus de foibles que d'audacieux, mille bouches ſe loüent de la clemence du Prince, où une ſeule quelquefois ſe plaint de ſa ſeverité. Par exemple, tout ce grand nombre d'Eſclaves que j'ai délivrez, & qui va s'épandre en trois ou quatre Provinces, va me gagner les cœurs de leurs Concitoyens, & m'affermir les Conqueſtes que j'y ay faites : où au contraire Bajazet eſtant ſeul malheureux, ſera preſque ſeul à ſe plaindre : & par conſequent je n'ay pas agi ſans raiſon, lors que j'ay rompu

les fers des Esclaves de Caramanie, & que j'ay fait resserrer les siens. L'insolence est sans doute insuportable, un un Sujet revolté : elle est mesme fort difficile à souffrir, en un Ennemy qui a les armes à la main : mais elle est digne de punition en un Ennemy vaincu. Car s'il n'est pas mesme permis à celuy qui triomphe, de triompher avec orgueil, & d'insulter sur le malheur de ceux qu'il a surmontez ; comment pensez-vous qu'il fust possible d'endurer l'insolence d'un prisonnier de guerre : qui ne peut jamais manquer de devoir la vie à celuy de qui il est captif, puis qu'il a pû la luy oster ? Non, non, Axalla, la Constance & l'Orgueil ne sont pas mesme chose : il est permis en ces occasions, de porter des fers sans foiblesse, & de ne perdre pas le cœur en perdant la victoire ; mais il n'est pas permis de perdre le respect que l'on doit au Vainqueur, & de luy dire des injures. Il faut se souvenir qu'il doit estre dans le Char de Triomphe, & qu'on le doit suivre ; & non pas agir comme a fait le superbe Bajazet ; de qui l'orgueil s'est autant élevé que sa fortune s'est abaissée. Le Roy de la Chine, à qui je redonnay son Royaume, ne fit nulle lâcheté aprés son malheur, mais il ne fit aussi nulle insolence:

Il me parla avec une hardieſſe genereuſe, & non pas avec une fierté ſans reſpect: Il ne fit rien indigne d'un Roy : & ne fit rien auſſi qui ne fuſt convenable à ſa fortune preſente ; & c'eſt pourquoy il ne fut pas traité comme Bajazet. J'ay pû eſtre indulgent pour l'un , & je ne dois pas l'eſtre pour l'autre : Que penſez-vous que feroit ce Tigre enragé , ſi l'on détachoit ſes chaînes ? Il commenceroit , ſans doute, à déchirer celui qui lui auroit redonné la liberté , s'il en avoit le pouvoir : & ſe plaignant également de tous les hommes, il feroit ce qu'il a eſté , c'eſt à dire l'Ennemi commun de tout l'Univers. Il diroit que ſes Sujets l'auroient trahi ; que ſes Soldats l'auroient abandonné ; que ſes ennemis l'auroient maltraité ; & reprenant le Sceprre avec de tels ſentimens , il deſoleroit toute la Terre , ou du moins il en chercheroit les moyens. Non , non, il faut aprendre à celuy qui n'a pû eſtre bon Prince , à devenir bon Eſclave : & ne remettre pas ſur le Trône un homme , de qui la cruauté l'en a rendu indigne , & qui n'eſt propre qu'à porter des fers. La Clemence en cette occaſion , pourroit avoir de trop dangereuſes conſequences : il y va du ſalut de trop de Peuples , pour s'y porter legerement : & cét exemple de

ſeverité eſt trop neceſſaire à maintenir ce que j'ay conquis, pour changer de ſentimens. Qui ſeroient ceux qui ne pourroient pas eſperer de faillir impunément, ſi l'on faiſoit grace à Bajazet ? Luy qui eſt en execration à toute la Terre ; lui qui tout vaincu qu'il eſt, m'a dit & fait dire des choſes capables d'inſpirer la fureur en l'ame la plus douce, & meſme la plus inſenſible. Pour les Eſclaves auſquels j'ay pardonné, il n'en va pas de cette ſorte : ils ne ſont mes ennemis, que pour s'eſtre trouvez engagez dans un Parti qui m'eſtoit contraire : peut-eſtre que tous ces hommes en particulier ſont gens de bien : & tous enfin ſont incapables de nuire ; & par conſequent ſont une matiere fort propre à la Clemence d'un Prince. Cette action eſt de grand éclat, & n'eſt pas ſuivie de grand peril : joint qu'il y a ſans doute de l'équité à pardonner à ceux qui prient qu'on leur pardonne, quand en leur pardonnant l'on ne s'expoſe à nul danger. Les veritables bornes que l'on doit donner à la Clemence, ou à la Severité, ſont d'examiner premierement ſi la Juſtice ſouffre l'une ou l'autre : Il y a auſſi bien des crimes qu'il n'eſt pas permis de laiſſer impunis, comme il y a des vertus qu'il ne faut pas laiſ-

ſer ſans recompenſe : Mais aprés cette conſideration, il faut voir ſi la Clemence peut eſtre nuiſible, ou ſi la Severité peut ſervir : & ſelon cela il faut employer l'une ou employer l'autre : & n'agir que par un ſentiment d'intereſt du bien Public, ou d'intereſt de la Gloire. Or eſt-il que ce qui marque le plus la Royauté, c'eſt la ſoûmiſſion des Sujets : que ce qui marque le plus la victoire, c'eſt la ſoûmiſſion des vaincus : qu'au contraire, ce qui s'oppoſe le plus à ce Caractere divin que portent les Souverains, c'eſt l'orgueil & l'inſolence : & que ce qui irrite le plus les victorieux, c'eſt de voir des Captifs ſuperbes. Ne vous eſtonnez donc pas, Axalla, ſi vous m'avez veu tantoſt clement, & tantoſt ſevere : & ſoyez perſuadé que vous m'avez toûjours veu raiſonnable. J'ay pardonné quand je l'ay pû, ſans prejudicier à l'avancement de mes conqueſtes : & j'ay eſté inexorable, lors que la Clemence euſt non ſeulement eſté injuſte, mais dangereuſe, pour le bien de mes Peuples & de mes deſſeins. Il eſt meſme ſi naturel de s'opoſer à ce qui nous reſiſte, & de ceder à ce qui nous cede ; que quand on ne feroit que ſuivre les ſimples mouvemens de la Nature, on tomberoit d'accord de ce que je

dis. Avoüez donc, Axalla, avoüez avec moi, que quiconque conſiderera bien la perſonne de Bajazet trouvera que la cruauté meſme ceſſeroit d'eſtre cruauté pour luy : tant il eſt vrai que ſon humeur inſuportable, ſanguinaire, inſolente, & dénaturée, eſt peu digne de compaſſion: & tant il eſt vrai qu'il eſt à propos de retenir avec des fers, celui que la Raiſon n'a pû retenir. Continuons donc d'agir comme nous avons fait juſques ici : Pardonnons avec joye à tous ceux qui ſe ſoûmettront à noſtre puiſſance : Puniſſons avec ſeverité, tous ceux qui la voudront choquer : Ne pardonnons jamais par foibleſſe, & ne puniſſons jamais auſſi par préocupation, ni par haine : & pour dire tout en peu de paroles, ne pardonnons & ne puniſſons, que lors que nous ſerons obligez de le faire, pour le bien des Peuples qui ſont ſous noſtre conduite, ou pour noſtre propre gloire.

La colere eſt, ſans doute une paſſion meſſeante à tout le monde, mais principalement aux Rois : ils ſont ſi haut, qu'ils doivent eſtre au deſſus des tempeſtes & des orages, qui ne ſe forment qu'en la moyenne Region : & c'eſt en la ſurmontant, que le titre de Vain-

queurs ne leur eſt pas moins glorieux ni moins utile, qu'en faiſant une conqueſte. Celuy qui inventa cette Fable de Minerve, qui rompit ſon haut-bois, parce qu'en ſe mirant dans une fontaine, elle vit la laideur de ſes jouës enflées, & la difformité dont l'effort qu'elle faiſoit en ſoufflant dans cét inſtrument, défiguroit toutes ſes beautez, & changeoit tout ſon viſage ; a voulu repreſenter, à mon avis, l'étrange changement que cette farouche paſſion apporte en une ame, quand elle s'y abandonne abſolument ; afin que par la connoiſſance de ſa laideur, l'on apportaſt plus de ſoin à l'éviter. En effet, ces Peuples qui faiſoient voir leurs Eſclaves yvres à leurs enfans, pour leur imprimer dans l'eſprit, l'horreur d'un ſi vilain vice ; n'auroient pas moins bien fait, de leur faire voir leurs Eſclaves en colere, pour leur faire comprendre parfaitement, par un objet ſi deſagreable, combien ce déreglement violent, & cette humeur toute de ſoulphre & de ſalpeſtre, eſt indigne d'une ame ſage, & d'un homme raiſonnable. Xerces qui faiſoit foüeter la Mer, & qui écrivoit aux Montagnes pour les menacer, ſi elles ne s'abaiſſoient devant luy, pour faciliter le paſſage de ſon Armée ; paroiſſoit plus ridicule que

redoutable (comme un grand Homme l'a remarqué) dans l'extravagance de ſa colere. *C'eſt un ſigne d'une grande maladie* (dit Hippocrate) *que de voir le viſage fort changé* : & c'eſt en ces occaſions (pour me ſervir encore des paroles de Plutarque) *que pluſtoſt qu'au ſortir du Bain, on devroit ſe regarder au Miroir.* Mais aprés tout, il ne faut pas confondre les vertus & les vices, parce qu'il y a quelque reſſemblance entr'eux : Tous les vaillans ne ſont pas temeraires ; tous les liberaux ne ſont pas prodigues ; & tous les ſeveres ne ſont pas cruels. Nemeſis & Adraſtie, eſtoient des Deeſſes dans l'Antiquité, auſſi bien qu'y paſſoit pour Dieu, & pour le plus grand de tous les Dieux, celuy que mille inſcriptions ont nommé *Iupiter Sauveur* ; *Iupiter Liberateur*, *Iupiter tout bon.* Et il eſt indubitable, que la Juſtice, auſſi bien que la Clemence, eſt un attribut divin : & que l'une n'eſt pas moins neceſſaire que l'autre, aux Rois ; eux (dis-je) qui ſont les images de Dieu. Je ſçai bien que la réponce de Porus eſt remarquable, qui lors qu'Alexandre luy demanda, *de quelle façon il le traiteroit ? En Roy*, luy répondit ce genereux priſonnier : & que la douceur dont uſa cét invincible Conque-

tant, ſemble faire le procez à Tamerlanes. Je ſçay bien que Sophocles dans ſa Tragedie d'Antigone, fait dire à un malheureux, *que la raiſon & le bon ſens ne demeurent pas aux miſerables, tels qu'ils les avoient pendant leur bon-heur : & qu'au contraire, quelque forte que fuſt l'une, & quelque puiſſant que fuſt l'autre, ils diminuënt dans l'adverſité.* Je ſçay bien ce beau mot de Seneque en ſes Epiſtres, *Que l'homme veritablement bon, eſt celuy que rien ne peut rendre méchant :* Ie ſçai bien que dans ſon premier traité de la Colere, ce Philoſophe a dit encore, *Que la Vertu ne doit jamais avoir recours au Vice :* Ie ſçay bien que dans ſon ſecond Livre de la Clemence, il ajoûte, *Que le ſage doit agir comme eſtant né pour le commun bien de tous les hommes :* Mais avec tout cela, il eſt certaines occaſions, où neceſſairement il faut punir, comme il en eſt d'autres où il eſt à propos de pardonner. Le Prince doit faire de ces vertus differentes, ce que fait le Muſicien, de ſes differentes Nottes : il les change ; il les quitte ; il les reprend ; il les met en haut ; il les met bas : il en fait de bréves : il en fait de longues : il monte ou deſcend quelquefois peu à peu : & quelquefois il paſſe

d'une extrémité à l'autre, par des fugues precipitées : & cependant de cette grande diverſité de tons, de cadences, & de meſures, il reſulte une harmonie qui charme les ſens, & qui fait connoiſtre qu'encore que toutes ces choſes paroiſſent contraires, elles s'accordent bien enſemble. Il en eſt de meſme de la Politique que de la Muſique : il faut que le Prince change ſelon les occaſions : & qu'il ſoit clement ou rigoureux, ſelon que la conjoncture preſente des choſes le demande, s'il veut eſtablir une parfaite harmonie dans l'Eſtat, & tenir en une juſte ſituation, tant de parties differentes qui le compoſent. Ainſi nous pouvons dire en deffendant Tamerlanes, que l'inſolence de Bajazet, merita le châtiment qu'elle receut : qu'un grand exemple eſt quelquefois neceſſaire, auſſi bien en rigueur comme en clemence : & que s'il faut uſer peu ſouvent de la premiere, il ne faut pas auſſi toûjours s'attacher trop ſcrupuleuſement à la ſeconde. Celle qui dans l'Ecriture eſt nommée *belle comme la Lune, & claire comme le Soleil* : eſt dite immediatement aprés, *terrible comme un Camp, & comme la pointe d'une Armée rangée en Bataille.* Paroles qui apprennent aux Rois, qu'il faut qu'ils

ayent les deux enſemble : je veux dire les attraits de la Clemence, & la fermeté de la Iuſtice : & qu'ils s'en ſervent indifferemment, ſelon le beſoin qu'ils en auront. Mais lors que je dis qu'il faut que les Princes employent l'une ou l'autre, je n'entens pas tumultuairement, & ſans conſulter que leur propre paſſion : Au contraire pour leur faire voir la neceſſité d'un premier Miniſtre, qui les conſeille fidellement : je veux qu'ils écoutent parler Hugues Capet : qui aprés avoir abrogé la Charge de Maire du Palais, créa celle de Connétable, qui approche ſi prés de la Puiſſance Souveraine : & voicy les raiſons de l'illuſtre Chef de la troiſiéme Race de nos Rois, ſur une matiere ſi importante.

HUGUES CAPET, à Frideric Comte de Mets.

JE ne doute nullement, que le dessein que je fais ne vous surprenne & ne vous estonne : & qu'aprés m'avoir veu quasi supprimer la Charge de Maire du Palais, en ne la donnant à mon fils, qu'afin d'en oster la pretention aux Grands de mon Estat, vous ne trouviez étrange que je veüille aussi-tost aprés augmenter l'autorité de celle de Connétable, à tel point, que je puis dire l'avoir creé : & l'approcher en quelque façon, de la puissance de la premiere. On diroit à me voir agir de cette sorte, que ma main est déja lasse de soûtenir le Sceptre que l'on m'a donné : que l'élevation du Trône m'ébloüit : & que ne me souvenant plus de ce que les Maires du Palais firent autrefois, sous les Regnes des Princes qui precederent celuy de Pepin : & de ce que j'ay fait moy-mesme, sous celuy de Loüis cinquiéme;

quiéme : je veüille que les Rois de France ayent un Competiteur eternel, qui les mette toûjours en eſtat de faire paſſer la Couronne de ſon Maiſtre ſur la teſte de ſes Enfans, ou ſur la ſienne. I'eſpere neanmoins que l'ordre que j'établirai dans le Royaume, aura un plus favorable ſuccez : & que la Providence qui renverſe ou qui établit les Trônes comme bon luy ſemble, ſoûtiendra ſi bien celuy où je ſuis monté, que ceux qui ſeront deſtinez à l'apuyer, ne le détruiront jamais. Mais pour vous faire voir que je n'agis pas ſans raiſon, & qu'il eſt tres-veritable que la Royauté (ce premier Mobile de l'Eſtat) doit eſtre fortifié de quelque mouvement prochain, qui puiſſe en partageant cette puiſſance active, la communiquer aux autres : il ne faut que conſiderer, ce que demande d'un Prince la qualité de Roy : & l'impoſſibilité qu'il y a, que ſans le ſecours d'un premier Miniſtre, il puiſſe jamais ſatisfaire pleinement à toutes les choſes où il eſt obligé. Le Soleil ne peut pas en meſme temps illuminer de ſes rayons toute la rondeur de la Terre : & s'il ne communiquoit une partie de ſa lumiere aux autres Aſtres qui luy ſont inferieurs, la moitié du Monde ſeroit toûjours abſolument envelopée

dans l'épaiſſeur des tenebres. Cependant, il n'eſt pas guere plus aiſé au Prince, de bien gouverner tout ſon Eſtat, ſans communiquer ſa Puiſſance ; qu'il l'eſt au Soleil d'éclairer tout l'Univers, ſans communiquer ſa lumiere. Car comment ſeroit-il poſſible, que le Prince tout ſeul puſt faire agir reglément cette grande & merveilleuſe Machine, qui eſt compoſée de tant de reſſorts differents, ſi à l'exemple de Dieu, dont il eſt l'image, il ne ſe ſervoit des Cauſes ſecondes pour ſa conduite ? Le Royaume eſt, ſans doute, un Corps, dont lui ſeul doit eſtre la teſte : mais qui ne doit pas eſtre ſans bras pour executer ce qu'elle délibere. Et comme le Prince doit eſtre auſſi dans l'Eſtat, ce que l'ame eſt au corps humain ; il faut auſſi que le premier Miniſtre ſoit le premier organe que cette ame de l'Eſtat faſſe agir, comme la plus noble, & la plus neceſſaire partie de ce grand Corps Politique. Quiconque conſiderera attentivement toute l'étenduë de l'obligation des Rois, trouvera que non ſeulement ils ſont au deſſus de tous leurs Sujets pour en avoir ſoin ; pour les conduire ; pour les proteger ; pour les enrichir ; pour les défendre contr'eux-meſmes aux guerres civiles, & contre les autres aux guerres

trangeres ; pour les recompenſer ; pour es punir ; pour faire éclater la Juſtice ; pour faire regner la Pieté, & pour entretenir la Paix : mais encore pour faire a guerre à outrance, quand il n'y a point d'autre voye de rendre la paix durable. Cependant, il n'y a pas une de ces choſes, que le Prince puiſſe executer comme il faut, ſans le ſecours d'une perſonne choiſie, à laquelle il puiſſe confier ſes deſſeins, & laquelle il juge capable de les faire reüſſir. Il y a meſme quelque choſe de plus grand & de plus noble, pour celui qui peut élever un de ſes Sujets à cette premiere dignité : & l'on ne voit jamais mieux la ſupréme élevation du Prince, que par celle de celui qu'il juge digne d'eſtre Chef de ſon Conſeil. Ce n'eſt pas que je ne trouve qu'il eſt non ſeulement à propos, mais neceſſaire, qu'il y ait une diſtance raiſonnable, entre le Prince & le Miniſtre : & c'eſt pour cela qu'ayant oſté à la Charge du Maire du Palais, ce qui aprochoit trop de la Royauté ; je ne laiſſe à celle de Connétable, que ce qui peut eſtre utile au peuple, & glorieux au Prince. L'autorité qu'il peut communiquer, ne lui peut jamais eſtre nuiſible que par luy-meſme : & ſi les Maires du Palais euſſent vécu

ſous des Princes qui euſſent ſçeu regner, cette Charge n'auroit pas ſervi plus d'une fois, comme elle a fait, de premier degré pour monter au Trône. Il faut pour eſtre en ſeureté de ce coſté-là, ne commander rien qu'on ne puiſſe faire : il ne faut élever que ce qu'on peut abatre: mais, s'il eſt poſſible, il ne faut jamais abatre ce que l'on a élevé. Et c'eſt pour cela que le Prince ne doit pas faire le choix de ſes premiers Miniſtres en tumulte, & ſans y penſer ſerieuſement: Ceux qui par leur propre naiſſance, peuvent aſpirer à toutes les grandes Charges, & qui (s'il eſt permis de parler ainſi) naiſſent ſi prés du Trône, qu'ils ſont effectivement obligez de le ſoûtenir, de peur d'eſtre accablez ſous ſes ruines, doivent, ſans doute, ſelon l'équité, eſtre preferez quand ils en ſont dignes, à ceux qui n'ont pas cét avantage : Mais il ne faut pas pourtant que ceux qui naiſſent avec un talent extraordinaire pour le ſervice du Prince, & pour le bien du Public, en ſoient exclus non plus que les autres, quand meſme ils ſeroient beaucoup au deſſous d'eux. Il faut conſiderer exactement les qualitez de l'ame, & non pas avec ſeverité la condition de la perſonne : puis que c'eſt avec les premie-

res, que l'on fait les grandes choſes, & que l'autre peut eſtre renduë meilleure, par la volonté, & par la magnificence du Prince. Il importe peu ſi la Charge honore la naiſſance de celui à qui on la donne, pourveu que ſes propres vertus honorent la Charge qu'il reçoit; & c'eſt, ſans doute, par ce choix judicieux, que les Rois peuvent éviter, tout ce que la trop grande autorité des Miniſtres peut avoir de dangereux. Il eſt de ces Perſonnes à qui le Prince donne les grands emplois, comme de ces fleuves de qui le lit n'eſt pas fort profond, & de qui les rives ſont fort reſſerrées: pour peu que la cheute des Torrens les groſſiſſe, ils ne peuvent plus ſe contenir dans leurs bornes, ils inondent les Champs qu'ils ne doivent qu'arrouſer; & cauſent la ſterilité aux meſmes lieux, où ils dévroient porter l'abondance. Où au contraire, ces grandes Rivieres à qui la Nature a donné une vaſte étenduë dans leur courſe, & quelque legere reſſemblance avec la Mer; ne s'émeuvent point avec excez, ni par les Montagnes de neige qu'elles reçoivent, ny par la cheute des Torrens. Leurs ondes en deviennent un peu plus ſuperbes, mais elles ne ſe débordent pas pour cela: & elles ne ſe ſervent de cette

augmentation qu'elles ont reçeuë, que pour en rendre un plus grand tribut à l'Ocean, auquel elles ſont redevables de toutes les Sources qui les compoſent. De meſme, quand le Prince a le malheur de ne connoiſtre pas la juſte capacité de celuy qu'il employe; & que luy donnant plus qu'il ne peut recevoir, il le tire des bornes que la Nature luy a preſcrites: il faut, ſans doute, craindre le meſme deſordre, & le meſme ravage dans un Eſtat, que fait l'inondation dans une Campagne: Mais quand au contraire il eſt ſi heureux, que de rencontrer de ces ames grandes & heroïques, capables de toutes choſes; de ces Perſonnes (dis-je) en qui l'on voit éclatter la Prudence, en qui toutes les Vertus paroiſſent éminemment; à qui une longue experience des affaires, a enſeigné la veritable Politique; & de qui l'eſprit eſt beaucoup au deſſus de l'ambition: Le Prince peut ſans crainte de faillir contre la Politique, les combler de biens & d'honneurs, & leur partager ſon pouvoir: eſtant preſque indubitable qu'elles ne ſe ſerviront de toutes ces choſes, que pour le bien des Peuples, & pour la gloire de leur Maître. En effet, ſi la Souveraine Providence n'euſt pas oſté du Trône les der-

niers Rois legitimes par leur naiſſance, mais indignes d'eſtre deſcendus de Charlemagne, par leurs mauvaiſes qualitez; je ſerois encore leur Sujet : & quelque autorité que me donnaſt la Charge de Maire du Palais ; la qualité de Comte de Paris ; celle de Prince des François ; & les merites de Hugues le Grand mon Pere ; je n'aurois jamais entrepris de monter ſur ce Trône, s'il en euſt falu faire deſcendre le veritable Poſſeſſeur : & ſi Charles de Lorraine n'euſt renoncé par ſes actions, au droit qu'il y pouvoit pretendre, & ſi je n'y euſſe eſté porté par le ſuffrage univerſel de tous les Peuples, & par une Puiſſance Souveraine, à laquelle je n'ay pas deu reſiſter. Que les Princes ne craignent donc pas de donner quelque part de leur autorité : mais qu'ils apprehendent ſeulement de ne la donner pas à propos. Ce n'eſt que par là qu'ils peuvent errer : & ce n'eſt que par là qu'ils ont à craindre. Car du reſte, on peut dire qu'il eſt impoſſible que le Prince ſe puiſſe paſſer du ſecours de ces Perſonnes Eminentes, qui font obſerver les Loix; qui font reſpecter leurs Maiſtres ; qui font obeïr les Peuples ; & qui comme les Rois ſont les Images de Dieu, ſont auſſi (s'il faut ainſi dire) les Images de leurs

Princes. Il ne faut donc pas penſer, que l'honneur qu'on leur rend ſoit dérobé à leurs Souverains : au contraire, c'eſt par la déference que l'on a pour le premier Miniſtre, que le Prince eſt le plus honoré. Et comme dans l'Antiquité, le reſpect que les Peuples avoient pour ceux qui leur rendoient les Oracles, ne paſſoit pas pour injurieux envers les Dieux qu'ils adoroient : de meſme la veneration qu'ont les Sujets pour ceux qui leur annoncent les volontez du Prince, ne doit pas luy déplaire, ny luy devenir ſuſpecte, puis que dans un Eſtat bien policé, toutes choſes doivent ſe raporter à luy. Et puis, ce n'eſt pas par des raiſons ſi peu conſiderables, qu'il faut s'opoſer à l'utilité Publique : qui ſe rencontre, ſans doute, à maintenir en ſplendeur, toutes les Charges, de qui l'autorité demeure dans la dépendance abſoluë de celle du Prince. Ce ſont elles que l'on peut veritablement nommer les Nerfs de l'Eſtat, puis qu'elles en ſont toute la force ; & que c'eſt par elles que l'eſprit du Prince remuë tout ce grand Corps avec facilité, & qu'il le fait agir comme bon luy ſemble. Mais pour le pouvoir faire, il faut donc qu'il y ait une perſonne proche du Roy, qui puiſſe recevoir ce premier rayon de lu-

miere, qui doit s'épandre ſur tout le reſte : il faut qu'elle puiſſe recevoir les ordres pour les donner : & qu'elle ſoulage le Prince de tant de ſoins qu'il ne pourroit prendre, ou qui meſme ſeroient indignes de luy. Il eſt bien permis à un General d'Armée, de combatre quelquefois comme un ſimple ſoldat : mais il ne luy eſt pas permis d'agir toûjours de cette ſorte. Il y a une certaine meſure, qu'il faut garder en toutes choſes : Et quand une Armée eſt défaite, & que la Bataille eſt perduë, encore eſt-il commandé de ſe r'allier ſans confuſion, & de ſe retirer ſans deſordre. A plus forte raiſon donc, dans les affaires generales d'un Eſtat, eſt-il neceſſaire d'obſerver cette regularité de bien-ſeance, qui veut que le Prince ne ſe meſle pas directement de toutes choſes : Il eſt meſme à propos qu'il y ait quelquefois un rideau entre luy & le Peuple (s'il eſt permis de parler ainſi :) car s'il arrive qu'il ſoit ſevere, il eſt moins chargé de la haine de ſes Sujets, qui peuvent douter ſi c'eſt le Prince ou ſon Miniſtre qui agiſſent de cette ſorte : & s'il eſt indulgent, le Peuple qui eſt l'Ennemi eternel de tous ceux qui aprochent les Rois, ne leur en dérobe pas la gloire, & ne la donne pas au Miniſtre. Il ne faut,

ſans doute, pas auſſi, que ceux que le Prince couvre de lumiere & de ſplendeur, faſſent en ces occaſions comme la Lune, qui ne laiſſe pas d'éclipſer parfois celuy de qui elle reçoit tout ſon éclat. Il faut qu'il y ait des bornes & de la moderation en l'ame de celuy qui reçoit les grands emplois : & qu'il s'éleve autant par ſes vertus, au deſſus des bien-faits du Prince, que le Prince l'éleve au deſſus du reſte de ſes Sujets. Mais quand il advient auſſi qu'un Roy a le bon-heur de rencontrer un de ces hommes extraordinaires, qui ſçavent également bien obeïr au Prince, & commander au Peuple, que ne doit-il pas faire pour le conſerver & pour le rendre heureux ? La perte de dix Batailles luy doit eſtre moins conſiderable, que la perte d'une perſonne de cette ſorte : puis qu'il eſt incomparablement plus aiſé de remettre ſur pied une Armée de cinquante mille hommes, que d'en retrouver un ſeul, capable d'aider au Prince à ſoûtenir la peſanteur du Sceptre qu'il porte. Je ſçay bien qu'en l'occaſion preſente, en augmentant l'autorité de la Charge de Connétable, qui dépendoit de celle des Maires du Palais, & qui n'avoit pouvoir que ſur la Cavalerie ; je ne donne pourtant cette augmen-

tation d'autorité, que pour les choſes de la guerre : mais ſi j'en uſe ainſi, c'eſt (à vous dire le vray) que je n'ay pas encore eu loiſir depuis que je ſuis au Trône, de pouvoir connoiſtre qui ſont ceux qui ſeroient capables d'une confidence plus particuliere. Joint que dans les nouvelles Loix, dont le Royaume a beſoin, pour le remettre en ſon ancien luſtre, il faut commencer par les choſes militaires: afin que l'ordre y eſtant bien eſtabli, le Connétable & les Maréchaux que je crée pour le ſoulager, en l'exercice de cette Charge importante, puiſſent ſe trouver en eſtat de faire executer tout ce que j'ordonneray. Et puis, outre cette raiſon, il y en a encore une autre plus forte : qui veut que le Prince, de qui les Predeceſſeurs n'eſtoient point Rois, aille un peu plus reſervé que les autres, au partage de la ſouveraine Puiſſance : il n'eſt pas ſi aſſuré de la fidélité de ſes nouveaux Sujets, qu'il ne doive ſe défier de tout ce qui l'environne : & c'eſt pour cela que le choix d'un premier Miniſtre luy eſt d'une importance extréme, & plus difficile à faire. Mais pour ceux qui ne tiennent pas la Couronne qu'ils poſſedent des mains de la Fortune, & qui la reçoivent de celles de leurs Peres ; je leur con-

ſeilleray toûjours de ne faire jamais de ſcrupule, de communiquer une partie de leur puiſſance, à ceux qui ſe trouveront capables d'en uſer raiſonnablement: eſtant certain qu'il en peut reſulter beaucoup de gloire au Roy, & beaucoup de bien au Public : Ce grand nombre d'affaires differentes, qui ſuivent toûjours la Royauté, comme l'ombre ſuit le corps, accablent (s'il faut ainſi dire) l'ame du Prince, lors qu'il eſt ſeul à en prendre le ſoin : & quelque zelé qu'il ſoit pour ſon Peuple & pour ſon propre honneur, il procede pour l'ordinaire, quelque laſſitude d'eſprit de cet accablement, qui dégenerant en chagrin, fait qu'il paſſe aiſément de ce chagrin à la colere ; & de la colere à l'injuſtice. Où au contraire, celuy qui ſe décharge quelquefois du fardeau des affaires, ſur la prudence & ſur la fidelité d'un premier Miniſtre, demeure toûjours dans une vigueur égale : & ſans s'apercevoir quaſi qu'il eſt chargé de la conduite d'un grand Royaume, il ne laiſſe pas de le gouverner fort heureuſement. Il faut en ces occaſions, agir parfois de la meſme façon qu'agiſſent les Capitaines des Vaiſſeaux ou des Galeres : qui encore que l'employ des Pilotes ſemble eſtre le plus important, puis que c'eſt à eux à

faire prendre la route que l'on doit ſuivre ; à prevoir les tempeſtes, à connoître les vents : & à éviter les écueils, ne s'occupent que rarement à tenir le Timon de leur propre main, ſi ce n'eſt que la deſobeyſſance du Pilote, ou la neceſſité le veüille. Ils ſe contentent de regarder dans la Carte, & de jetter les yeux ſur la Bouſſole, pour voir s'ils ſont bien obeïs : & ſans ſe meſler eux-meſmes d'abaiſſer les Voiles ; d'amarer les Cordages ; & de tirer à la rame ; ils ſe contentent (dis-je) de donner les premiers ordres ; & de reſerver pour eux les plus nobles fonctions de leur Charge, qui ſont de combatre & de vaincre les Ennemis qu'ils attaquent, ou dont ils ſont attaquez. Ce n'eſt pas (comme je l'ay déja dit) que ſi la neceſſité le veut, il ne faille qu'un Capitaine ſe trouve capable d'eſtre ce que ſont tous ceux qui ſont dans ſon Vaiſſeau ou dans ſa Galere : & que s'il arrive une tempeſte, il ne puiſſe eſtre Pilote & ſimple Marinier s'il en eſt beſoin : Enfin il faut ſçavoir tenir le Timon, & meſme manier la rame, quoy que ce ne ſoit pas une choſe neceſſaire ny bien-ſeante, que de le faire toûjours : mais ce n'eſt qu'en ces neceſſitez extrémes, qu'il faut que le

Capitaine ſe ravale juſqu'à ces emplois, en quelque ſorte indignes de luy. *Ainſi* dans les grands Eſtats, qui auſſi bien que les Vaiſſeaux ont leurs calmes & leurs orages, il n'eſt pas toûjours à propos que le Prince agiſſe de toutes les manieres dont il pourroit agir, quoy qu'il ſoit obligé de le ſçavoir : & comme ce n'eſt pas abandonner le Timon des affaires, que de le remettre entre des mains fidelles & ſçavantes à la conduite des Peuples ; il eſt plus avantageux d'en uſer de cette façon, que d'y proceder autrement ; puis que de cette ſorte plus il y a de gens capables de ſervir, moins on eſt ſujet à faire naufrage. De plus, on peut meſme dire que l'intereſt du Peuple ſe trouve plûtoſt à cette maniere de gouvernement, que non pas l'intereſt du Prince : puis qu'enfin il n'eſt quaſi expoſé à nulle ſorte de mal-heurs : car ſi le Roy eſt foible, le Miniſtre le ſouſtient : s'il ne l'eſt pas, ils ſont toûjours deux à ſouſtenir la dignité Royale : & ſuppoſé meſme que le Miniſtre ne ſoit pas capable de l'eſtre avec honneur, le Prince par ſon authorité ſupplée facilement à ſon deffaut : Ainſi, quoy qu'il en puiſſe arriver, il n'en arrive que du bien aux Sujets, & peu de mal-heur au

Prince. Si Dieu avoit voulu que les Rois n'euſſent aucun beſoin ny du ſecours, ny des conſeils de ceux qui les approchent, il les auroit fait naiſtre avec des lumieres extraordinaires, & des connoiſſances beaucoup au deſſus de celles de leurs Sujets: il leur auroit donné l'art de penetrer le ſecret des cœurs, & les auroit rendus incapables de faillir : Mais puis qu'il n'a pas voulu leur faire cette grace, & qu'au contraire il les a rendus abſolument égaux, pour les choſes qui regardent ſimplement la naiſſance ; les inclinations ; le temperament, les habitudes de l'ame, & la mort : c'eſt à eux à fortifier leur foibleſſe naturelle, d'un ſecours eſtranger : ne pouvans eſtre plus que des hommes, il faut du moins qu'ils joignent la ſageſſe d'un autre homme à la leur : afin que par ce redoublement de lumiere, ils voyent plus diſtinctement cette grande diverſité d'objets, qui doivent eſtre le ſeul terme de leur connoiſſance. Il y a meſme tant de choſes, que le Prince ne peut ſçavoir que par une perſonne fidelle, & que ſa propre experience ne luy peut avoir apriſes, que quand ce ne ſeroit que par cette ſeule raiſon, on pourroit dire qu'elle luy ſeroit neceſſaire. Les voyages chez les Princes eſtrangers, qui ſont une eſ-

pece d'eſtude ſi agreable & ſi utile pour ceux qui doivent gouverner des Royaumes, & avoir à traiter avec des Princes voiſins, ne peut que tres-rarement eſtre connuë de ceux qui ont la Souveraine Puiſſance: Ceux qui naiſſent ſur le Thrône & dans la Pourpre, y ſont ordinairement attachez par un lien indiſſoluble: Ils ne ſortent de leurs Eſtats, que les armes à la main; ils ne voyent les Eſtats des autres, que pour les deſtruire & pour les conqueſter; & par conſequent ils ne peuvent pas eſtre inſtruits des mœurs, des inclinations, & des maximes, que ſuivent des Peuples qu'ils ne connoiſſent pas. Je ſçay bien que l'Hiſtoire qui paſſe pour une fidelle peinture de tout l'Univers, en aprend quelque choſe aux Rois: mais outre que c'eſt tres-imparfaitement, en comparaiſon de l'experience effective; il y a encore à dire, que le changement des Temps en aporte aux mœurs & aux couſtumes. Les Macedoniens d'aujourd'huy, ne ſont plus ceux qui combatoient ſous Philippe & ſous Alexandre: Les Romains de noſtre Siecle ont changé de temperament, depuis celuy de Romule, & de Numa Pompilius: Les François meſmes ont perdu une partie de la frocité qu'ils avoient ſous Pharamond &

ſous Meroüée, ſous Clodion & ſous Clovis : Et qui voudroit agir avec toutes ces Nations, ſelon ce que l'Hiſtoire en remarque, trouveroit bien de l'erreur en ſa Politique. Il eſt donc tres-avantageux au Prince, de ſe confier en quelqu'un, de qui la curioſité, ou quelqu'autre motif l'ait porté quelquesfois dans les Royaumes de ſes Ennemis : eſtant certain qu'il eſt quaſi impoſſible de raiſonner juſte ſur leurs deſſeins ; de prevoir preciſément ce qu'ils doivent faire, & de les en pouvoir empeſcher ; à moins que d'avoir veu de ſes propres yeux, de quelle façon ils agiſſent. Or comme ce n'eſt que par ceux qui l'aprochent qu'il peut en avoir connoiſſance, il luy eſt donc infiniment advantageux de trouver, quand il le peut, en une ſeule perſonne, & la ſcience des Livres ; & celle qui ne s'acquiert que par les voyages ; & la fidelité, & la prudence : car ſans tout cela, il eſt bien difficile que celuy qui eſt obligé de ſçavoir plus que les autres, ne ſçache beaucoup moins qu'un grand nombre de ſes Sujets. L'éclat, la pompe, & les plaiſirs, dérobent une ſi grande partie de la vie du Prince, que l'on peut quaſi dire qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait quelqu'autre perſonne qui vive pour luy;

qui s'inſtruiſe pour luy, & qui quand l'occaſion s'en preſente, puiſſe luy donner l'experience qu'il ne peut avoir acquiſe, & luy aprendre beaucoup de choſes, que ſa condition ne luy permet de ſçavoir que par le raport d'autruy. Et puis, qui penſez-vous qui puiſſe porter au Prince ces paroles hardies qu'il eſt quelquesfois neceſſaire qu'il entende, ſi ce n'eſt celuy à qui il ſemble en avoir donné la permiſſion, en luy donnant ſa confidence ? Il eſt tant de veritez fâcheuſes, qu'il faut qu'il ſçache, que s'il ne les aprenoit d'une perſonne adroite & fidelle, elles le porteroient ſouvent dans de grandes extremitez : ſoit en les ignorant, ou en les aprenant par des gens peu judicieux, ou mal-intentionnez. Outre cela, on peut encore dire que le premier Miniſtre eſt une garde aſſurée de la vertu & de la perſonne du Prince : quant à l'un, l'uſage de toutes les Cours, fait aſſez voir qu'il le délivre d'une partie de ces flateurs qui ſeroient capables de la corrompre : & quant à la ſeconde choſe que j'ay dite, outre que les conjurations s'adreſſent toûjours plûtoſt au premier Miniſtre, qu'au Prince : & qu'ainſi on peut dire qu'il le couvre, & qu'il luy ſert de Bouclier ; il eſt encore vray qu'il

eſt le plus fidelle Eſpion, & la meilleure Garde du Roy : puis qu'ayant à conſerver tout à la fois, la Perſonne de ſon Maiſtre ; ſa propre fortune, ſa propre gloire, & meſme ſa propre vie ; il y ſonge avec plus de ſoin & plus d'exactitude que nul autre ne le peut faire. Pour moy, qui pour les raiſons que j'ay dites, ne ſuis pas encore en eſtat de pouvoir pratiquer ce que j'enſeigne, & ce que je ſouhaite que mes Succeſſeurs pratiquent ; il faut que j'en uſe d'une autre façon ; il faut que les Loix que je veux faire, me tiennent lieu de Miniſtre fidelle : & que le Conneſtable & les Mareſchaux à qui je donne l'authorité des choſes Militaires, ſervent à les faire obſerver. C'eſt par là que je veux & que je dois apuyer le Thrône où je ſuis monté : & c'eſt par le Diſcours que je viens de faire, que je veux empeſcher que les Rois qui me ſuivront, n'expliquent mal mes intentions : & ne croyent parce que j'ay ſupprimé la Charge de Maire du Palais, que je veüille que les Princes n'agiſſent abſolument que par eux-meſmes. Je veux, ſans doute, qu'ils regnent avec authorité, mais je veux auſſi qu'ils ſe laiſſent conſeiller avec prudence : Je ne veux pas qu'ils deviennent Eſclaves de leurs Miniſtres ; mais je ſouhaite qu'ils

ſe laiſſent aſſujettir à la raiſon : & je deſire enfin, que les ayans trouvez ſages, moderez, fidelles, & vertueux, ils les recompenſent, ils les protegent, & qu'ils meſurent cette amitié, ces recompenſes, & cette protection, à leur vertu, & à la grandeur de leurs ſervices.

Les Rois ſont *des Dieux*, il eſt vray; ſelon le témoignage de l'Eſcriture : mais ce ſont de ces Dieux d'Homere & d'Ovide, qui ſe mettoient en colere, & qui ſe battoient, qui avoient de la haine & de l'amour, & qui eſtoient aſſujettis à toutes les paſſions des hommes. Ainſi, heureux ſont les Royaumes où les Princes ſont aſſez prudens pour écouter ce Proverbe Latin, qui leur aſſure, *que plus voyent deux yeux qu'un œil* : & pour ne s'abandonner pas abſolument à leur propre volonté, dont l'independance eſt ſi dangereuſe. *Toute Sageſſe vient du Seigneur*, diſent les premiers mots de l'Eccleſiaſtique : & par cette raiſon, les Rois ne doivent point avoir honte de la conſulter, en quelque lieu qu'ils la rencontrent. La Nobleſſe de ſon origine la rend illuſtre, & digne de veneration, quand meſme en deſcendant du Thrône, ils la trouveroient ſous une Cabane : & l'or-

gueil des Monarques ſeroit fort déraiſonnable, s'il ne pouvoit ſouffrir des conſeils. Saint Paul dit bien, *qu'il faut obeyr aux Princes, quand meſmes ils ſeroient méchans* ; mais il ne dit pas que les Princes ne doivent point écouter ceux qui ont plus d'âge & d'experience qu'eux. *Fais droit au Petit comme au Grand*, dit la parole de Dieu, à ces Maiſtres de la Terre : & comme quoy obeïront-ils à ce Commandement, ſi ce droit leur eſt inconnu, & s'ils n'écoutent pas ceux qui le connoiſſent ? Platon nous enſeigne au ſecond Livre de ſa Republique, *que c'eſt une ſouveraine injuſtice, de faire ſemblant d'eſtre juſte, quand on ne l'eſt pas* : & j'adjouſte que ce n'en eſt pas une moindre, *de porter ſon conſeil avec ſoy*, comme noſtre Louis unzième ; & de n'écouter que ſes propres ſentimens. Alexandre avoit raiſon, de ne vouloir courir qu'avec des Rois aux Jeux Olimpiques : mais il auroit eu grand tort de n'écouter pas Ariſtote, parce qu'il n'étoit pas Roy : & de croire la déference qu'il avoit pour ce grand Genie, indigne de ſa condition : *La multitude des Sages, eſt la ſanté de toute la Terre* : parole que la Sageſſe meſme a prononcée par la bouche de Salomon, le plus ſage

de tous les Rois : parole qui enſeigne aux Rois comme luy, à choiſir des Miniſtres adroits & fidelles, & à les croire apres les avoir choiſis. En un mot, *La Principauté du Sage ſera ferme*, dit l'Oracle infaillible de l'Eſcriture : & pour eſtre tel, il faut écouter ; il faut croire ceux qui ſont dignes d'eſtre écoutez & creus : & ne croire ny n'écouter pas toûjours ſes ſentimens particuliers. Les Princes ont trouvé quelquesfois (jel'avoüe) des Amans & des Sejànus parmy leurs Miniſtres, c'eſt à dire de fort mauvais Conſeillers : mais auſſi ont-ils rencontré fort ſouvent des Mardochées, des Agripa, des Mecenes, & des Beliſaires ; c'eſt à dire des Eſprits éclairez & ſans intereſt, qui ne regardent que la gloire de leur Maître, & qui la regardent toûjours. Ce ſont ces hommes extraordinaires que l'on peut apeller de la meſme ſorte, que l'Oracle de Delphes appella Licurgue, par la bouche de la Pitoniſſe, *Aimez des Dieux, & Dieux plûtoſt qu'hommes.* Et quelques fermes que ſoient leurs conſeils, & quelques peu complaiſans qu'ils paroiſſent, le Prince ſe doit ſouvenir, qu'il eſt écrit aux Proverbes, *Reprens le Sage, & il t'aymera.* Mais s'il faut que le Prince écoute ſon principal Miniſtre,

il faut auſſi que ce Miniſtre ſonge bien de quelle façon il parle au Prince : & qu'il regle non ſeulement ſes paroles, mais encore toutes ſes actions les plus indifferentes, au juſte compas de la raiſon. Voicy ſon Portrait en racourcy, de la main du plus ſçavant Peintre du monde, puis que Dieu meſme conduiſoit ſon pinceau ; *Je ſeray admirable en la preſence des puiſſans, & les Princes s'émerveilleront de moy.* Il faut donc que ce Miniſtre ſoit digne de cette admiration, s'il veut s'aquiter dignement d'un ſi grand employ : & qu'il ait toutes les qualitez neceſſaires à un bon Pilote, dans une ſi dangereuſe navigation. Il doit

Sçavoir bien dire, & faire encore mieux, comme il eſt écrit au neufiéme Livre de l'Iliade d'Homere : mais ſur tout, il doit eternellement ſe ſouvenir, que l'Eſcriture Sainte luy a enſeigné, *Que la puiſſance des Rois eſt ſans limites:* Qu'elle luy a crié dans les Proverbes, *Que l'ire du Roy, eſt un rugiſſement de Lion :* & qu'il n'eſt pas juſqu'au Peuple meſme qui ne ſçache & qui ne die, *qu'il ne faut point ſe joüer à ſon Maiſtre.* Il eſt de la Puiſſance Souveraine comme du cœur, toutes les bleſſures en ſont mortelles : & comme les Rois ſont les Images

de Dieu, & qu'il eſt appellé *un Dieu jaloux*, c'eſt en cela principalement qu'ils luy reſſemblent. Il eſt du Thrône comme de l'Arche de l'Alliance, il n'y faut jamais toucher, non pas meſme pour le ſouſtenir, ſi l'on ne veut s'expoſer à une perte inevitable : lors qu'apres une grande victoire, les Dames Juifves chanterent publiquement, *Saül en a frappé mille, & David dix mille* ; ce Prince ne manqua pas de s'en offencer, & de trouver cette loüange hiperbolique. Exemple qui enſeigne à tous les Miniſtres, qu'au Roy ſeul, comme à Dieu, *appartient l'honneur & la gloire* : & qu'ils ne ſçauroient avoir de trop de déference, pour celuy qui les a faits ce qu'ils ſont. Mais auſſi lors qu'ils ſont tels que je les repreſente, ſi le Prince veut regner heureuſement & regner long-temps, il les doit croire ; ouy meſme plûtoſt que luy. Lors que ce grand Heros du Septentrion, ce redoutable Conquerant, que l'on peut nommer un Empereur Turc, *Gulderum*, c'eſt à dire foudre du Ciel, lors (dis-je) que le vaillant Guſtave eut traverſé la Mer Balthique, & qu'il parut en Allemagne, à la teſte de ſon Armée ; il s'expoſa d'abord à tous les dangers, comme auroit fait un ſimple Soldat, ne ſe ſouvenant

venant qu'il n'eſtoit Roy, que pour pardonner aux Vaincus : & comme ſon Grand Chancelier prit la liberté de l'en reprendre : Voicy les raiſons que ce cœur de Lion luy dit, pour authoriſer ſa harhardieſſe, & pour juſtifier ce qu'il faiſoit.

GVSTAVE ADOLPHE, à ſon grand Chancelier Oxerſterm.

SI les conſeils que vous me donnez de ménager mieux ma vie que je n'ay fait, dans les occaſions dangereuſes où je me trouveray, n'eſtoient également ennemies de ma gloire ; de celle de mon Eſtat ; & de l'heureux ſuccez que j'attens de mes deſſeins ; je les aurois écoutez ſans doute, avec intention de les ſuivre : au lieu que je ne les ay entendus, qu'avec celle de les combatre. Toutesfois, comme il s'agit en cette rencontre, de tout ce qui me doit eſtre precieux ; & de tout ce qui touche mon cœur & mon eſprit ſenſible-

ment ; je veux bien raiſonner avec vous, ſur une matiere ſi importante : Je veux bien (dis-je) examiner ſi la valeur des Rois doit toûjours avoir des bornes auſſi reſſerrées que celles que voſtre Politique luy veut preſcrire : & connoiſtre enfin s'il eſt abſolument deffendu aux Princes de ſe trouver au front des Batailles, lors qu'ils ont deſſein de les gagner. Vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'il n'y a preſque rien en toute la Nature, ſur quoy on puiſſe eſtablir une regle generale : les evenemens les plus ſemblables, ont des circonſtances differentes, qui veulent que l'on agiſſe auſſi d'une differente maniere : tous les Rois ne doivent pas faire les mêmes choſes : un meſme Roy ne doit pas non plus eſtre toûjours égal en ſes actions ; il faut qu'il conſidere ſon âge, ſon humeur, ſon inclination ; quels ſont les Peuples qu'il conduit, quels ſont les Soldats qu'il meine à la guerre, quels ſont les ennemis qu'il doit combatre ; quelles ſont les conqueſtes qu'il veut faire : & ſelon ces diverſes choſes, il faut qu'il ménage ou qu'il abandonne le ſoin de ſa vie ; & il faut enfin qu'il ſoit plus grand Capitaine que vaillant Soldat, ou plus vaillant Soldat que grand Capitaine. Mais ſans m'arreſter à vous faire voir que ces

deux qualitez ne ſont pas toûjours incompatibles ; avoüez-moy, du moins, que la valeur eſt une choſe qui n'eſt guere moins eſſentiellement neceſſaire aux Rois, que la Juſtice & la Prudence : tombez d'accord enſuite, qu'il eſt beaucoup plus avantageux aux Peuples, que leurs Princes expoſent un peu trop leur vie, que ſi par une valeur trop ſage, ils laiſſoient tout perdre pour la conſerver. Je ſçay bien que la Prudence peut ſouvent faire remporter des victoires non-ſanglantes, qui ne laiſſent pas d'eſtre utiles & glorieuſes : auſſi ne la veux-je pas bannir non plus que la Juſtice : qui ſans doute eſt le lien le plus aſſuré qui puiſſe attacher les Sujets aux Princes, & les Princes aux Sujets. Mais je diray avec hardieſſe, & ſans craindre de parler pourtant trop hardiment ; que ſi ces deux vertus entretiennent les Monarchies en paix, la valeur non ſeulement y contribuë auſſi bien qu'elles, mais qu'elle a meſme cét avantage, que pour la pluſpart, elle ſeule les a formées ; qu'elle ſeule a mis de la diſtinction entre les hommes ; qu'elle ſeule a fait les Royaumes & les Empires ; qu'elle ſeule a fait les Conquerans & les Heros ; & qu'elle ſeule leur a fait meriter les Couronnes qu'ils ont poſſedées.

En effet, n'a-t'on pas encore veu en ces derniers Siecles, que certains Peuples nouvellement découverts, & qui n'agiſſoient que par les purs ſentimens de la Nature, qui ſont bien ſouvent les meilleurs, aux choſes de cette ſorte ; ne jugeoient dignes de les commander ; que ceux qu'ils croyoient les plus vaillans, parce qu'ils les voyoient les mieux faits, les plus grands, & les plus forts : tant il eſt vray que la valeur eſt une qualité Royale : & tant il eſt vray que ceux qui ne la poſſedent pas, ſont incapables de poſſeder des Couronnes. Si les Rois ne devoient eſtre ſimplement que les Maiſtres de leurs Sujets, il ſuffiroit qu'ils fuſſent juſtes & prudens : mais comme ils ſont obligez de les deffendre & de les proteger, il faut ſans doute, qu'ils ayent cette glorieuſe qualité, qui ſeule peut faire acquerir les Titres de Victorieux ; de Protecteur, & de Liberateur : & en faveur de laquelle ſeulement, les anciens Romains qui furent ſi équitables diſpenſateurs de la gloire, décernerent les honneurs du Triomphe, à ceux qui s'en eſtoient ſervis pour remporter quelque notable victoire. Mais (me direz-vous il n'y a perſonne qui ne croye, que la valeur eſt une qualité heroïque, & mê-

me une qualité neceſſaire aux Souverains & ce n'eſt qu'au ſeul uſage de cette valeur, où il faudroit aporter quelque moderation, & quelque retenuë. Je ne veux pas directement vous contredire en cette occaſion; mais je vous diray ſeulement, que toutes les Vertus, quand elles ſont oyſives ne ſont plus Vertus, ou ne le paroiſſent plus eſtre. De quelle utilité ſeroit la Clemence, ſi elle ne déroboit jamais nulle Victime à la Juſtice? Et de quelle importance ſeroit la Juſtice, ſi elle accordoit tout à la Clemence? Il faut donc de neceſſité, que toutes ces Vertus agiſſent ſelon leur nature, pour faire connoiſtre aux Peuples que le Prince les poſſede: & par conſequent s'il veut que ſes Sujets le reſpectent; s'il veut que ſes Soldats ſoient vaillans à ſon exemple; & s'il veut que ſes Ennemis le craignent; il faut s'il eſt nay courageux qu'il en donne des preuves: & qu'il ne laiſſe pas la liberté au moindre des ſiens, de douter de ſa valeur. Joint auſſi qu'encore que ce ſoit la Nature qui mette les premieres impreſſions de cette noble chaleur, dans les ames qui en ſont capables; ſi faut-il avoüer pourtant, que l'agitation & la pratique l'augmentent: & que quiconque ne s'eſt pas trouvé dans le peril, eſt

un temeraire, s'il oſe reſpondre abſolument de ſon courage. Ce n'eſt pas aſſez que d'entendre le bruit des canons, & de voir la fumée & la pouſſiere qui s'élevent ſur des Bataillons qui combatent. Il faut s'eſtre veu ſoy-meſme au milieu des tourbillons de flâme; il faut s'eſtre meſlé avec les ennemis; il faut avoir veu la mort avec tout ce qu'elle a d'épouventable; il faut avoir cherché la gloire en la mépriſant; il faut l'avoir trouvée parmy les mourans & les morts; & il ne faut point cueillir de lauriers qu'on ne les ait arroſez de ſa propre main, avec le ſang de ſes Ennemis. Autrement il peut eſtre permis de douter de la valeur du Prince: & on luy peut veritablement reprocher, qu'il dérobe toutes les victoires qu'il remporte: lors que pour les remporter, il a ſeulement combatu par le courage de ſes Lieutenans, & non pas par le ſien propre. La valeur n'eſt pas ſimplement une vertu de bien-ſeance aux Rois, comme il y en a quelques autres que l'on peut appeller ainſi, mais une vertu de neceſſité: Car comment eſt-ce qu'un Prince qui n'eſt pas courageux, ou qui ne s'eſt pas trouvé dans les perils, pourroit agir raiſonnablement, ny dans la paix ny dans la guerre? S'il eſt paiſible en ſes Eſtats, il eſt capable de tout ſouf-

frir & de ſes Sujets, & de ſes Voiſins, plûtoſt que de s'expoſer à perdre ce repos dont il joüit : & s'il eſt engagé dans une guerre, le moyen encore qu'il puiſſe commander à propos des choſes qu'il ne connoiſt pas ? Le moyen d'entreprendre quelque action heroïque, ſous le commandement d'un Prince incapable de faire rien de beau par luy-meſme ? Le moyen qu'il puiſſe écouter des conſeils genereux, luy qui ne ſe ſent pas le cœur d'executer ce qu'on luy propoſe ? Et le moyen enfin qu'il oſe ſe dire Roy, s'il ſçait en ſon ame qu'il ne pourroit pas diſputer ſa Couronne en un combat particulier, ſi la Fortune l'y obligeoit ? Non, non, je ne ſçaurois penſer que perſonne oſe me diſputer l'avantage que je donne à la valeur, au deſſus de toutes les vertus Royales : elle eſt trop eſſentiellement neceſſaire aux Princes, pour m'arreſter plus long-temps ſur une choſe qui ne peut-eſtre conteſtée. Toutes les autres vertus ſans celle-là ne peuvent jamais faire un grand Roy : & celle-cy toute ſeule, peut faire un grand Conquerant. Reconnoiſſez donc avec moy, combien elle eſt neceſſaire & glorieuſe au Prince, & combien elle eſt utile aux Peuples : Mais apres avoir poſé ce fondement legitime, voyons quel uſage

un Roy en doit faire. Voyons s'il la doit laiſſer oyſive, ou s'il la doit employer : & n'oublions rien de tout ce qui peut juſtifier ce que nous avons fait, ce que nous voulons faire, & ce que nous devons faire; en nous expoſant aſſez ſouvent aux plus grands perils de la guerre. Il eſt certain que ſi la valeur doit jamais éclater en un Prince, ce doit eſtre au commencement de ſa Vie, de ſon Regne, ou de ſes Conqueſtes : C'eſt le premier éclat que doit jetter ſa Couronne : & il luy eſt plus important de ſonger d'abord à donner des marques de ſon courage à ſes Ennemis, que de ſa bonne conduite à ſes Sujets. Quiconque a la main aſſez forte, pour ſe ſervir glorieuſement d'une eſpée, ne laiſſe pas lieu de douter qu'il ne puiſſe ſouſtenir la peſanteur du Sceptre ; & c'eſt pour cela qu'il doit en donner des marques en toutes les occaſions qu'il en trouve. Toutes les autres Vertus, ne peuvent encore paroiſtre eminemment en luy, l'experience qui ſeule fait les grands Politiques & les grands Capitaines, ne luy ayant encore rien apris, comment peut-il pretendre d'acquerir de la reputation par cette voye ? Comment peut-il ſe rendre recommandable à ſes Sujets, & redoutable à ſes Ennemis, ſi ce n'eſt par

cette glorieuſe qualité, qui n'ayant point beſoin du ſecours des Livres ny du Temps, commence d'eſtre dans le cœur du Prince, dés qu'il commence de reſpirer ? Il poſſede ce don du Ciel & de la Nature en naiſſant ; il reçoit la valeur avec la vie ; & par conſequent il ſemble que ce ſoit meſme l'intention de celuy qui la luy donne, qu'il l'employe la premiere pour le bien de ſes Eſtats, & pour ſa propre gloire. Autrement il eſt à croire qu'il luy auroit donné l'uſage de la Prudence, auparavant que de luy donner l'uſage de la valeur, s'il eſtoit vray que ce ne fuſt pas ſon intention qu'il ſe ſerviſt de l'une plûtoſt que de l'autre : L'ordre qu'il a eſtably en tout l'Univers eſt trop juſte pour le contredire : & les hommes ne peuvent jamais mieux faire, que de ſuivre ſes premieres intentions. L'Agriculture, toute ingenieuſe qu'elle eſt devenuë, n'entreprend point de faire preceder les fleurs par les fruits : Elle taſche d'avancer leur maturité, mais elle ne taſche pas de changer leur ordre. Ainſi ceux qui approchent les Princes, ne doivent pas vouloir qu'ils donnent des marques de leur prudence, auparavant que d'en avoir donné de leur courage : Au contraire il eſt plus avantageux, qu'en ſuivant l'in-

tention de la Nature, la valeur éclate la premiere : & faſſe dire aux Ennemis que le Prince vaincra, ſi nous ſommes vaincus aujourd'huy qu'il n'eſt que vaillant, que pourrons-nous faire, lors qu'il ſera prudent & courageux tout enſemble ? En effet, ce noble bruit qui s'épand au commencement de la vie d'un Prince, eſt d'une merveilleuſe importance : On diroit que la Renommée prend plus de plaiſir de publier ſa valeur que ſa bonté ; & qu'elle a plûtoſt fait le tour du Monde, pour y ſemer les effets de ſon courage, que ceux de ſa prudence & de ſa juſtice. L'Hiſtoire meſme ſe charge plus volontiers (s'il eſt permis de parler ainſi) des victoires qu'il remporte ſur ſes ennemis, que de celles qu'il remporte ſur ſes propres paſſions : Toutes ces vertus tranquiles, ne parroiſſent avec éclat que dans des Panegyriques particuliers : mais celle dont je parle, paroiſt dans l'Hiſtoire univerſelle, juſques aux moindres circonſtances. Les autres ſe renferment quaſi à l'eſtenduë de ſes Eſtats, où au contraire la valeur s'eſtend par tout l'Univers. Les Amis & les Ennemis en parlent ; & tous enſemble immortaliſent la gloire de ce Prince, ſans que perſonne la partage avec luy. On peut quelques-

fois luy dérober l'avantage de ſa bonne conduite, en l'attribuant a ceux qui l'approchent & qui le conſeillent : mais on ne peut luy dérober celuy de ſon courage, lors qu'il le témoigne comme il faut. Ariſtote a eu quelque part à la gloire qu'Alexandre a acquiſe par ſa douceur, & par ſa moderation, auſſi bien que Plutarque en celle de Trajan : mais ny l'un ny l'autre n'en ont point eu à leur generoſité : car enfin tous les Traitez de la vaillance, n'en ſçauroient que tres-difficilement donner à ceux à qui la Nature n'en a pas donné. La Bataille d'Iſſus, & celle d'Arbelles ſont à Alexandre, comme celle que Trajan gagna contre les Daces eſt à luy : & leurs combats & leurs victoires, ſont des choſes où perſonne n'a oſé prendre de part. En un mot, c'eſt ſans doute en cette ſeule occaſion où cét illuſtre Macedonien n'euſt pas trouvé bon que l'on euſt pris Epheſtion pour Alexandre : eſtant certain que la valeur eſt la ſeule choſe dont les Heros doivent eſtre jaloux. Que s'il eſt avantageux au Prince d'eſtre vaillant parce qu'il eſt jeune, il le luy eſt encore plus comme nouveau Roy : & ſi je n'euſſe rendu le commencement de mon Regne memorable, par les actions que je fis contre les Po-

lonnois, & contre les Moſcovites, peut-eſtre que bien loin d'eſtre en eſtat preſentement de faire trembler l'Allemagne, j'aurois veu toutes mes Provinces envahies par mes Voiſins : & moy-meſme exilé & honteuſement banny de mon propre Royaume. Il eſt certain que les actions les plus importantes de la vie d'un Roy, ſont celles qu'il fait lors qu'il commence de monter au Thrône, ou lors qu'il declare la guerre à quelque Ennemy puiſſant : mais pour ne parler encore que de la premiere, on ne peut pas douter qu'en ces dangereuſes conjonctures, où le changement de Roy, fait changer de deſſeins à tout un Royaume, la crainte ne ſoit un excellent moyen pour retenir tout le monde en ſon devoir : & qu'au contraire, la timidité du Prince, ne ſoit une choſe fort propre à cauſer la revolte & la ſedition dans ſes Eſtats. Car encore que la valeur n'agiſſe pas toûjours l'Eſpée à la main ; elle ne laiſſer pas d'agir continuellement : elle entre dans les Conſeils, auſſi bien que la Prudence : c'eſt elle qui prend les reſolutions hardies : & c'eſt elle auſſi qui fait les Princes. Si Jules Ceſar n'euſt eſté vaillant, il n'auroit pas pardonné à ſes plus grands Ennemis :

la Bataille de Pharſale, euſt eſté ſuivie de meurtres eſpouventables : & s'il n'euſt ſceu mépriſer la mort, il l'auroit fait donner à plus de la moitié du Peuple Romain. Auguſte meſme ne ſe laſſa des proſcriptions & des maſſacres du Triumvirat, que par cette ſeule raiſon : eſtant certain que s'il n'euſt pas eſté brave & courageux, Cinna n'euſt pas eſchapé du peril où ſa conſpiration l'avoit mis, malgré les perſuaſions de Livie : & tous les grands Hommes enfin n'ont preſque rien fait d'heroïque, que la valeur n'en ait eſté la principale cauſe. Les laſches n'oſeroient ſe reſoudre, ny à punir, ny à pardonner : Ils craignent les complices des Conjurateurs s'ils les puniſſent : & ils aprehendent les Conjurateurs s'ils leur pardonnent. La cruauté leur eſt naturelle : & comme ils craignent preſque tout, ils veulent auſſi perdre tout, pour eſſayer de mettre en repos leur ame foible & agitée. Le moyen qu'un Prince qui craint juſques aux moindre perils, puiſſe ſe faire craindre à ſes Sujets ? Et le moyen au contraire, qu'un Prince qui n'aprehende rien, ne ſe rende pas redoutable à toute la Terre, principalement lors qu'il commence de monter au Thrône ? C'eſt

alors que cette glorieuſe qualité inſpiré le reſpect aux Grands, & la ſubmiſſion aux Peuples : & que tenant les uns & les autres en leur devoir, il en reſulte la paix, & la tranquilité Publique. S'il faut punir quelque perſonne d'importance, il le fait hardiment ſans en apprehender la ſuite : & s'il faut auſſi pardonner à quelque illuſtre coupable, il s'y porte ſans foibleſſe & ſans repugnance. Comme il ne craint pas davantage la mort de la main d'un Conjurateur ſecret, que de celle d'un Ennemy declaré, il demeure dans une quietude d'eſprit qui luy permet l'uſage de ſa bonté & de ſa raiſon toute entiere : & ſoit qu'il ait la paix ou qu'il ait la guerre, ſa valeur le rend toûjours digne d'eſtre Roy, & de l'eſtre avec honneur. Il eſt un âge où il eſt pardonnable au Prince de n'eſtre pas fort prudent : mais il eſt toûjours inexcuſable de ne paroiſtre pas courageux. Avoüez donc que toutes les occaſions qui ſe preſentent de pouvoir témoigner qu'il poſſede cette heroïque Vertu, luy doivent eſtre precieuſes : & que par conſequent il ne doit pas les laiſſer échaper. Il faut avoüer toutefois, que ſi jamais un Prince eſt obligé de faire éclater ſon

courage, il faut que ce ſoit lors qu'il commence une conqueſte : il doit faire prevoir la fin de la guerre, par ſon heureux commencement : & pour le rendre tel, il faut vaincre d'abord, s'il eſt poſſible : mais pour vaincre, il faut combatre & combatre en propre perſonne. Il faut (dis-je) que la reputation du Prince devance de bien loin la veuë de ſes Drapeaux, & faſſe tomber des pans de murailles, & ouvrir des portes de Villes, par la ſeule frayeur de ſon Nom. Ceux qui ne veulent que ſe deffendre contre l'invaſion de leurs Voiſins, peuvent peut-eſtre quelques-fois un peu mieux ménager leur vie : Mais ceux qui à l'exemple d'Alexandre, quittent leur païs, pour aller dans des terres eſloignées chercher la Mort, la Gloire, ou l'Empire ; il faut qu'ils agiſſent d'une autre ſorte : il faut qu'ils hazardent tout : & ceux qui en uſent plus ſagement, ne reculent jamais guere les bornes de leurs Eſtats. Que ſi de ces trois conſiderations, nous voulons paſſer à celles dont je vous ay déja parlé, il faut que je vous die encore, que l'âge ou je ſuis eſt veritablement celuy où la valeur eſt la plus convenable : puis qu'il eſt également é-

loigné de l'inconsideration de l'enfance, & des infirmitez de la vieillesse. La force du corps, & la vigueur de l'esprit, se rencontrans jointes ensemble, il n'y a point de pretexte raisonnable, de n'agir pas comme ont agy, tous ceux qui comme nous ont pretendu à une gloire immortelle. Que si l'experience est une guide asseurée, dans les entrepriſes importantes, ne dois-je pas continuer de faire ce que j'ay déja fait si souvent, puis qu'il m'a si bien reüssi ? Vous sçavez qu'à ma dix-septiéme année, je me vis contraint de prendre en un mesme jour, le Sceptre d'une main, & l'Espée de l'autre pour le deffendre : Vous n'ignorez pas que je me vis attaqué en mesme temps, par les Danois, par les Polonnois, & par les Moscovites : & que pendant toutes ces diverses guerres, je me trouvay également bien d'estre le premier à tous les combats, & le dernier à la retraite. Vous n'avez, sans doute, pas perdu le souvenir ; de ce que je fis en toutes ces diverses rencontres : & avec quelle precipitation on me vit souvent passer des frontieres de Dannemarx, à celles de Moscovie : de celles Moscovie, à celles de la Pologne ; &

par toute la Livonie : Mais il faut avoüer que ſi j'eus lors beſoin de mon courage, j'en ay encore beaucoup plus de beſoin aujourd'huy. Comme le deſſein que j'ay eſt plus grand, il faut auſſi plus de force pour l'executer : bien eſt-il vray, que s'il faut conſiderer (comme j'ay dit au commencement de ce Diſcours) l'humeur & les inclinations du Prince, afin de regler ſa conduite : il faut de neceſſité que ſuivant mon temperament, je me laiſſe emporter à mon courage. Si je demeurois au Corps de la Bataille, je me mettrois au hazard de la perdre : il faut que je voye de mes propres yeux, la contenance de l'ennemy ſi je le veux vaincre: & je ne ſçaurois rien commander de bien à propos, que lors que je connois parfaitement l'avantage ou la foibleſſe de ceux que je veux combatre. Que ſi aprés les inclinations du Prince, il faut conſiderer quels ſont les Peuples qu'il gouverne, & quels ſont les Soldats qu'il meine à la guerre ; il n'eſt pas douteux que les Peuples du Septentrion, tels que ſont ceux qui m'obeïſſent, ont beſoin d'un Chef, de qui l'exemple les excite, & de qui l'ardeur les échauffe. La froideur du Climat ſe communique

à leur esprit : & si leur courage n'est émeu par quelques actions extraordinaires de leur General, ils n'avanceront que lentement dans le chemin de la Gloire, & n'y arriveront peut-estre jamais. Outre cette raison, qui sans doute n'est pas des plus foibles, il faut encore considerer, qu'un Prince, qui ne se voit pas à la teste d'une Armée de cent mille hommes, & de qui le petit nombre de Troupes peut donner de la crainte à ses Soldats ; doit à mon avis se mettre en estat de respondre à ceux qui luy representeroient la foiblesse de ces Troupes, *& pour combien me comptez-vous ?* Autrement il vaudroit mieux demeurer en paix, que de commencer la guerre. Aussi est-il bien certain, que lors qu'un Prince fait reveuë de son Armée ; & qu'il fait la visite de ses Magazins & de ses munitions ; il doit en mesme temps consulter son cœur ; & ne considerer pas tant le nombre de ses Soldats, & celuy de ses Machines, que son courage & sa magnanimité. De plus, si nous songeons bien quels sont les Ennemis que nous avons à combatre ; nous trouverons que ce sont encore les mesmes qui firent autresfois perir tant de Legions Romaines :

Ouy, ce ſont ces meſmes Peuples, parmy leſquels le grand Arminius fit tant de belles choſes. Toutes les autres Nations ont preſque changé de temperament depuis ce temps-là : Rome n'eſt plus ce qu'elle a eſté ; les Macedoniens ne ſont plus ce qu'ils eſtoient ; toute la Grece en general n'eſt plus ce qu'elle eſtoit du temps d'Alexandre & de Philipe : Mais l'Allemagne eſt encore cette meſme Germanie, qui reſiſta ſi long-temps à la puiſſance Romaine, & qui n'en fut jamais entierement ſurmontée. Le lieu où Varus perdit la Bataille avec la vie, eſt encore habité par des Peuples auſſi vaillans que l'eſtoient ceux qui donnerent tant de peine à l'Empire Romain : & ſi nous voulons les vaincre, il faut y faire les meſmes choſes qu'y faiſoient ces premiers Maiſtres du monde. Il y a meſme cette difference, que nos armes eſtant plus juſtes que n'eſtoient les leurs, nous devons nous abandonner encore plus volontiers à la Providence, & nous expoſer courageuſement ſans rien craindre, à tout ce qui nous peut arriver. C'eſt pour la liberté de toute l'Allemagne que nous voulons combatre ; c'eſt pour le repos & pour la ſeu-

reté de tous nos Alliez ; c'eſt pour nôtre propre vangeance & pour noſtre gloire qu'il faut vaincre ; & par conſequent il ne faut rien negliger de tout ce qui nous peut faire remporter la victoire. Il faut, il faut que je ſois tout enſemble Roy ; General d'Armée ; Mareſchal de Camp ; Sergent de Bataille ; ſimple Capitaine ; ſimple Soldat ; Ingenieur, & Canonier : & que ſelon les diverſes occaſions qui s'en offriront, j'agiſſe comme un Prince qui ſçachant tout faire, peut tout entreprendre, & tout ſurmonter. Ceux qui ont dit qu'il faut que le Prince ſoit l'ame de ſon Armée, ont ſans doute eſté de mon avis, lors qu'ils ont parlé de cette ſorte : car tout ainſi que l'ame eſt par tout le corps, & qu'elle n'agit point où elle n'eſt pas ; de meſme dans les choſes de la guerre, il faut que la preſence du Chef anime tous ceux qui ſont ſous ſa conduite ; qu'il agiſſe par tout, & qu'il ſoit par tout comme cette ame, s'il veut que tout aille bien, & que tout faſſe ſon devoir. N'avez-vous jamais remarqué avec quelle ardeur mes Soldats me ſuivent, lors que je ſuis à leur teſte, & que je les meine à quelque occaſion dangereuſe ? Et croyez-vous que ſi je les ſuivois au lieu de m'en

faire ſuivre, ils y allaſſent de la meſme ſorte, & avec la meſme allegreſſe? Non, non la choſe n'iroit pas ainſi : & je ſuis bien certain que je ne donne pas un coup d'eſpée, qui n'en faſſe donner mille. La honte, l'exemple ; l'émulation ; & l'eſpoir de la recompenſe, font que tout ce que je voy combattre, combat comme il faut : & ce que vous penſez eſtre une temerité, eſt ſans doute une prudence. Mais (me direz-vous) tous les ennemis qui vous voyent à la teſte de voſtre Armée, n'en veulent qu'à vous : Mais (vous répondray-je) tous mes Soldats amoureux de ma valeur, ne ſongent auſſi qu'à moy. Et puis, ne penſez-vous pas que ma preſence ne faſſe ſouvent tomber les armes des mains de mes Ennemis ? & que ſi elle en excite quelques-uns à bien faire elle n'en eſpouvante pas beaucoup davantage ? Ouy ſans doute le meſme cœur que j'inſpire à ceux qui me ſuivent, je le dérobe à ceux qui m'attendent : & ſi je me meſlois moins genereuſement, j'aurois encore plus de peine à m'en démeſler. Je n'ignore pas que ce chemin eſt difficile : mais quiconque pretend à la Gloire, ne doit pas la chercher dans des ſentiers couverts de fleurs. Je n'ignore pas non plus que ſouvent la

mort arreſte les victoires de ceux qui agiſſent de cette ſorte : mais je ſçay en meſme temps, que cette mort eſt toûjours honorable: & de l'humeur dont je ſuis, je penſe que j'aymerois mieux mourir en perdant même une Bataille, que d'en gagner une sãs avoir combatu de ma propre main. Ceſſez donc de vouloir donner des limites à mon courage : laiſſez, laiſſez moy emporter à cette noble ardeur qui m'anime : nos Troupes ſont foibles ; nos Ennemis ſont forts, nos deſſeins ſont grands, toute la Terre a les yeux ſur nous ; faiſons donc ce que nous devons, c'eſt à dire combatons genereuſement. Fondons comme un Torrent ſur nos Ennemis, & ne coulons pas lentement comme un Fleuve, ſi nous pretendons faire de grands ravages ; traverſons toute l'Allemagne, ſignalons noſtre courage par tout ; agiſſons, & ſoyons par tout. Et quand meſme il arriveroit que noſtre valeur nous ſeroit funeſte, eſperons du moins que noſtre mort ſera toûjours glorieuſe : & que ſi nous n'achevons pas nos Conqueſtes, on ne laiſſera pas de nous donner quelque rang, entre les plus illuſtres Conquerans.

J'ay beaucoup de veneration, pour la

memoire de ce grand Prince : je le regarde comme un Heros ; & comme un Heros invincible ; je le conſidere comme la merveille de ſon Siecle, & l'eſtonnement des Siecles ſuivans ; Mais avec tout cela je ne ſçaurois tomber d'accord des choſes qu'on luy a ſouvent entendu dire : & ce grand & & funeſte jour qui fut le dernier des ſiens, n'a que trop cruellement verifié, qu'il s'abuſoit en ſes opinions ; qu'il portoit les bornes de la valeur des Rois trop avant, & qu'il s'abandonnoit trop à la Fortune. Je m'imagine qu'il avoit leu ce vieux Proverbe des Romains, *Tout dépend de la Deſtinée, & rien de la Prudence :* Mais quoy que puiſſent dire de la Predeſtination les Calviniſtes & les Turcs, je croy (comme l'a dit un Ancien) *Que chacun eſt l'Artiſan de ſa Fortune.* Je croy comme une verité indubitable, *que l'homme ſage domine les Aſtres :* Et que c'eſt une choſe hors de doute, *que s'ils nous inclinent*, à tout le moins *ils ne nous contraignent pas.* Certainement les Rois & les Carabins ne doivent pas combattre de la meſme ſorte : la teſte & la main doivent avoir leurs fonctions toutes differentes : la Fortune n'eſt pas amoureuſe de tous les Conquerans, comme elle l'eſtoit d'A-

lexandre : & ce qu'elle fit pour luy dans la ville des Oxidraques, & en tant d'autres occaſions ; eſt un dangereux appaſt pour ceux qui s'y fient : & qui en eſperent les meſmes faveurs, ou pour les mieux nommer, les meſmes prodiges. Homere qui eſt ſi judicieux en ſes Epitheres, & qui les ſçait donner ſi propropres; preſque par tout dans ſon Iliade donne celle de *Sage*, ou bien celle de *Prudent* à Agamemnon : & celle de *Vaillant* ou celle de *Brave* à Achille, pour marquer la difference qu'il doit y avoir entre la conduite des Rois, & celle des hommes privez. *Tu ne tenteras point ton Seigneur*, nous diſent les ſaintes Lettres, ainſi que nous l'avons remarqué ailleurs : Mais ſi l'obſervation de ce Commandement eſt neceſſaire à quelqu'un, c'eſt aux Generaux d'Armée ; c'eſt aux Rois ; c'eſt aux Conquerans ; qui ne ſçauroient trop ſoigneuſement ménager une choſe auſſi precieuſe qu'eſt leur vie, puis que quaſi toûjours le ſalut Public en dépend. Monarques, c'eſt à l'exemple des Cyrus & des Guſtaves que je vous renvoye pour apprendre s'il eſt bon de commettre tout au ſort des Batailles, & de s'y expoſer aveuglement. Je ſçay bien qu'un Tombeau auſſi glorieux

que

que celuy de brave Prince n'eſt guere moins éclattant que le Thrône : & que mourir en Triomphant comme luy, c'eſt vivre eternellement en la memoire des hommes. Mais apres tout, avec un peu plus de moderation dans ſa valeur, au lieu de mourir pour triompher, il euſt pû triompher & vivre : & jouyr à longues années, du glorieux fruit de ſes travaux, de ſes dangers, de ſes victoires, & de ſes Triomphes. Cette hardieſſe exceſſive, eſtoit aucunement excuſable, lors qu'il aborda à l'Iſle de Rugen : puis que par ce grand commencement, il donnoit une grande reputation à ſes Armes : & que pour acquerir cette grande reputation, il eſt à propos de donner quelque choſe à la Fortune. Mais ce qui eſtoit bon en ces premieres occaſions, ne l'eſtoit plus en la Bataille de Lutzen : c'eſt à dire apres avoir conqueſté dix Provinces & trois cens Villes. Enfin, il eſt de la guerre comme du jeu, il faut tout hazarder au commencement, & ménager apres ſes advantages. Cependant puis que les choſes avenuës ne ſe peuvent plus revoquer, ne troublons point le repos de la Sepulture à cét illuſtre Mort, dont les fautes meſmes furent glorieu-

ſes : n'examinons point à la rigueur, la conduite d'un Prince qui a fait de ſi belles choſes : & ſi nous aprochons de ſon Tombeau, que ce ne ſoit que pour reverer ſes Cendres, & pour conſiderer ſes Trophées. Ils ſont ſi ſuperbes & ſi magnifiques ; il y a tant de ſatisfaction à les voir ; que je veux laiſſer repoſer le Lecteur en les admirant ; pendant que je me repoſeray moy-meſme pour reprendre apres de nouvelles forces, dans la ſeconde Partie de cét Ouvrage, qui ſuivra bien-toſt celle-cy.

FIN.

A 415180

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 03936 6722

et